This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

HX 15IH 5

Digitized by Google

BV 2207.16.23

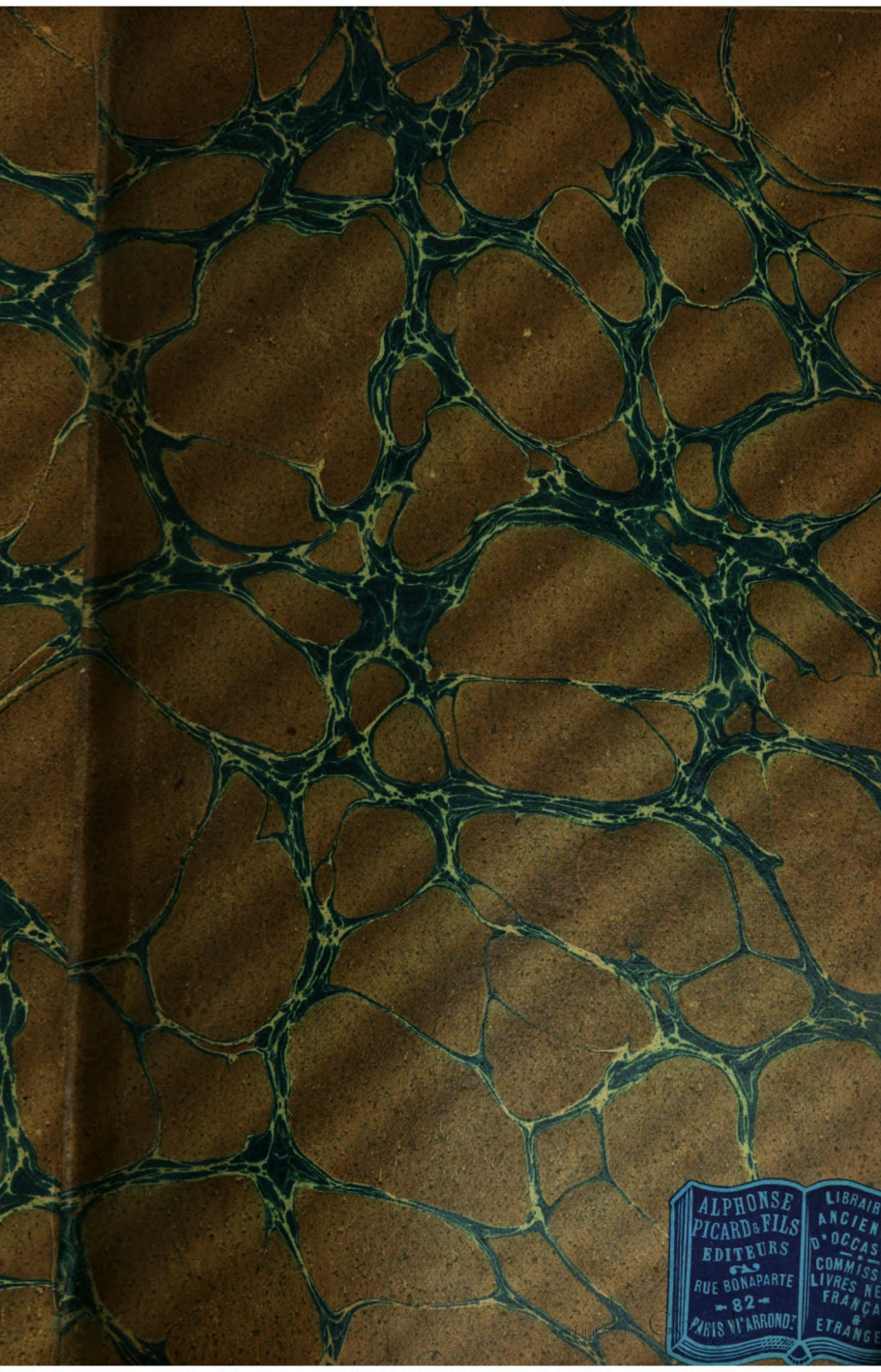
Harvard College Library

FROM THE

J. HUNTINGTON WOLCOTT FUND

Established in 1891 by ROGER WOLCOTT (H. U. 1870), in memory of his father, for "the purchase of books of permanent value, the preference to be given to works of History, Political Economy, and Sociology," and increased in 1901 by a bequest in his will.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Un Grand Aventurier du XIXe Siècle

Gordon Pacha

PAR

ACHILLE BIOVÈS

Ouvrage contenant deux cartes

PARIS
ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR
4, RUE LE GOFF (5e)

1907

Digitized by Google

Digitized by Google

Un Grand Aventurier du XIXe Siècle

GORDON PACHA

Digitized by Google

OUVRAGE DU MÊME AUTEUR :

Les Anglais dans l'Inde, WARREN HASTINGS, 1 vol. in-16. Paris, Albert Fontemoing, éditeur.

(*Ouvrage couronné par l'Académie française*)

Digitized by Google

Un Grand Aventurier du XIXe Siècle

Gordon Pacha

PAR

ACHILLE BIOVÈS

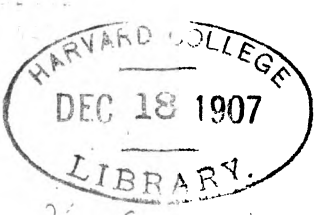
Ouvrage contenant deux cartes

PARIS
ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR
4, RUE LE GOFF (5e)

1907

Digitized by Google

VII. 4327
Br 2207.16.23



Walcott fund.

Digitized by Google

PRÉFACE

Gordon pacha occupe une place à part dans l'histoire de son pays : il ne contribua ni par ses talents de général, ni par son habileté de diplomate à la grandeur de sa patrie, il ne se distingua qu'au service de l'empereur de Chine et du khédive d'Egypte, et cependant il est de la race de ces grands aventuriers « qui, dit-il un jour, ont mis l'Angleterre au point où elle est et qui l'y maintiendront. »

On représente généralement l'Anglo-Saxon comme utilitaire, égoïste, incapable de sacrifices que ne dicterait pas son intérêt ; l'exemple de Gordon est là pour prouver que la Grande-Bretagne a engendré des fils qui ont poussé le dévouement à la cause des faibles et des opprimés aussi loin que les paladins hypothétiques de

Digitized by Google

la Table-Ronde. Gordon a consacré son existence à secourir des gens que leurs infortunes seules lui rendaient chers. Pendant vingt-cinq ans nous le voyons courir des rives du Yang-tsé à celles du Nil, de l'Inde au Cap, et prodiguer partout les trésors de son cœur, les ressources de son intelligence aux peuplades jaunes ou noires victimes de la guerre ou d'un fléau pire, la traite.

Officier du génie, combattant de Crimée, membre de la commission de délimitation de la frontière turco-russe en Bessarabie et en Arménie, attaché à l'expédition de Chine en 1860, mandarin chinois et chef de *l'armée toujours victorieuse*, directeur des travaux de défense sur la Tamise, commissaire anglais pour la surveillance de la navigation des bouches du Danube, gouverneur des provinces équatoriales égyptiennes, puis *mouchir* et *hokomdar* du Soudan, secrétaire du vice-roi des Indes, conseiller bénévole de la cour céleste, commandant du génie dans l'île Maurice, major général anglais, chef des troupes de la colonie du Cap, pélerin en Terre-Sainte, derechef vice-roi du Soudan, ce n'est ni l'amour des aventures, ni la soif de l'or, ni l'attrait de la gloire qui le ballottent ainsi sur tout l'ancien monde. A la vérité, nul ne sentit mieux que lui « qu'il est triste de s'arrêter, de faire

Digitized by Google

une fin, de se rouiller comme une épée au lieu de briller et de se polir par l'usage. Respirer, est-ce donc vivre ! » (1) L'horreur de l'oisiveté et aussi une foi inébranlable dans l'intervention continuelle de la Providence le déterminèrent à accepter toutes les missions. Il mourut pauvre, ayant toujours dépensé jusqu'à son dernier sou afin de soulager les malheureux. Enfin il fit des efforts sincères pour étouffer le bruit de ses exploits.

Malgré tout, son nom était promptement devenu populaire dans le Royaume-Uni. Cependant nombre de ses compatriotes ne lui rendirent pas immédiatement justice ; les politiciens surtout, qui devaient après sa mort faire chorus avec Gladstone et le proclamer le le héros des héros, n'avaient pas assez de défiance, de mépris pour cet imprudent

« Empanaché d'indépendance et de franchise. »

On le comparait tout haut à Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, tout bas on le tenait pour fou. Comment s'en étonner ! Il heurtait sans ménagement intérêts et préjugés, dévoilait avec brutalité la

(1) How dull it is to pause, to make an end,
To rust, unburnish'd, not to shine in use !
As tho ! to breathe were life.
Tennyson, *Ulysses*.

Digitized by Google

duplicité des souverains, des hommes d'Etat, de la foule, sacrifiait toutes choses à ce qu'il considérait comme son devoir. Il se constitua le champion de l'humanité et rien ne l'arrêta dans sa croisade. Comme le héros de Cervantès, il prit parfois des moulins à vent pour des géants, des galériens pour d'honnêtes gens, des filles d'auberge pour des princesses déguisées. Comme don Quichotte, il fut victime de son ardent amour pour un idéal irréalisable, mais, comme lui aussi, il mérite l'admiration de tous, car il avait l'âme haute.

En France on n'eut jamais beaucoup de sympathie pour Gordon en qui on ne voyait qu'un missionnaire botté, instrument d'une ambition pour laquelle le monde semble trop petit. Il fut lui-même quelquefois sévère pour un peuple dont il entendait difficilement la langue ; pourtant sur ses derniers jours, abandonné dans Khartoum, enragé de l'hostilité des ministres et des diplomates anglais, il proposa l'intervention au Soudan de l'antique rivale, disant : « Quand on n'a plus de chevalerie chez soi il faut en chercher chez le voisin. » Mais cet hommage tardif n'est pas ce qui doit inviter les Français à étudier sa carrière : pour bien connaître l'Angleterre il n'est pas inutile de savoir qu'elle a produit des hommes comme le généreux Gordon.

Digitized by Google

Principales sources consultées :

Les écrits de la main de Gordon abondent ; en première ligne il faut citer sa correspondance, surtout celle adressée à sa famille, à sa sœur, Miss Augusta Gordon qui, héritière du héros, a légué tous ses papiers à la bibliothèque de Southampton. Il faut y joindre ses rapports insérés dans les *Blue Books* et les publications du gouvernement égytien, ses journaux, édités par ses admirateurs, enfin son ouvrage intitulé *Reflections in Palestine*, London, 1884. Ont été publiés en outre :

Colonel Gordon in Central Africa, 1874-1879, from original letters and documents by G. Birkbeck Hill, London, 1881 ;

Général Gordon's letters from the Crimea, the Danube and Armenia, ed. by D. C. Boulger, London, 1884 ;

Général Gordon's private Diary of his Exploits in China amplified by S. Mossman, London, 1885 ;

The Journals of Major general C. G. Gordon, C. B., at Khartoum, printed from the original M. S. S. by A. Egmont Hake, London, 1885 ;

Gordon, a woman's memoires of him, and his letters to her from the Holy Land, London, 1885 ;

Gordon's letters to the Rev. R. H. Barnes, London, 1885 ;

Letters of général C. G. Gordon to his sister, M. A. Gordon, London, 1888 ;

Général Gordon's last Journal. A facsimile of the last of the six volumes of Journals despatched by Général Gordon, before the fall of Karthoum, London, 1885 ;

Gordon's Diary of the Taeping rebellion, ed. A. E. Hake, 1890.

Ses biographies sont nombreuses :

The Ever victorious Army, by Andrew Wilson, London and Edinburgh, 1868 ;

Story of Chinese Gordon. by A. E. Hake, London, 1884 ;

Digitized by Google

Général Gordon, by colonel sir W. F. Butler, sans date, dans la collection Men of actions series;

Life of général Gordon by the author of « Our Queen » Edinburgh, 1884;

Chinese Gordon, a succinct record of his life, by Archibald Forbes, London, 1884;

The Life of Chinese Gordon by Allan, sans date;

Charles George Gordon a sketch by Rev. R. H. Barnes, 1885;

Events in the Life of Charles George Gordon, by Henry William Gordon (son frère), London, 1886:

Last Words with Gordon by lieutenant général sir G. Graham, 1887;

Events in the Taeping Rebellion by A. Egmont Hake, London, 1891;

England's hero and Christian Soldier. Life of Gordon, sans nom d'auteur, London, 1894;

Life of general Gordon, sans nom d'auteur, London, 1894;

The life of Gordon by Demetrius C. Boulger, 2 vol., London, 1896;

Gordon in China and the Soudan by A. Egmont Hake, London, 1896.

En France on a:

Journal du général Gordon, siège de Karthoum, avec préface de A. Egmont Hake, traduction de M. A. B., Paris, 1886;

Lettres de Gordon à sa sœur, écrites du Soudan, traduction de Philippe Daryl, 4e édition, sans date.

Il existe deux biographies françaises de Gordon:

Charles Gordon, un héros, par F. Grin, 1885, complétée la même année par *Charles George Gordon, le défenseur de Karthoum*, du même auteur;

Le général Gordon, par M. A. de Bovet, Paris, 1890.

Digitized by Google

Nous ne pouvons que rendre hommage à nos devanciers, mais M. Grin écrivait au lendemain de la catastrophe de Khartoum et il n'a pu connaître nombre de documents. Quant à l'ouvrage de Mademoiselle M. A. de Bovet, il a paru dans la collection de « la Bibliothèque instructive et amusante, » et nous avons cru qu'il y avait place à côté pour une étude s'adressant à un tout autre public.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE I

La guerre de Crimée

Les Gordon. — Enfance de Charles Gordon. — L'école militaire. — Il est nommé officier du génie. — Il obtient d'être envoyé devant Sébastopol. — Jugements sur les troupes françaises et russes. — Sa conduite pendant le siège. — Séjour en Crimée. — Il est adjoint aux commissions de délimitation de la frontière turco-russe en Bessarabie et en Arménie. — Il est nommé instructeur à Chatham et passe capitaine.

Charles Georges Gordon, célèbre sous les noms de Gordon le Chinois et de Gordon pacha, naquit à Woolwich (1) le 28 janvier 1833. Sa famille appartenait à une tribu écossaise que certains (2) disent d'origine danoise, et que d'autres (3) font remonter jusqu'à un aventurier normand attiré en Angleterre par Edouard

(1) N° 1. Kemp Terrace, au coin de Jackson's Lane.

(2) Events in the Life of Charles-George Gordon, p. 33.

(3) Life of Gordon by D. C. Boulger, I pp. 1 et 2.

Digitized by Google

le Confesseur et passé en Ecosse pour soutenir Malcom Canmore contre l'usurpateur Macbeth. Le clan, un des plus belliqueux des Highlands, devint assez puissant pour s'allier aux Stuarts, et, lorsque le premier Pitt rattacha les montagnards à la dynastie hanovrienne en les enrôlant dans l'armée, un des régiments formés reçut le nom de Gordon qu'il porte encore.

Les aïeux directs de notre héros furent dignes de cette race guerrière : dans une sorte de généalogie, due à la plume du père de Ch. Gordon, nous ne relevons que des militaires. Ce père lui-même parvint au grade de lieutenant général, et laissa le souvenir d'un brave soldat. En 1817, il épousa Elisabeth Enderby, issue d'une lignée de grands armateurs dont les vaisseaux, tout en pêchant la baleine dans l'hémisphère austral, contribuèrent puissamment à l'exploration et à la colonisation de ces régions.

Elisabeth Enderby fut une femme remarquable ; mère modèle, elle éleva parfaitement onze enfants, dont cinq garçons. Charles était le quatrième. Il suivit d'abord ses parents dans diverses garnisons : Dublin, le fort Leith, Corfou. A dix ans on le mit au collège de Taunton qu'il ne quitta que pour se préparer à l'école militaire de Woolwich où il entra en 1848.

On se plaît généralement à chercher dans l'enfant le germe des qualités de l'homme fait ; quiconque eût tenté de prédire la vie de Gordon pacha pendant son enfance et son adolescence, eût couru grand risque de se tromper : turbulent, dissipé, toujours prêt à jouer un mauvais tour à ses maîtres ou à ses camarades, s'il se montra à la *Royal Military Academy* laborieux

Digitized by Google

et bon dessinateur, son espièglerie et son insubordination lui nuisirent au point que, pris pour responsable à la suite d'une enquête sur des *brimades*, il vit sa nomination d'officier retardée de 6 mois. Au bout de ce temps il renonça à l'artillerie, en partie à cause de l'avance que ses camarades de promotion avaient sur lui, en partie à cause de ses mauvaises notes pour le français (1), et passa les examens d'admission du génie. Nommé sous-lieutenant dans les *Royal Engineers* le 23 juin 1852, il rejoignit aussitôt l'école d'application de son arme, à Chatham.

Il y séjourna jusqu'au 24 janvier 1854 ; promu alors lieutenant et envoyé aux docks de Pembroke, on l'y employa aux fortifications. Nous avons peu de détails sur la vie qu'il mena à cette époque. Elle ne devait pas différer beaucoup de celle de ses camarades ; si sa correspondance nous apprend qu'il pratiquait déjà sérieusement sa religion, elle nous montre aussi qu'il n'avait pas encore cette horreur du monde et des plaisirs qui singularisera son âge mûr.

Cependant l'Angleterre était engagée dans la guerre de Crimée, et les jeunes officiers aspiraient tous à aller s'y distinguer. Gordon, précédé devant Sébastopol par deux de ses frères, sollicitait avec ardeur la faveur de combattre à leurs côtés, quand, le 29 novembre 1854, il fut désigné pour Corfou. Il attribua ce déboire à l'intervention de ses parents, alors à Gibraltar. « Vous

(1) « Vous savez ce que ce diable de Tasche (le professeur de français à la *Royal Military Academy*) m'a refusé pour le français ; sans lui, j'aurais pu être artilleur et la face du monde aurait peut-être été changée ! » Lettre de Gordon, 14 octobre 1878.

Digitized by Google

ne serez pas surpris, leur écrivait-il, d'apprendre que j'ai reçu hier mes ordres pour Corfou, car je vous soupçonne d'avoir usé de votre influence pour me faire envoyer là et m'éviter la Crimée. C'est une grande honte pour vous. » Il ne se résigna pas, se remua beaucoup, et, grâce à l'appui d'un vieil ami de sa famille, sir John Burgoyne, obtint le changement de sa destination : le 4 décembre on lui confia la mission de monter en Crimée des baraques en bois confectionnées en Angleterre. Après en avoir surveillé l'embarquement à Portsmouth, il fut autorisé à gagner son poste par Marseille, ce qu'en sa qualité de mauvais navigateur il préféra de beaucoup à un long voyage à bord d'un charbonnier(1).

Il quitta Londres le 14 décembre, traversa Paris et Lyon, descendit le Rhône jusqu'à Valence, d'où le chemin de fer l'amena à Marseille. Ses impressions sur la France offrent peu d'intérêt, chose naturelle en somme chez un jeune militaire tout à l'idée de sa première campagne. Il prit passage sur le *Thabor* pour une somme de 125 francs. Le bateau portait 320 soldats français. Il fut frappé de l'endurance de ces hommes qui, « sans couvert, en dépit de la pluie, du froid et du mauvais temps, conservaient leur santé et aussi leur bonne humeur, tandis qu'à leur place des Anglais se fussent mutinés (2). » Après escale à Messine, au Pirée, à Gallipoli, le *Thabor* le déposa à Constantinople d'où la *Golden Fleece* (la Toison d'Or) amena le nouvel argonaute à Balaklava, le 1er janvier 1855.

(1) Lettre du 12 décembre.
(2) Lettre du 26 décembre.

Digitized by Google

Le siège de Sébastopol traversait une période d'inaction : les alliés avaient assez à faire contre le froid et la difficulté du ravitaillement sans tourmenter les Russes. Le rôle de Gordon fut celui d'un officier de son arme et de son grade. La construction des baraques, envoyées pour faciliter l'hivernage, terminée, il prit son service dans la tranchée. Il reçut le baptême du feu le 14 février dans une opération où il faillit perdre la vie : chargé d'établir pendant la nuit des trous de tirailleurs en avant des lignes, par suite d'une méprise des sentinelles anglaises il se trouva entre deux feux. Il se tira indemne de cette échauffourée, et il vit plus d'une fois la mort d'aussi près.

Loin d'en garder rancune à l'ennemi, il conçut pour les Russes presque de l'admiration : ce sont d'excellents tireurs, de magnifiques soldats, des vaillants; leurs officiers sont aussi froids au feu que les Anglais (1). En toute occasion il leur donne la préférence sur nos troupes. « Les Russes sont braves, plus je pense que les Français qui commencent à les redouter. Je ne puis dire grand bien de nos alliés, ils ont peur de faire quelque chose, et en conséquence ils paralysent complètement nos mouvements. Les Russes ne sont inférieurs à personne ; leur travail est surprenant, leur tir remarquable (2). » Il n'épargne pas nos généraux, en particulier Canrobert dont l'extérieur le choque (3).

(1) Lettres du 28 février, du 10 et du 17 mars, du 15 juin, du 16 septembre.

(2) Lettre du 7 avril.

(3) Lettre du 20 avril : *Canrobert is a mountebank, a horrid little fellow.* « Canrobert est un saltimbanque, un horrible petit bonhomme ».

Digitized by Google

Il ne faut point s'étonner outre mesure de ces jugements. Depuis longtemps tout le monde rend justice à la bravoure des beaux régiments commandés par les Saint-Arnaud, les Canrobert, les Pélissier ; mais alors on éprouvait des deux côtés un sentiment de lassitude devant cet éternel siège rendu plus pénible par les souffrances de ce terrible hiver ; les hommes, les officiers enrageaient de cette immobilité, de cette inaction imposées par les rigueurs de la saison, et aussi, il faut le dire, par l'hésitation et la mésintelligence des chefs. Les uns et les autres ne se montraient que trop disposés à imputer ces retards à des rivaux qu'on n'aimait guère, car les grandes luttes du commencement du siècle étaient encore présentes à tous les esprits.

Par moment pourtant Gordon reconnaît les qualités de ces alliés si décriés ; on le voit à plusieurs reprises (1) admirer l'endurance du troupier français, la façon dont il se débrouille dans un pays où le soldat anglais ne sait qu'attendre en murmurant les vivres de l'intendance ; il vante l'intelligence, le dévouement des sous-officiers du génie si supérieurs à leurs collègues britanniques (2). Ses sévérités ne sont donc attribua-

(1) Lettre du 12 février : « Il n'y a réellement pas de privation pour les officiers, ce sont les hommes qui souffrent, et c'est en partie leur faute : ils sont comme des enfants et attendent qu'on fasse tout pour eux. Le soldat français cherche par lui-même, et en conséquence s'en trouve beaucoup mieux. » Lettre du 17 février : « Nous avons d'excellentes rations et des vêtements chauds en nombre plus que suffisant. Cependant les hommes grognent et murmurent ; la comparaison avec les Français n'est pas à notre avantage sous ce rapport. »

(2) Lettre du 3 février 1856.

Digitized by Google

bles qu'à l'influence du milieu et à l'impétuosité d'un caractère qui ne peut souffrir l'oisiveté, et, quand on songe aux lenteurs, à la monotonie de la campagne, on excuse sa mauvaise humeur. Le 17 août il écrivait : « J'ai été maintenant 34 fois 24 heures dans les tranchées, ce qui fait en tout plus d'un mois. Cela devient fastidieux au bout d'un temps. »

Il en avait profité pour dessiner un grand nombre de plans, tant par ordre que par plaisir ou pour satisfaire la curiosité des siens, surtout de son père, qui, en sa qualité d'artilleur, suivait le siège avec passion. Il passait pour un des officiers des armes spéciales connaissant le mieux les travaux, et les nouveaux arrivants s'adressaient à lui pour être mis au courant.

Il eut sa part de fatigues et de dangers, fut blessé à la tête d'un éclat de pierre (1), vit périr beaucoup de ses camarades dont il considéra la mort en fataliste religieux, se réjouissant quand la vie du défunt ou ses derniers instants lui paraissaient assurer son salut éternel. Il prit part à l'assaut sanglant et infructueux du 18 juin, mais n'était pas de service lors de l'attaque du 8 septembre dans laquelle Mac-Mahon planta enfin les trois couleurs sur la tour de Malakoff, tandis que les Anglais échouaient contre le grand Redan. La nuit suivante il assista de la tranchée à la retraite des Russes. « J'eus un magnifique spectacle : toute la ville en flammes et de temps en temps une terrible explosion. Le soleil levant éclairant cette scène de destruction

(1) Le 6 juin 1855, voir la lettre du 8 juin.

Digitized by Google

produisait un effet merveilleux. Les derniers Russes quittaient la ville par le pont ; tous les navires de haut bord étaient coulés, les vapeurs restaient seuls. On a dû faire sauter des tonnes et des tonnes de poudre (1) ». Chargé de lever le plan des travaux ennemis, il pénétra dans Sébastopol dès le premier moment, et, selon la coutume des touristes de son pays, chercha quelques souvenirs à rapporter aux siens. Mais il n'y trouva que « guenilles et puces ». Les Russes n'avaient laissé que leurs peintures religieuses, et Gordon n'était pas homme à les arracher des sanctuaires ou à les acheter à des pillards. Il se contenta de la hausse d'un canon fréquemment pointé par les assiégés contre « sa carcasse », d'une casquette russe et de quelques autres « loques ».

Dans le courant d'octobre il suivit l'expédition dirigée contre la place de Kinburn. En décembre et janvier 1856 on l'employa à la démolition du port de Sébastopol. Comme la majorité de ses jeunes camarades il avait déjà oublié les épreuves et les périls du siège, et ne rêvait qu'aventures et occasions de se distinguer : « Généralement nous ne désirons pas la paix avant la fin d'une nouvelle campagne ; je m'attends à rester dehors 3 ou 4 ans que personnellement je préfèrerais passer en guerre plutôt qu'en paix. Il y a quelque chose d'indescriptible, mais de très passionnant dans la guerre. (2) »

La paix signée, il quitta la Crimée le 10 mai 1856. Il

(1) Lettre du 16 septembre 1855.

(2) Lettre du 9 mars 1856.

Digitized by Google

s'était brillamment conduit, avait fait preuve de qualités militaires, son chef l'avait cité (1) parmi les officiers de son arme, mais dans le génie anglais l'avancement n'avait lieu qu'à l'ancienneté, et son tour n'était pas venu de passer au grade supérieur. Il n'obtint que la croix de la Légion d'honneur, décoration étrangère à laquelle il attacha sans doute peu de prix, car nous ne voyons pas qu'il en ait parlé dans sa correspondance. Il n'eut même pas un congé pour venir se reposer près des siens. Placé sous les ordres du colonel Stanton, membre de la commission chargée de déterminer la nouvelle frontière en Bessarabie, il rejoignit son chef à Galatz le 23 mai 1856.

La commission reconnaissait la région entre le Pruth et la Mer Noire. Elle s'aperçut que par suite d'une erreur des mauvaises cartes dont s'étaient servis les plénipotentiaires, on avait laissé à la Russie une ville riveraine d'un lac tributaire du Danube, tandis que les puissances alliées avaient entendu éloigner définitivement l'empire moscovite du fleuve. Elle en reféra au congrès de Paris qui obligea le Tzar à accepter un territoire équivalent du côté du Pruth, et les topographes de la mission, Gordon et un de ses camarades, durent recommencer leurs levés. Gordon excellait à cette besogne, mais à la longue elle lui pesa. « Nous avons fait plus de cent plans, pour ma part j'en ai assez pour ma vie entière. (2) »

(1) Le général en chef Simpson dans une lettre au ministre, écrite le 20 septembre 1855, recommande onze lieutenants du génie parmi lesquels Gordon.

(2) Lettre du 10 avril 1856.

Digitized by Google

Il vit de près durant cette mission la société russo-valaque qui lui sembla peu intéressante parce que les boyards passaient la plus grande partie de leur vie à Paris, et se piquaient de mœurs françaises (1). Néanmoins ses sœurs le taquinèrent sur quelques phrases admiratives que lui avaient arrachées les beautés slaves et lui demandèrent s'il allait leur ramener une épouse de ce pays ; il s'en défendit avec bonne humeur, et comme quelqu'un qui n'a pas encore renoncé au mariage (2). Il employait ses loisirs à apprendre un peu de russe, mais il se lassait de cette existence nomade et songeait avec plaisir au retour dans la patrie dont il était absent depuis si longtemps. Il s'inquiétait de son affectation future : comme le bruit courait qu'on allait réformer le corps des Royal Engineers, et le séparer en deux catégories, l'une civile et l'autre militaire, il annonçait son intention arrêtée de faire tous ses efforts pour être compris dans cette dernière et son désir d'entrer dans l'état-major du génie.

Il fut désagréablement surpris lorsqu'en mars 1857, la commission de délimitation ayant fini ses travaux en Europe, le colonel Stanton reçut l'ordre de remettre ses officiers et ses hommes à son collègue, le colonel Simmons, chargé d'opérer en Arménie. Gordon demanda l'autorisation de permuter, on la lui refusa, et il se soumit d'assez mauvaise grâce. (3)

Arrivé à Constantinople le 21 avril, il en repartit le

(1) Lettre du 29 juin 1856.

(2) Lettre du 17 juillet 1856.

(3) Lettres du 30 mars et du 23 avril 1857.

Digitized by Google

1er mai pour sa nouvelle destination. Cette mission en Arménie offre beaucoup de similitude avec la première. Sans cesse les commissaires eurent à intervenir entre les Russes et les Turcs qui se disputaient des districts rocheux, sans herbes et sans habitants. Gordon ne comprenait pas leur passion, et déclarait que, pour sa part, quand on lui ferait cadeau de 30 milles carrés il n'en voudrait pas. (1)

Les moustiques rendaient la vie très pénible, pourtant le pays intéressait beaucoup plus le jeune lieutenant que la Bessarabie ; il étudiait la citadelle de Kars, célèbre par sa belle défense dans la guerre récente ; il visitait les champs de bataille, les ruines des anciennes villes, les monastères vénérés ; il faisait des ascensions et réussit presque à parvenir au sommet du mont Ararat ; enfin la population si mêlée de la région excitait sa curiosité.

La mission termina sa tâche plus tôt qu'on ne l'espérait, et nous la retrouvons vers la fin de septembre 1857 à Constantinople où Gordon fut retenu quelque temps par la maladie de son chef et de ses collègues, presque tous atteints d'une fièvre bilieuse qu'il attribua au changement d'air. Epargné par l'épidémie il soigna ses camarades avec dévouement, mais non sans fatigue.

Rentré enfin en Angleterre, il trouva sa famille dans les larmes : un de ses camarades de Crimée, devenu son beau-frère, venait d'expirer. Cette mort lui causa un chagrin réel, et assombrit son séjour dans sa patrie,

(1). Lettre du 8 juillet 1857.

Digitized by Google

séjour d'ailleurs bien court. Des difficultés s'étant élevées en Arménie au sujet du nouveau tracé de la frontière, il y fut renvoyé au commencement de 1858, en qualité de commissaire cette fois.

Il quitta la Grande Bretagne le 24 avril, mais comme, par économie , il s'était embarqué sur un mauvais navire, il n'arriva à Constantinople que le 17 mai. Avant de se rendre en Asie il voulut revoir Sébastopol : « La ville est encore entièrement en ruines, on n'a presque rien fait pour la restaurer. L'herbe a poussé si dru à l'endroit où s'élevaient les camps que c'est avec beaucoup de peine que j'ai retrouvé l'emplacement de ma hutte. Les tombes sont bien soignées, mais couvertes d'herbe. Il y a environ 8 à 9.000 habitants dans la ville, ils sont misérablement pauvres, et la plupart vivent dans les caves des maisons. On a construit quelques baraques en bois dans les rues, néanmoins la ville est généralement déserte, et offre un aspect très triste. Il ne reste des travaux russes, et de nos tranchées que des tas insignifiants qui ne donnent aucune idée de leurs dimensions primitives. Je croyais que nous avions déraciné toute végétation et déjà de petits buissons de chênes de 15 pouces de hauteur sortent partout ; d'ici cinq ans le terrain sera méconnaissable. (1). »

Dans le cours d'une mission assez monotone, il fréquenta la société caucasienne, goûta la beauté des femmes et leur habileté à la danse, mais fut rebuté par la malpropreté et l'avidité générales. Il revint peu à peu sur la bonne opinion qu'il avait des Russes, et finit

(1) Lettre du 3 juin 1858.

Digitized by Google

par avouer que, pour stupides et vantards que fussent les Turcs, il les préférait à leurs voisins plus civilisés en apparence. (1).

Sa tâche consista surtout à s'entremettre entre les commissaires des deux pays sans cesse en querelles pour des vétilles ; il se déclarait très fatigué de ce rôle de pacificateur perpétuel pour lequel il ne se sentait pas né, et vit arriver avec joie la fin de son labeur.

Rentré en Angleterre en novembre 1858, nommé adjudant à Chatham, quartier général du génie, il y enseigna la fortification passagère. Le 1er avril 1859 son tour vint enfin de passer capitaine ; promu sur place, il fut continué dans ses fonctions.

(1) Lettre du 10 septembre 1858

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE II

Gordon mandarin

L'expédition de Chine de 1860. — L'incendie du palais d'été. — L'occupation. — Maladie de Gordon. — Gordon à Chang-haï. — Les Taïpings. — Hong-siu-tsuen. — Ses débuts. — Sa doctrine. — La révolte. — La guerre de 1860 rend des forces aux Taïpings. — Chang-haï menacée. — Ward. — L'Armée toujours victorieuse. — Burgevine. — Gordon, chef de l'Armée toujours victorieuse. — Il la réorganise. — Son plan d'opérations. — Prise de Ta-tsang, de Sin-yang. — Trahison de Burgevine.

La campagne de Chine de 1860 n'est qu'une phase de la longue lutte soutenue par les puissances occidentales pour forcer l'Empire Fleuri à s'ouvrir à leur commerce. Après la guerre de l'opium, qui en avait été le début, en 1842, la duplicité et la cruauté des mandarins avaient amené en 1856 une crise marquée par le bombardement de Canton, la prise de cette ville et des

Digitized by Google

forts de Takou. Le traité de Tien-tsin ne fut qu'une trêve : lorsque les ministres français et anglais se présentèrent à l'embouchure du Pei-ho pour remonter le fleuve jusqu'à Pékin, leur nouvelle résidence, on les reçut à coup de canon. Les deux gouvernements décidèrent alors une grande expédition.

Gordon avait sollicité l'honneur d'en faire partie, mais à cause du nombre des postulants il n'avait pas été compris dans le premier convoi. Parti d'Angleterre le 22 juillet 1860, parvenu à Tien-tsin en septembre, il écrivait à sa mère (1) : « j'arrive trop tard pour le divertissement, ce dont vous ne serez pas fâchée ». Déjà en effet les armées alliées, commandées par les généraux Cousin-Montauban et Hope Grant, avaient détruit les forts de Takou, occupé Tien-tsin et battu Seng-ko-lin-tsin au pont de Palikao.

Il ne vit que la fin tristement célèbre de cette campagne : l'incendie du palais d'été. Quelques jours avant la bataille de Palikao, 39 Franco-Anglais, s'étant aventurés imprudemment tombèrent entre les mains des Chinois. 19 seulement survécurent aux mauvais traitements, et rendus aux alliés contèrent les supplices subis. L'indignation fut grande dans le camp européen ; lord Elgin, le plénipotentiaire anglais, résolut de donner une sévère leçon à la cour céleste : les prisonniers avaient été particulièrement maltraités au palais d'été, résidence favorite de l'empereur Hien Foung, lord Elgin en ordonna l'incendie, sans réfléchir que ce vandalisme inutile, indigne de deux grands peuples,

(1). Lettre du 26 septembre 1860.

Digitized by Google

amènerait la destruction d'objets d'art inestimables entassés là depuis des siècles, persuaderait encore plus les jaunes de la grossièreté de leurs adversaires, augmenterait l'abîme entre les deux races.

Si le 18 octobre Gordon assista à la scène de désordre et de pillage déchaînés par la volonté du tout puissant plénipotentiaire, il n'y prit qu'une part secondaire, celle d'un officier subalterne obéissant à regret à ses chefs pour une opération qui lui répugne. « Vous pouvez difficilement vous faire une idée de la beauté et de la magnificence des bâtiments que nous avons incendiés. En fait ces palais étaient si grands et nous étions si pressés par le temps que nous n'avons pu les piller soigneusement : quantité d'ornements d'or pris pour du cuivre ont été brûlés. Ce fut une œuvre bien démoralisante pour une armée. Tout le monde était enragé à piller. »

« Vous aurez de la peine à vous imaginer l'horreur des dévastations que les Français y ont commises. Le trône et les chambres étaient revêtus d'ébène travaillé d'une façon merveilleuse ; il y avait d'énormes miroirs de toute forme, de toute espèce, des horloges, des montres, des boîtes à musique surmontées d'automates, des porcelaines magnifiques de toute qualité, des tas et des tas de soies brodées de toute couleur ; autant de splendeur et de civilisation que vous pourriez en voir à Windsor ; des paravents en ivoire sculpté, des paravents en corail, des trésors sans nombre. Les Français ont tout gâté de la façon la plus barbare ! C'était une scène de complète destruction qui passe ma description. »

Digitized by Google

Gordon n'avait nul talent d'écrivain ou d'artiste ; le tableau qu'il trace de la désolation dont il fut le témoin, n'est pas un tableau de maître, mais il nous donne une indication précieuse sur les sentiments qui l'agitèrent au milieu des excès des troupes alliées. Sa sévérité pour les Français ne doit pas surprendre : en pareille occasion on est toujours porté à reprocher au voisin, au rival, les actes odieux qu'on attribuerait avec peine à ses compatriotes. N'avons-nous pas vu dans la récente prise du palais impérial, les nations européennes se renvoyer les unes aux autres les accusations de pillage et de cruauté ? D'ailleurs la tentation d'acquérir à peu de frais, la conscience en quelque sorte tranquillisée par la volonté des chefs, des trésors d'art ou des richesses sans prix devait être bien forte puisque Gordon lui-même se laissa aller à acheter un trône qu'il donna plus tard à l'état-major du génie.

La capitale occupée sans coup férir, lord Elgin et le baron Gros signèrent les traités des 24 et 25 octobre 1860, et les troupes se dirigèrent vers Tien-tsin, Takou, Chang-haï et Canton, pour les retenir jusqu'au paiement de l'indemnité de guerre. Les commandants des corps d'occupation, les généraux Staveley et Collineau restèrent avec leurs états-majors dans le Pe-tchi-li où le capitaine Gordon fut employé à la construction de baraques pour l'hivernage, très pénible dans cette région au climat excessif. Il passa deux hivers dans cette province, et y constata, non sans émotion, la misère de la population qui toucha les officiers européens au point de les amener à se cotiser pour la sou-

Digitized by Google

lager dans la mesure de leurs moyens (1). Il consacra ses loisirs à l'étude du pays et des habitants, fit différentes excursions, poussa même avec un seul camarade jusqu'à la Grande-Muraille. A la fin de son séjour dans le Pe-tchi-li il subit une attaque très légère de petite vérole. Il ne voulut pas qu'on en parlât à sa mère de peur de l'inquiéter ; mais cette indisposition eut un effet sérieux sur son esprit. « Je suis heureux de dire, écrivait-il le 15 mars 1862 à sa sœur préférée, Miss Augusta Gordon, que cette maladie m'a ramené à mon Sauveur, et j'espère dans l'avenir être meilleur chrétien que je ne l'ai été jusqu'ici. »

Peu de temps après Gordon accompagna les troupes appelées dans le Kiang-sou pour y protéger les établissements européens contre les rebelles Taïpings. Il arriva à Chang-haï le 5 mai 1862.

Les difficultés contre lesquelles on avait à lutter, étaient un peu l'œuvre des Occidentaux. Les Mandchoux dominent l'Empire du Milieu depuis 1664, époque à laquelle ils s'emparèrent de Pékin en profitant des troubles suscités par une tentative d'usurpation contre la dynastie chinoise des Mings. Ils soumirent les indigènes à leurs coutumes, les obligèrent à porter la queue, mais, sous l'influence de la civilisation avancée de leurs millions de sujets, ils s'acclimatèrent à leurs mœurs, et dominèrent assez paisiblement pendant près de deux siècles. Les enfants de Han n'avaient

(1) Une petite collecte produisit environ 900 dollars, mais la distribution de ce secours eut un triste résultat : dans la cohue des mendiants qui se bousculaient pour avoir leur part, 7 femmes et 1 enfant périrent étouffés.

Digitized by Google

toutefois pas oublié la qualité d'étrangers de leurs maîtres ; de puissantes sociétés secrètes, dont les plus célèbres furent celles du *Nénuphar Blanc*, du *Thé Pur*, des *Triades*, complotèrent sans cesse l'expulsion des intrus. Ces sentiments acquirent une force nouvelle lorsque, après les défaites de la guerre de l'opium, les armes impériales eurent perdu tout prestige. La misère augmenta le nombre des mécontents ; par suite de la lutte contre les barbares occidentaux, les vice-rois, plus isolés, pressurèrent le peuple avec plus de sans gêne encore ; les impôts, nécessités par les dépenses militaires et les indemnités, furent exigés avec plus d'âpreté ; enfin l'entretien des nombreux canaux qui sillonnent la Chine et dont dépendent la culture, le commerce, fut négligé, les récoltes manquèrent et les paysans eurent recours aux révoltes ordinaires pour ne pas payer les taxes. Pendant la période de 1840 à 1855 l'empire sembla sur le point de sombrer dans la guerre civile : les mahométans mirent à feu et à sang le nord-ouest et le sud-est ; les *Nienfeï*, sortes de pirates, dépeuplèrent la région du nord ; enfin, et surtout, les *Taïpings* dévastèrent le sud et le centre, et faillirent établir un royaume chinois et un culte nouveau sur les ruines du trône mandchou et des antiques religions de Confucius, de Boudha et du Taoïsme.

Le chef, le promoteur de cette insurrection des Taïpings était un maître d'école, Hong-siu-tsuen, né en 1813 dans les environs de Canton. Fils d'un petit cultivateur, il appartenait aux Hakkas ou Ke-kias, race forte et énergique mais méprisée. Hong ayant voulu entrer dans la hiérarchie chinoise, échoua à ses exa-

Digitized by Google

mens ; il en conserva une rancune profonde contre les classes dominantes. En 1837, à la suite d'une maladie, il eut des visions, des extases, dans lesquelles son imagination lui fit voir des relations avec la divinité. En 1847 il étudia à Canton le christianisme sous la direction d'un missionnaire méthodiste américain, Issachar Roberts, qui fit là un singulier catéchumène. De retour dans son village il commença ses prédications, et, aidé par quelques-uns de ses proches, remua le peuple du Kouang-si. Le gouvernement, ému de l'agitation suscitée par le nouveau prophète, envoya une petite troupe pour éteindre l'incendie naissant, mais il prit mal ses mesures, et l'échec des soldats encouragea le mouvement.

En 1850 Hong se proclama souverain céleste, *Tien-Wang*, et arrêta définitivement le nouvel évangile. Comme Mahomet il avait pris sa doctrine dans l'Ancien et le Nouveau Testament. Il prétendait être une nouvelle incarnation de la divinité, se disait fils de Dieu le Père, *Chanti*, le Seigneur suprême, au même titre que Jésus-Christ qu'il appelait le Frère aîné. Envoyé sur la terre pour combattre les démons, détruire les idolâtres mandchoux, il établirait le règne de la grande paix, *Taïping*. Dans sa théogonie le Saint Esprit disparaissait ; en revanche il inventait la femme de Dieu, la Mère céleste, *Tien-Ma* ; la femme de Jésus-Christ, la céleste Belle-sœur, *Tien-San*, et même une sœur de Jésus-Christ qu'il mariait à un de ses complices, le *Te-sue*, le céleste gendre ! Hong s'attribuait la mission spirituelle et abandonnait le gouvervement des nations à son fils, encore enfant. Sa morale, des plus relâchées,

Digitized by Google

admettait la polygamie : en tant que chef il se permettait 30 épouses et 100 concubines ; pour ses lieutenants les femmes servaient de galons, et il proportionnait le nombre de leurs compagnes à leur grade. L'obéissance absolue, muette aux ordres du roi céleste formait le principal article de foi du peuple.

Le mouvement se présentait surtout comme une réaction contre la conquête mandchoue, contre la tyrannie des mandarins. Pour mieux afficher ces tendances les Taïpings cessaient de se raser la tête et reprenaient les brillants costumes de l'époque des Mings.

Soutenu par les sociétés secrètes, rallié par les mécontents, les affamés, les pirates, Hong se vit bientôt à la tête d'une horde considérable, dont les ravages transformèrent promptement la région en un désert semé de ruines. La difficulté d'y vivre, et aussi les forces du vice-roi du Kouang-si l'obligèrent à se mettre en marche vers le nord. La décentralisation exagérée de l'empire facilitait la tactique des rebelles : comme chaque vice-royauté était absolument indépendante de sa voisine, même au point de vue militaire, les gouverneurs, une fois les rebelles hors de chez eux, ne se souçiaient pas de prêter leurs troupes à leurs voisins, et avant que les chefs des provinces nouvellement envahies eussent eu le temps de réunir leurs forces, les Taïpings pillaient tranquillement les campagnes, massacraient les hommes qui ne se joignaient pas à eux, emmenaient les femmes pour peupler leurs harems, les enfants pour recruter leur armée future, s'installaient dans les forteresses.

La révolte s'étendit comme une marée dévastatrice

Digitized by Google

sur les riches provinces du Yang-tsé-Kiang. En 1853 Nankin, la rivale de Pékin, l'ancienne capitale chinoise tomba aux mains des Taïpings qui y établirent leur quartier général. La ville reçut le nom de *Tien-King*, résidence céleste, et eut le funeste honneur de voir s'élever dans ses murs le palais du Tien Wang. De ce jour Hong s'enferma dans ses appartements, se plongea dans les délices, n'apparut plus à ses sectateurs qu'en de très rares occasions, pensant probablement qu'un prophète, un dieu, pour conserver son prestige ne doit se laisser voir que rarement. Il se désintéressa même de la conduite de son royaume, en abandonna la direction et le commandement de ses armées à ses chefs décorés du titre de roi ou *wang*. Primitivement quatre de ses parents ou de ses collaborateurs de la première heure avaient seuls porté ce titre pompeux, il le prodigua plus tard pour tenir en bride l'ambition de ses lieutenants.

Le flot menaçait de tout couvrir ; l'année même de la prise de Nankin le Pe-tchi-li subit à son tour les ravages des Taïpings. Parvenus tout près de Tien-Tsin, 100 milles seulement les séparaient de Pékin, mais la réaction commençait contre eux : la cour, menacée dans son existence même, prenait des mesures énergiques ; la population, désillusionnée par les violences et les déprédations, se soulevait contre ses pseudo-libérateurs ; les membres des sociétés secrètes se détachaient d'eux ; les cruautés du Tien Wang faisaient disparaître ou aliénaient ses meilleurs généraux. Les Taïpings, chassés du Pe-tchi-li se virent successivement enlever leurs conquêtes par Seng-ko-lin-tsin, le géné-

Digitized by Google

ralissime tartare, et par des mandarins qui avaient recruté de petites armées, et dont les plus fameux furent Tseng-kouo-fan, père du marquis Tseng que l'Europe a bien connu, et Li-Hung-Chang. Bientôt les troupes chinoises mirent le siège devant Nankin, et le Tien Wang trembla dans son palais.

En 1859, l'empereur de la grande paix ne possédait plus que quelques villes dans la région du bas Yang-tse-Kiang ; mais la guerre contre la France et l'Angleterre rendit des forces à la révolte, et le *roi fidèle*, le *Chung Wang*, habile, courageux, généreux même, en profita pour entamer la conquête du delta du Yang-tsé : le Kiang-si, le Kiang-sou, le Ngan-hœï et le Tche-kiang.

Les généraux impériaux la facilitaient : Tseng-Kouo-fan, commandant en chef dans la région, méditait de rejeter les rebelles sur la rive droite du fleuve bleu, de les acculer à l'Océan. Il leur ôtait ainsi la ressource de fuir dans d'autres provinces, mais s'exposait à les voir ravitaillés, armés par les commerçants européens, et même rejoints, disciplinés, conduits par les aventuriers sans préjugés qui fourmillaient à Chang-haï et à Ning-po. Les mandarins comptaient pour conjurer ce péril sur l'intervention des puissances occidentales, en particulier de la France et de l'Angleterre, dont les intérêts dans le pays étaient considérables, et qui ne pouvaient laisser leurs établissements à la merci de bandits sans foi ni loi.

Les blancs avaient d'abord éprouvé une certaine sympathie pour les Taïpings, et, si les catholiques ne se firent pas d'illusions sur leur compte, les protestants crurent à un véritable mouvement chrétien, à la création d'une nouvelle secte. Un parti en Angleterre et en Améri-

Digitized by Google

que plaida leur cause, poussa les gouvernements à traiter avec eux, à les aider à renverser la domination mandchoue, et même à partager la Chine avec le Tien-Wang.

Cependant les missionnaires qui pénétraient jusqu'à Nankin, reconnurent promptement l'erreur, et l'un d'eux, paraphrasant l'Ecriture, s'écriait avec désespoir : « ils ont changé la vérité de Dieu en un mensonge, et ils adorent la créature plus que le Créateur ! » Leurs rapports, publiés en partie dans les livres bleus anglais de l'époque, éclairèrent les gens de bonne foi ; néanmoins une certaine presse, gagnée ou trompée par les marchands qui s'enrichissaient en vendant des armes et des munitions aux rebelles, continua longtemps encore à les défendre devant l'opinion publique.

Les autorités qui représentaient les puissances occidentales en Extrême-Orient, désiraient rester neutres, et avaient, à cet effet, tenté à plusieurs reprises de se mettre en relation avec le Tien-Wang. En 1853, sir George Bonham, gouverneur de Hongkong, M. de Bourboulon, agent français, en mai 1854 un agent américain avaient essayé sans succès de persuader à Hong-siu-tsuen d'éviter tout conflit avec les blancs. La ville chinoise de Chang-haï, occupée par les insurgés, du 7 septembre 1853 au 17 février 1855, fut traitée par eux selon leur habitude. Les concessions européennes, convoitées par ces pillards, n'échappèrent que grâce aux troupes anglo-françaises, qui, après avoir infligé des leçons aux rebelles, les obligèrent enfin à évacuer la ville.

Au fort de la guerre de 1860, les mandarins de Chang-haï implorèrent derechef les secours des nations dont les armées marchaient au même moment contre

Digitized by Google

Pékin. Les consuls généraux, sir Frédérick Bruce, et M. de Bourboulon, refusèrent d'ordonner une campagne contre les Taïpings, mais prirent la ville sous leur protection. A cette époque, le Chung Wang, après avoir ravitaillé Nankin, s'avançait victorieusement dans le Kiang-sou. Il s'empara d'abord de la région à l'ouest du lac Ta-hou, vaste mer intérieure laissée par le Yang-tsé dans son ancien cours, puis conquit les grandes cités de Tchang-chou, de Sou-tchéou, de Hang-tchéou-fou. Du haut de leurs remparts les habitants de Chang-haï, assistèrent terrorisés à l'incendie des villages des environs. Les commerçants, désespérés de la ruine d'une contrée dont ils vivaient, prirent l'initiative d'une mesure appelée à avoir dans l'avenir les plus heureuses conséquences : ils promirent une forte prime à un aventurier américain, Frederick Ward, s'il s'emparait, à l'aide de gens de son espèce, de Song-kiang, poste avancé de Chang-haï au sud. Ward, tour à tour marin et flibustier (1), semblait le digne descendant de ces Frères de la côte qui, au XVIIe siècle, avaient fait trembler les vice-rois espagnols de l'Amérique centrale. Il réunit une centaine de déclassés, matelots déserteurs ou métis portugais de Manille, et, en juillet 1860, enleva la ville mise à prix. Encouragé par le succès, il porta ses coups contre d'autres places désignées par ses commanditaires. Mais ses exploits attirèrent le Chung Wang qui le battit, et attaqua Chang-haï le 18 août 1860. Les Taïpings, soutenus par les éléments turbulents de la population, pillèrent et

(1) Il avait été le compagnon de William Walker.

Digitized by Google

brûlèrent les faubourgs, mais échouèrent devant la ville même défendue par les Anglo-Français. Sur ces entrefaites le Tien Wang, affolé par le danger de sa capitale menacée par Tseng-kouo-fan, rappela le Chung Wang, son meilleur général, et Chang-haï respira.

En février 1861 l'amiral anglais, sir James Hope, procédant à l'installation des consuls dans les ports du Yang-tsé ouverts par le traité de Pékin, s'arrêta à Nankin, et tenta de nouveau de persuader au Tien Wang de favoriser le commerce et d'entrer en relations de bonne amitié avec les Européens. Sur ses instances les Taïpings promirent de ne pas attaquer Chang-haï d'un an, et rendirent à l'amiral vingt-six blancs qui combattaient sous leurs drapeaux. Les autorités européennes de Chang-haï ne songeant plus alors qu'à empêcher tout conflit avec les rebelles, arrêtèrent le 19 mai 1861 Ward qui voulait continuer son métier lucratif, et le mirent en jugement. Il se tira d'affaire en se déclarant sujet chinois. Mais comme les amiraux avaient profité de la circonstance pour saisir les marins déserteurs qui composaient en majeure partie sa bande, Ward, changeant de méthode, enrôla des indigènes, les encadra avec des aventuriers blancs, et commença à les dresser à l'européenne.

Peu après les dispositions des puissances occidentales changèrent : une révolution de palais xénophile les rapprocha de la cour impériale, tandis que le danger des établissements de leurs nationaux menacés par l'avidité des hordes rebelles les rendit hostiles aux disciples de Hong-siu-tsuen. Déjà pendant l'automne de 1861, à Ning-po occupé par les Taïpings, les station-

Digitized by Google

Pékin. Les consuls généraux, sir Frédérick Bruce, et M. de Bourboulon, refusèrent d'ordonner une campagne contre les Taïpings, mais prirent la ville sous leur protection. A cette époque, le Chung Wang, après avoir ravitaillé Nankin, s'avançait victorieusement dans le Kiang-sou. Il s'empara d'abord de la région à l'ouest du lac Ta-hou, vaste mer intérieure laissée par le Yang-tsé dans son ancien cours, puis conquit les grandes cités de Tchang-chou, de Sou-tchéou, de Hang-tchéou-fou. Du haut de leurs remparts les habitants de Chang-haï, assistèrent terrorisés à l'incendie des villages des environs. Les commerçants, désespérés de la ruine d'une contrée dont ils vivaient, prirent l'initiative d'une mesure appelée à avoir dans l'avenir les plus heureuses conséquences : ils promirent une forte prime à un aventurier américain, Frederick Ward, s'il s'emparait, à l'aide de gens de son espèce, de Song-kiang, poste avancé de Chang-haï au sud. Ward, tour à tour marin et flibustier (1), semblait le digne descendant de ces Frères de la côte qui, au XVIIe siècle, avaient fait trembler les vice-rois espagnols de l'Amérique centrale. Il réunit une centaine de déclassés, matelots déserteurs ou métis portugais de Manille, et, en juillet 1860, enleva la ville mise à prix. Encouragé par le succès, il porta ses coups contre d'autres places désignées par ses commanditaires. Mais ses exploits attirèrent le Chung Wang qui le battit, et attaqua Chang-haï le 18 août 1860. Les Taïpings, soutenus par les éléments turbulents de la population, pillèrent et

(1) Il avait été le compagnon de William Walker.

Digitized by Google

brûlèrent les faubourgs, mais échouèrent devant la ville même défendue par les Anglo-Français. Sur ces entrefaites le Tien Wang, affolé par le danger de sa capitale menacée par Tseng-kouo-fan, rappela le Chung Wang, son meilleur général, et Chang-haï respira.

En février 1861 l'amiral anglais, sir James Hope, procédant à l'installation des consuls dans les ports du Yang-tsé ouverts par le traité de Pékin, s'arrêta à Nankin, et tenta de nouveau de persuader au Tien Wang de favoriser le commerce et d'entrer en relations de bonne amitié avec les Européens. Sur ses instances les Taïpings promirent de ne pas attaquer Chang-haï d'un an, et rendirent à l'amiral vingt-six blancs qui combattaient sous leurs drapeaux. Les autorités européennes de Chang-haï ne songeant plus alors qu'à empêcher tout conflit avec les rebelles, arrêtèrent le 19 mai 1861 Ward qui voulait continuer son métier lucratif, et le mirent en jugement. Il se tira d'affaire en se déclarant sujet chinois. Mais comme les amiraux avaient profité de la circonstance pour saisir les marins déserteurs qui composaient en majeure partie sa bande, Ward, changeant de méthode, enrôla des indigènes, les encadra avec des aventuriers blancs, et commença à les dresser à l'européenne.

Peu après les dispositions des puissances occidentales changèrent : une révolution de palais xénophile les rapprocha de la cour impériale, tandis que le danger des établissements de leurs nationaux menacés par l'avidité des hordes rebelles les rendit hostiles aux disciples de Hong-siu-tsuen. Déjà pendant l'automne de 1861, à Ning-po occupé par les Taïpings, les station-

Digitized by Google

naires avaient dû protéger par la force les concessions menacées. Aux environs de Chang-haï, où les sectateurs de la grande paix réapparurent au commencement de 1862, un conflit analogue se produisit, et les alliés décidèrent de nettoyer le pays dans un rayon de 30 milles autour de la ville. Les Franco-Anglais furent aidés dans cette opération par quelques troupes impériales, et par les bandes de Ward qui, à la suite de petits succès, avaient reçu, par édit souverain, le nom pompeux de *Tchang chang kiun*, d'*Armée toujours victorieuse !* L'amiral français, Protêt, trouva la mort dans cette campagne peu décisive, et le Chung Wang serrait de près Chang-haï quand le danger de Nankin vint encore une fois sauver la ville.

Au mois de septembre 1862 les Chinois, soutenus par les alliés et par une fraction importante de troupes disciplinées à l'européenne commandées par des officiers français (1), reprirent l'offensive dans le Tché-kiang. Ward, venu à leur secours avec une partie de l'*armée toujours victorieuse*, périt le 21 septembre 1862. La disparition de ce chef habile, énergique et même relativement désintéressé, fut une perte sensible pour le parti impérial. Le second de Ward, le colonel Forrester, ayant refusé le commandement, le nouveau gouverneur ou *foutaï* du Kiang-sou, Li, appelé à

(1) La troupe créée par le lieutenant de vaisseau Le Breton de Coligny passa à sa mort sous les ordres du capitaine d'artillerie de marine Tardif de Moidrey, qui succomba à son tour et fut remplacé par les lieutenants de vaisseau d'Aiguebelle et Prosper Giquel. Voir Notice sur les campagnes et opérations militaires faites en Chine par M. Tardif de Moidrey, capitaine d'artillerie, général en chef des armées chinoises, par le commandant Legenissel, Paris 1864.

Digitized by Google

acquérir sous le nom de Li-Hung-Chang une réputation universelle, se rejeta sur un autre aventurier américain, Henri Burgevine. Celui-ci, que quelques-uns croient fils d'un ancien officier de Napoléon retiré dans la Caroline du Nord aux Etats-Unis, avait grandement aidé Ward à constituer sa troupe, mais dépourvu de préjugés, plein de mépris pour les Chinois, il rêvait vaguement de se tailler une principauté à leurs dépens.

Des difficultés ne tardèrent pas à s'élever entre le foutaï et les condottieri à son service. Les marchands de Chang-haï, qui jusqu'alors les avaient soldés, maintenant que l'ennemi éloigné ne menaçait plus aussi directement leurs comptoirs, ne payaient qu'en rechignant, et les mercenaires, mécontents, devenaient un vrai danger sous un chef de la moralité de Burgevine, toujours disposé à changer de drapeau si son intérêt l'y incitait. Li, conscient du péril, demanda au général Staveley de révoquer Burgevine, et de nommer à sa place un officier anglais. Le général, sans autorité sur cet individu, craignant d'irriter le gouvernement des Etats-Unis en s'attaquant à un citoyen américain, déclina les propositions du foutaï, qui imagina alors de se débarrasser de l'*armée toujours victorieuse* en l'envoyant combattre, au siège de Nankin, sous les ordres du vice-roi ou *chitaï*, Tseng-Kouo-fan. Les mercenaires, presque tous originaires des environs de Chang-haï, attachés à leur repaire de Song-kiang, ne voulaient pas s'en éloigner, et Burgevine, désireux avant tout de s'attacher ses soldats, les soutint; il imagina pour achever de gagner ses bandits de leur faire payer par la violence leur solde arriérée : il se rendit avec quelques

Digitized by Google

hommes armés à Chang-haï, brisa les portes de la demeure d'un des plus gros marchands commanditaires de la troupe, frappa de sa main cet important personnage, força la caisse, et emporta 40.000 dollars. On ne pouvait supporter cet esclandre ; le foutaï révoqua Burgevine. Celui-ci n'était nullement disposé à céder, mais le général Staveley l'ayant pressé de se soumettre, il n'osa entrer en lutte avec l'autorité anglaise, abandonna la place, et se rendit à Pékin, pour obtenir son rétablissement du régent par l'intermédiaire du ministre d'Amérique.

Ses troupes le virent partir avec regret : composées de chenapans de toute espèce, un flibustier seul leur convenait comme chef, et elles craignaient la nomination d'un officier européen qui les obligerait à une certaine discipline. Mais Li sut toucher leur corde sensible : il paya tout ce qu'on leur devait, les enrôla officiellement au service du gouvernement impérial, ce qui les tranquillisait sur leur avenir jusqu'alors incertain. Elles se calmèrent.

Derechef le foutaï demanda à Staveley un commandant pour l'*armée toujours victorieuse*. Après une nouvelle et inutile tentative auprès de Forrester, le général anglais désigna provisoirement le capitaine Holland de l'infanterie légère de marine, en attendant la décision du ministre britannique à Pékin et du gouvernement métropolitain auxquels il proposa de nommer le capitaine Gordon.

Depuis son arrivée dans le Kiang-sou, celui-ci avait pris part à quelques-uns des combats livrés par les alliés ; le général Staveley l'avait fort apprécié. « Le

Digitized by Google

capitaine Gordon me fut très utile lorqu'on entreprit de nettoyer le pays de rebelles dans un rayon de 30 milles autour de Chang-haï. Il reconnaissait les défenses des ennemis, et prenait des dispositions pour que les colonnes d'assaut pussent franchir les fossés et escalader les murailles, car nous eûmes à attaquer et à emporter d'assaut plusieurs villes fortifiées, avec des remparts élevés et de profonds fossés pleins d'eau. Cependant il fut en même temps une source d'inquiétude pour moi à cause de la façon audacieuse dont il s'approchait des ouvrages ennemis pour les examiner. Avant notre attaque contre Sing-po, se trouvant en bateau avec moi pour reconnaître la place, il demanda à débarquer pour mieux étudier les défenses ; alors, à mon effroi, je le vis s'élancer par bonds, de couverts en couverts, jusque derrière une petite pagode à environ 100 yards du rempart, et là il dessinait tranquillement et prenait des notes. Pendant ce temps, je m'époumonais à lui crier de revenir parce que non seulement les rebelles tiraient sur lui du haut du mur, mais encore je voyais une troupe qui essayait furtivement de lui couper la retraite. »

Postérieurement Gordon avait été chargé de dresser la carte de la région ; il vit de près la misère du peuple et en fut très ému : « Les gens sur les confins souffrent terriblement et meurent de faim ; cette situation est triste, et on devrait écraser la rébellion. Les mots ne peuvent représenter les horreurs commises par les rebelles qui ont fait un désert de cette riche province. C'est très bien de parler de la non intervention ; je ne suis pas particulièrement sensible, ni généralement

Digitized by Google

nos troupiers non plus, et pourtant nous sommes tous remués par la complète misère et les souffrances de ces pauvres habitants. » On peut dire que ce travail topographique, qui donna au futur chef de l'*armée toujours victorieuse* une connaissance approfondie du pays, le disposa à assumer la lourde tâche que le général Staveley lui réservait en apitoyant son cœur sur les malheurs des paysans.

Le commandement provisoire ne fut pas heureux : le 14 février 1863 le capitaine Holland essuya en personne une sanglante défaite et perdit 2 gros canons, 4 officiers tués, 16 blessés, 290 hommes hors de combat. Deux de ses lieutenants éprouvèrent des échecs moins graves ; mais la situation devenait critique ; le Chung Wang, de retour dans le Kiang-sou et maître de Fou-Chan, serrait de près l'importante ville de Tchang-chou. C'est dans ces circonstances que l'autorisation de sir Frédérick Bruce, représentant de la reine à Pékin, étant arrivée, Gordon, promu au grade de major (1) le 30 décembre précédent, reçut le commandement de l'*armée toujours victorieuse*, qui eût bien mieux mérité le nom d'armée toujours battue. « Je crains, disait-il en annonçant cette nouvelle à sa mère (2) que vous ne soyez très peinée de ce que j'ai pris le commandement des forces de Song-Kiang, et de

(1) Gordon reçut un brevet de major dans l'armée, mais, par une singularité anglaise, il continua à compter comme capitaine dans son arme. Il était déjà colonel dans l'armée lorsque, le 5 juillet 1872, il fut nommé Regimental Major dans les Royal Engineers. Promu Regimental Lieutenant Colonel le 1er octobre 1877, il ne dépassa pas ce grade dans le génie.

(2) Lettre du 24 mars 1864.

Digitized by Google

ce que je suis maintenant un mandarin. J'ai mûrement réfléchi sur cette démarche. Je pense que quiconque aide à réprimer cette révolte, remplit un devoir envers l'humanité, et j'espère aussi contribuer grandement à ouvrir la Chine à la civilisation. Je puis dire que, si je n'avais accepté le commandement, les troupes se seraient dispersées et que la révolte aurait continué à faire régner la misère pendant des années. Je crois que j'accomplis une œuvre utile. » Cette mission d'humanité que Gordon se donnait, il ne devait pas la perdre de vue un seul instant, et elle dura désormais sa vie entière.

Sa tâche est ardue. Avant tout il faut gagner les troupes qui regrettent Burgevine, et se méfient du nouveau chef. Gordon passe ses bandes en revue le 25 mars 1863, les harangue, les rassure sur leur avenir, sur leurs intérêts, séduit leur cœur dès le premier jour. Il doit bientôt mettre son influence à l'épreuve : le gouverneur de Song-kiang, fatigué des violences perpétuelles des mercenaires, avait fait arrêter et exécuter sans jugement deux maraudeurs. *L'armée toujours victorieuse* habituée à la pire licence, accoutumée à voir les fonctionnaires indigènes plier devant elle, s'insurge, se porte en masse sur la maison du mandarin, la met au pillage. Non sans peine Gordon ramène ses hommes dans le devoir, mais cet incident lui prouve l'impérieuse nécessité de réorganiser les troupes, de rétablir la discipline. On ne lui en laisse pas le loisir : Tchang-chou aux abois exige un effort immédiat ; si on abandonne cette place on condamne à mort la garnison entière, composée de transfuges que les

Digitized by Google

Taïpings veulent massacrer pour décourager les déserteurs. Sur l'ordre de Li-Hung-Chang, Gordon part avec un de ses régiments, quelques canons, et un corps auxiliaire. Huit jours plus tard il rentre vainqueur à Song-kiang ! Li, enchanté de ce début, et surtout de l'ordre qui a distingué l'expédition, propose le major anglais pour le grade de mandarin à bouton rouge, de *Tsung Ping*, faveur que la cour accorde par le décret impérial du 9 mai 1863.

Cependant Gordon a entrepris la réforme. Tout d'abord il abolit le système de rétribution, établi par Ward et Burgevine qui traitaient à forfait pour chaque expédition (1), et assure à ses hommes une solde régulière et mensuelle, variant de 47 francs pour les simples soldats jusqu'à 1.875 francs pour les commandants des régiments, et 6.500 francs pour le général. En campagne les soldats toucheront, en plus, une ration journalière de deux livres de riz, de trois quarts de livre de porc salé, ou de deux livres de poisson conservé. La dépense totale sera d'environ 500.000 francs (2) par mois ; le gouverneur de la province se charge de fournir les fonds nécessaires, et le paiement sera fait par les soins d'un trésorier chinois, le seul indigène de l'état major.

(1) La conquête d'une place était généralement cotée 500.000 francs, sans compter le butin que les hommes y trouvaient.

(2) Comme la solde était payée en dollars mexicains, suivant le cours du change la dépense mensuelle oscillait entre 350 et 650.000 francs. Pendant le commandement de Ward, de septembre 1861 au même mois de 1862, l'*armée toujours victorieuse* avait coûté 9.000.000 de francs, et pendant le court règne de Burgevine 4.500.000 francs.

Digitized by Google

Les officiers, tous étrangers, anglais, français, allemands ou espagnols, ne manquent ni de courage, ni de capacité militaire ; mais turbulents, indisciplinés, presque tous alcooliques, ils ne se piquent ni de fidélité ni d'obéissance. Gordon cherche à éliminer les éléments les plus mauvais, et à les remplacer par des volontaires empruntés aux corps britanniques stationnés à Changhaï ; il s'adresse immédiatement à l'armée d'occupation pour créer un service sanitaire que dirigera un aide-major du 67e régiment, le docteur Moffit, son futur beau-frère.

Les hommes sont presque tous du Kiang-sou et du Tché-kiang ; quand la désertion et la mort auront fait des vides dans les rangs, on recrutera des transfuges ou des prisonniers Taïpings appartenant aux belliqueuses populations du Kouang-si et du Ho-pe. D'excellentes études modernes (1) nous prouvent tous les jours que le Chinois est susceptible de devenir un bon soldat. « Il faut en finir, disait Gordon lui-même, avec la vieille légende de la poltronnerie du troupier chinois, qui demande seulement à être bien commandé. La régularité de ses habitudes, si remarquable en temps de paix, fait place en campagne à une audace voisine de l'imprudence. Son intelligence et son excellente mémoire en font un parfait sous-officier ; la froideur de son tempérament et son calme imperturbable ne sont pas des qualités moins précieuses. Physiquement, il n'est peut-être pas en moyenne aussi robuste que l'Européen, mais il l'est beaucoup plus que les autres races de l'Orient.

(1) En particulier l'*Armée chinoise*, par M. le général Frey, Paris 1903.

Digitized by Google

Une modeste ration de riz, de légumes, de poisson salé, de porc, lui suffit pour supporter les plus grandes fatigues, soit sous un climat tempéré, soit dans les régions tropicales qui ont bientôt raison de l'énergie européenne. »

Les hommes dressés selon les règlements alors en usage dans les armées européennes, habitués aux commandements faits en langue anglaise, acquirent bientôt une habileté satisfaisante. Ils reçurent un uniforme de serge noire et des turbans verts ; cette tenue, dont la coupe rappelait celle des soldats occidentaux, fut d'abord méprisée par les indigènes qui, par dérision, nommaient les guerriers de l'*armée toujours victorieuse* « les faux diables étrangers » ; mais lorsque ce corps se fut signalé par sa bravoure et ses services, ce costume devint un titre de gloire pour les troupiers, un objet de frayeur pour les Taïpings (1).

L'armement, à l'exception de 300 carabines Ensfield, consistait en fusils à âme lisse, achetés dans le commerce, largement pourvu par les nations européennes heureuses de trouver ce placement pour leurs armes démodées. Les soldats portaient sur eux une cinquantaine de cartouches.

Le régiment d'infanterie, commandé par un major, comptait 500 hommes, répartis entre 6 compagnies. Le nombre des régiments varia entre 5 et 6.

(1) A un point tel que le taotaï de Chang haï, inquiet pour la sécurité de la ville, imagina d'acheter quelques milliers de chaussures dans le genre de celles portées par les troupiers de Gordon, et les distribua aux villageois pour faire croire, par les traces qu'ils laissaient, à la présence de soldats de l'armée toujours victorieuse.

Digitized by Google

Quatre batteries de siège, deux de campagne constituaient l'artillerie. Dans chaque batterie, des blancs encadraient solidement 150 canonniers. Les pièces, de modèles et de calibres fort disssemblables, étaient des canons de 32, de 24 et de 12, des obusiers, des mortiers, des tubes à fusées, de fabrication étrangère ou indigène.

Le pays réservé aux opérations de l'*armée toujours victorieuse* exigeait des précautions spéciales. Le Kiang-sou ressemble beaucoup à la Hollande : les côtes basses sont protégées par des digues contre la mer, et le pays est sillonné à l'infini par des canaux de communication, d'irrigation, de drainage. A peine si l'on trouve quelques mauvaises routes ; la plupart du temps le piéton est obligé de suivre des sentiers de hâlage très étroits, de franchir des ponts en ruine, de traverser à gué de nombreux fossés pleins d'eau. Gordon pourvut avec soin sa troupe de moyens de passage ; en plus de passerelles légères facilement transportables à dos d'homme et suffisantes pour un fantassin, il créa de véritables équipages de pont pour l'artillerie, et une flottille à l'instar des armées chinoises toujours accompagnées dans le pays de grosses jonques destinées à servir de convoi, d'ambulance et de point d'appui. Il remplaça la cavalerie par de petits vapeurs relativement rapides, propres à l'exploration et au combat. Celui qui lui rendit le plus de services, et que l'on peut considérer comme le type de ces bateaux, l'*Hyson*, steamer en acier, à roues, mesurait 27 mètres 50 de long sur 7 mètres 30 de large, avec un tirant d'eau d'un mètre ; des mantelets en bois de 6 pieds de haut

Digitized by Google

protégeaient le pont, des madriers les flancs ; son armement consistait en une pièce de 32 en barbette à la proue, et un obusier de 12 à la poupe. Ce navire filait 8 nœuds à l'heure, et avait, dit-on, la singulière faculté d'avancer sur ses roues sur le fond des canaux quand la profondeur devenait insuffisante. Son équipage comptait 4 blancs et 34 chinois. Les vapeurs étaient généralement commandés par des Américains, vieux marins du Mississipi ; parmi eux le capitaine Davidson, de l'*Hyson*, se signala par son courage et son habileté.

En plus de jonques de transport, Gordon avait aussi des canonnières chinoises, bateaux à fond plat, de 2 pieds de tirant d'eau, de 40 pieds de longueur, de 10 de large, armés d'une pièce indigène, et des canonnières de siège, plus fortes, protégées par des cuirasses et des mantelets en bois, et armées de gros canons.

Pour maintenir la discipline dans ces troupes variées, Gordon disposait de la bastonnade et de l'expulsion. Le commandant en chef décrétait arbitrairement cette dernière punition, naturellement seule applicable aux officiers blancs, pour des fautes diverses dont la plus fréquente était l'ivrognerie.

Une des premières réformes de Gordon porta sur la suppression de la multitude de *coolies*, serviteurs en tout genre, dont les soldats avaient pris l'habitude de se faire suivre, et qui encombrait le camp, retardait la marche, exigeait des approvisionnements considérables. Non sans peine, il obtint des mercenaires qu'ils se chargeassent de leurs munitions et de leurs vivres.

Quelque hâte que Gordon apportât à la réorganisa-

Digitized by Google

tion, il ne fut pas en état de reprendre la campagne avant la fin avril 1863. Il méditait d'expulser toutes les hordes rebelles de la région située entre le lac Ta-hou et la mer. Il délivrerait ainsi un des pays les plus riches de l'empire, un pays qui produit en quantité le riz, le thé, la soie, le sucre, le tabac, les graines oléagineuses, un pays qui, avant l'invasion des Taïpings, nourrissait une population agricole et industrielle énorme, évaluée par quelques voyageurs à plus de 280 habitants au kilomètre carré. Cette manœuvre assurerait la sécurité de Chang-haï, couperait les communications des rebelles avec la mer, rendrait plus difficiles leurs relations avec les négociants sans principes qui leur fournissaient armes et munitions, et avec les flibustiers qui venaient chercher fortune dans leurs rangs. Ce dernier point avait une importance particulière : les aventuriers blancs ne trouvaient ni honneur ni richesse sous les drapeaux des sectateurs de la Grande Paix, ils n'y récoltaient que des coups et souvent la mort, mais les ports de cette côte contenaient tant de déserteurs, de déclassés, de convicts en rupture de ban, que les Taïpings y recrutaient aisément des instructeurs et des canonniers, maintenant surtout que la présence, à la tête de l'*armée toujours victorieuse*, d'un officier anglais résolu à y faire observer la discipline en éloignait les pires éléments.

Les impériaux eussent pu écarter ce danger en rendant le commandement à Burgevine, revenu de Pékin où, par son habilité et ses intrigues, il avait gagné à sa cause non seulement le ministre américain, mais sir Fred. Bruce lui même, et par l'intermé-

Digitized by Google

diaire de ces personnages, le régent, prince Koung.

Heureusement que, par suite de la décentralisation, cette affaire relevait du seul foutaï du Kiang-sou. Li-Hung-Chang, déjà convaincu de la différence entre Gordon et ses prédécesseurs, écrivit au consul anglais Markham qu'il ne pouvait renvoyer un général qui s'était acquis l'affection de la population et la confiance du gouvernement par son amour de l'ordre et ses qualités militaires, pour le remplacer par un homme dont tous avaient à se plaindre. (1)

Gordon, ainsi confirmé dans son commandement, résolut avant d'attaquer Sou-tchéou, la place la plus importante de la région qu'il voulait nettoyer, de rapprocher sa base d'opération de cet objectif principal en marchant d'abord sur la forteresse de Sin-yang (2) qui commande la route de Chang-haï à Sou-tchéou, et qui offre pour le siège de cette ville un point d'appui bien préférable à Song-kiang trop éloigné.

Déjà il ébranlait ses troupes quand Li l'arrêta en lui demandant de venir, en grande hâte, réparer un échec sérieux de l'armée impériale attirée traîtreusement dans la cité de Ta-tsang, et tombée dans un guet-apens où elle avait perdu 1.500 hommes dont beaucoup de prisonniers exécutés de sang-froid après le combat. Gordon donna l'assaut à Ta-tsang le 2 mai. La garnison, craignant de justes représailles, secondée par quelques étrangers, se défendit avec beaucoup d'énergie. La première attaque fut repoussée ; mais Gordon, payant

(1) Blue Book, China, nº 3, 1864, p. 82.

(2) Les Anglais l'appellent Quinsan.

Digitized by Google

de sa personne selon son habitude, sans arme apparente, tranchant par son uniforme de petite tenue de major du génie sur les costumes empanachés des anciens chefs, ramena ses régiments à la charge, et pénétra dans la ville après avoir infligé des pertes cruelles aux ennemis dans les rangs desquels tombèrent quatre blancs dont deux Français. Sur le rempart même Gordon rencontra un Anglais blessé, déserteur du 31e régiment, qui à sa vue s'écria : « Monsieur Gordon, Monsieur Gordon ne me faites pas mourir » « Emmenez-moi cet homme, et fusillez-le » répondit le général, qui ajouta tout bas « qu'on le panse, qu'on le mette dans une barque et qu'on l'envoie à Chang-haï » (1) montrant ainsi dès le premier jour une générosité qu'il ne démentira jamais, et qui vaincra autant d'ennemis que ses armes.

La victoire n'était pas sans larmes, elle coûtait à l'*armée toujours victorieuse* 8 officiers et 162 hommes hors de combat.

Après la bataille, malgré les efforts du commandant en chef, les soldats usèrent de leur triomphe selon leur coutume, et pillèrent la malheureuse cité, d'où de nombreux désordres dans ses bandes que Gordon dut ramener à Song-kiang pour les réorganiser avant de continuer la campagne ; d'ailleurs les mercenaires n'étaient pas encore assez disciplinés pour qu'il pût les empêcher de retourner manger leur part de butin dans leur repaire habituel.

Les impériaux traitèrent les prisonniers selon la

(1) Journal du général Gordon, siège de Kartoum, 28 novembre 1884.

Digitized by Google

mode chinoise, et sept Taïpings, reconnus pour avoir plus particulièrement participé au guet-apens, subirent le supplice cruel de la mort lente et ignominieuse, le *ling-chi*. Gordon, absolument innocent de ces barbaries, se vit pris violemment à partie par quelques journalistes d'Extrême Orient, porte-paroles des commerçants qui s'enrirchissaient en trafiquant avec les Taïpings, et aussi de ces champions de l'humanité toujours prêts à pleurer sur le sort d'indigènes éloignés tandis qu'à leur porte leurs compatriotes meurent de faim sans qu'ils en soient émus. Ce fut d'abord le Daily Shipping and Commercial News de Chang-haï, puis le North China Herald.

L'émotion causée par ces bruits calomnieux gagna la métropole, où ils obtinrent du crédit en passant par la bouche d'un évêque anglican qui en écrivit au comte Russell, alors ministre. Le général Brown, successeur de Staveley, établit clairement par une enquête l'innocence de Gordon et de ses camarades, et informa les autorités chinoises que si elles ne s'abstenaient de ces procédés odieux aux Européens, les troupes et la diplomatie anglaise ne leur prêteraient désormais aucun secours. Gordon, très irrité de ces injustes attaques, répondit lui-même dans la feuille de Chang-haï du 15 juin 1863 : « C'est une grande erreur de s'imaginer que les hommes de cette armée sont des vauriens. Dans la chaleur de l'action, ils tuent leurs ennemis comme le feraient les soldats de toutes les nations, mais, le combat fini, ils s'associent aussi volontiers à eux que s'ils n'avaient jamais combattu contre eux. Si l'Observateur, le Témoin oculaire et leur ami

Digitized by Google

Justice et Miséricorde (1) voulaient venir et communiquer ce qu'ils savent, cela vaudrait beaucoup mieux que de raconter des histoires dans le genre de celles auxquelles l'évêque de Victoria a fait allusion. »

En attendant que ses armes lui eussent conquis une position favorable pour son quartier général, Gordon s'efforça d'améliorer ses cadres, et combla les vides faits par le feu de l'ennemi au moyen de volontaires empruntés aux régiments anglais. L'esprit d'aventure poussait nombre de ses camarades à s'enrôler sous ses ordres, bien que le gouvernement de la Reine eût décidé, par mesure de mesquine économie, que les officiers ou soldats, qui prendraient temporairement du service en Chine, seraient mis en demi-solde. La présence dans l'*armée toujours victorieuse* de sujets britanniques chaque jour plus nombreux ne plaisait pas aux aventuriers de toute nationalité, constamment possédés de la crainte de se voir supplantés par des officiers anglais. Une dernière mesure acheva de les exaspérer : Gordon s'étant aperçu de gros gaspillages dans ses magasins, nomma commissaire général avec grade de lieutenant-colonel un fonctionnaire de l'intendance anglaise, et lui confia la surveillance de la partie administrative. Les majors, chefs des régiments, irrités de cette marque de méfiance, de cette entrave à leurs tripotages, ne purent se contenir, et, le 24 mai 1864, au moment où le général donna le signal de l'entrée en campagne contre Sin-yang, ils réclamèrent le grade de lieutenant-colonel en offrant leur démission si leur

(1) Pseudonymes des journalistes.

Digitized by Google

requête était repoussée. Ils ne connaissaient pas encore Gordon : il accepta leur démission, refusa de la retarder comme ils le demandaient jusqu'à la fin de l'expédition projetée, fit arrêter quelques sous-officiers factieux qui cherchaient à persuader à la troupe de soutenir les chefs, prescrivit un départ immédiat, annonça un appel pour la grand'halte avec menace de rayer des cadres tout absent. L'armée obéit, et les majors, penauds, se soumirent.

L'expédition contre Sin-yang comptait 600 artilleurs, 2.300 fantassins, appuyés par un corps auxiliaire de troupes impériales sous les ordres de Ching, ancien Taïping devenu mandarin. Les rebelles eussent aisément rendu imprenable Sin-yang naturellement très forte, mais entourée d'un réseau très complet de canaux qui permettait de tourner la ville et de menacer ses communications par terre et par eau avec Sou-tchéou. Ching s'était vanté auprès du foutaï, qui avait fait part de ses hâbleries à la cour, de prendre facilement la place ; il touchait, disait-il, aux fossés, et n'avait besoin que de bateaux pour pénétrer dans l'enceinte. Il pressa Gordon d'attaquer du côté où il avait annoncé son entrée. Mais l'Anglais, qui savait que les Chinois défendent avec tenacité la position qu'ils occupent tant qu'elle n'est pas menacée d'être tournée (1), ne voulut pas exposer inutilement ses troupes à des pertes sérieuses.

Laissant Ching tirailler inutilement contre les retranchements, il se met en route le 30 mai au matin avec

(1) Le général Frey, ouvr. cité, p. 63.

Digitized by Google

sa flotille qui porte 350 hommes et l'artillerie de campagne. Il contourne de loin les remparts, rejoint sans encombre le canal qui va de Sin-yang à Sou-tchéou. Les Taïpings chargés de la défense de ce point de jonction s'enfuient sans combat, partie vers Sin-yang, partie vers Sou-tchéou. Incontinent les troupes débarquées poussent devant elles les premiers, pendant que Gordon avec l'*Hyson* s'acharne à la poursuite des autres, distançant la flottille. L'audace est grande de se lancer ainsi avec ce petit bateau monté par une poignée d'hommes (1) contre la cohue qui se bouscule sur l'étroite chaussée longeant le canal. Sans cesse le steamer dépasse des quantités de jonques occupées par des rebelles, qui à son approche sautent à l'eau, ou se cachent à fond de cale. Tout à coup l'*Hyson* arrive devant un fort en pierre, solidement construit et armé, qui paraît devoir arrêter son aventure ; un obus de sa grosse pièce d'avant éclatant dans l'ouvrage, en chasse les défenseurs, et Gordon trouve moyen de débarquer six hommes pour occuper la position, et protéger la retraite ; puis il continue sa marche, mitraillant les fuyards, causant parmi eux une panique telle que beaucoup, précipités à l'eau par leurs voisins plus forts ou plus pressés, s'y noient. Bientôt on rencontre un autre fort où 400 Taïpings affolés se rendent. On pousse la témérité jusqu'à prendre à bord 150 prisonniers. Le bateau, parvenu à trois quarts de mille de Sou-

(1) « Il y avait avec moi 5 à 6 Européens et environ 30 Chinois. » Relation de Gordon citée in-extenso dans *Events in the life of Charles Georges Gordon*, p. 53-63.

Digitized by Google

tchéou, a acquis une telle supériorité morale sur les ennemis que, si la flottille et quelques troupes l'avaient suivi, Gordon aurait pu s'emparer presque sans coup férir de la grande ville. Cependant impuissant avec l'*Hyson* seul, il bat en retraite. En revenant il rencontre encore des foules de fuyards qu'il canonne et rejoint ses jonques luttant péniblement contre la garnison de Sin-yang qui cherche à s'échapper. L'arrivée de l'*Hyson* change la face des choses, son sifflet suffit à faire tourner le dos aux plus braves des ennemis, et les boulets de ses grosses pièces achèvent la déroute de la garnison rejetée dans la ville. Sin-yang, bombardée par la flottille, capitule à 2 heures du matin.

Gordon avait détruit près de 4.000 hommes ; la plus grande partie de l'armée de Sin-yang, dispersée par le raid de l'*Hyson*, se noya dans les canaux, s'enlisa dans la boue, ou tomba sous les coups des paysans heureux de se venger de tyrans détestés. Gordon n'avait que 2 tués et 5 noyés! Il enrôla 800 prisonniers qui ne tardèrent pas à se montrer ses meilleurs et plus fidèles soldats.

Maître de Sin-yang, il résout d'y transporter son quartier général et sa base d'opération. Ses motifs sont déjà connus : d'abord la position de la ville qui commandait le réseau de canaux entre Chang-haï et Sou-tchéou ; puis l'avantage d'avoir ses magasins et son dépôt tout près de cette place désormais son objectif; enfin la nécessité d'arracher les hommes à Song-kiang, que les souvenirs de Ward et de Burgevine, les facilités d'y manger leur part de butin en orgies favorisées par les commerçants chinois, rendaient cher

Digitized by Google

aux mercenaires. La troupe accueille fort mal la décision de son général. Les artilleurs se signalent par leurs cris et leurs menaces : si on persiste à vouloir les éloigner de la garnison de leur choix, ils mitrailleront leurs chefs, les petites pièces seront pour les fonctionnaires indigènes, les grosses pour les officiers européens. Une pétition comminatoire est remise à Gordon. Il juge que les gradés sont les meneurs ; il les réunit, les somme de se soumettre, de livrer le nom des rédacteurs de la pétition, déclare que s'ils n'obéissent pas il les décimera. On ne lui répond que par des vociférations. Gordon, quoique très mal accompagné, ne prend pas garde au danger, avise un caporal qui se signale par ses cris et son insolence, le saisit lui-même par le bras, et ordonne à deux de ses gardes du corps de le passer par les armes sur-le-champ. Le rebelle est exécuté sans que ses camarades, stupéfaits de ce sang-froid et de cette énergie, tentent le moindre geste pour le défendre. Le commandant en chef donne une heure aux gradés pour réfléchir ; si au bout de ce temps tout n'est pas rentré dans l'ordre, il fera fusiller un caporal et un sous-officier sur cinq. Les mutins, domptés, dénoncent l'auteur de la pétition, qui du reste a eu la précaution de gagner le large, et l'armée s'établit à Sing-yang sans autre incident.

Ce n'était pas seulement du côté de ses hommes que Gordon avait des difficultés ; les autorités chinoises ne cessaient de lui en créer. Ching ne lui pardonnait pas le beau succès de Sing-yang ; de plus il aurait voulu réserver à ses troupes cette garnison, il chercha toutes les occasions de satisfaire sa haine. Un jour qu'un déta-

Digitized by Google

chement de l'*armée toujours victorieuse*, de retour d'une expédition où il avait consommé toutes ses munitions, passait près des canonnières de Ching, celles-ci, malgré l'uniforme bien connu et l'étendard vert et rouge, ouvrirent le feu sur la colonne qui perdit deux ou trois hommes, et ne pouvant riposter faute de cartouches, battit précipitamment en retraite. A la nouvelle de cet attentat sûrement prémédité, la colère de Gordon fut extrême. Il en demanda immédiatement raison au général chinois; le mandarin voulut traiter l'affaire comme un malentendu, une méprise, et affecta de n'y attacher aucune importance. Il dut bientôt déchanter: au reçu de sa réponse inconvenante, Gordon prit des mesures pour marcher incontinent contre les troupes de Ching qui, effrayé, s'empressa d'offrir toutes les satisfactions; mais l'Anglais n'écouta rien. Ching eut alors recours à Li-Hung-Chang, à qui il avait jadis prêté l'argent indispensable pour acquérir en Chine la protection des personnages influents de la cour. Le foutaï ne se montra pas ingrat, et se hâta d'intervenir entre ses subordonnés. Gordon, qui ne fut jamais précisément docile, et qui n'avait nulle raison de chercher à être agréable à Li, toujours infidèle à ses promesses et toujours en retard pour la solde des mercenaires, ne renonça pas pour cela à venger l'insulte reçue par ses troupes. Le foutaï appela à l'aide un ancien médecin militaire anglais, M. Macartney qui avait pris du service dans le Kiang-sou et acquis, par ses talents et son zèle, l'estime des fonctionnaires impériaux. Macartney, diplomate habile, calma, non sans peine, Gordon.

Fatigué de la fausseté, de la mauvaise volonté des

Digitized by Google

mandarins, craignant de ne pouvoir continuer à empêcher ses hommes de piller pour vivre, et de devenir le complice involontaire des souffrances des malheureux habitants, le major prit la résolution de démissionner et d'abandonner une œuvre qu'il ne pouvait mener à bien. Il voulut tenter auparavant une dernière expédition contre une position importante qui commandait les canaux au sud de Sou-tchéou, entre le grand canal et le lac Ta-hou. Quand il donna le signal du départ, les officiers d'artillerie refusèrent de marcher à cause de la nomination d'un nouveau chef qui leur déplaisait. Comme lors de la première mutinerie des majors Gordon utilisa pour combler provisoirement les vides tous les éléments sous sa main, et mit la colonne en route sans les officiers rebelles. Ceux-ci, en présence du peu de succès de leur cabale, se soumirent. Gordon leur pardonna, mais il était las de l'indiscipline, et, malgré son indulgence, il regretta de ne pas avoir le droit ou le courage de faire fusiller un ou deux des plus insubordonnés.

Cet incident augmenta son désir de se débarrasser de fonctions chaque jour plus pesantes. Après la conquête rapide, à la fin de juillet, des positions visées, une trahison de l'incorrigible Ching, qui, malgré ses engagements répétés, fit exécuter cinq des prisonniers qu'on lui avait livrés après cette courte campagne pour compléter ses troupes, acheva de convaincre Gordon que le moment était arrivé pour lui de quitter définitivement le service impérial. Il partit pour Chang-haï dans cette intention bien arrêtée ; mais à son arrivée, le 2 août, il fut accueilli par une nouvelle terrible : Burgevine, aidé

Digitized by Google

d'une vingtaine de vagabonds blancs, s'était emparé sous les murs même de Song-Khiang d'un petit steamer appartenant à l'armée du foutaï, et avait rejoint les Taïpings.

Le condottiere américain préparait ce coup de longue main : rejeté définitivement par Li-Hung-Chang, la colère, l'ambition l'avaient fait entrer en relation avec les wangs de Sou-tchéou. Il se contenta d'abord de servir d'intermédiaire entre les chefs taïpings et les commerçants étrangers qui leur vendaient de la contrebande de guerre ; puis il gagna un certain nombre d'anciens officiers de l'*armée toujours victorieuse* renvoyés par Gordon, débaucha quelques autres qui commandaient un petit vapeur, enrôla des déserteurs, des chenapans.

Li-Hung-Chang ayant eu vent de ces intrigues, communiqua les craintes qu'elles lui inspiraient à Gordon. Le loyal Anglais, trompé par une lettre hypocrite de Burgevine, prit vivement sa défense auprès du foutaï, et se porta en quelque sorte garant de sa fidélité. Burgevine, se sentant sur le point d'être découvert, profita de ce que le gros des armées impériales du Kiang-sou se trouvait occupé à la grande opération du siège de Sou-tchéou, jeta le masque, enleva le steamer convoité, grâce à la connivence de l'équipage, et, avec sa poignée de bandits, l'amena aux rebelles.

Gordon fut atterré : Burgevine maître d'un vapeur dans le genre de l'*Hyson*, à la tête d'une centaine de blancs, pouvait fournir aux Taïpings les éléments qui leur manquaient, les discipliner à l'européenne, constituer dans leurs rangs l'équivalent de l'*armée toujours*

Digitized by Google

victorieuse, que grossiraient sans doute beaucoup d'officiers et de soldats mécontents de la sévérité de Gordon, et regrettant les franches lippées d'antan. Le major, qui se reprochait amèrement sa confiance, ne songea plus à démissionner ; délaissant son bateau, moyen de locomotion habituelle dans ce pays surtout au gros de l'été, il sauta sur un cheval et se rendit à Sin-yang à franc étrier. Là, craignant que la trahison ne livrât à Burgevine une partie des approvisionnements amassés à grand peine pour le siège de Sou-tchéou, il expédia ses munitions à Ta-tsang et ses grosses pièces à Chang-haï, puis il prit les mesures stratégiques nécessaires. Devant l'imminence du péril le général Brown n'hésita pas à fournir aux impériaux une aide efficace, et prêta de petits détachements pour garnir les places principales sur les derrières de l'*armée toujours victorieuse*. En même temps les autorités du Tche-kiang rendirent à leurs voisines du Kiang-sou le secours qu'elles en avaient reçu dans les opérations où Ward avait trouvé la mort, et un détachement de 500 hommes emprunté aux troupes dressées à l'européenne par des Français, vint, sous les ordres du capitaine Bonnefoy, renforcer l'*armée toujours victorieuse*. Gordon, rassuré sur la fidélité de la garnison de Sin-yang et sur la sécurité de ses parcs et approvisionnements, courut aux positions récemment conquises au sud de Sou-tchéou, et sur lesquelles il pensait que se porterait le premier effort des Taïpings et de leurs alliés, désireux de rouvrir des communications faciles avec leurs amis de Chang-haï ; elles n'étaient défendues que par un corps impérial, un détachement de l'*armée*

Digitized by Google

toujours victorieuse et le gros de la flottille. Il arriva juste à temps pour repousser, le 9 et le 10 août 1863, les rebelles dans un combat acharné où de grosses pièces manœuvrées par les déserteurs européens exposèrent les steamers à un danger sérieux.

Ces postes en sûreté, Gordon retourna à Sin-yang : Il n'avait personne sur qui se décharger : « je suis très isolé, je dois tout faire par moi-même », et n'osait s'absenter longtemps par crainte de défection. Il résolut en conséquence de rester provisoirement sur la défensive ; le général Brown le lui conseillait, les chaleurs excessives de la saison l'y obligeaient, de plus il savait qu'on attendait sous quelques jours l'arrivée à Chang-haï d'une escadre construite et armée en Angleterre pour le compte de l'empereur. M. Horace Nelson Lay, inspecteur général des douanes chinoises, avait persuadé au prince Koung de s'assurer d'une force navale sérieuse pour faire la police des mers chinoises, et empêcher la contrebande de guerre qui fournissait aux Taïpings les moyens de continuer la lutte. La flotte commandée par un capitaine de vaisseau de la marine anglaise, Sherard Osborne, était signalée, et on pouvait en espérer un grand secours. Enfin Gordon comptait sur la discorde pour armer bientôt les Taïpings et leurs alliés les uns contre les autres. « J'estime, écrivait-il le 11 septembre, que les rebelles seront bientôt las de leurs recrues, et de fait, ils ne peuvent pas tenir ce qu'ils leur ont promis. Burgevine est en bonne santé, mais très inactif ; il a avec lui une jolie collection, toute l'écume de Chang-haï, ville que l'on peut dire renommée pour ses produits en ce genre. Il n'est pas

Digitized by Google

permis à Burgevine d'envoyer de l'argent hors de Sou-tchéou, aussi je m'attends éventuellement à ce que les rebelles reprennent tout ce qu'ils ont donné, et ce ne sera pas la première fois qu'ils auront agi d'une façon analogue. »

Les wangs avaient d'ailleurs plus d'un motif de mécontentement contre les flibustiers : Burgevine se montrait ce qu'il était réellement, un aventurier sans scrupules et sans talents. Au lieu de courir les canaux en arrière des lignes impériales avec son petit steamer, d'arrêter les convois, de couper les communications, de détruire les jonques, il s'était réfugié sur le lac Ta-hou hors de portée des coups. Forcé de revenir à Sou-tchéou il n'y rendit pas plus de services; les chefs Taïpings le chargèrent alors de retourner secrètement à Chang-haï pour y acheter des armes et des munitions. Il échoua piteusement malgré l'appui de quelques uns de ses compatriotes, ses bateaux tombèrent entre les mains des ennemis, et lui-même ne se sauva qu'avec peine à la nage. A son retour les wangs l'accueillirent fort mal, et la mésintelligence entre les blancs et les indigènes s'en accrut. Au fond Burgevine ne servait qu'à tenir les rebelles au courant de ce qui se passait à Sin-yang grâce à ses intrigues avec ses anciens subordonnés (1).

L'inaction forcée nuisait à l'*armée toujours victorieuse* : les hommes se livraient sans frein à leur passion pour l'opium, les officiers à leur amour non moins vif pour l'alcool et pendant ce court espace de temps 11

(1) En particulier avec un certain Barclay de Tolly que Gordon venait de renvoyer.

Digitized by Google

blancs, sur les 130 ou 140 de l'effectif, moururent du *délirium tremens !*

La discipline souffrit beaucoup de cette existence, et quand Gordon voulut remettre ses troupes en mouvement, il se heurta à une nouvelle insubordination : une compagnie d'artillerie, qui avait reçu l'ordre de s'embarquer pour une petite expédition, refusa de partir avant le prochain jour de paie ; en réalité les hommes, sévèrement privés d'opium en campagne, ne voulaient plus envisager la perspective de s'en passer. Gordon informé accourut avec son interprète. « Il était à pied, en petite tenue d'officier du génie, sans arme apparente, et suivant son habitude excessivement froid, calme et peu démonstratif. Il s'approcha à l'instant de la compagnie, prescrivit à son interprète de sommer tout homme qui refusait de s'embarquer de sortir des rangs. Un seul s'avança. Le général tira un revolver d'une poche intérieure, le dirigea contre la tête du soldat, pria l'interprète d'ordonner à l'homme de marcher droit au bateau et d'y monter. L'ordre fut immédiatement exécuté ; alors le général ayant fait les commandements nécessaires, la compagnie suivit sans hésitation et sans retard. On pourrait dire, ajoute le militaire qui écrit ces lignes (1), que tout autre officier déterminé aurait pu agir de même et avec le même résultat. Cela n'est pas. Lorsque l'événement fut connu, les officiers convinrent généralement que le succès dans cette occasion était uniquement dû à la crainte et au respect inspirés

(1) Lettre au *Times*, signée Mandarin, pseudonyme d'un compagnon d'armes de Gordon.

Digitized by Google

aux hommes par le général Gordon, et tel était l'esprit des troupes à l'époque que si tout autre eût tenté ce qu'il fit, la compagnie se serait ouvertement révoltée, aurait tiré sur ses chefs, et se serait livrée aux pires excès. »

Avant de reprendre les opérations, Gordon renvoya quelques officiers et cassa un régiment entier noté pour son indiscipline. Bien que pour des raisons diverses (1) la flottille du commodore Osborne ne fournit pas l'aide qu'on avait espéré d'elle, il n'en prit pas moins l'offensive et enleva successivement différents postes aux environs de Sou-tchéou. Ses succès augmentèrent la discorde dans le camp ennemi : les aventuriers, chaque jour maltraités et menacés, songèrent bientôt à quitter un parti qu'ils jugeaient condamné. Burgevine lui-même y consentit, et, se fiant à la générosité de Gordon, à sa fidélité bien connue à la parole donnée, il entra en relation avec son ancien rival. Ils eurent, à l'insu des wangs, des entrevues aux avants-postes. L'in-

(1) M. Lay voulut se constituer une sorte de ministère de la marine sous l'autorité immédiate du régent, et Osborne avait stipulé qu'il n'obéirait qu'aux ordres de son compatriote, et serait indépendant des vice-rois chinois. Ceux-ci firent la plus vive opposition à cette mesure que le prince Koung n'avait pas autorisée, et finalement on renvoya les bateaux qui furent revendus au compte du gouvernement imperial, auquel cette tentative pour doter la Chine d'une flotte sérieuse, coûta 12.500 000 francs. Du coup M. Lay perdit sa place de chef des douanes chinoises; il fut remplacé par sir Robert Hart qui les organisa définitivement et resta à leur tête jusqu'à nos jours. M. Cordier dans son ouvrage : *L'Expédition de Chine, 1857-1858*, histoire diplomatique, Paris, 1905, p. 387-390 et 399-401, dit qu'on doit attribuer aussi la disgrâce de Lay à sa brutalité dans les négociations de 1858, brutalité qui blessa de hauts personnages et amena la perte du fameux Ki-Ying, l'ancien signataire des traités de Nankin et de Wampoa, de nouveau plénipotentiaire en 1858.

Digitized by Google

corrigible Américain eut l'audace de proposer à Gordon à leur seconde rencontre, — le 8 octobre, — d'abandonner avec ses troupes la cause impériale ; lui de son côté trahirait les Taïpings ; avec leurs forces réunies ils s'empareraient de Sou-tchéou, du trésor des chefs rebelles, enrôleraient 20.000 hommes, marcheraient sur Pékin, et, après avoir renversé l'empereur, se constitueraient des principautés indépendantes. Il fallait bien mal connaître Gordon pour croire qu'il se prêterait à des projets qui ne pouvaient manquer de coûter la vie à des milliers d'individus, et d'augmenter la misère des paysans ; il n'eut pas besoin de réfléchir à la folie de ces propositions pour les repousser.

Burgevine, exaspéré de la ruine de ses rêves et de la façon dont Gordon les avait accueillis, désireux de regagner la faveur des chefs Taïpings, médita de s'emparer par trahison du major anglais, mais il ne put trouver de complice parmi ses compagnons ; son principal lieutenant exprima même son indignation en des termes tels qu'une rixe s'en suivit, et que Burgevine le blessa d'un coup de revolver. Cet incident ne ramena pas la concorde dans Sou-tchéou. Le gros des aventuriers, chaque jour plus menacé, décida de profiter de la première occasion pour déserter. Gordon promit la vie sauve, et même des emplois dans ses troupes. On convint qu'à un signal donné les conjurés simuleraient une sortie, et s'échapperaient. Ainsi fut fait : ils se jettèrent à bord de l'*Hyson* comme pour l'enlever à l'abordage, mitraillèrent les Taïpings qui se présentaient pour soutenir leur mouvement, et gagnèrent le camp de l'*armée toujours victorieuse*.

Digitized by Google

Malheureusement Burgevine et quelques autres n'avaient pas pris part à l'évasion. Les wangs très irrités de cette défection, ne doutant pas que les derniers blancs n'en méditassent une semblable, les arrêtèrent, et parurent sur le point de les exécuter. Gordon intervint alors; il écrivit au commandant en chef, Mow Wang, vieux et brave guerrier qu'il avait eu l'occasion d'apprécier, lui représenta que des soldats qui se battent à contre cœur sont un danger plutôt qu'une force, qu'en faisant décapiter les misérables en son pouvoir, il s'attirerait la haine des Occidentaux et s'exposerait à ne plus trouver de merci le cas échéant. En même temps il lui envoya des présents, lui retourna les armes emportées par les déserteurs. Le Taïping n'était pas incapable de sentiments généreux, il subissait comme presque tous ses compagnons le prestige de Gordon, il se laissa toucher et rendit Burgevine et ses derniers fidèles.

Gordon intervint alors auprès des mandarins particulièrement acharnés contre Burgevine, et obtint que le flibustier serait remis au consul américain et renvoyé libre, à condition de quitter l'Empire du Milieu et de n'y plus retourner. (1)

(1) Le destin de Burgevine était pourtant de trouver la mort en Chine. Après un court séjour au Japon auprès d'un daïmoï révolté, en 1865 il revint sur le continent à Amoy. Dans les environs erraient quelques débris Taïpings; l'aventurier, repris de la fièvre de ses anciens projets, enrôla des blancs, acheta des armes, et il se préparait à rejoindre les bandes rebelles quand il fut deviné et arrêté. Les mandarins comptaient bien régler définitivement leurs comptes avec lui, mais le consul américain intervint, et leur arracha la promesse de garder un an Burgevine en prison avant l'exécution, de façon à laisser le temps au cabinet fédéral de décider la question avec la Cour.

Digitized by Google

Quant aux autres transfuges Gordon les accueillit à merveille, même ceux d'entre eux qui avaient déserté l'*armée toujours victorieuse*, et chercha à leur procurer les moyens de vivre soit en les enrôlant dans ses bandes, soit en les faisant rapatrier. On ne doit pas s'étonner de cette mansuétude du major pour des gens peu estimables, la plupart écume des nations européennes : durant toute sa vie Gordon ne se reconnut le droit de tuer un de ses semblables qu'en cas de légitime défense ou d'absolue nécessité, et se montra miséricordieux même aux traîtres pris les armes à la main.

Cependant on apprit que le 26 juin 1865 il avait péri dans le naufrage d'une jonque qui le transportait d'une prison dans une autre. L'enquête faite par l'agent américain ne put établir si l'accident était réel et naturel, ou simulé, ou même inventé. Cette dernière version resta néanmoins la plus généralement admise.

Digitized by Google

CHAPITRE III

Fin de la Révolte des Taïpings

Siège de Sou-tchéou. — Capitulation. — Exécution des wangs. — Colère de Gordon. — Nouvelle campagne : blessure et échecs. — Prise de Tchang-tchéou-fou. — Licenciement de l'armée toujours victorieuse. — La politique à suivre avec les Chinois d'après Gordon. — Récompenses impériales. — Mort du Tien Wang. — Prise de Nankin.

Gordon, débarrassé des soucis causés par la trahison de Burgevine, se remit à la tâche qu'il s'était particulièrement fixée : la prise de Sou-tchéou.

« La grande et noble Suju » de Marco Polo, la Venise chinoise, bien déchue de sa splendeur, n'avait plus soixante milles de circuit, six mille ponts de pierre, ses palais superbes, ses boutiques innombrables, mais elle conservait encore un grand nom dans l'Empire fleuri où courait le dicton : « tout ce qui est beau vient de Sou-tchéou : tableaux, sculptures, tamtams,

Digitized by Google

soieries et femmes ». Sa conquête rendrait le Kiang-sou aux impériaux, leur assurerait une position capitale près du grand canal. Les rebelles paraissaient décidés à la défendre jusqu'à la dernière extrémité ; le chef qui y commandait, le Mow Wang, se déclarait résolu à s'ensevelir sous les ruines plutôt que de se rendre, et le Chung Wang n'abandonnerait pas sans combat une ville où il s'était fait chérir des habitants en les secourant dans une famine, et où, en reconnaissance, on lui avait élevé un monument.

Le danger de Nankin ne permettait pas cependant au seul général capable des Taïpings de se consacrer entièrement au salut d'une autre place, quel qu'en fût le prix. Le *roi fidèle* acheta à beaux deniers comptants de la cupidité du Tien Wang, l'autorisation de faire une tentative désespérée pour secourir Sou-tchéou, et parvint à plusieurs reprises à la ravitailler. Mais Gordon emporta successivement les ouvrages qui commandaient les canaux et les sentiers des environs ; et le Chung Wang dut s'éloigner, la rage au cœur, de Sou-tchéou complétement bloquée.

La tactique de Gordon soulevait la plus vive opposition chez les mandarins qui craignaient de réduire la garnison à une lutte à outrance en lui interdisant toute retraite. Mais la position de Sou-tchéou était trop importante, les défenseurs trop nombreux et trop bien commandés pour qu'on pût espérer par une attaque de front et une manœuvre de flanc combinées faire tomber la ville, et on s'exposait à entamer un siège aussi long que celui de Nankin qui durait déjà depuis sept ou huit ans parce que les impériaux n'avaient pas su

Digitized by Google

cerner entièrement la capitale de Hong-siu-tsuen. Ces lenteurs répugnaient à l'activité occidentale; la ville bloquée, Gordon comptait en venir à l'attaque rapprochée, et décider par la crainte les wangs à se rendre.

Une nouvelle inquiétante stimula son ardeur. Le 15 novembre 1863 une bande de flibustiers enleva un vapeur, le *Firefly*, envoyé en courrier à Chang-haï et le livra aux Taïpings qui leur payèrent cet exploit 400.000 francs. Le danger de voir l'écume de Chang-haï se réunir aux rebelles renaissait, et ceux-ci, maîtres d'un de ces vapeurs que Gordon estimait autant que 3.000 hommes, pouvaient, s'ils l'utilisaient mieux que celui (1) dérobé par Burgevine, causer des dommages sérieux aux impériaux, et empêcher le blocus complet de Sou-tchéou qui communiquait encore par un petit canal avec la grande artère du canal impérial. Gordon attaqua au plus vite les retranchements qui commandaient cette route et les enleva le 19 novembre. Il ne restait plus qu'à aborder le corps même de la place.

(1) Il avait sauté dans le courant d'octobre par la négligence de son équipage. Li-Hung-Chang attribuait le nouvel acte de piraterie aux intrigues de Burgevine; le 11 novembre 1863, écrivant au consul américain pour lui reprocher de ne pas obliger ses nationaux à observer la neutralité, il ajoutait : « Le foutaï sait que les vagabonds de nationalité étrangère sont soumis à Chang-haï au contrôle de leurs consuls en ce qui concerne le pouvoir de les arrêter et de les tenir dans l'ordre; mais si les consuls ne s'occupent pas d'eux et leur laissent la liberté de saisir et d'emmener des vaisseaux chinois, alors dans l'avenir, lorsque des criminels indigènes se livreront à des actes de piraterie contre des vaisseaux marchands étrangers, les autorités chinoises pourront également décliner la responsabilité de l'affaire ». Li raisonnait bien, mais il oubliait que la Chine n'avait pas, comme les puissances occidentales, la force d'exiger les réparations, force qui seule donne une valeur au droit dans les relations de nation à nation.

Digitized by Google

L'entreprise était difficile ; la ville avait des murs très forts, couverts par de profonds fossés pleins d'eau, et protégés par des ouvrages avancés ; la garnison dépassait 40.000 hommes tandis que les assiégeants n'en comptaient en tout que 13.500 (1). Afin d'ébranler le courage des rebelles, Gordon décida une attaque de nuit, et le 26 novembre assaillit les retranchements qui, couvraient la porte Est. Pour la première fois il risquait une opération de ce genre, et croyait le pouvoir faire impunément, car ses troupes étaient devenues excellentes ; mais les combats de nuit sont dangereux même pour les régiments les plus solides à cause des erreurs et des paniques que l'obscurité amène si fréquemment. Il échoua complètement avec des pertes sérieuses : 6 blancs, 160 indigènes.

Heureusement que la discorde travaillait pour les impériaux ; si le Mow Wang, appuyé par les soldats originaires de Canton et du Kouang-si qui lui étaient dévoués, voulait une résistance désespérée, les autres généraux, ses rivaux, soutenus par les hommes du Honnam et du Hope beaucoup plus nombreux, penchaient pour la capitulation. Le chef de ce parti, le Lar Wang, jugea que le succès du 26 novembre disposerait l'ennemi à accorder de meilleures conditions, et dès le matin du 27, dans une entrevue avec Ching, il s'engagea à profiter de la première bataille pour chasser le Mow Wang et ses partisans de la cité. Gordon, informé, renouvela son attaque le 29, et, dans unassaut heureux,

(1) Ching : 10.000 hommes ; Gordon : 3.100 ; capitaine Bonnefoy : 400 (franco-chinois).

Digitized by Google

mais sanglant, s'empara des ouvrages extérieurs.

Les wangs conjurés n'avaient pu exécuter leur trahison, parce que le Chung Wang, averti du péril imminent de la place, avait réussi à s'y introduire par un sentier mal gardé. Le héros taïping comprit vite que les intrigues du parti du Lar Wang rendaient toute résistance impossible, et le 30 novembre il abandonna la ville en pleurant.

Incontinent les négociations secrètes reprirent. Une entrevue eut lieu le 1er décembre, et comme les wangs avaient surtout confiance dans la parole de Gordon, l'Anglais y accompagna Ching. Le matin du 2, dans une conversation avec Li-Hung-Chang, venu pour assister à la fin du siège, le major, insistant sur la difficulté de la prise de la ville, arracha au foutaï la promesse de se montrer généreux. Le 2 au soir, dans une nouvelle conférence de Gordon et de Ching avec le Lar Wang, on décida que les wangs livreraient une des portes dont la garde leur était confiée; après quoi Gordon laissa les deux Chinois, anciens frères d'armes, régler ensemble les conditions du marché; ils s'entendirent à merveille et se jurèrent fraternité.

Mais le Lar Wang et ses collègues étaient tenus en en échec par le Mow Wang, qui avait eu vent de leurs menées ; ils complotèrent de s'en défaire par un assassinat. L'occasion ne tarda pas à se présenter : le 4 décembre, le Mow Wang convoqua un conseil de guerre ; contrairement au protocole, les conjurés se munirent d'armes sous leurs belles robes de cérémonie en soie jaune brodée de dragons. La discussion s'échauffa, un des traîtres frappa de son poignard le vieux chef, que

Digitized by Google

tous achevèrent. Pendant la nuit la plupart des rebelles originaires de Kouang-si s'échappèrent, et les hommes du Lar Wang tuèrent les autres.

Le 5 au matin, une porte est livrée aux troupes de Ching. A cette nouvelle Gordon se rend auprès du foutaï et lui demande une gratification de deux mois de solde pour ses soldats sevrés de tout pillage depuis qu'il les commande, et qu'il compte conduire sans répit à de nouveaux combats. Li plaide la détresse du trésor. Gordon insiste, menace de sa démission, laisse finalement quelques heures de réflexion au gouverneur du Kiang-sou et se dirige vers le palais du Lar Wang où il trouve les chefs réunis et satisfaits de la capitulation. Il pousse jusqu'à la demeure du Mow Wang dont il découvre le cadavre abandonné aux outrages ; il veut le faire ensevelir convenablement ; sur le refus des assistants, il renvoie la cérémonie au lendemain : d'ici là il aura pris les mesures nécessaires. A son quartier général, où il rentre, l'attend un émissaire de Li pour le prier d'obtenir de ses mercenaires qu'ils se contentent d'une gratification d'un mois de solde. Après quelques hésitations, le général y consent ; il harangue ses troupes, et, malgré leurs protestations, les force à accepter l'offre ; mais peu d'instants plus tard, les soldats marchent tumultueusement sur le bateau du foutaï. Gordon et ses officiers ont toutes les peines du monde à les retenir et à les calmer. Afin de les éloigner des autorités impériales, auxquelles ils menacent de faire un mauvais parti, le major décide qu'ils partiront le 6 au point du jour pour Sin-yang. Dans la soirée, Ching affirme à plusieurs reprises à l'Anglais que le foutaï accorde

Digitized by Google

leur grâce aux wangs et aux rebelles de Sou-tchéou.

Gordon prépare une croisière sur le lac Ta-hou à la recherche du *Firefly*, le navire que des bandits ont livré aux Taïpings, mais avant de s'embarquer il tient à revoir les wangs, et le 6, vers midi, il se rend derechef au palais du Lar Wang. Les chefs taïpings se disposent à visiter Li, ils ont rasé (1) leur tête en signe de soumission, ne portent pas d'armes, et paraissent contents. Gordon les quitte pour veiller à l'enterrement du Mow Wang; après quoi il se met à la recherche de son bateau. Près de la porte de la ville il croise des soldats impériaux qui pénètrent dans Sou-tchéou en hurlant et en déchargeant leurs fusils au hasard contre les portes et les fenêtres comme s'ils voulaient piller la cité. Ces démonstrations alarment Gordon; tout à coup il aperçoit Ching et l'accoste. A l'aspect de son collègue anglais le mandarin blêmit, balbutie que Li-Hung-Chang et le Lar Wang ne sont pas d'accord. Troublé par sa contenance gênée et par ses phrases embrouillées qui suent le mensonge, Gordon se risque avec un seul interprète au milieu de la cohue chinoise qui commence à se livrer aux pires excès. Au palais déjà dévasté du Lar Wang, pas de nouvelles du propriétaire; mais un oncle du wang supplie le général de protéger les femmes et les enfants de la famille. Gordon cède, accompagne la troupe tremblante jusqu'à la demeure de cet

(1) Pour établir la mauvaise foi des wangs on a prétendu qu'ils n'avaient pas rasé leur tête et repris le port de la queue qui distinguait les impériaux des rebelles, appelés par les Chinois *Tchang-Mao* (longs cheveux). Le contraire est pourtant attesté par un compagnon de Gordon, témoin oculaire. V. Events in the Taïping rebellion, ouvr. cité, p. 384.

Digitized by Google

individu, où il se trouve soudain entouré de 5 à 600 rebelles armés qui se refusent à le laisser partir dans l'idée que sa présence sera leur meilleure sauvegarde. Il est 7 heures du soir, la détention de Gordon durera jusqu'au matin ! Il a des heures terribles au milieu de ces gens exaspérés de la mauvaise foi des impériaux et inquiets du sort de leurs chefs ; son renom de loyauté et de justice le sauve. La nuit se passe à écarter les pillards. A deux heures après minuit Gordon obtient d'envoyer son interprète porter l'ordre à ses gardes du corps d'accourir à la rescousse, et à sa flottille de se saisir de Li-Hung-Chang et de le retenir jusqu'à ce qu'il rende la liberté aux wangs. A 3 heures les guides de l'interprète, de retour, racontent que ce personnage a été arrêté et blessé pas des soldats qui ont enlevé les dépêches.

Gordon persuade aux Taïpings de lui permettre d'aller chercher lui même des défenseurs. Il se tire avec peine des mains de rôdeurs qui le prennent pour un complice des rebelles. Enfin sorti du tumulte, il organise le secours. « Vers cinq heures du matin, rapporte un officier (1), nous recevons, C. et moi, l'ordre de nous rendre immédiatement au bateau de Gordon ; nous y apprenons qu'il est parti dans la direction de la porte ouest de Sou-tchéou, et nous l'y trouvons seul, debout sur le pont de bois, un sabre à la main, chassant à coups du plat de cette arme les soldats impériaux qui tentent de passer. Il nous dit de courir à un certain

(1) *Reminiscences by one who served with Gordon in China*, à la suite des *Events in the Taeping Rebellion*, p. 493-494.

Digitized by Google

Yamen de la cité où les femmes, les concubines et les enfants des wangs, et une foule d'autres, ont cherché asile. Nous étions dans l'ignorance complète du massacre de la veille. Quel contraste en entrant dans la ville ! Dans les rues plusieurs pouces d'épaisseur de vêtements, les boutiques forcées et pillées, beaucoup de maisons en feu, quantité de cadavres de rebelles de tout âge et de tout sexe, quelques-uns d'entre eux à moitié rôtis, des cochons se nourrissant de ces débris, des femmes et des enfants courant dans les rues avec des hurlements de frayeur devant des troupiers chinois, ivres de convoitise et d'excitation, souillés de sang, enfonçant les magasins, les pillant, abattant avec leurs couteaux recourbés en forme de serpe tout ce qui se présente sans distinction d'âge ni de sexe. »

Pendant que les gardes du corps s'efforcent de sauver les malheureux que Gordon a protégés toute la nuit, survient le capitaine Bonnefoy avec ses Franco-Chinois ; sur l'invitation du général ils pénètrent à leur tour dans la ville et y rendent tous les services qu'on était en droit d'espérer.

Gordon attend toujours sa flotille pour s'emparer du foutaï, quand paraît le malencontreux Ching qui essaye de se disculper en rejetant toute responsabilité sur Li-Hung-Chang. Il est si mal reçu qu'il se retire précipitamment. Pour informer le major du sort des wangs, Ching lui envoie alors un Européen passé de l'*armée toujours victorieuse* au commandement de l'artillerie régulière. Cet officier cherche à excuser son chef, qui, dit-il, une fois dans la ville y a tué de sa main une vingtaine de pillards, et lui a demandé en sanglotant de le

Digitized by Google

justifier. Le nouvel interlocuteur n'ose pourtant pas avouer le trépas des wangs, et finit par amener à Gordon le fils du Lar Wang qui raconte que son père et ses collègues ont été décapités. Le général, conduit par l'enfant sur le lieu du supplice, y découvre neuf cadavres, et recueille en pleurant la tête du Lar Wang.

La colère de Gordon atteint son paroxysme : le sac de Sou-tchéou l'a déjà exaspéré, le meurtre des chefs comble la mesure. La trahison de Li-Hung-Chang et des autorités chinoises lui paraît une tache sur son nom : n'a-t-il pas assisté aux conférences dans lesquelles la reddition a été décidée ? Les wangs n'ont-ils pas capitulé surtout par confiance dans la parole d'un officier anglais, du commandant de l'*armée toujours victorieuse*, qui, jusqu'alors, a su, par sa loyauté, acquérir l'affection et le respect de tous ?

Ce sang injustement répandu lui cause une horreur indicible, lui qui regrette amèrement celui que son devoir même lui impose de verser. La fatigue et l'agitation de la nuit terrible passée dans Sou-tchéou influent sur ses nerfs ; bientôt son emportement ne connaît plus de limites : il vengera son honneur et celui du drapeau britannique sur la personne même du foutaï ! Il prend son revolver et se dirige vers le bateau de Li-Hung-Chang dans l'intention de le tuer (1). Mais

(1) Sir Henry Gordon écrit à ce sujet (*Events in the Life of Ch. G. Gordon*, p 70). « Il n'est pas exact que, comme l'ont dit beaucoup d'auteurs, le major Gordon ait cherché le foutaï avec l'intention de le tuer. C'est une erreur complète. Il est vrai qu'il s'efforça sans succès d'avoir une explication avec lui, mais pas de cette nature. » Néanmoins dans l'état d'exaspération de Gordon, et étant donné son intention avérée de combattre les impériaux si Li n'était pas puni, la chose reste vraisemblable.

Digitized by Google

le gouverneur, averti par Ching de la fureur de son lieutenant européen, s'est enfui dans la ville.

Gordon ne le trouvant pas à bord, lui laisse une lettre dans laquelle il le somme de résigner à l'instant les fonctions de foutaï, faute de quoi il attaquera les impériaux, leur reprendra toutes les places conquises par l'*armée toujours victorieuse* et les rendra aux Taïpings.

Le major se jette à la poursuite du foutaï dans Soutchéou même; mais ses recherches sont vaines et il se décide à retourner à son quartier général de Sin-yang dans l'intention bien arrêtée d'engager les hostilités contre les troupes du Kiang-sou.

La lettre reçue, Li demande à Macartney, son homme de confiance et en même temps l'ami de Gordon, de la traduire. Macartney, après en avoir pris connaissance, s'y refuse sous prétexte que la colère aveuglait le général quand il l'écrivait. Li prie Macartney de courir à Sin-yang pour le réconcilier avec le commandant de l'*armée toujours victorieuse*, et ajoute : « dites à Gordon qu'il n'est d'aucune façon directe ou indirecte responsable en cette affaire, et que, s'il considère son honneur engagé, je signerai toute déclaration qu'il voudra rédiger, et publierai partout qu'il n'a pas su le châtiment des chefs. J'accepte moi-même la responsabilité complète et unique de ce qui a été fait. Mais dites aussi à Gordon que nous sommes en Chine et non en Europe. Je désirais épargner la vie des wangs, et d'abord je pensais le pouvoir; mais ils sont venus avec leur tête non rasée, ils ont parlé d'une façon provocante, ils ont proposé un changement à la

Digitized by Google

convention, et j'ai vu qu'il ne serait pas prudent de se montrer miséricordieux pour ces rebelles. Donc ce qui a été fait était inévitable, mais Gordon n'y a eu aucune part, et quoi qu'il demande pour se justifier, ce sera exécuté. »

Macartney se hâte vers Sin-yang. Introduit dans une chambre mal éclairée, il y trouve le général sanglotant sur son lit. En l'apercevant, Gordon, sans dire un mot, se penche, et saisissant quelque chose sous le meuble l'élève en l'air en criant : « Voyez-vous cela ? Voyez-vous cela? » La lumière qui pénètre par les petites fenêtres chinoises est si faible que Macartney ne peut distinguer l'objet. Alors Gordon fondant en larmes : « C'est la tête du Lar Wang honteusement assassiné ! » Macartney, jugeant le moment mal choisi pour une discussion, se retire. L'explication a lieu au déjeuner, en présence de nombreux officiers et négociants anglais que Gordon tient à avoir comme témoins. Macartney, après de grands efforts pour excuser le foutaï et calmer son irritable interlocuteur, termine ainsi : « une courte réflexion vous montrera qu'engager une guerre personnelle contre le foutaï, ce serait détruire tout le bien que vous avez fait. De plus vous devez vous rappeler que, quoique vous ayez sans aucun doute une force militaire suffisante pour accomplir vos menaces, elle ne sera plus soldée par les autorités chinoises, et alors vous ne pourrez plus retenir vos hommes qu'en leur permettant de piller ; et combien de temps y réussirez-vous, et quel crédit en retirerez-vous ? » A ces mots, Gordon se met à trépigner, déclare qu'il n'a que faire de conseils pusillanimes, et donne l'ordre à

Digitized by Google

sa flottille et à son infanterie de se préparer à marcher contre Li.

Macartney, effrayé, emprunte un cheval à un ami, et retourne à toute bride au camp de Li-Hung-Chang qui prend des mesures pour résister à l'attaque (1).

Gordon se ressaisit à temps, et fit retourner ses troupes déjà à moitié route. Le lendemain matin il réunit les officiers, et leur lut une sorte de manifeste relatif à l'affaire de Sou-tchéou. Il conclut en disant qu'en tant qu'officier anglais il ne pouvait continuer à servir sous les ordres du foutaï, et qu'il fallait que le gouvernement de Pékin punit ce fonctionnaire. Il ne licencierait pas immédiatement l'*armée toujours victorieuse*, et la placerait, en attendant la solution, sous les ordres du général Brown, commandant les troupes anglaises en Chine.

Celui-ci informé des événements, s'empressa d'accourir à Sin-yang le 9 décembre 1863, accepta la combinaison provisoire et décida d'avoir une entrevue avec Li-Hung-Chang qu'il rencontra le lendemain aux portes de Sou-tchéou. Après avoir écouté les vaines

(1). *Life of Gordon* by Demetrius Boulger, I, page 106-109. — Gordon garda rancune à Macartney, et dans une dépêche au général Brown, publiée postérieurement dans le *Blue Book*, China, 1864, p. 198, il disait : « Je rougis de penser qu'il (Li) a pu trouver un Anglais, récemment officier dans l'armée de S. M., pour se charger d'une mission de cette nature ». Mais, quand la colère fut calmée, il rendit justice aux intentions de son ancien ami, et, comme il était dans son caractère de reconnaître hautement ses torts, il lui écrivit une sorte de lettre d'excuse, publiée dans le *North China Herald* du 23 juillet 1864 ; il chercha dans la suite toutes les occasions de témoigner son estime à sir Halliday Macartney.

Digitized by Google

justifications du foutaï, Brown l'avertit qu'il soumettait la question au représentant de la reine en Chine, et insinua qu'il était persuadé qu'à la suite de cette catastrophe le peuple britannique ne souffrirait pas plus longtemps la coopération des officiers anglais contre les rebelles.

Tout l'empire retentit de la prise de Sou-tchéou. Li-Hung-Chang, en l'annonçant à la cour de Pékin, attribua la plus grande part du succès aux troupes impériales. Il savait pourtant que la victoire était surtout le fruit des efforts de Gordon et de ses bandes; mais le rusé politique, sûr de blesser l'orgueil des lettrés et du peuple s'il laissait apercevoir la vérité, transforma tout doucement le rôle de l'*armée toujours victorieuse*, devenu sous sa plume un simple corps auxiliaire, distingué par sa bravoure et l'habileté de ses chefs, mais que la gloire des guerriers chinois et la haute capacité des mandarins éclipsaient sans peine. Comme il tenait cependant à ménager Gordon, il sollicita en même temps des récompenses pour lui. La satisfaction de la cour éclata, selon l'usage, en proclamations pompeuses et emphatiques; Li-Hung-Chang reçut le titre de gardien de l'héritier présomptif et une tunique jaune, honneur rare et très apprécié que Ching partagea avec lui.

Pour Gordon la cour céleste décrétait le 14 décembre 1863 : « Li écrit pour nous annoncer qu'ayant conduit ses forces à l'attaque de Sou-tchéou il a repris cette ville. L'examen de son rapport nous a, à la vérité, apporté joie et satisfaction. Gordon, en qualité de Tsung-Ping de la province du Kiang-sou a déployé

Digitized by Google

dans le commandement de ses auxiliaires une habile stratégie, et a accompli les exploits les plus distingués. Nous ordonnons qu'une médaille d'honneur de la plus haute classe lui soit conférée, et de plus qu'il reçoive une dotation de 10.000 taels comme marque de notre approbation. Respectez ceci. » Li, chargé de l'exécution de ces ordres fournirait l'argent et prendrait les mesures nécessaires pour que la médaille, conférée à Gordon, fût du genre des « étoiles » portées comme décorations par les Occidentaux.

Quand un mandarin se présenta au quartier général pour informer Gordon que la cour venait de rendre un édit pour l'honorer, et lui envoyait des présents, l'officier anglais refusa brusquement et péremptoirement de les recevoir. L'indigène objecta qu'il fallait du moins accueillir l'émissaire de l'empereur. De guerre lasse Gordon fixa le 1er janvier 1864 pour cette cérémonie. A son grand étonnement, il vit ce jour-là arriver un véritable cortège des Mille et une nuits : des esclaves, chargés de caisses rouges dans lesquelles scintillaient les taels, précédaient le messager qu'accompagnaient quatre porteurs de bannières à dragons, insigne des chefs rebelles conquis sur l'ennemi ; deux lui étaient offertes par Li-Hung-Chang et deux par un autre personnage important. A l'idée que les Chinois pensaient acheter sa conscience avec un peu d'or, Gordon éprouva un violent courroux, et, au grand scandale de l'assistance, il chassa à coups de canne les porteurs de présents ; après quoi saisissant une plume, il écrivit au verso même de l'acte impérial, si respecté des habitants, les mots suivants : « Le major Gordon reçoit les témoi-

Digitized by Google

gnages de satisfaction de S. M. l'Empereur avec beaucoup de gratitude, mais regrette très sincèrement, qu'étant donné les circonstances qui ont suivi la prise de Sou-tchéou, il ne puisse accepter aucune marque de la reconnaissance de l'empereur; en conséquence il prie respectueusement S. M. d'accepter ses remerciements pour les bontés qu'elle a désiré lui prodiguer, et de lui permettre de les refuser. » Il garda toutefois diverses sommes destinées à l'armée et les deux étendards offerts par le mandarin resté étranger au meurtre des wangs. Ce fut tout ce que lui rapporta la conquête de cette ville avec un butin glorieux qu'on y avait trouvé : l'épée donnée par le Tien Wang au Chung Wang (1). Son refus n'eût pas seulement pour cause la mauvaise foi de Li : « A vous dire la vérité, lisons-nous dans une lettre adressée à sa famille quelques jours plus tard, je n'ai besoin ni d'argent ni d'honneurs venant du gouvernement chinois ou du nôtre. Quant aux honneurs, je ne les estime pas du tout, et jamais ne les estimai. Je sais que je fais beaucoup de bien, et aimant mon métier, je ne me soucie pas du reste. J'aurais refusé les 10.000 taels même si tout était allé bien, et s'il n'y avait pas eu de désordres à Sou-tchéou. »

Le foutaï n'avait pourtant pas été puni par la cour de Pékin. Sir Frederick Bruce n'avait pas jugé à propos d'exiger sa disgrâce. « Je n'ai pas demandé le renvoi du gouverneur, écrivait-il de Pékin le 3 mars 1864

(1) Cette épée, qu'on avait coutume de porter dans un fourreau en soie jaune, brodée de dragons, derrière le Chung Wang, et qu'il avait confiée au Mow Wang, fut plus tard offerte par Gordon au duc de Cambridge.

Digitized by Google

au commandant de l'*armée toujours victorieuse ;* je me suis borné tout d'abord à réclamer l'enquête à laquelle Li a droit avant d'être puni, et à vous soutenir dans la voie que vous avez adoptée. Si Li a été généralement heureux comme gouverneur, il ne faut pas s'attendre à ce que ce gouvernement se risque à le déplacer pour un acte dans lequel les circonstances atténuantes frappent plus que la trahison. Le décret condamnant Shung Pow à mort portait que quelques chefs rebelles, amnistiés par lui, s'étaient soulevés un an plus tard. S'il est vrai que les wangs aient insisté pour obtenir un commandement quasi indépendant qui aurait virtuellement laissé Sou-tchéou en leur pouvoir, et qui leur aurait permis de profiter de toute circonstance favorable pour recommencer leur carrière de pillage, je puis comprendre que Li ait reculé devant la responsabilité de leur accorder de telles conditions, et préféré les traiter en contumaces qui bravaient le gouvernement par leur attitude et leurs demandes. Une conduite semblable, bien que répugnant à nos idées, peut être difficilement qualifiée de grande et délibérée trahison. Il nous est impossible de changer brusquement les idées et la conduite des Chinois, et l'affaire de Ta-tsang a prouvé que les Taïpings n'étaient pas de meilleure foi que les impériaux. Les intérêts du commerce et de la population demandent la restauration de la paix et de la tranquillité ; et nous faisons une bonne action en aidant le gouvernement dans ce but. Nous avons soutenu ce gouvernement pour des raisons d'intérêt et non de sentiments, et, comme nos intérêts restent les mêmes, nous devons tâcher de triompher de nos difficultés sans faire

Digitized by Google

aucune démarche qui annulerait les résultats de la politique que nous avons poursuivie jusqu'ici, et que vous avez soutenue avec tant de succès. Nous devons chercher à rétablir l'ordre dans le Kiang-sou et le Tche-kiang, à couper les communications des insurgés avec les flibustiers et à réduire graduellement les troupes disciplinées à l'européenne de façon à ce qu'elles ne deviennent pas une source de danger. »

Les Chinois, de leur côté, s'efforçaient d'excuser le crime de Sou-tchéou. Trois justifications de l'exécution des wangs furent publiées : l'une par Li lui-même, une autre par le prince Koung, régent, la troisième par une association indigène qui s'intitulait pompeusement « le comité de Sou-tchéou pour la protection des gens sans défense ». Dans ces trois pièces, le thème est à peu près le même : la capitulation ne garantissait aux wangs que la vie sauve, et dès l'instant de leur soumission ils redevenaient sujets de l'empereur ; cependant ils prirent devant le foutaï une attitude orgueilleuse, menaçante, et émirent des prétentions dangereuses qui prouvaient leurs mauvaises intentions. « Si les wangs, dit le prince Koung, n'avaient été promptement décapités, non seulement les soldats impériaux entrés dans la ville auraient été massacrés jusqu'au dernier, mais encore les énormes forces sous le commandement de ces chefs seraient restées dans les rangs des rebelles, un massacre postérieur beaucoup plus grand aurait eu lieu, et violence eût ainsi été faite au principe bienfaisant du Ciel et de la Terre qui se plaît à créer et est opposé à la destruction. »

La violation de la capitulation de Sou-tchéou n'en

Digitized by Google

demeure pas moins coupable à nos yeux. Li y fut poussé par la peur que lui inspiraient les forces des wangs, peut-être aussi par leur arrogance, et enfin par l'impossibilité d'empêcher ses propres soldats, qui n'avaient pas touché de solde depuis longtemps, de piller la ville, ce qui eût suffi à amener un nouveau conflit avec les chefs rebelles. Son complice Ching craignit probablement de se voir supplanter par le Lar Wang, qui, passé aux impériaux, l'eût éclipsé.

Gordon ne se laissa convaincre ni par les tirades fleuries des mandarins, ni par les raisonnements utilitaires de sir Fred. Bruce, et resta pendant un temps résolu à ne pas servir sous les ordres de Li. Mais au bout de quelques semaines l'inaction lui pesa, et l'attitude des troupes sous ses ordres l'inquiéta. Les officiers, depuis qu'ils connaissaient son intention de se retirer, ne cessaient de se quereller entre eux au sujet de sa succession; plusieurs menaçaient de déserter si le choix fait ne leur convenait pas. Dans les ports, la racaille blanche remuait, semblait disposée à renouveler les exploits de Burgevine, enfin tout indiquait que la révolte allait prendre de nouvelles forces si Gordon quittait la lice. « Les gens mal intentionnés, écrivait M. Robert Hart, les vagabonds européens et les bandits chinois, ont été immensément réjouis de l'inaction des deux derniers mois. Les marchands craignent de retourner à Sou-tchéou, ignorant si Gordon, dans sa colère, ne passera pas avec ses troupes aux rebelles. Ceux-ci, eux-mêmes, ne savent que faire dans la circonstance, et leur énergie expirante est ravivée. L'apparition de Gordon en campagne aura des résultats immédiats, les

Digitized by Google

aventuriers commenceront à s'apercevoir que leur jeu est sans espoir et qu'il vaut mieux pour eux quitter la Chine ; les négociants affluerontà Sou-tchéou, les rebelles reperdront courage. Tchang-tchéou tombera bientôt, et la capitulation de Hang-Tchéou-fou, de Ou-chou, de Kia-hing, et de deux ou trois autres petites cités occupées encore par les Taïpings dans cette province et dans le Tché-Kiang, suivra promptement. La destinée de la Chine est actuellement entre les mains de Gordon plus que d'aucun autre ; s'il se décide à agir vigoureusement la question difficile du *Taïpingisme* (Taïpingdom) sera résolue avant la fin de mai, et la tranquillité enfin rendue à ce pays si malheureux, si cruellement éprouvé. Gordon a peu ou rien à gagner personnellement à ses succès futurs, et comme il doit toujours être en tête dans les moments critiques et s'exposer constamment au danger, il a la perspective assez probable d'être touché tôt ou tard. Mais il met de côté tous les sentiments égoïstes, et voyant bien que s'il quittait maintenant le commandement, selon toute vraisemblance les troupes passeraient immédiatement à l'ennemi, ou causeraient quelque autre désastre, il consent à rester encore. »

En effet, le 6 février 1864, après une entrevue à Sou-tchéou avec Li-Hung-Chang, Gordon annonçait ainsi sa résolution à sir Fred. Bruce : « A cause du péril qui pourrait résulter de mon inaction, et aussi du fait de maintenir plus longtemps l'armée dans l'incertitude, j'ai convenu avec le foutaï qu'il publierait une proclamation me justifiant de toute participation dans l'exécution des wangs, et j'ai décidé d'agir immédiatement.

Digitized by Google

Les raisons qui me guident, sont les suivantes : je sais pertinemment que Burgevine médite de retourner chez les rebelles, qu'il y a plus de 300 coquins européens prêts à les rejoindre, que le foutaï n'acceptera pas un autre officier anglais à ma place. Si je quittais le service notre gouvernement y verrait donc un étranger, ou bien l'armée serait placée sous les ordres de gens de l'espèce de Ward et de Burgevine, dont nous ne pourrions jamais être sûrs. Si je suivais mes désirs je quitterais maintenant, ayant échappé sans blessure et remporté des succès extraordinaires ; mais la canaille, qu'on appelle les troupes de Sin-yang, est un corps dangereux, et il est de mon devoir de veiller à ce qu'elle soit licenciée aussi paisiblement que possible, et que pendant qu'elle est en voie de dissolution, elle soit utile. Je ne crains pas que la révolte dure encore six mois si j'entre en campagne ; elle pourrait durer six ans si je quitte, et si le gouvernement anglais ne soutient pas les impériaux. Le foutaï, à l'en croire, a quelques circontances atténuantes en sa faveur, et, bien que je souffre de cette affaire, je pense qu'il nous est difficile d'exiger d'un gouvernant chinois le même discernement que d'un européen ».

Li publia le manifeste promis le 14 février ; les autorités britanniques en Extrême-Orient informèrent le foutaï du Kiang-sou qu'il eût, à l'avenir, à s'abstenir de tout acte contraire à la morale des occidentaux, et l'incident fut clos. Mais l'opinion publique en Angleterre se montra plus sévère, et, exploitée par le parti hostile à l'intervention, elle exigea le retrait de l'autorisation accordée aux officiers et soldats de l'armée royale de

Digitized by Google

prendre du service auprès du gouvernement chinois. Avant que cet ordre fût connu l'*armée toujours victorieuse* eut le temps d'accomplir une nouvelle et glorieuse campagne.

Gordon ébranla ses régiments le 16 février 1864 pour l'exécution d'un plan fort rationnel conçu par les généraux impériaux : les principales positions des rebelles étaient désormais Nankin et Hang-tchéou-fou ; tandis que Tseng-kouo-fan continuerait le siège de la capitale du Tien Wang, les troupes de la provinces du Tché-Kiang, soutenues par les franco-chinois de d'Aiguebelle attaqueraient Hang-tchéou-fou ; celles du Kiang-sou se partageraient en deux groupes, l'un, sous les ordres d'un frère de Li, opérerait au nord du lac Ta-hou, rejetterait les bandes de cette région sur Nankin, ferait le siège de l'importante cité de Tchang-tchéou-fou, l'autre, dirigé par Ching, pousserait sur Hang-tchéou-fou les détachements au sud du Ta-hou ; enfin Gordon, avec l'*armée toujours victorieuse*, manœuvrerait contre le centre de la ligne ennemie à l'ouest du lac Ta-hou, et s'efforcerait de la séparer définitivement en deux tronçons, en enlevant les places qui assuraient les communications des Taïpings entre leurs deux grandes citadelles de Nankin et de Hang-tchéou-fou.

La tâche de Gordon se trouva singulièrement pénible loin de Sin-yang, sa base d'opération, dans un pays dévasté où il ne vivait que des approvisionnements transportés par sa flottille ou des magasins conquis sur les rebelles. La température combattait pour les Taïpings : la pluie qui tombait sans discontinuer augmentait les souffrances des soldats épouvantés et

Digitized by Google

démoralisés par la misère de la région que des témoins oculaires nous décrivent ainsi : « Des centaines de malheureux décharnés, mourant de faim, sans autre moyen de subsistance que la chair humaine et les quelques détritus qu'ils peuvent glaner derrière les troupes impériales, hurlent sans espoir, plus morts que vifs, à travers les ruines des villages et des faubourgs. Les vivants sont trop faibles pour ensevelir les trépassés qui gisent sur le sol dans tous les états de décomposition, empestant l'air et pénétrant d'horreur les spectateurs.... C'est horrible à raconter, c'est horrible à voir. Lire que des gens mangent de la chair humaine est une chose, voir les cadavres sur lesquels cette chair a été coupée en est une autre. Personne ici ne peut avaler un morceau sans dégoût. Les pauvres misérables ont un indescriptible aspect de loup; ils assiègent en foule chaque bateau dans l'espoir d'obtenir quelque débris de nourriture. Leurs lamentations et leurs gémissements enlèvent complètement le peu d'appétit que les horreurs vues ont pu laisser. Actuellement je devrais être pas mal endurci, mais personne ne peut être témoin sans émotion de semblables spectacles. Les rebelles ont enlevé tout ce qu'il y avait de comestible, condamnant à mort les malheureux habitants. »

La campagne débuta heureusement. Gordon, suivant la tactique qui lui avait réussi jusqu'alors, s'empara des retranchements qui protégeaient la retraite des Taïpings enfermés dans I-ching, et cette petite place, assez bien fortifiée, qui contenait le riz récolté dans toute la région, tomba entre ses mains le 1er mars. Il eut beaucoup de peine à empêcher ses troupes de piller

Digitized by Google

la ville, et le mécontentement des soldats privés de butin, inquiets de se voir entraînés si loin de Sin-yang, engendra une telle insubordination qu'il dut faire fusiller un des mutins.

Il marcha ensuite sur Li-yang, autre petite citadelle, dont la prise achèverait de couper les communications des Taïpings entre Nankin et Hang-tchéou-fou. Elle capitula, sans coup férir, le 9 mars, malgré une importante garnison, des murs très forts, des approvisionnements considérables, parce que beaucoup de rebelles découragés désiraient faire leur soumission entre les mains du loyal Anglais qui recueillait ainsi les fruits de sa générosité. Il trouva dans sa conquête des ressources suffisantes pour distribuer aux malheureux cultivateurs, le grain nécessaire à leur subsistance actuelle et aux semailles prochaines. Il compléta ses régiments avec un millier de prisonniers, et en enrôla d'autres destinés à former un nouveau corps sous leurs anciens chefs. Il augmenta sa flottille de quelques bonnes canonnières.

La fortune souriait partout aux impériaux; le corps qui opérait au nord du Ta-hou, serrait de près Tchang-tchéou-fou; au sud, bien que Ching eût reçu une blessure mortelle, ses forces unies aux troupes du Tché-kiang et aux franco-chinois de d'Aiguebelle avaient obligé les Taïpings à évacuer Hang-tchéou-fou et à se disperser.

Gordon, informé de ces succès, décida de continuer son mouvement dans l'intention de se rabattre ensuite contre Tchang-tchéou-fou qui résistait vigoureusement.

Le 21 mars il arriva devant la ville de Kin-tan, déserte en apparence; mais quand l'*armée toujours victorieuse*

Digitized by Google

s'approcha, les remparts se garnirent rapidement, et un feu violent montra que l'abandon n'était qu'un stratagème. Au moment où Gordon se disposait à l'assaut, des dépêches de Li-Hung-Chang lui annoncèrent que la révolte semblait avoir retrouvé dans sa défaite une énergie nouvelle, comme si, nouvel Antée, chaque fois qu'elle touchait la terre elle y reprenait des forces. Des bandits européens venaient encore d'enlever un des petits steamers considérés comme si importants dans cette région, et une bande de Taïpings, échappée de Tchang-tchéou-fou, tentait une diversion sur les communications de l'armée du Kiang-sou. Le fils du Chung Wang, qui commandait ces insurgés, maître de Fou-chan, la première conquête de Gordon, assiégeait Tchang-chou, menaçait Sin-yang. Le foutaï avait beau dans ses rapports et ses proclamations ne parler du tsung ping Gordon et de ses troupes que comme d'auxiliaires, utiles sans doute, mais dont les invincibles soldats du royaume fleuri se passaient aisément ; dans le danger il s'effrayait de ne plus sentir auprès de lui le bras puissant qui avait rejeté les guerriers de la grande paix au-delà du Ta-hou, et dont l'absence encourageait seule l'audace de ces rebelles si souvent battus ; et il rappelait en toute hâte l'*armée toujours victorieuse*.

Dans ces conditions Gordon hésite à attaquer Kin-tan ; mais, craignant que reculer sans combattre ne déprime le moral de ses hommes, il engage la bataille. Les Taïpings font la plus vive résistance, et lorsque, après une canonnade de trois heures on marche résolument à l'assaut, ils n'en sont pas intimidés. Les jonques reculent devant une grêle de projectiles

Digitized by Google

de toutes sortes, les troupes suivent le mouvement. Gordon les ramène immédiatement au feu. Selon sa coutume il donne l'exemple; son uniforme d'officier du génie anglais tranche au milieu des costumes d'opéra comique de ses lieutenants et le désigne aux coups. Jusqu'alors malgré sa témérité, il a échappé comme par miracle, et les indigènes, ne pouvant comprendre son calme au plus fort de la mêlée, croient qu'un charme protège sa vie : ils s'imaginent que les balles s'écrasent sur sa poitrine, et son prestige est grandement augmenté de cette prétendue invulnérabilité. Pour compléter le magicien qu'ils se plaisent à inventer, les Chinois regardent une légère canne en rotin que Gordon ne quitte presque jamais, comme un talisman qui assure le triomphe de son heureux possesseur, comme une baguette magique de victoire. Ce jour là la fortune semble disposée à faire expier au major ses faveurs passées : il est atteint au dessous du genou. Un de ses gardes s'écrie que le général est blessé ; le héros lui impose silence et continue à commander debout, face à l'ennemi. Mais bientôt la perte de sang amène une faiblesse, presque un évanouissement. Gordon ne veut pas cependant abandonner ses hommes dans le danger, car le second assaut vient d'être repoussé avec perte. Le docteur Moffit, chef du service médical, le fait transporter de force à bord de la flotille ; même alors le général, tourmenté par l'idée de rester inactif à l'abri pendant que ses camarades et ses soldats livrent un combat sanglant, tente de s'arracher aux mains des infirmiers pour retourner au feu. En son absence, ses lieutenants rivalisent de courage : le major Brown,

Digitized by Google

frère du général anglais qui commande à Chang-haï, saisit le guidon du chef et conduit les troupes à une troisième attaque; il tombe sur la brèche, et l'*armée toujours victorieuse*, démoralisée, est repoussée jusqu'au camp où elle rapporte ses morts et ses blessés: 15 officiers, 115 hommes. La nuit qui suit ce sanglant échec est dure à passer; les Taïpings ne cessent de harceler le camp, d'assaillir les sentinelles, de jeter des grenades sur les tentes pour les incendier. Avec le jour la retraite commence; grâce au dévouement des officiers, on marche avec assez d'ordre sur Li-yang, et la mitraille des grosses pièces de la flottille dégoute les rebelles de la poursuite.

Parvenu le 23 mars à Li-yang, Gordon ne songea pas à s'accorder le repos exigé par sa blessure; le mouvement du fils du Chung Wang sur Tchang-chou et Sin-yang l'inquiétait; en vain amis, officiers, mandarins le supplièrent de se soigner, en vain un édit impérial (1) le lui prescrivit, laissant le gros de ses forces dans la région, il partit immédiatement avec un régiment, l'artillerie légère et le corps irrégulier composé des Taïpings récemment enrôlés. Arrivé au grand canal, il apprit que la tentative du fils du Chung Wang avait échoué. Pourtant les rebelles tenaient toujours la campagne et Gordon se lança à leur poursuite; mais sa blessure le clouait sur son bateau et l'obligeait à confier

(1) Décret impérial: « Nous avons été frappé d'admiration (par la bravoure de Gordon) et de chagrin (par sa blessure). Nous ordonnons à Li-Hung-Chang de visiter Gordon et de prendre de ses nouvelles tous les jours, de façon à tenir son esprit en repos, le priant d'attendre jusqu'à ce qu'il ait complètement retrouvé sa santé et sa force. »

Digitized by Google

la direction des opérations sur terre à ses officiers. Le 31 mars 1864 il prépara une manœuvre assez compliquée pour s'emparer d'un point important : la flottille attaquerait de front la position que les troupes prendraient à revers par un mouvement tournant un peu excentrique. Il poussa avec les canonnières jusqu'aux retranchements ennemis, mais la hauteur des berges des canaux reduisait les bateaux à l'impuissance, il n'avait pas de nouvelles dela colonne, et il se retira. Il trouva son camp dans une confusion indescriptible : rien que des fuyards désarmés, blessés, débris de la troupe confiée à ses lieutenants. Ceux-ci avaient commis la faute de se partager en petits groupes, et de ne pas s'éclairer, si bien que tout à coup ils avaient été surpris par une centaine de cavaliers Taïpings, qui, un sabre de chaque main, se précipitèrent avec une grande bravoure sur l'*armée toujours victorieuse*. Pour la première fois les réguliers essuyaient une charge de cavalerie ; on ne put leur faire former à temps le carré ; ils se débandèrent, laissant sur le terrain 7 officiers tués, 1 blessé, 252 hommes tués, 62 blessés, et 400 fusils. La déroute ne s'arrêta qu'au camp où la présence de la flotille, et surtout de Gordon, rendit quelque courage aux soldats. Après ce désastre suivant à quelques jours de distance l'échec de Kin-tan, Gordon ne pouvait continuer la campagne. Il se retira à Sin-yang pour rétablir l'ordre et la discipline, et attendre un régiment appelé en toute hâte de Li-yang.

Le 6 avril sa blessure était à peu près cicatrisée, il avait reçu quelques renforts, son impatience ne lui permit pas de retarder plus longtemps la revanche. Le mo-

Digitized by Google

ral de ses troupes, abattu par les deux derniers échecs, l'obligea à agir avec prudence ; le 11 avril ses manœuvres habiles furent couronnées d'un plein succès : il s'empara de la position devant laquelle il avait échoué le 31 mars, y retrouva les corps mutilés de ses officiers et soldats blessés et tira une vengeance éclatante de ces barbaries : « Pendant la poursuite, écrivait-il à sa mère, les impériaux et les paysans ont massacré 3.000 rebelles dans un seul village. C'est beaucoup, car les impériaux ne tuent ni les coolies ni les enfants. Les paysans couraient après les fuyards et les dépouillaient complètement de leurs vêtements de sorte que, dans tout le pays on voyait des cadavres nus dans l'herbe. Les cruautés que ces rebelles avaient commises dans leur expédition étaient terribles : dans chaque village il y avait de 10 à 60 morts, parmi lesquels des femmes horriblement mutilées, des vieillards, des petits enfants. Je ne déplore pas le sort de ces rebelles ; je n'ai aucun talent de description, mais les scènes de misère, dont j'ai été témoin, sont quelque chose d'épouvantable, et je puis dire que vous ne désireriez pas que je retourne en laissant l'œuvre incomplète, si vous voyiez l'état où se trouvent ces malheureux. Les horribles regards de ces pauvres misérables, rôdant autour des bateaux me poursuivent, et l'idée qu'ils manquent de nourriture rendrait tout le monde malade. Ils sont comme des loups. Les morts gisent là où ils sont tombés, et quelques-uns sont complètement aplatis par les passants. J'espère obtenir des habitants de Chang-haï qu'ils viennent en aide à ces malheureux, mais ils ne voient pas ces choses, et lire que des gens se nourrissent de chair

Digitized by Google

humaine, produit beaucoup moins d'effet que de voir les corps sur lesquels cette chair a été coupée. Il y a une chose que je vous promets, c'est de quitter ce service dès que je pourrai. »

Cet instant désiré viendrait, pensait-il, après la prise de la grande ville de Tchang-Tchéou-fou, assiégée depuis longtemps sans succès par les mandarins, et dernière place importante occupée par les Taïpings en dehors de Nankin. Pour coopérer à cette opération, il appela à lui le gros de l'*armée toujours victorieuse* resté à Li-yang depuis l'échec de Kin-tan. Ses troupes concentrées, il faisait, le 14 avril, sa jonction avec le corps de siège. Devant cette forteresse il apprit sa nomination de lieutenant-colonel dans l'armée britannique, et, malgré son indifférence pour l'avancement, il fut cependant touché de la façon dont sa promotion était motivée (1).

Les soldats impériaux, de tout temps jaloux de l'*armée toujours victorieuse*, ne se montraient pas satisfaits de l'arrivée de l'indomptable Anglais sous les murs : sa présence leur présageait des combats sanglants contre des ennemis bien commandés, nombreux, bien approvisionnés, résolus en apparence à une résistance désespérée ; ils n'envisageaient même pas le triomphe final avec joie, car la prise de Tchang-Tchéou terminerait la guerre dans le Kiang-sou et amènerait le licenciement de la plupart des régiments désormais inutiles. Ils tentèrent de se débarrasser de Gordon par un guet-apens : une nuit qu'il dirigeait la construction d'une batterie, les piquets chargés de protéger les flancs des

(1) « Services distingués sur le champ de bataille. » Lettre de Gordon à sa mère du 18 avril. La nomination est datée du 17 février 1864.

Digitized by Google

sapeurs, tirèrent tout à coup sur le groupe formé par les travailleurs et les officiers. Les rebelles, réveillés par le vacarme et guidés par la fusillade, se mirent de la partie, Gordon et ses compagnons se trouvèrent entre deux feux. Jamais le commandant en chef de l'*armée toujours victorieuse* ne mérita mieux que ce jour-là sa réputation d'invulnérabilité ; il sortit indemme de cette échauffourée, où l'officier qui l'accompagnait, le major Tapp, de l'artillerie, périt ainsi que la plupart des sapeurs. Gordon, après avoir accordé des regrets sincères aux victimes, oublia selon sa coutume le danger qu'il avait couru personnellement, et ne se vengea des Chinois que par de nouveaux services. Les généraux impériaux, gourmandés, menacés par le foutaï, avaient tenté sans succès d'enlever la ville avec leurs seules ressources le 26 avril ; le lendemain, sur la prière des mandarins, Gordon risqua l'aventure à son tour. Les Taïpings repoussèrent l'*armée toujours victorieuse* avec une perte de 29 officiers et de 300 hommes. Gordon, toujours ménager du sang de ses soldats, expliqua alors à Li-Hung-Chang et à ses principaux collaborateurs qu'en pareille circonstance, les Européens ont coutume d'approcher de la place au moyen de tranchées dites parallèles. Il convainquit aisément ses interlocuteurs, et on décida d'attaquer Tchang-Tchéou-fou selon les règles de la poliorcétique moderne.

Mais Gordon et Li ne se contentèrent pas de ces travaux de sape ; ils avaient tiré trop grand parti des discordes des ennemis pour ne pas essayer de les fomenter. On avait répandu dans la place le bruit que le foutaï n'accorderait aucune merci à la garnison, composée

Digitized by Google

en majeure partie de rebelles du Kouang-si, les premiers et plus fidèles sectateurs de Hong-siu-tsuen. Li, sur le conseil de Gordon, fit afficher aux avant-postes des proclamations écrites en gros caractères lisibles du haut des remparts, et promettant la vie sauve aux transfuges. Les résultats furent prompts, les déserteurs accoururent en foule, et quelques-uns apportèrent à Gordon les propositions des révoltés qui offraient de trahir si le lieutenant-colonel anglais leur garantissait les conditions promises par les mandarins. On ne s'entendit pas ; mais, malgré l'énergie du chef taïping, il était évident que la ville ne tarderait pas à tomber. C'était le terme assigné par Gordon à ses travaux. « Je m'assurerai que les rebelles sont écrasés avant de licencier l'armée, car autrement j'encourrais une grande responsabilité ; mais sur ces points, je juge par moi-même, j'agis par moi-même, c'est le meilleur moyen que j'ai trouvé pour m'en sortir. J'espère ne pas laisser tout dans le gâchis, et je pense que, si je m'en tire sain et sauf, je serai à la maison pour Noël. Les pertes que j'ai subies dans cette campagne ne sont pas une plaisanterie : sur 100 officiers environ, j'en ai eu 48 tués ou blessés, et sur 3.500 hommes, près de 1.000 hors de combat, mais j'ai la satisfaction de savoir que, autant qu'un mortel peut le dire, dans six mois on verra la fin de cette révolte qui, si j'avais continué à rester inactif, aurait pu traîner pendant six ans. Ne pensez pas que j'aie l'esprit mal fait, mais je ne me soucie pas pour un *iota* de mon avancement, et de ce que l'on peut dire. Je le sais, je quitterai la Chine aussi pauvre que j'y suis venu, mais avec la conviction que

Digitized by Google

par mes faibles moyens plus de 80 à 100.000 vies ont été épargnées. Je n'ai pas besoin d'autre satisfaction (1). »

Li ordonne l'assaut le 11 mai; quoique difficile et sanglant, il réussit, et ce triomphe termine le rôle de l'*armée toujours victorieuse*.

On se souvient que la violation de la capitulation de Sou-tchéou, et l'exécution des wangs, avaient assez remué l'opinion publique en Grande-Bretagne pourqu'elle exigeât le rappel des volontaires anglais ; lorsque, dans le courant du mois de juin, l'ordre arriva à Gordon, les circonstances lui avaient déjà fait exécuter ce qu'on lui prescrivait. Le Kiang-sou, complètement délivré, les rebelles réduits à la possession de Nankin, il considérait qu'il ne lui restait plus qu'à licencier l'*armée toujours victorieuse*. Ce corps de mercenaires, commandé par des condottieri européens et américains, avait rendu de grands services, mais son existence n'était pas sans danger pour le pays, la solde élevée pesait lourdement sur des finances obérées, la fidélité des hommes, presque tous anciens rebelles, demeurait douteuse. Les armées impériales avaient toujours jalousé les *faux diables étrangers*, et Tseng-Kouo-fan n'en voulait pas sous les murs de Nankin pour réserver la gloire de la prise de la capitale du Tien Wang aux seuls fils de Han. Enfin, après le départ de Gordon et de ses camarades, on pouvait redouter de voir les bandes retomber sous la direction d'aventuriers du genre de Burgevine, guidés par la seule avidité, et toujours

(1) Lettre à sa mère du 10 mai 1864.

Digitized by Google

disposés à vendre leurs bras au plus offrant.

L'instant paraissait favorable pour l'opération délicate que Gordon méditait, et que seul il était en état de tenter avec succès. Les épreuves de la dernière campagne avaient momentanément refroidi l'ardeur belliqueuse des mercenaires, peu désireux d'un autre côté d'aller combattre sous les drapeaux de Tseng-Kouo-fan qui payait rarement ses troupes. Les hommes et beaucoup d'officiers souhaitaient le repos, il ne fallait qu'un peu d'argent pour les contenter. Arrivée à Sin-yang le 15 mai 1864, l'armée n'existait plus le 1er juin. Li fournit toutes les sommes demandées : les officiers reçurent une gratificatien variant de 1.000 à 20.000 francs selon leur grade et leurs services ; les soldats ne touchèrent qu'une cinquantaine de francs, mais tout l'arriéré de la solde fut exactement payé, et comme le taux en était beaucoup plus élevé que celui de la paie des réguliers chinois, ils n'eurent pas à se plaindre. On accorda des indemnités assez considérables aux blessés, un officier aveuglé eut 40.000 francs, les autres invalides, en raison de la gravité de leurs infirmités.

Li-Hung-Chang préleva les meilleurs éléments pour son armée, enrôla toute l'artillerie, constitua sous les murs de Song-kiang une sorte de camp d'instuction où les soldats devaient être dressés à l'européenne. Ce fut le point de départ des nombreuses tentatives du même genre faites jusqu'à nos jours par les mandarins les plus éclairés, tentatives qui, si l'on en croit les juges les plus qualifiés (1), ont donné les meilleurs résultats, et sont

(1) En particulier M. le général Frey, l'*Armée chinoise*, passim.

Digitized by Google

appelées, dans un avenir relativement rapproché, à doter la Chine d'une milice redoutable. Les armes des hommes renvoyés dans leurs foyers furent reprises et remises aux autorités impériales.

Gordon refusa pour sa part toute récompense pécuniaire. La satisfaction du devoir accompli et la conviction d'avoir par ses efforts diminué les souffrances du pauvre peuple lui suffisaient, mais Li-Hung-Chang qui avait appris à le connaître et à l'aimer, insista auprès de la cour pour qu'elle honorât dignement son ami.

Pendant qu'on délibérait à Pékin à ce sujet, Gordon profitait de ses loisirs pour visiter le camp impérial sous Nankin. Il y arriva le 16 juin. « Je suis venu ici, écrivait-il dans une lettre qu'il faut citer, pour voir Tseng-Kouo-fan, et aussi pour examiner les chances qu'ont les impériaux de prendre la place. J'ai vu Tseng-Kouo-tsuen (frère de Tseng-Kouo-fan) qui commande. Il a été remarquablement poli, mais je m'aperçois que lui et ses mandarins préfèrent combattre selon leurs vieilles méthodes, plutôt que d'en changer. Ils ne voient pas l'avantage des gros canons, et pensent pouvoir prendre la ville tout seuls. Les Chinois sont un peuple extraordinaire ; ils semblent si indifférents à tout progrès que je crains pour eux. Le seul homme de mérite que j'ai rencontré est le foutaï du Kiang-sou, Li, qu'Osborne a accusé d'être sans principes. Que l'exécution des wangs fût une trahison, il n'y a pas de doute, mais il y a de nombreuses raisons pour excuser l'action du foutaï, qui d'ailleurs n'était nullement coupable aux yeux des Chinois. Je n'ai pas encore vu Tseng-Kouo-fan, mais, à mon avis, Li est l'homme le

Digitized by Google

plus capable de l'empire. Il a des cartes très difficiles à jouer avec les autres mandarins, mais le soutenir serait la meilleure politique pour notre gouvernement. Il est absurde de parler de Mandchoux et de Chinois, les premiers sont éteints et les autres occupent toutes les places. Il est également absurde de parler des mandarins comme d'une classe distincte : ce ne sont que des fonctionnaires qui détiennent des emplois accessibles à tout indigène, indépendamment de la naissance, je ne dirai pas de l'argent, car il y a certainement de la corruption dans la vente des places ; mais sur ce point la Russie est également corrompue dans ses provinces éloignées, et il n'y a pas si longtemps que nous étions quelque peu infestés de la même maladie. Mon idée est que si nous tentons de contraindre les Chinois à des réformes immédiates ils se buteront, résisteront avec l'obstination d'un *porc*, et retomberont dans leurs vieilles habitudes dès que la pression cessera. Mais si nous les y amenons doucement, nous les y trouverons disposés jusqu'à un certain point, et faciles à conduire. Ils aiment à avoir le choix, et détestent qu'on les contraigne comme s'ils ne comptaient pas. Ils aiment aussi à voir l'utilité de ce qu'on leur propose, à ce qu'on leur en explique sans cesse les raisons. Ils sont prompts à découvrir les avantages et les désavantages. Nous avons essayé de les obliger à certaines choses, en pensant qu'ils ne valent pas la peine qu'on discute avec eux. Pour moi je leur ai toujours laissé la liberté de suivre ou non la ligne de conduite que je leur proposais, et j'ai toujours cherché à ne leur rien recommander de tout à fait contraire à leurs préjugés. De cette façon je

Digitized by Google

les ai amenés à changer beaucoup de choses ; je n'y aurais jamais réussi si j'avais voulu les brusquer. Je puis dire que peu de gens ont eu autant leur confiance que moi. Je tiens toujours compte des grandes difficultés avec lesquelles les hauts mandarins ont à lutter ; ils peuvent parfaitement approuver tout ce que nous leur recommandons, sans être en état de l'exécuter ; il est beaucoup plus facile de dire : allons, faites ceci, que de le faire. »

Après un court séjour sous Nankin, Gordon continua son excursion et poussa jusqu'à Ngan-King, résidence de Tseng-Kouo-fan, alors vice-roi ou *chitaï* de cinq provinces, et le plus puissant des mandarins. Il eut une entrevue avec ce potentat qu'il s'efforça de convaincre de l'importance de créer une force régulière disciplinée à l'européenne.

De retour dans le Kiang-sou, il prit le commandement du camp d'instruction, et y reçut les marques de satisfaction de la cour de Pékin. Le décret impérial nommait Gordon *titou*, grade équivalent à celui de général en chef et le plus élevé de la hiérarchie militaire ; lui conférait le droit de porter une tunique jaune et une plume de paon à sa coiffure, insignes des membres de la garde d'honneur du souverain ; lui offrait une grande médaille en or avec inscription très honorable et quatre collections de costumes très riches de sa nouvelle dignité (1). Koung, président du Tsung-li-Yamen, en communiquant la pièce officielle à sir Fred.

(1) « Quelques-uns des boutons des chapeaux de mandarin valent de 30 à 40 livres sterling ; j'en suis fâché car ils n'ont guère de moyens, cependant c'est très poli à eux. » Lettre du 2 octobre.

Digitized by Google

Bruce ajoutait : « Il est en même temps du devoir du prince de prier le ministre britannique de porter tout ceci à la connaissance de S. M. la reine d'Angleterre, afin que S. M., se rendant aux désirs du gouvernement chinois, renforce l'entente cordiale en accordant son estime au colonel Gordon, et en le récompensant de ses services. Le titre de titou donne au général Gordon le plus haut rang, mais le prince espère que s'il est possible au gouvernement anglais d'accorder une promotion ou une récompense au général Gordon à son retour dans ses foyers, le ministre fera tous ses efforts dans ce but, afin que tout le monde sache que les exploits et le caractère du général sont également dignes de louanges. »

En transmettant à ses chefs lettre et décret, sir Fred. Bruce écrivait à son tour : « Le lieutenant-colonel Gordon mérite bien les faveurs de S. M., car indépendamment de l'habileté et du courage dont il a fait preuve, son désintéressement a élevé notre caractère national aux yeux des Chinois. Non seulement il a refusé toute récompense pécuniaire, mais il a dépensé plus que sa solde pour le bien-être des officiers sous ses ordres, et pour soulager la détresse de la population affamée qu'il a délivrée du joug de ses oppresseurs. Vraiment le sentiment qui l'a poussé à reprendre ses opérations après la chute de Sou-tchéou était un sentiment de très pure humanité : il pensait épargner au peuple des districts reconquis un retour des misères causées par cette cruelle guerre civile. »

Cette avalanche de récompenses laissa Gordon assez froid : « Je ne m'en soucie pas pour deux pence, disait-il à sa mère, mais je sais que mon père et vous les ai-

Digitized by Google

mez. » Il se crut néanmoins forcé de recevoir les distinctions impériales selon toutes les règles du protocole oriental.

« Le jour venu, raconte un témoin oculaire (1), tous les fonctionnaires chinois revêtirent leurs plus belles robes. L'air empestait de l'odeur de la mauvaise poudre brûlée dans des salves sans nombre, et dans les pétards lancés pour célébrer la solennité ; des bannières, des étendards de toutes couleurs flottaient, c'était vraiment une scène très brillante et très animée. Pendant quelques deux ou trois heures Gordon ne fut occupé qu'à enfiler un costume, à l'ôter, et à le remplacer par un autre ; cela finit par devenir plutôt monotone pour les spectateurs. La remise de la tunique jaune avec tous ses accessoires fut le point culminant de cette intéressante cérémonie. Les canons tiraient encore plus, les pétards fusaient et éclataient, les gongs résonnaient et de grands cors en cuivre retentissaient. Les fonctionnaires chinois se précipitèrent à genoux et semblèrent saisis du désir soudain de comparer la résistance de leur tête et celle du sol. Après avoir fait cette épreuve trois fois, ils se relevèrent solennels, effarés, les chapeaux et les lunettes en désordre, les vêtements chiffonnés. Tout le temps que dura l'investiture, sur la figure de Gordon se joua un sourire à moitié amusé, à moitié moqueur ; quoiqu'il détestât la pompe et le bruit, il prit intérêt à tout, posant des questions sur les différents costumes, faisant des allusions comiques à son élégance quand il en était affublé. La cérémonie dura

(1) *Events in the Taeping Rebellion*, p. 521 et suivantes.

Digitized by Google

près de cinq heures ; quand elle fut terminée les dignitaires chinois se retirèrent de la même façon solennelle et bruyante qu'ils étaient arrivés. Les accessoires de l'ordre de la tunique jaune étaient très considérables et devaient avoir coûté très cher ; ils consistaient en vêtements de soie, robes, tuniques, chapeaux, bonnets, souliers, bottes, éventails, ceintures, anneaux de jade pour le pouce, et colliers pour toute saison et toute occasion. Le trousseau envoyé par l'empereur était dans des caisses en bois de belle taille, couvertes de parchemin blanc qui portait en vermillon l'insigne du dragon impérial. Chaque caisse contenait un assortiment complet, j'en ai oublié le nombre, mais il y en avait certainement beaucoup. »

Cette fête marqua la fin du séjour de Gordon en Chine. Les mandarins, hostiles aux progrès qui menaçaient leur routine séculaire, et pleins de la méfiance que des gens habitués à vivre d'abus éprouvent toujours pour toute réforme, faisaient une opposition, sourde mais efficace, à la tentative de Li-Hung-Chang pour créer une armée disciplinée à l'européenne, et Gordon se fatiguait de lutter contre la bureaucratie orientale. Aidé de quelques camarades, il avait commencé le dressage des troupes, traduit les règlements anglais ; il sentait que sa présence n'était plus indispensable, et éprouvait le besoin de rentrer en Angleterre, où le rappelait depuis longtemps sa famille. Il laissa le commandement à un officier anglais (1) et se mit en route en novembre 1864.

(1) Le major Zebb du 67e Régiment.

Digitized by Google

La veille de son départ il dit bonsoir comme à l'ordinaire à ses compagnons, et se renferma chez lui pour arrêter toute effusion. Malgré ses efforts et son désir d'éviter une démonstration, ses frères d'armes et ses soldats ne voulurent pas laisser partir un chef aussi aimé que vénéré sans lui témoigner leur affection. Le camp fut illuminé de lanternes chinoises, les troupiers, portant quantité de bannières, de lanternes et de torches, bordèrent une des rives du canal. Au bruit des détonations des canons et des pétards, au son des trompes et des gongs, le rapide bateau de Gordon, couvert des drapeaux si souvent portés à la victoire, descendit vers la mer.

Les commerçants de Chang-haï prirent part à cette manifestation, et offrirent au colonel une adresse (1) pleine de louanges méritées. Certes, personne ne devait être plus reconnaissant à Gordon que ces marchands qui, grâce à lui, voyaient renaître leur négoce dans ces régions où régnaient, peu auparavant, la révolte et la misère.

Quelle fut la part de l'*armée toujours victorieuse* dans la destruction de la puissance des Taïpings? L'opinion publique européenne, très ignorante de la Chine à cette époque, se figura que, sans le secours de Gordon et de ses mercenaires, le Tien Wang eût détrôné la dynastie mandchoue, ou tout au moins détaché de l'empire les provinces méridionales. Rien de plus faux. C'est vers 1853, quand les rebelles, maîtres de Nankin, marchaient sur le Pe-tchi-li, que l'insurrec-

(1) Elle est du 24 novembre 1864 et porte plus de 50 signatures.

Digitized by Google

tion avait été sur le point de triompher. Comme la mer qui, après avoir été étale, recule jusqu'à rentrer dans son lit, la révolte n'avait cessé de perdre du terrain depuis. L'incapacité, l'incurrie de Hong-siu-tsuen, l'indiscipline, les pillages de ses hordes, qui soulevaient contre elles les habitants autrefois favorables au mouvement dirigé contre les tyrans étrangers et les mandarins rapaces, aussi, faut-il ajouter, les succès et les efforts des généraux impériaux, surtout de Seng-ko-lin-tsin et Tseng-kouo-fan, avaient porté des coups sensibles à la cause de la *Grande Paix*. La guerre de 1860 contre la France et l'Angleterre, les embarras militaires et financiers qui l'avaient accompagnée et suivie avaient rendu quelque force aux Taïpings enfin commandés par un bon capitaine, le Chung Wang. Le danger de Chang-haï fit surgir l'*armée toujours victorieuse*. Du jour où Gordon en prit le commandement elle rendit les plus grands services, et prêta aux troupes du Kiang-sou un appui précieux. Toutes les opérations difficiles lui furent réservées. Elle seule osait attaquer les rebelles dans leurs retranchements; sans elle les armées impériales, procédant selon leur tactique routinière, auraient avancé avec une lenteur désespérante, bloquant les ennemis, attendant que la famine ou la trahison lui eussent livré les positions, tout au plus les minant. Gordon épargna donc aux infortunés habitants du delta du Yang-tsé des années de misère ; en moins de deux ans il accomplit une œuvre qui en eût peut-être demandé dix aux seuls mandarins ; mais croire qu'avec une force dont l'effectif ne dépassa jamais 6.000 hommes, il détruisit une révolte qui comptait plusieurs

Digitized by Google

centaines de mille soldats, est un enfantillage. La révolte était condamnée, les impériaux en auraient eu raison sans aide, ils y eussent consacré des années, mais le temps ne compte pas pour les Orientaux.

Gordon fit preuve pendant ces deux années de talents militaires de premier ordre. On ne peut le comparer aux grands maîtres en l'art de la guerre puisqu'il n'eut à conduire que quelques régiments, et à combattre que contre des bandes, braves sans doute, mais indisciplinées et généralement incapables de toute offensive. Il employa contre elles la stratégie et la tactique qui convenaient ; ses plans furent proportionnés aux ennemis qu'il avait à vaincre, et on est autorisé à penser que, si la destinée lui eût attribué un grand rôle dans un conflit européen, il eût su se maintenir à la hauteur de sa réputation. En tout cas, si l'on ne peut préjuger sa valeur de manœuvrier, ses campagnes de Chine montrent qu'il possédait des qualités précieuses, indispensables même, aux meneurs d'hommes. Par son énergie, sa fermeté, il maintint dans l'ordre un corps hétérogène, composé de mercenaires sans patriotisme, commandé par des officiers pour la plupart sans instruction théorique, dépourvus de fidélité, souvent de moralité, pour qui la guerre n'était qu'un moyen de s'enrichir. Par son courage, sa justice, sa bonté, il se fit adorer de tous. Les peuples délivrés bénissaient son nom ; ses soldats l'auraient suivi en enfer ; les hauts mandarins qui l'avaient jalousé et redouté si longtemps, éprouvaient pour lui une confiance sans borne que le temps et la séparation ne devaient pas détruire.

Il apprit aux chefs de la race jaune à connaître un

Digitized by Google

type d'Européen qu'ils ignoraient encore. Jusqu'alors les lettrés n'avaient guère vu que des diplomates, des militaires obéissant strictement à la politique toujours égoïste de leurs gouvernements, ou des aventuriers, des intrigants, rebus de l'Europe et de l'Amérique, venus pour pêcher dans les eaux troubles de l'Orient. Ils furent d'abord surpris, gênés presque, en présence d'un individu chez lequel ils ne trouvaient ni ambition ni avarice ; longtemps ils se demandèrent, inquiets, ce que leur réservait ce personnage énigmatique dans le cœur duquel ils ne découvraient que des sentiments si beaux qu'ils ne pouvaient les croire vrais. L'expérience leur prouva que Gordon pratiquait des vertus qu'ils ne connaissaient encore que de nom, et que seul son devoir de chrétien lui dictait sa conduite. Etonnés, ils furent conquis par cette âme magnanime, et de ce jour leur mépris pour les diables étrangers dut diminuer avec la certitude qu'il y avait parmi ceux-ci des gens que Confucius et leurs autres sages auraient aimés, admirés. Ce ne fut pas un des moindres services rendus par Gordon à ses compatriotes, à la race blanche toute entière.

Quant aux rebelles, rien ne peint mieux leurs sentiments à son égard que la lettre suivante écrite par un de leurs chefs : « J'ai appris que Gordon souffrait amèrement des cruautés qu'il ne pouvait empêcher, et que son cœur se consumait à l'idée que dans votre heureuse et prospère patrie, au delà de l'Océan occidental, ces horreurs lui seraient attribuées. Il peut lui être doux de penser que, même parmi ceux qui seraient volontiers de ses amis mais qui sont forcés d'être ses

Digitized by Google

ennemis, on ne rejette pas sur lui le blâme d'événements qui échappent à son contrôle. Plût à Dieu que quelque indigne aventurier prenne le commandement, un de ceux que l'on peut tuer sans regret, au besoin égorger sans miséricorde. Souvent j'ai vu le mousquet mortel arraché des mains d'un misérable Anglais, attiré par l'amour du lucre dans nos rangs, et qui, derrière son abri, essayait de tuer Gordon qui s'exposait toujours avec témérité. Ce fut l'acte d'un chef, oui du Kan Wang lui-même (1). »

Les Taïpings auraient pu pourtant haïr celui dont la présence seule semblait présager la ruine de leur cause. A peine Gordon avait-il quitté l'armée qui assiégeait Nankin, que le Tien Wang, l'incarnation de Dieu, le frère du Christ, désespérant du triomphe, abandonna la lutte et se donna la mort en avalant des feuilles d'or. Ce suicide fastueux que les Romains de la décadence eussent envié à Hong-siu-tsuen, terminait une vie d'orgies. Depuis longtemps il avait renoncé à se tracasser des affaires de ce monde ; quand ses lieutenants lui faisaient des remontrances, il leur imposait superbement silence en affirmant que *Chanti*, le Seigneur suprême, ayant décidé que l'univers lui appartiendrait, il n'avait que faire de s'agiter. Il se renfermait dans son harem, au milieu de ses femmes et de ses concubines, ne paraissait jamais en public, ne donnait aucun signe d'existence que la condamnation à mort ou la disgrâce de ceux qui lui inspiraient crainte ou jalousie. Il était résolu à continuer son existence voluptueuse tant qu'elle serait possible, puis à la ter-

(1) *Gordon in China and the Soudan*, p. 119.

Digitized by Google

miner volontairement et à échapper ainsi aux supplices que lui réservaient les mandarins. Le 30 juin 1864, il jugea le moment venu de remonter au ciel.

Son fils adolescent le remplaça, mais l'empire de la grande paix touchait à ses derniers jours. Le 19 juillet, les impériaux mirent le feu à une énorme mine de 40.000 livres de poudre qui ouvrit au rempart une brèche de 150 pieds ; ils livrèrent en même temps un assaut général. Après une résistance désespérée, le Chung Wang, débordé par le nombre, fit sauter son palais, celui du Tien Wang, et, avec une poignée de désespérés, parvint à ouvrir un passage au jeune souverain jusqu'à la campagne. Le roi fidèle aurait pu fuir, mais, comme pour mériter son nom jusqu'au bout, il donna son cheval de guerre à son maître et tomba entre les mains des réguliers. Les mandarins parurent tout d'abord tentés d'épargner ce soldat magnanime ; ils le gardèrent en prison où il eut le temps d'écrire une sorte d'autobiographie, mais à la réflexion, ils furent saisis de la crainte de se voir éclipser un jour par le Chung Wang grâcié par la cour ; ils le firent exécuter le 9 août 1864. « C'était le chef le plus brave, écrivait Gordon à cette nouvelle, le plus capable, le plus entreprenant que les rebelles eussent. Il assista à plus de combats que tout autre wang, et s'y est toujours distingué. Sa présence dans les rangs des Taïpings équivalait à un renfort de 5.000 hommes, et était toujours signalée par la façon supérieure dont les rebelles résistaient. C'est le seul chef dont on doive regretter la mort ; les autres, ses collègues, n'étaient que de cruels bandits. »

Digitized by Google

Le Tien Wang ne tarda pas à suivre son lieutenant au supplice.

Après la prise de Nankin, la révolte expirait; quelques wangs échappés cherchaient à se maintenir dans les districts montagneux et difficiles, mais ils ne se distinguaient plus des pirates qui ont de tout temps prospéré dans l'empire, et qui à cette époque étendaient si loin leurs ravages sous le nom de *Nienfei*. Les mandarins tournaient leurs armes contre ces dernières bandes au moment où Gordon quittait la Chine.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE IV

L'Apôtre

Retour en Angleterre. — Sauvagerie et modestie. — Conversion. — Christianisme, fatalisme et besoin d'activité. — Caractère. — Physique. — Instruction. — Eloignement des femmes. — Affection pour les enfants. — Charité et bienfaisance. — Il est nommé chef du génie à Gravesend. — Sa maison transformée en asile. — Ses wangs. — *Membre de la commission de navigation des bouches du Danube. — Séjour à Galatz. — Il entre au service du khédive.*

Gordon s'embarqua le 25 novembre 1864 pour l'Angleterre où il arriva vers la fin de l'année. La renommée de ses exploits l'y avait précédé, et ses compatriotes s'apprêtaient à lui faire un accueil triomphal, à célébrer en lui un aventurier d'une espèce si rare, un condottiere qui ne s'était battu ni par ambition ni par amour du lucre (1). Ils allaient bientôt s'apercevoir qu'il ne voulait même pas de la gloire.

(1) *Times* du 4 août 1864.

Digitized by Google

Il prévoyait la réception qu'on lui réservait, et en annonçant son retour à sa mère, il ajoutait : « je ne désire pas qu'on le sache, ce serait un signal aux oisifs pour venir à Southampton ; et si les musiciens nocturnes (1) de la Noël sont ennuyeux, ceux-ci seraient pires. » Il parvint à échapper aux ovations tant redoutées, et se réfugia au foyer familial.

Nommé le 9 décembre compagnon de l'ordre royal du Bain, il n'avait pu éviter cet honneur, mais il entendait s'arrêter là, et refusa avec fermeté les invitations qui pleuvaient, car chacun souhaitait voir l'homme du jour, et surtout le produire. Cette conduite ne convenait pas au rôle de *lion* de la saison que certains avaient pensé lui attribuer ; promptement journalistes, mondains, badauds se découragèrent, et laissèrent dans son coin ce bourru incorrigible, aussi insensible aux avances des pairs qu'à celles des marchands de la City.

Ce n'était pas simple timidité, il voulait réellement le silence autour de son nom. Il avait envoyé de Chine à ses parents une sorte de journal illustré de la campagne, et les siens, très fiers de lui, n'avaient su, malgré ses recommandations, résister au plaisir de le communiquer à quelques amis. Un des membres du cabinet, informé de l'existence de ce cahier, se montra curieux de le lire ; on le lui prêta sans difficulté. Le ministre, intéressé par le récit de cette lutte épique, estima que d'autres aimeraient à le connaître, et chargea un éditeur de l'imprimer. Un beau jour Gordon s'enquiert de

(1) *The waits*, lettre du 17 novembre 1864.

Digitized by Google

son *diary*, apprend qui le détient, le sort qu'on lui prépare. Tout autre eût tenu la chose pour honorable, pour flatteuse, lui point ; il entre dans une violente colère, et, sans hésiter, part à la recherche de l'homme d'état. Il ne le rencontre pas, mais découvre l'adresse de l'imprimeur, y court, exige la restitution immédiate du manuscrit, la destruction des planches déjà prêtes, remporte ses papiers, et, pour plus de sûreté, s'empresse de déchirer ce document précieux que l'histoire regrette, et que remplace mal le journal paru (1) plus tard dans lequel il a pris soin de supprimer presque tous les détails le concernant.

On pourrait citer un autre trait du même genre et de la même époque : un auteur, pénétré du désir de raconter la guerre contre les Taïpings, demanda à Gordon l'autorisation d'écrire en quelque sorte sous sa dictée. Le colonel, qui n'y entendait pas malice, y consentit, et l'ouvrage prenait déjà tournure quand il souhaita en prendre connaissance, et, s'apercevant que l'historien ne perdait pas une occasion de le vanter, il se mit froidement à arracher toutes les pages où on le louait, celles même où il était simplement trop en vue, au grand désespoir de l'écrivain.

Cette modestie exceptionnelle, exagérée, s'explique par la transformation subie vers ce même temps par son esprit qui venait de trouver son chemin de Damas.

(1) *Général Gordon's Private Diary of his Exploits in China amplified* by S. Mossman, London, 1885 ; *Gordon's Diary of the Taeping rebellion edited* by A. E. Hake, London, 1890 ; *Events in the Taeping rebellion* by A. E. Hake, London, 1891.

Digitized by Google

Gordon avait toujours été un chrétien pratiquant, mais à partir de ce moment il devint un véritable apôtre. Ses biographes anglais les plus autorisés (1) n'indiquent aucun événement marquant de sa vie pour expliquer sa conversion, si toutefois on peut appeler conversion le changement qui, d'un fidèle de l'église établie, fit une sorte d'illuminé, de chef de secte. Nous n'en trouvons pas trace non plus dans sa correspondance, même dans ses lettres à sa sœur préférée Miss Augusta Gordon, si ce n'est en mars 1862 au moment de sa petite vérole, maladie qui, dit-il le rapprocha de son Sauveur (2). Les horreurs de toutes sortes vues en Chine l'amenèrent certainement à réfléchir sur les malheurs de l'humanité et à méditer les fins de la vie ; mais, si nous en croyons son propre témoignage rapporté par un de ses amis (3), ce fut la mort de son père, survenue peu de mois après son retour en Angleterre, qui causa la crise décisive. Suivons la transformation qui en fut le fruit dans sa correspondance, en particulier dans les lettres adressées à sa sœur, devenue sa confidente et son disciple, dans un petit ouvrage (4) composé plus tard et que ses amis publièrent presque au moment où il tombait sous les coups

(1) En particulier son frère sir Henry Gordon, son parent M. A. E. Hake, son témoin testamentaire, M. Démetrius C. Boulger.

(2) Lettre du 15 mars 1862.

(3) V. Lettre de M. E. A. Maund à Miss Augusta Gordon, Londres, 30 janvier 1888 : « Le jour de son départ (pour Khartoum), votre frère me raconta comment sa vie spirituelle avait été changée par les sentiments qu'il avait éprouvés au lit de mort de son père. »

(4) *Réflections in Palestine.*

Digitized by Google

des derviches, et enfin dans l'essai biographique (1) d'un pasteur qui avait eu l'occasion de le bien connaître.

Gordon se convainquit par une étude approfondie et suivie de la Bible, des Pères, et surtout de saint Paul qu'il cite souvent, que l'enseignement de l'Eglise est erroné. Son premier travail fut de faire table rase de tout ce qu'on lui avait appris. Fréquemment il revient sur ce point (2), regrette l'éducation reçue, et attaque principalement l'idée communément admise qu'on ne peut être sauvé que par ses œuvres. On s'attend après cela à voir paraître la fameuse doctrine de la grâce, mais Gordon n'est pas un disciple de Calvin ou de Jansénius. Il considère l'homme comme composé de deux éléments opposés et contradictoires : le corps et l'âme, la chair et l'esprit. Le premier, corruptible, est la source de tous les péchés ; l'âme immortelle, émanation de la divinité, ne saurait périr ; venant de Dieu, elle retournera à Dieu ; d'ailleurs le Christ étant mort pour tous les hommes, le Seigneur pardonnera à tous, quelles que soient leurs fautes, par amour pour son Fils (3).

Ce n'est pas sur ce point seulement qu'il s'éloigne de l'orthodoxie chrétienne : il croit à une préexistence de l'âme, à une suite de vies pendant lesquelles nous tendrons toujours vers la perfection sans jamais l'atteindre. Enfin, conséquence naturelle de sa foi dans le salut

(1) *Charles-Georges Gordon, a sketch* by Rev. R. H. Barnes.

(2) En particulier lettres du 3 décembre 1877 et du 15 novembre 1878.

(3) Lettres du 12 juin 1866, du 30 décembre 1870, du 13 octobre et du 15 novembre 1878, etc.

Digitized by Google

universel, il repousse avec une énergie inlassable la doctrine du libre arbitre : tous les événements passés, présents ou futurs sont *écrits* ; quoi que nous fassions nous ne pouvons changer le cours de nos destinées. Son fatalisme (1) est absolu ; nous ne sommes que des pantins dans les mains du créateur, qui se sert de nous sans qu'aucun lui soit nécessaire. Dieu, dans sa sagesse, a décrété, de toute éternité, le bien et le mal, ou plutôt ce que nous appelons le mal parce que nous ignorons les voies du Tout Puissant. Nous sommes tous égaux devant lui, tous pécheurs rachetés par le Christ, et à ses yeux la malheureuse négresse qui meurt de faim et de misère dans le Soudan compte autant que la reine Elisabeth dont les Anglais sont si fiers.

Gordon se rapproche donc beaucoup du fatalisme oriental, et on pourrait penser qu'il a subi l'influence des milieux où il a vécu, si nous ne trouvions ces idées en germe dans ses premières lettres, même dans celles écrites de Crimée alors qu'il n'était qu'un jeune lieutenant, supérieur sans doute à la majorité de ses camarades, mais cependant d'un état d'esprit très voisin encore.

Avec ces théories si arrêtées, il semble que l'idéal de Gordon eût été la vie du fakir absorbé dans son rêve et attendant patiemment la mort, sans faire un geste pour la hâter ou l'éviter. Heureusement que son tempérament éminemment actif le sauva des exagérations où eussent pu l'entraîner ses croyances. L'oisiveté,

(1) Spécialement lettres des 9 novembre 1873, 3 août 1874, 5 octobre 1874, 17 septembre, 23 octobre et 28 octobre 1877, 13 octobre 1878, 11 janvier 1881, 16 juin 1882, 3 mars, 26 avril et 1er octobre 1883.

Digitized by Google

l'inaction lui étaient insupportables, au point qu'il ne pouvait admettre que l'existence bienheureuse qu'il espérait de la bonté de son créateur, fût faite de perpétuelle extase. « Sans compter l'absence de souci et de péché, le monde futur doit être beaucoup plus amusant, plus attrayant, plus désirable que celui-ci. On l'a quelquefois peint à notre esprit comme un lieu de continuelles actions de grâce, et, quoique nous ne puissions pas le dire, cependant il nous est impossible de ne pas sentir ques'il en est ainsi ce sera monotone. Ce doit être une vie d'activité, car le bonheur est dans l'activité ; la mort est la cessation du mouvement, la vie est faite de mouvement. » (1).

Comment concilie-t-il ce besoin insatiable d'occupation avec sa foi absolue dans le déterminisme divin ? Voici la solution qu'il indique dans une lettre (2) à sa sœur : « C'est chose délicieuse que d'être fataliste ; non pas dans le sens où ce mot est généralement employé, mais admettre que *lorsque les évènements sont arrivés, et non avant*, Dieu en a ainsi ordonné pour quelque sage raison ; *tous* les événements, pas seulement les grands, mais toutes les circonstances de la vie — et c'est ce que signifient pour moi les mots : vous êtes morts. — Nous n'avons rien de plus à faire, lorsque le rouleau des événements est déroulé, que de les accepter comme étant pour le mieux ; mais avant qu'il soit déroulé, c'est une autre affaire, car vous ne pouvez

(1) Lettre du 2 septembre 1876.

(2) La date en est perdue ; Gordon écrivait d'habitude sur des feuilles volantes qu'il collait ensuite ensemble, ce qui explique quelques lettres incomplètes.

Digitized by Google

dire : je resterai tranquille et j'attendrai les événements. »

Tout cela ne paraît peut-être pas très logique, mais Gordon n'est ni un philosophe, ni un théologien, et nous n'avons qu'à rechercher l'influence de ses croyances sur son caractère et sa conduite. Son fatalisme l'amena à accepter l'existence telle qu'elle se présentait, à agir selon sa conscience et son jugement sans se soucier des conséquences de ses actions, et à recevoir les tâches les plus ingrates, les plus difficiles comme émanant de la Providence. Ne nous préoccupons pas de l'avenir, laissons faire Dieu, telle est sa conclusion perpétuelle ; et il affiche sur les murs de sa chambre de Southampton cette sentence qu'il ne se lasse de répéter : « Oh ! ne te demande pas comment tu supporteras — le fardeau de demain ; à chaque jour suffisent ses peines, — ses maux, ses soucis ; — Dieu accorde chemin faisant — la force quotidiennement nécessaire. » Aussi quand, dans le cours d'une vie très agitée et des mieux remplies, il lui arrivera de concevoir des projets, il aura toujours soin d'ajouter une phrase, qui revient sous sa plume comme un refrain : *Deo volente,* si Dieu le veut.

Ainsi pour Gordon le secret de la sagesse humaine est dans ces mots : ayons confiance dans le Tout Puissant, apprenons à être contents dans nos pires épreuves (1), car elles nous viennent, comme nos joies, de Dieu, de Dieu qui est amour, non seulement amour,

(1) Lettres des 28 décembre 1870, 9 novembre 1873, 26 février, 14 mars et 3 août 1874, etc.

Digitized by Google

mais l'amour même (1). Voilà la vraie religion. Inutile d'être sans cesse à l'église, d'assister à des offices interminables; étudions les Ecritures, fuyons le scandale, évitons la médisance, assistons les malades, et surtout prions avec ferveur, nous arriverons à la perfection du chrétien ; tout le reste n'est que du *pharisaïsme* et de l'hypocrisie (2). C'est de pharisiens qu'il traite la plupart des pasteurs de toutes les églises; il leur reproche leur esprit étroit, leur doctrine de la justification par les œuvres, la prétention d'être chacun dans sa chapelle, seul détenteur de la vérité en dehors de laquelle point de salut. Ne faites partie d'aucune secte, recommande-t-il à sa sœur, et suivez l'Evangile (3). Pour lui il est, ou il veut être, plein d'indulgence pour les gens de bonne foi de tous les partis, même pour les catholiques dont il ne peut s'empêcher d'admirer les missionnaires qu'il a vus en Chine et qu'il trouve très supérieurs à leurs rivaux. « Pour le dévouement et le renoncement à soi-même l'église romaine catholique est en avance sur notre protestantisme contemporain. (4) » Il ne se soucie pas des différences entre les confessions, et un jour il se déclare prêt à recevoir la communion des mains de tous les ministres du culte, qu'ils appar-

(1) Lettres du 12 juin 1866 et 13 décembre 1870.

(2) Lettres des 30 décembre 1870, 14 mai 1875, 25 juin 1877, 15 novembre 1878, 23 avril et 11 juillet 1883.

(3) Lettre du 30 décembre 1870.

(4) Lettre du 5 janvier 1878. On voit que malgré les témoignages d'estime et d'admiration des évêques les plus éminents de l'église anglicane, dont quelques-uns sont cités par le Rev. Barnes dans son ouvrage, *Ch. G. Gordon, a Sketch*, p. 31-33, Gordon appartenait plutôt à la Chrétienté toute entière, de même qu'il fut plus le soldat de l'humanité que celui de l'Angleterre.

Digitized by Google

tiennent à l'église épiscopale, à l'église presbytérienne, à l'église grecque ou à l'église catholique (1). Enfin il va jusqu'à répéter qu'un musulman de bonne foi vaut mieux qu'un mauvais chrétien.

Il se reconnaît très loin de la perfection rêvée : s'il étudie avec assiduité l'Ancien et le Nouveau Testament, s'il prie sans cesse pour ses amis et surtout pour ses ennemis, il ne peut toujours dompter son caractère emporté, ni se débarrasser d'un certain penchant à la médisance. Continuellement il péche, se repent, retombe. C'est principalement dans les fêtes, les réceptions, les dîners, qu'il se sent exposé. Aussi, comme il déteste le monde et ses plaisirs ! Presque à chaque page de sa correspondance nous trouvons des récriminations contre les oisifs qui ne savent se suffire, et qui ont besoin des autres pour se distraire.

Là-dessus on pourrait s'imaginer un de ces puritains du XVIIe siècle, d'aspect rébarbatif, d'abord difficile ; ceux qui l'ont connu ont été frappés de sa bienveillance et de sa bonté. Rien chez lui de renfermé, de repoussant. Mince et en apparence de complexion délicate, il s'était voûté de très bonne heure et semblait plus petit que la moyenne bien qu'il eût environ 1 m. 74 centimètres (2) ; il ne tenait pas en place, s'agitait, marchait sans trêve, fumait cigarette après cigarette. M. Joseph Reinach, compagnon d'une traversée entre Alexandrie et Naples en janvier 1880, nous le

(1) Lettre du 18 mai 1881.

(2) Il n'a jamais été mesuré, mais M. Boulger, après enquête auprès de ses tailleurs, évalue sa taille à 5 pieds 9 pouces.

Digitized by Google

dépeint ainsi (1) : « C'était alors un homme d'une quarantaine d'années, de taille moyenne, très maigre, la démarche inquiète, les yeux très doux, vagues, comme perdus dans un monde lointain de pensées, le teint haut en couleur, de ce bronze rouge que donne la *complexion brique* des Anglais quand elle a été dorée par le soleil des tropiques. »

Sa personne et son visage n'attiraient pas sur le champ l'attention ; pourtant lorsqu'il s'animait ses yeux d'un bleu presque trop clair s'allumaient d'une flamme particulière. Ses compatriotes qui l'ont décrit, insistent sur ce regard acéré qui, selon l'expression d'un Soudanais, perçait jusqu'au plus profond de l'âme ; et il est certain qu'alors sur ces traits effacés, encadrés de cheveux bruns ondulés, de moustache et de favoris de la même nuance, on lisait l'expression d'une volonté tenace, adoucie par la grande bonté que trahissait une voix ensorcelante. Tel était l'homme physique dès la campagne de Chine, tel il resta pendant toute sa vie sans grand changement, car, si à l'époque de son départ pour Khartoum les soucis avaient tracé de nombreuses rides sur son front, ses cheveux n'avaient pas blanchi, ses yeux étaient toujours aussi limpides, sa voix aussi douce.

Au moral il était remarquablement franc, assez violent et passablement entêté, si bien que ceux qui avaient le plus d'influence sur lui, sa mère, sa sœur Augusta, son frère sir Henry, devaient user de diploma-

(1) *Revue politique et littéraire*, numéro du 15 février 1884 : *Gordon Pacha, Notes de voyage.*

Digitized by Google

tie pour lui faire suivre leurs avis. Très attaché à sa famille, il se montra pendant sa jeunesse soucieux d'éviter des dépenses qui en eussent grevé le modeste budget, et imposé des privations à ses sœurs. Son instruction, assez médiocre, ne le distinguait pas de ses camarades, et, malgré son goût pour l'étude, comme il s'attacha particulièrement à la lecture de la Bible et des livres d'exégèse, il ne l'augmenta pas considérablement. Il avait néanmoins une certaine connaissance des classiques de son pays, pratiquait les grands écrivains de l'antiquité, surtout Homère qu'il emporta au Soudan (1), cultivait assidûment les philosophes de l'école stoïcienne, Epictète et Marc Aurèle en première ligne ; plus d'une fois il envoya des exemplaires des Pensées de ce dernier traduites par Long à ses amis (2), et souvent dans ses aphorismes chrétiens il semble s'inspirer de lui (3).

Les femmes jouèrent un rôle insignifiant dans son existence. Pendant sa jeunesse et jusqu'à l'expédition de Chine, il n'était pas insensible à la beauté, et en voyant le changement survenu à cette époque, on a cru à un chagrin d'amour caché qui aurait modifié son esprit, son caractère. On ne trouve pas trace d'événements de cette sorte dans sa correspondance, et le plus

(1) Lettre du 23 septembre 1877.

(2) *A sketch*, p. 22.

(3) Ne reconnait-on pas Gordon dans des sentences comme celle-ci : « Ce qui arrive à un chacun lui est ordonné comme propre et répondant à sa destinée ». « Accommode-toi aux affaires que ta destinée te présente, et pour les hommes auxquels ta fortune t'a conjoint, aime les véritablement ? » *Pensées morales de Marc Antonin, empereur*. Paris, chez Nicolas Le Gros, MDCLXXXI, livres V et VI.

Digitized by Google

complet, le mieux renseigné de ses biographes nous assure que ce bruit était sans fondement (1). Il en vint à considérer le célibat comme une grande grâce qui lui facilitait le renoncement complet aux choses d'ici bas, le rapprochait de Dieu (2). Son horreur du mariage s'explique aussi par son ignorance des femmes ; ses longs séjours en Orient, sa sauvagerie en Angleterre l'empêchèrent de se familiariser avec elles, il conserva toujours à leur égard une certaine méfiance, une espèce de crainte, et on a constaté qu'il était gêné dans leur société (3).

Il aimait surtout les simples, les enfants, peut-être par esprit chrétien, mais aussi par générosité d'un cœur qui chercha partout des faibles à secourir, des opprimés à délivrer, non seulement dans les régions dévastées par les Taïpings ou les marchands d'esclaves, mais même en Angleterre. Les années qu'il y passa à son retour de Chine, et qu'il appelait les plus heureuses de sa vie, sont caractéristiques à cet égard.

Sa haine du monde et du bruit l'avait promptement fait oublier de ses compatriotes, aussi ne doit-on pas s'étonner si le gouvernement britannique, négligeant des talents déployés si loin, les recommandations du prince Koung et de sir Fred. Bruce, ne trouva pour l'ancien général de l'*armée toujours victorieuse* qu'un emploi très ordinaire : le 1er septembre 1865 il fut nommé chef de génie à Gravesend, et chargé de la construction des forts destinés à défendre l'embouchure de la Tamise. Il

(1) *Life of Gordon* by Démètrius C. Boulger, I, p. 43-44.
(2 Lettre des 27 juin et 29 août 1875 et 11 juillet 1883.
(3) *Ch. G. Gordon, a sketch*, p. 8.

Digitized by Google

désapprouvait le plan adopté, et ne cacha pas son avis; on lui donna plus tard raison, en attendant il dut se soumettre. Il remplit ses fonctions (1) avec le zèle et la conscience qu'il apportait à toute chose; pendant son service, qui commençait à 8 heures du matin pour finir à 2 heures de l'après-midi, il ne cessait de travailler, communiquait son ardeur à tous ses subordonnés; quand il les voyait faiblir à la tâche il avait coutume de les stimuler ainsi : « Voilà cinq minutes de passées, et rien n'est encore fait. Vous ne retrouverez jamais ce temps perdu ». Il obtint des résultats satisfaisants, fit régner sur ses chantiers une activité remarquable.

Ses devoirs professionnels ne lui prenaient qu'une petite partie de la journée, il consacrait le reste à ce qu'il considérait comme ses devoirs de chrétien. Il avait une grande maison attenant à un beau jardin, il trouva moyen de remplir l'une et d'utiliser l'autre. Il recueillit les enfants que la misère de leurs parents ou l'absence de famille laissaient dans le ruisseau, les vêtit, les nourrit, les logea, les instruisit. Leur nombre augmenta rapidement dans des proportions considérables, il fournit plus de cent costumes en une année, et acheta des chaussures à la grosse. Comme il n'avait pour toute fortune que sa solde, ses ressources étaient limitées; mais, tout en veillant avec un soin jaloux à conserver un extérieur convenable, aucun sacrifice ne lui coûtait pour ses chers pupilles qu'il nommait plaisamment ses rois, ses *wangs*; s'il ne leur assurait pas un luxe

(1) Voir dans le numéro d'avril 1885 du *Nineteenth Century* l'article de M. Arthur Stannard.

Digitized by Google

qu'il tenait d'ailleurs pour inutile et funeste, il leur donnait le nécessaire. Ceux qu'il ne pouvait garder chez lui, il les réunissait le soir à l'école gratuite, où il essayait d'inculquer aux jeunes déshérités quelques-unes des notions les plus indispensables ; il insistait naturellement sur l'instruction religieuse et l'enseignement de la géographie. Il se préoccupait aussi de les distraire : un jour il les envoya à ses frais visiter le jardin zoologique de Londres. Quand ses élèves étaient assez forts pour se lancer dans la vie, il les casait de préférence dans la marine ou aux colonies qu'il considérait comme les intérêts capitaux de son pays. Une fois partis, sa pensée les suivait sans cesse, et on a souvent raconté qu'il avait chez lui des cartes sur lesquelles des épingles marquaient les points du globe où séjournaient les anciens wangs. Certes il eut souvent affaire à des ingrats, beaucoup disparurent sans plus de nouvelles, d'autres revinrent penauds et déguenillés à la maison qu'ils avaient quittée en cachette. Jamais Gordon ne se lassa, il appliquait les préceptes de son cher Marc Aurèle : « Quelqu'un tombe-t-il en faute ? Apprends-lui à mieux faire, et souviens-toi que la douceur et l'humanité t'ont été données pour cette occasion (1) ». D'ailleurs beaucoup aussi prospérèrent, et presque tous conservèrent un souvenir reconnaissant de ses bontés ; nous n'en voulons pour preuve que celui qui vint demander à sir Henry Gordon (2) de participer pour vingt-cinq livres aux frais du monument qu'on projetait d'élever au héros mort.

(1) *Pensées Morales.* Livre IX § VIII.

(2) *Events in the Life of C. G. Gordon*, p. 103.

Digitized by Google

Si Gordon préférait les enfants, il ne négligeait pas pour cela les autres malheureux. Il visitait les malades, remplaçait au besoin le clergyman au chevet des mourants, soutenait de son mieux les miséreux de toute espèce. Il confia la clé de son jardin à des vieillards et à des convalescents, plus tard il le leur partagea même, et les pauvres y eurent chacun leur carré où ils cultivaient quelques légumes et quelques fleurs.

C'était un singulier chef du génie que l'on avait là, mais si on s'étonnait de voir celui qu'on appelait Gordon le Chinois, comme on eût dit Scipion l'Africain, transformé en une sorte d'apôtre laïc, tour à tour maître d'école, commentateur de la Bible, consolateur des moribonds et des affligés, on l'admirait, on l'aimait chaque jour davantage. Pourtant, satisfait de l'approbation de sa conscience, il cachait de son mieux ses belles actions : la guerre de sécession ayant ruiné l'industrie du coton, les usines du Lancastershire se fermèrent et les ouvriers furent réduits à la famine. Gordon désirait contribuer de son obole au soulagement de ces infortunés, malheureusement ses clients de Gravesend absorbaient et au-delà ses ressources; il se souvint alors d'une médaille d'or, don de l'impératrice de Chine, médaille qui portait une inscription flatteuse et à laquelle il tenait beaucoup. Il la condamna, peut-être avec le secret désir de mortifier ce léger orgueil si naturel, qui lui semblait coupable cependant. Après l'avoir rendue méconnaissable, il l'envoya sans se faire connaître à un pasteur chargé de recueillir des souscriptions pour les ouvriers sans travail. Longtemps après, et par hasard, on apprit cette histoire, mais le sacrifice

Digitized by Google

avait été très pénible à Gordon, qui en fit une sorte de symbole, et s'écria souvent : « Donnez, donnez votre médaille ! »

Il passa six années entières à Gravesend, oublié et heureux. Pourtant par instant le repos lui pesait, et lorsqu'il fut question d'organiser une colonne pour aller punir le négus Théodoros, il demanda à en faire partie, en vain car l'armée des Indes fournit seule le corps expéditionnaire.

Il eut une autre occasion de reprendre un service plus actif que celui qu'il dirigeait : un de ses homonymes, sir William Gordon, avait conçu une grande admiration pour le jeune héros qui honorait son clan et qu'il avait connu en Crimée. Nommé commandant en chef de l'armée d'Ecosse, sir William pressa très vivement le colonel d'accepter les fonctions d'aide de camp. Gordon savait mal repousser les prières de ses amis ; il accepta, et en eut bientôt un profond regret parce que la situation ne convenait pas à l'indépendance de son caractère. Sir William l'apprit, et lui rendit sa parole en exigeant seulement comme compensation que le colonel vint le voir dans sa nouvelle résidence. Ce sir William survécut peu à cette visite, et par son testament attribua des legs importants à son ami, qui, sans fortune personnelle cependant, n'accepta qu'un modeste service à thé, destiné à payer plus tard, disait-il, les frais de ses funérailles. Naturellement cette argenterie eut le sort de la médaille de l'impératrice de Chine, et quand Charles Gordon mourut on n'en trouva plus trace.

L'exposition de Paris de 1867 éloigna Gordon de

Digitized by Google

Gravesend pendant quelques semaines : envoyé en qualité de membre du jury, les splendeurs de l'époque la plus brillante de l'Empire ne l'éblouirent pas, et au retour il écrivait à sa sœur que l'exposition n'était pas plus curieuse que toute autre cérémonie du même genre, et que cela ne valait pas la peine d'en parler.

Dans sa thébaïde les événements extérieurs ne lui échappaient pas, il y cherchait surtout des enseignements religieux. Nous le voyons philosopher sur la chute de Rosas, le terrible dictateur de Buenos-Ayres, alors réfugié en Angleterre, et encourager sa sœur à lui envoyer une Bible où ce vaincu trouvera la consolation, et peut-être aussi la conversion. La guerre de 1870 lui arrache ces mots : « Les gens qui ont des fils et des maris à l'armée se tournent vers Dieu, maintenant que l'inquiétude est venue. Ils savent qu'Il dirige les balles et que Lui seul commande. Tous les hommes ont cette croyance au fond du cœur », et quelques autres développements de son fatalisme.

Son séjour à Gravesend touchait à sa fin : le 1er octobre 1871 son gouvernement le nomma membre de la commission internationale chargée de surveiller la navigation des bouches du Danube. Il devait résider à Galatz avec un traitement de 50.000 fr. Son départ fut considéré comme une calamité par le petit troupeau d'orphelins, d'infirmes, de vieillards qu'il soutenait ; il s'en sépara avec émotion, avec chagrin, et donna à l'école gratuite du soir, la *Ragged School* (1) les bannières conquises sur les Taïpings qu'on y conserve

(1) Mot à mot l'école déguenillée.

Digitized by Google

encore. La presse locale, se faisant l'interprète de la population, déclara avec emphase, mais non sans raison, que sa charité n'était que charité, qu'elle avait sa source dans une profonde philanthropie et dans une grande bonté de cœur, mais qu'elle craignait le bruit et la lumière, et qu'elle était comme la pluie nocturne dont on ne s'aperçoit le lendemain qu'à l'éclat plus grand des fleurs.

A Galatz ses fonctions ne satisfirent pas son besoin d'activité, la contrée, vieille connaissance, ne l'intéressait plus, et il eut bien vite assez de sa sinécure ; ce qui se traduisit d'abord par des regrets du pays natal : « comme j'aime l'Angleterre, quand j'en suis hors. » Il chercha un emploi aux colonies, et il fut sérieusement question de lui pour commander l'expédition contre les Achantis, mais on lui préféra sir Garnet Wolseley.

Dans le courant de 1872 il alla en Crimée avec sir John Adye pour y inspecter les tombes des soldats morts pendant la guerre dans laquelle il avait fait ses premières armes. Au retour il obtint un congé ; en traversant Constantinople, on le présenta à Nubar pacha. Le ministre égyptien pensa que Gordon le Chinois pourrait rendre des services sur les bords du Nil, et le sonda à ce sujet. Gordon, décidé à ne rien refuser à la destinée dans laquelle il voyait la main de la Providence, se déclara prêt à s'enrôler sous les drapeaux khédiviaux, puis gagna l'Angleterre. Il fit une courte visite à Gravesend ; il assista en janvier 1873 aux funérailles de Napoléon III qu'il appelait un brave homme sans principes (1) ; mais son séjour fut attristé par la mort de son

(1) A kind-hearted unprincipled man.

Digitized by Google

plus jeune frère et surtout par la maladie de sa mère, atteinte de paralysie et tombée en enfance.

Il n'entendit plus parler de Nubar et d'Ismaïl pendant des mois et il avait regagné Galatz, quand, à la fin de septembre 1873, le khédive lui fit offrir la place de sir Samuel Baker, gouverneur de *l'Equatoria*. « Les événements arrivent selon la volonté de Dieu » s'écria-t-il (1) et il accepta avec l'autorisation de son gouvernement.

Promu colonel dans l'armée anglaise le 16 février 1872, il était *regimental major* du génie depuis le 5 juillet de la même année.

(1) Lettre du 9 novembre 1873.

Digitized by Google

CHAPITRE V

L'Equatoria

La conquête du Soudan. — Le commerce du Nil Blanc, la traite. — Zubehr. — Mission de Sir Samuel White Baker et annexion des provinces équatoriales. — Gordon, successeur de Baker, n'accepte que le cinquième du traitement offert. — Premières désillusions. — Voyage. — Ismaïl pacha Eyoub, gouverneur général du Soudan. — Arrivée à Gondokoro. — Retour à la rencontre du convoi. — Brouille avec Ismaïl Eyoub. — Premières opérations contre les traitants, Abou Saoud. — Pacification des tribus. — Transport d'un vapeur en amont des chutes de Foula. — La santé de Gordon ébranlée. — Sa vie dans l'Équatoria. — Ses boutades contre les philantropes, les géographes. — Injustice du khédive à son égard. — Expédition infructueuse dans l'Ounyoro. — Négociations avec le roi de l'Ouganda. — Le docteur Emin. — Gordon part.

La province confiée à Gordon, l'Équatoria, était une acquisition récente de l'Égypte. Quand Méhémet-Ali

Digitized by Google

éleva son empire sur les ruines de la puissance des mameluks, la frontière méridionale longeait le désert qui s'étend en amont de Ouadi-Halfa ; au delà régnaient de petits souverains, sultans de Sennaar, du Darfour, à côté de nombreuses tribus indépendantes sous leurs cheiks. L'ambitieux Arnaute convoita bientôt le Soudan que l'on croyait riche en mines de toutes sortes, qui produisait la gomme, le maïs, l'ivoire, les plumes d'autruche, les esclaves, et dont la population belliqueuse fournirait un précieux contingent aux armées du vice-roi auxquelles les fellahs n'offraient que des éléments très inférieurs. Il en confia la conquête à ses fils et à son gendre, le cruel Defterdar, et, en 1819, la vallée du Nil et le Kordofan furent soumis. Par le firman du 13 février 1841, le Sultan, commandeur des croyants, confirma à Méhémet-Ali, simple vice-roi turc, le gouvernement de la Nubie, du Darfour, du Kordofan et du Sennaar, dont une grande partie ne reconnaissait pas l'autorité du Padischah. Malgré cette annexion nominale, la domination égyptienne ne dépassait pas la vallée du fleuve et s'arrêtait sur le fleuve lui-même près du confluent du Nil Blanc et du Nil Bleu, point où le conquérant avait bâti dans une admirable position stratégique, politique, commerciale, la nouvelle capitale du Soudan : Khartoum.

La marche vers l'équateur, suspendue sous Abbas Pacha et sous Saïd Pacha, reprit avec Ismaïl, fils du fameux Ibrahim, qui succéda, en 1862, à son oncle Saïd, et fut confirmé dans le gouvernement héréditaire de l'Égypte « avec les territoires qui y sont annexés et qui en dépendent, et avec les caïmakanies de Souakim

Digitized by Google

et de Massaouah » par le firman du 27 mai 1866. Ce prince, ancien élève de Saint-Cyr, était atteint de mégalomanie. Il voulait devenir un grand monarque célèbre dans la paix et la guerre, et rêvait l'annexion des sources du Nil, ambition naturelle puisque la vie de l'Égypte dépend du fleuve et de la régularité de ses inondations, et que le maître du delta ne peut, sans danger grave, laisser à une autre puissance les réservoirs qui versent l'existence même à son pays. Le moment était favorable : Speke et Grant avaient découvert, en 1862, le lac *Victoria Nyanza*, et en 1863 sir Samuel White Baker, le lac *Albert Nyanza*.

Malheureusement les progrès des explorateurs et l'extension subséquente du territoire égyptien eurent des conséquences terribles pour les infortunés habitants. La soif du lucre attira dans le Soudan, dès que le drapeau khédivial y flotta, des aventuriers européens en quête de fortune prompte et aisée ; ils crurent d'abord en trouver le moyen dans le commerce de l'ivoire et des plumes d'autruche, seuls produits d'une région peuplée de hordes sauvages ; mais ils flairèrent bientôt un article d'exportation, de transport beaucoup plus facile, et que l'anarchie des peuplades nègres leur fournissait en grande quantité et sans gros débours : les esclaves. Imitant les négriers leurs ancêtres, ils donnèrent à leur négoce un nom particulier, comme pour en dissimuler l'horreur, et ce qu'on avait appelé le commerce du bois d'ébène devint le trafic de *l'ivoire noir*. L'abolition de l'esclavage dans les colonies européennes des Indes occidentales et dans les états du sud de la grande république américaine avait sup-

Digitized by Google

primé des débouchés importants; mais l'Égypte était une porte ouverte sur le monde de l'Islam où l'esclavage restait légal, et où les harems réclamaient sans cesse femmes, serviteurs, eunuques. Les navires de guerre des puissances civilisées surveillaient assez étroitement les côtes de l'Afrique, le grand producteur, et l'Égypte limitrophe d'un côté des tribus noires de l'Équateur, et de l'autre de l'Asie dont ne la séparaient que quelques heures de navigation, devint le principal marché.

Les Européens durent pourtant se retirer devant la réprobation et l'hostilité de leurs compatriotes, mais leurs auxiliaires arabes les remplacèrent et le mal empira encore! Chaque année des bandes armées, parties de Khartoum centre de ce commerce, exploitaient de nouvelles régions dans la direction du Darfour, du Bahr-el-Ghazal, des lacs. Voici comment sir Samuel White Baker nous décrit leur façon de procéder : « Il y a deux espèces de négociants du Nil Blanc, ceux qui possèdent un capital, et les aventuriers sans le sou. Les gens des deux catégories opèrent de même, et on pourra juger des premiers d'après la conduite des seconds. Un homme sans ressource projette une expédition et emprunte dans ce but à 100 0/0 : il remboursera son créancier en ivoire estimé à moitié du prix du marché. S'étant ainsi procuré l'argent nécessaire, il loue plusieurs bateaux, et engage de 100 à 300 hommes, Arabes ou coquins de pays éloignés qui ont fui la justice dans l'obscurité de Khartoum. »

« Il achète des fusils et une grande quantité de munitions pour ses coupe-jarrets, et aussi quelques centaines de livres de verroterie. Son expédition de pirate

Digitized by Google

prête, il paie 5 mois d'avance à ses hommes sur le pied de 45 piastres (11 fr. 25) par mois, leur promet une solde mensuelle de 80 piastres pour le temps excédant cette période. Ses hommes reçoivent leurs avances, partie en numéraire, partie en cotonnades cotées à des prix exorbitants. Les flottilles partent vers décembre. Arrivée dans la localité choisie, la bande débarque et s'avance dans l'intérieur jusqu'au village de quelque chef nègre avec qui elle engage des relations d'amitié ! Charmé de ses nouveaux hôtes dont il connaît les armes puissantes, le roitelet veut profiter de leur présence pour attaquer un voisin, son ennemi. La troupe se met en route de nuit, sous la conduite de guerriers noirs, et bivouaque près de la malheureuse bourgade vouée à l'assaut une demi-heure avant le jour. Le moment venu, les négriers cernent en silence les habitations où tout dort, puis ouvrent le feu dans toutes les directions sur les huttes en paille, et lancent des volées de balles à travers les chaumes enflammés. Epouvantées, les infortunées victimes se précipitent hors de leurs demeures qui brûlent, on tue les hommes comme des faisans dans une battue, tandis qu'on enlève et entraîne les femmes et les enfants égarés au milieu du danger et de la confusion. Les troupeaux, encore dans leurs *kraals* ou *zéribas*, sont facilement pris et emmenés au milieu de la joie des vainqueurs. Les femmes et les enfants sont liés ensemble : les premières sont attachées à un instrument, appelé *chiba*, fait d'une branche fourchue, le cou de la prisonnière est passé dans la fourche et assuré par une pièce fixée en travers par derrière, tandis que les poignets sont

Digitized by Google

assujettis à la branche en avant du corps; les enfants, une corde au cou, sont attachés aux femmes; les captifs forment ainsi une chaîne humaine, et dans cet ordre on les met en route, avec le bétail conquis, vers le quartier général ».

« C'est le commencement de l'opération. S'il y a quelque ivoire dans les cases épargnées par le feu on l'enlève; un pillage général a lieu; les hommes du traitant creusent le sol des huttes pour y chercher les houes en fer, trésor le plus précieux des noirs qui le cachent ainsi généralement; les greniers vidés sont détruits; on coupe les mains des morts pour détacher plus aisément leurs bracelets de cuivre et de fer. Avec ce butin, les négriers retournent chez leur allié; ils ont harcelé et battu son ennemi, ce qui le réjouit; ils lui donnent 30 ou 40 têtes de bétail, ce qui le saoûle de joie, enfin le présent d'une jolie petite captive de 14 ans environ, compléte son bonheur ».

« Mais l'affaire n'est qu'amorcée : le nègre convoite le bétail, les traitants qui ont peut-être pris 2.000 têtes, désirent de l'ivoire, et bientôt les défenses font leur apparition; chaque jour on en échange contre des bestiaux : une dent d'éléphant pour une vache, marché profitable puisque les vaches ne coûtent rien. Une attaque ou *razzia* de ce genre amène généralement une querelle avec le chef noir, qui est à son tour pillé et assassiné par le traitant qui réduit en esclavage ses femmes et ses enfants ».

« Une bonne saison, pour une troupe de 150 hommes, produit environ 200 *kantars* d'ivoire qui, rendus à Khartoum, valent 100.000 francs ».

Digitized by Google

« Les hommes étant payés en esclaves leurs gages ne coûtent rien, et il reste au traitant un surplus de 4 à 500 captifs d'un prix moyen de 125 à 150 francs ».

« Le traitant et une partie de ses engagés ramènent au Soudan les bateaux chargés d'une cargaison humaine, le reste de la bande forme un camp ou établissement dans la contrée adoptée, la pille industrieusement, massacre les habitants ou les réduit en esclavage jusqu'au retour de Khartoum du patron, à la saison suivante, époque à laquelle il suppose qu'il aura de quoi constituer un nouveau convoi ».

« L'affaire ainsi régulièrement établie, les esclaves sont débarqués sur différents points à peu de jours de voyage de Khartoum, où agents et acheteurs les attendent avec des dollars pour le paiement en espèce. Ces acheteurs sont pour la plupart des Arabes. Les esclaves sont envoyés par terre sur les marchés, beaucoup vers le Sennaar où ils sont vendus à d'autres trafiquants qui les cèdent à leur tour à des Arabes ou à des Turcs. D'autres sont dirigés, à d'immenses distances, vers les ports de la Mer Rouge, Souakim et Massaouah, où on les embarque pour l'Arabie et la Perse ; beaucoup sont expédiés au Caire ; en fait ils sont disséminés sur tout l'Orient qui achète des esclaves, le Nil Blanc étant le grand producteur ».

On comprend qu'un pays soumis à une exploitation intensive de ce genre n'y pouvait longtemps résister, et chaque pas de l'Egypte vers les lacs était marqué par la désolation de contrées riches et peuplées comme si le khédive était l'auxiliaire du désert. Cependant Ismaïl, en coquetterie réglée avec l'opinion européenne, ne

Digitized by Google

voulant pas se faire mettre au ban de la civilisation, se décida en 1869, après un voyage en Angleterre, à tenter un effort pour détruire la traite. Son ambition l'y poussait : il y voyait un moyen détourné d'augmenter ses possessions, et il commençait aussi à s'effrayer du pouvoir acquis dans le Soudan par les principaux traitants. Certains d'entre eux, devenus de vrais potentats, s'appuyaient sur des bandes braves, bien armées, très supérieures au point de vue guerrier aux lâches fellahs égyptiens tranformés en soldats ; la traite leur fournissait d'excellents éléments, ils prélevaient parmi les jeunes captifs les plus vigoureux, ceux qui appartenaient aux tribus les plus belliqueuses de l'Afrique orientale, et ces hommes, les *Basingers*, élevés dans le métier des armes, habitués à une vie de carnage et de pillage, aguerris par des dangers constants, formaient une milice presque aussi redoutable que celle des anciens mameluks. Le plus célèbre et le plus puissant de ces princes marchands cantonnés dans leurs *zèribas*, comme les anciens barons féodaux dans leurs donjons, Zubehr Rahama, dont nous aurons fréquemment à parler, membre de la grande tribu des Djalins, descendait des califes Abbassides, et cette haute origine le parait d'un grand prestige aux yeux des Musulmans. Un des premiers à s'adonner à la traite, il avait acquis des richesses considérables, et affectait un faste royal : le docteur Schweinfurth nous le peint au milieu d'une escorte de lions enchaînés, et nous raconte qu'il avait converti 25.000 dollars en balles d'argent destinées à triompher des sortilèges de ses ennemis. Il s'était constitué une sorte de fief sur le Bahr el Ghazal. Un

Digitized by Google

sujet pareil est toujours inquiétant et bien rarement fidèle. En 1869 le khédive envoya contre lui une colonne, mais les troupes égyptiennes furent défaites, et le superbe vassal se justifia orgueilleusement. Ismaïl jugea bon de se contenter de cette satisfaction, et pensa le gagner en lui conférant successivement les titres de bey et de pacha.

Cette même année, Ismaïl prépara une autre expédition pour chasser les négriers de la région comprise entre Fachoda et les lacs où ils commençaient à organiser leur petit trafic ; au fond il convoitait ces contrées récemment explorées. Il donna le commandement à un Anglais connu par ses voyages dans le pays : sir Samuel White Baker. L'énergique Baker possédait toutes les qualités nécessaires pour la mission qu'on lui confiait, et sa nomination devait, en chatouillant agréablement l'orgueil britannique, calmer un peu la fureur anti-esclavagiste de sa nation. Baker (1) devait soumettre à l'autorité khédiviale les districts au sud de Gondokoro, supprimer la traite, introduire le commerce, ouvrir à la navigation les grands lacs de l'équateur, enfin établir à travers l'Afrique centrale une ligne de stations militaires séparées les unes des autres par trois jours de marche. Les forces, mises à sa disposition, comprenaient un régiment égyptien, composé en majorité de condamnés, car les provinces éloignées servaient de lieu de déportation, un régiment noir, dont beau-

(1) Pour l'expédition de Baker voir : *Ismaïlia, a narration of the expedition to central Africa for the suppression of the Slave trade organized by Ismail Khedive of Egypte by sir Samael White Baker pacha*, 2 vol. London, 1874. M. H. Vattemare en a donné un abrégé dans le *Tour du Monde*, 1er semestre 1875.

Digitized by Google

coup d'officiers et de soldats revenaient du Mexique où ils avaient servi sous les drapeaux de Maximilien, 200 cavaliers, 2 batteries, en tout 1645 hommes.

Baker eut à lutter contre l'incurie et la mauvaise volonté des fonctionnaires égyptiens, tous complices des traitants, beaucoup traitants eux-mêmes. Il parvint avec grand peine jusqu'à la région qu'on lui avait désignée, car une sorte de plante aquatique, le *sudd* (1), interrompait absolument la navigation du Nil. Une première tentative pour remonter le Bahr el Zarafe, route habituelle des traitants, échoua, et il hiverna près du confluent du Sobat. Il en repartit le 11 décembre 1870; ses hommes frayèrent à coups de hache et de sabre la voie aux steamers et aux bataux de l'expédition à travers la végétation flottante, creusèrent des canaux dans l'argile, et il atteignit Gondokoro le 15 avril 1871. Il prit officiellement possession du pays au nom du khédive le 26 mai suivant. Il se heurta bientôt à l'hostilité des négriers, surtout d'un certain Abou Saoud contre lequel il livra de véritables batailles. Puis ce fut le tour des belliqueux indigènes Baris, excités par les chasseurs d'esclaves contre les nouveaux

(1) Gordon décrit ainsi le *sudd* (lettre du 19 août 1874) : « Une curieuse petite plante aquatique, ressemblant à un chou et muni d'une petite racine prête à s'accrocher à tout, flotte ; elle rencontre une amie, elles se joignent, unissent leurs racines, et ainsi de suite. Lorsqu'elles arrivent dans un lac où le courant diminué ne les force plus à avancer, elles vont à la rive ; d'autres paresseux, flânant comme c'est la mode ici, en font autant. Au bout de quelque temps le vent pousse une flotille de ces choux dans l'étroit orifice du lac où ils s'arrêtent. Désormais aucune des plantes voyageuses ne peut franchir le goulet et comme il en arrive sans cesse beaucoup de l'autre côté, elles comblent rapidement tous les passages qui ont pu être faits.

Digitized by Google

venus. Baker fut contraint de renvoyer une partie de ses hommes découragés et insubordonnés, il ne lui resta plus que 500 soldats et 52 marins, mais il constitua un corps d'élite de 45 troupiers résolus et fidèles, que l'on nomma en souvenir du conte arabe et à cause de leur rapacité *les 45 voleurs*, et se décida à pousser plus au sud. Le 22 janvier 1872, accompagné par sa courageuse femme, il se mit en route vers les lacs pour entrer en relation avec les souverains relativement puissants de l'Ounyoro et de l'Ouganda. Dans son voyage il fut frappé de la désolation de plusieurs districts, qu'il avait vus naguère très prospères. C'était l'œuvre des traitants, on ne pouvait la caractériser que par un seul mot : ruine (1). Parvenu à Masindi, capitale de Kabba Réga, roi de l'Ounyoro, il se brouilla avec ce perfide monarque, qui avait tenté d'empoisonner puis d'égorger la petite troupe, et proclama sa déchéance, ainsi que l'annexion de son royaume. Vaines formules ! Il dut battre péniblement en retraite avec sa poignée d'hommes harcelée par l'ennemi dans un pays fourré et difficile, et rentra à Gondokoro le 1er avril 1873. Ses pouvoirs touchaient à leur terme, il partit pour le Caire. Son expédition avait coûté 25 millions au gouvernement égyptien pour le médiocre résultat de l'occupation de Gondokoro et de deux autres fortins, et de quelques traités avec les roitelets nègres ; mais grâce à ses efforts, et surtout à ceux de l'ingénieur Higginbotham, tué par le climat, des approvisionnements importants, des vapeurs construits en Grande Bretagne et transportés à dos de

(1) Ismaïlia, II, p. 136.

Digitized by Google

chameau à travers le désert avaient été amenés dans la nouvelle province d'*Equatoria*, et permettaient à son successeur de reprendre la besogne à peine ébauchée.

Ce successeur, Gordon le Chinois, après une apparitionau Caire et un court séjour en Angleterre, s'embarqua pour l'Egypte au commencement de 1874. On eut d'abord à fixer le traitement du nouveau gouverneur; le khédive offrait 250.000 francs, mais Gordon s'entêta à n'accepter que 2.000 livres sterling, somme égale à celle qu'il recevait en qualité de membre de la commission des bouches du Danube. On a prétendu qu'il avait refusé de s'enrichir de l'argent d'un païen; si une phrase analogue lui est échappée, ce n'a pu être que sous forme de plaisanterie; sa vie entière passée au service des gouvernements chinois et égyptiens le prouve. Il n'aimait pas l'argent, il jugeait 50.000 francs suffisants pour soutenir son rang; sans bien connaître encore le pays, il se doutait déjà des moyens employés par le gouvernement pour remplir ses coffres et ne voulait pas se faire son complice en partageant le fruit de ses exactions, enfin il désirait montrer à Ismaïl, aux fonctionnaires, au peuple que « l'argent et l'or ne sont pas adorés par tout le monde, et que si ce sont des divinités puissantes, il y a un Dieu plus puissant. (1) »

Ce refus superbe indiquait qu'il ne s'entendrait pas longtemps avec les pachas. Dès les premiers jours il s'aperçut que, comme l'avait dit sir Samuel Baker, sa mission n'était destinée qu'à tromper l'opinion anglaise sur les véritables intentions du gouvernement khédivial.

(1) Lettre du 17 novembre 1873.

Digitized by Google

Celui-ci découvrit bientôt aussi qu'en appelant un homme aussi honnête, aussi ferme, il avait fait une école. « Il y a eu désappointement réciproque : Nubar pensait qu'il aurait affaire à un étourdi facile à convaincre, et trouve devant lui un vrai Gordon. Celui-ci croyait la chose sérieuse, et trouve que c'est un leurre. Ses sentiments sont ceux d'un Gordon mystifié. (1) »

Malgré ces premiers nuages, Gordon avait hâte de gagner sa province où il espérait rendre à la fois des services à l'Égypte et aux indigènes ; il resta donc le moins possible au Caire. On lui constitua un état-major assez important, en majeure partie composé d'Européens ; son chef d'état-major était un Américain au service du khédive, le colonel Chaillé-Long bey, et parmi ses collaborateurs, il faut citer un Italien, Romulus Gessi, appelé à devenir son bras droit (2). On leur adjoignit forcément quelques officiers égyptiens, désespérés d'un choix qu'ils considéraient comme une condamnation à mort, et que le nouveau gouverneur eût volontiers laissés derrière lui. Il commit la faute d'attacher à son expédition Abou Saoud, l'ancien négrier que Baker avait envoyé au Caire pour y être jugé. Selon la coutume égyptienne, ce personnage n'avait pas

(1) Lettre du 14 février 1874. Presque toute la correspondance de Gordon de 1874 à 1879 a été publiée par M. George Birkbeck Hill dans *Colonel Gordon in Central Africa 1874-1879 from original letters and documents*. Il en existe une sorte de traduction très écourtée : *Lettres de Gordon à sa sœur écrites du Soudan précédées d'une étude historique et biographique*, par Philippe Daryl.

(2) Il faut ajouter encore le major Campbell, l'ingénieur Kemp, MM. Anson et Russel, et un Français, Auguste Linant de Bellefonds. L'expédition fut rejointe postérieurement par Ernest Linant de Bellefonds, et par deux officiers du génie anglais, les lieutenants Chippendall et Watson.

Digitized by Google

été inquiété et, vivait si tranquille dans la capitale que Gordon, sollicité par lui, pensa qu'on avait été injuste à son égard, et voulut lui fournir une compensation en se l'associant, malgré les conseils qui lui venaient de tous les côtés de se méfier de ce drôle.

On décida que Gordon emprunterait les voies les plus rapides : le chemin de fer jusqu'à Suez, le bateau de Suez à Souakim, le chameau de Souakim à Berber, et de nouveau le bateau de Souakim à Khartoum et à Gondokoro. Il eût voulu voyager comme le commun des mortels ; on s'y opposa en alléguant le prestige indispensable au nouveau fonctionnaire. Le 21 février 1874 il monta donc dans un train spécial qui coûtait fort cher. Un accident de machine obligea le cortège à abandonner ses voitures pour le convoi ordinaire, incident qui amusa beaucoup l'Anglais, ennemi juré de la forme et de l'étiquette. Débarqué à Souakim le 26 février, il atteignit Khartoum le 13 mars. Le général-colonel Gordon, gouverneur général des provinces de l'Équateur, — il portait ce titre bizarre, — y fit connaissance avec le personnage qui allait être la principale pierre d'achoppement pour sa mission dans la région des lacs. L'Équatoria, quoique pourvu d'un budget spécial, dépendait du vice-roi du Soudan, Ismaïl pacha Eyoub. Comme presque tous les fonctionnaires égyptiens, Ismaïl favorisait secrètement la traite qu'il combattait en apparence, et voyait d'un mauvais œil l'Européen qui voulait mettre fin aux abus, source de ses plus beaux bénéfices. Pour le moment, Gordon n'eut pas trop à se plaindre de son chef, quoiqu'il fût immédiatement frappé des lenteurs, des incuries de

Digitized by Google

l'administration ; trop actif, trop ardent pour se laisser arrêter longtemps, il termina rapidement ses préparatifs. Une heureuse circonstance facilitait un voyage qui avait coûté tant de peines et de fatigues à sir Samuel Baker : quelque temps auparavant on avait attaqué avec un nombre considérable de travailleurs la terrible barrière formée par les herbes aquatiques, et, la rapidité du courant, très fort en cette saison, aidant, on avait triomphé momentanément du sudd.

Avant de quitter Khartoum, Gordon prit soin d'informer de ses intentions les traitants dont cette ville était comme la capitale par la proclamation suivante : « En vertu de l'autorité de gouverneur des provinces équatoriales dont S. A. le Khédive m'a investi, et à cause des irrégularités qui y ont été commises jusqu'à ce jour, il est décrété que, à l'avenir : 1° le commerce de l'ivoire sera monopole du gouvernement ; 2° personne ne pourra pénétrer dans ces provinces sans un *teskère* du gouverneur général du Soudan ; ce teskère ne deviendra valable qu'après le visa de l'autorité compétente à Gondokoro ou ailleurs ; 3° personne ne pourra recruter ou organiser des bandes armées dans ces provinces ; 4° l'importation des armes à feu et de la poudre est prohibée ; 5° quiconque désobéira à ces prescriptions sera puni avec toutes les rigueurs de la loi militaire. »

Le 22 mars, Gordon leva l'ancre avec un effectif très réduit, car son état-major accompagnait le convoi qui n'avait pas encore quitté Suez. Les incidents du voyage ne différèrent pas de ceux que comporte toute exploration dans ces régions difficiles. Le colonel s'y familiarisa avec la flore et la faune. Emu par la misère des

Digitized by Google

populations riveraines, il éprouva dès le début une grande compassion pour ces infortunés sans cesse en proie à la faim, et obligés de disputer quotidiennement une vie misérable aux animaux féroces et aux négriers plus cruels encore. « Pourquoi ont-ils été créés, se demande-t-il mélancoliquement ? Personne ne peut concevoir horreur de ce pays ; nuit et jour pendant toute l'année la chaleur et les moustiques ! Néanmoins, j'aime ma tâche, car je crois que je puis beaucoup améliorer le sort de ces gens (1) ». Il avait pourtant des découragements, et les mauvais présages ne manquaient pas. « Hier soir, nous cheminions lentement au clair de lune, je rêvais à vous tous, à Nubar, à l'expédition, quand tout à coup, d'un gros buisson, sortirent des éclats de rire. J'en fus blessé, mais il se trouva que c'étaient des oiseaux qui riaient de nous dans les broussailles d'une façon malveillante. C'était une espèce de cigognes ; elles paraissaient d'excellente humeur et très amusées à l'idée que quelqu'un songeait à se rendre à Gondokoro dans l'espoir d'y faire quelque chose (2). »

Il arriva dans cette ville le 16 avril. On ne l'y attendait pas, on n'y connaissait même pas sa nomination ! Impuissant sans les faibles ressources qu'on lui avait confiées, il se décida à aller en personne hâter la marche de son convoi, et repartit le 20 avril. Débarqué à Khartoum 11 jours plus tard, il n'y rencontra pas ses gens qui avançaient avec une lenteur vraiment orientale. Persuadé qu'on n'est bien servi que par soi-même (*self is the best officer*) il continua sa

(1) Lettre du 10 avril 1874.
(2) Lettre du 26 mars 1874.

Digitized by Google

route, rejoignit la caravane à Berber vers le milieu de mai et la ramena dans la capitale du Soudan. Il s'y heurta à la paresse et à la mauvaise volonté d'Ismaïl Eyoub et de ses agents. Les fonctionnaires égyptiens, d'abord surpris et amusés des allures de l'Anglais qui n'hésitait pas à mettre ses culottes à bas pour aider les matelots à hâler les bateaux échoués, ne tardèrent pas à être ennuyés, effrayés de cette franche honnêteté qui marchait droit à son but, et qu'aucune compromission, aucun *baghchich*, ce fléau du gouvernement, ne pouvait arrêter ou détourner.

Gordon ne leur cachait pas son mépris et son antipathie. Une fête devint l'occasion d'une rupture, le signal d'une lutte acharnée. Les autorités de Khartoum voulurent recevoir l'état-major de la nouvelle expédition, et Ismaïl convia à un banquet Gordon, ses officiers, les notabilités de la ville, l'évêque catholique Monseigneur Camboni, Giegler employé du télégraphe, le corps consulaire, dont le doyen, le consul autrichien Hansal, avait épousé une négresse et presque adopté les mœurs du pays. Le repas fort long agaça Gordon. Au dessert, des soldats esquissèrent une sorte de pyrrhique ; puis ce fut le tour du corps de ballet du théâtre de Khartoum « une douzaine de jeunes femmes au type abyssinien, entièrement nues, qui dansaient en rond, battaient la mesure avec leurs pieds, et produisaient avec leurs lèvres serrées une espèce de gloussement. Hansal, grâce à ses nombreuses libations, avait perdu tout sentiment de *l'honor cum dignitate* qui doit entourer le consul. Il se jeta au milieu des jeunes filles et se joignit à leur mimique ; Ismaïl acclama

Digitized by Google

le consul en vociférant, mais c'en était trop pour Gordon qui, incapable de réprimer plus longtemps sa colère, s'élança du divan, et quitta brusquement la salle à la consternation d'Eyoub et à la terreur d'Hansal. (1). » Après cet éclat, tous furent fort aises de le voir repartir pour sa province éloignée.

Il s'arrêta à l'embouchure du Sobat pour y établir un petit poste. Il s'aperçut promptement que son œuvre était plus difficile encore qu'il ne croyait. Les tristes populations de ce pays étaient si bien accoutumées à leurs misères, et en particulier à l'esclavage, qu'elles ne comprenaient pas ce que voulait cet étranger. Il ne trouvait même pas un auxiliaire dans l'affection des parents pour leurs enfants, et il raconte à ce sujet une anecdote bien typique. Ayant remarqué qu'une fillette, appartenant à une famille noire installée dans le voisinage de sa hutte, avait disparu, il s'inquiéta, interrogea, et apprit que peu de temps auparavant les parents avaient volé et mangé une vache, et que leur larcin découvert, ils avaient dû céder en paiement leur plus jeune enfant. La mère semblait très satisfaite de cette combinaison. « Ne regrettez-vous pas votre fille ? lui demanda le colonel. — Non, nous préférons la vache. — Mais, reprit-il, la vache est mangée et le plaisir passé. — N'importe, nous préférons la vache », et c'est parfaitement vrai, ajoute tristement Gordon, en faisant ressortir l'infériorité de ces gens sur la plupart des animaux qui pleurent leur progéniture

(1) *Les trois prophètes : le Mahdi, Gordon, Arabi* par Chailley Long Bey, traduction de A. O. Munro. Paris, 1886, p. 40-41.

Digitized by Google

pendant quelques jours au moins (1). Du coup ses idées sur l'esclavage se modifiaient un peu. « Je pense que les guerres que font les traitants pour enlever des captifs sont détestables, mais si un père ou une mère vendent leur enfant avec son consentement, je ne vois pas ce qu'on pourrait y objecter. C'était et c'est encore la dépopulation complète de districts entiers qui fait de l'esclavage un tel fléau, ainsi que le nombre d'individus tués ou qui périssent dans les razzias. Il faudra beaucoup de temps pour civiliser les nègres, le climat s'y oppose et il ne peut y avoir de commerce puisqu'ils n'ont rien à échanger contre les marchandises. Pauvres diables ! Ils préféreraient rester seuls. Les conquérants arabes détestent ce pays et leurs troupes sont envoyées ici en punition. Leur constitution, différente de la nôtre, ne supporte pas l'humidité, la pluie, l'ennui qui règnent. J'aime mieux pourtant cette vie que les dîners de cérémonie d'Angleterre. Pour des jeunes gens cette existence est mortelle, mais si on a passé la quarantaine et si on estime la vie à sa juste valeur, c'est-à-dire si on la considère comme une épreuve, alors on peut jouir du repos. (2). »

Il séjourna assez longtemps dans ce poste de l'embouchure du Sobat. Il avait appris, par une lettre interceptée, que le gouverneur égyptien ou *moudir* de Fachoda, la ville voisine, faisait cause commune avec les négriers, et qu'un convoi de 2.000 têtes de bétail et d'une grande quantité d'esclaves appartenant à ce fonc-

(1) Lettre du 26 juin 1874.
(2) Lettre du 8 août 1874.

Digitized by Google

tionnaire devait passer tout près ; il n'était pas fâché, pour ses débuts, de porter un coup sensible à un administrateur coupable. Il reprit le troupeau et délivra en quelques semaines 1.600 malheureux. Il licencia plusieurs bandes de traitants et enrôla nombre de soldats esclaves qui en faisait partie. Cette tactique, analogue à celle suivie jadis à l'égard des Taïpings, lui réussit également, et les meilleurs éléments de sa petite armée furent constitués par ces sortes de mameluks, les *basingers*, qu'il décrit comme « des gens d'élite, de belle apparence, légers comme des antilopes, fiers, sans miséricorde, et la terreur de l'Afrique centrale. »

De retour le 8 septembre dans sa capitale, il s'y mit résolument à l'œuvre. Afin que chacun fût bien fixé, il annonça solennellement que désormais la devise de la province serait *Hurryat*, liberté, et invita ceux à qui ce programme ne convenait pas, à déguerpir. Malheureusement le khédive « ne lui avait donné qu'un firman en lui laissant le soin de trouver le reste. » Toutes ses ressources se bornaient à 7 petits vapeurs, particulièrement chargés du ravitaillement, et à environ 500 soldats plus ou moins bloqués dans les fortins de Gondokoro et de Fatiko, station éloignée dans le sud. Par suite de l'hostilité des indigènes, quiconque se risquait sans escorte à plus d'un mille des murs de ces deux places s'exposait à être massacré. L'attitude des troupes éprouvait les nouveaux arrivants : « Le ton découragé des officiers et des hommes, dont la maigreur et l'apparence maladive ne racontaient que trop éloquemment les tribulations, me fit regretter un moment

Digitized by Google

d'avoir abandonné, pour un exil volontaire, mon service agréable du Caire. (1) »

Le climat particulièrement malsain de Gondokoro terrassa promptement tous les Européens de l'état-major à l'exception de Gessi qui explorait le Bahr el Ghazal, et de Long qui se dirigeait vers la capitale de Mtésa, souverain de l'Ouganda ; Auguste Linant de Bellefonds agonisait, beaucoup d'autres ne valaient pas mieux. Quant aux Egyptiens, ils se dévoraient entre eux. Abou-Saoud, très en faveur auprès du gouverneur, ne pouvait s'entendre avec le colonel Réouf Bey. Gordon, convaincu qu'il n'y avait rien à tirer de ce dernier personnage, concussionnaire incapable, particulièrement odieux aux tribus du voisinage, le révoqua et le renvoya à Khartoum, « son Botany bay ». Il fut d'ailleurs obligé de suivre la même tactique avec nombre d'officiers, d'autres partirent de leur plein gré en vertu de la liberté que Gordon entendait laisser à tous.

Il chercha à se concilier les indigènes des environs avec lesquels Baker n'avait eu de relations qu'à coups de fusil. Il veilla à ce qu'on leur payât régulièrement tout ce qu'on leur prenait, s'efforça de faire perdre aux soldats leurs habitudes pillardes. Il établit pour les ouvriers le travail à la tâche, créa un petit magasin où les noirs trouvèrent tous les articles de pacotille dont ils sont si friands, essaya de les habituer à l'usage de la

(1) *L'Afrique Centrale, expéditions au lac Victoria Nyanza et au Makraka Niam-Niam à l'ouest du Nil Blanc*, par le colonel Chailley Long Bey de l'état-major égyptien, traduit de l'anglais par Madame Fousse de Sacy, Paris, 1877, p. 38.

Digitized by Google

monnaie pour supprimer les procédés primitifs du troc et rendre les transactions commerciales plus faciles. Il les amusa avec une lanterne magique, des boîtes à musique, et quelques expériences de chimie et d'électricité. Son labeur fut bientôt couronné de succès : les indigènes, à l'exception de quelques tribus irréductibles, comprirent que leurs voisins n'étaient plus des ennemis, et on put dès lors se risquer sans trop de danger hors de portée des carabines Sniders qui armaient les troupes. La sollicitude de Gordon pour ses administrés était récompensée, et pourtant il avouait qu'il ne s'intéresserait jamais beaucoup à eux : « Les nègres sont tous les mêmes pour moi. Qu'ils portent un bouquet de feuilles ou un lambeau de calicot, cela ne fait pas de différence dans mon esprit. Ils sont tous noirs, rasent tous leur tête, et se ressemblent tous, mâles et femelles. »

Sur ces entrefaites il s'aperçut que l'ancien traitant Abou Saoud ne méritait nullement sa confiance et ses bienfaits, trahissait et semblait se ménager les moyens de rétablir sa domination dans les provinces équatoriales. L'impunité le rendait arrogant, insupportable ; il complotait avec les hommes de son ancienne bande enrôlés dans les régiments. Gordon se décida à sévir ; mais il avait un cœur miséricordieux ; toute sa vie il fut animé de la crainte d'être trop sévère, et, malgré une mutinerie, qui suivit la disgrâce d'Abou Saoud, et la désertion d'un grand nombre de porteurs, mutinerie et désertion évidemment fomentées par l'ex-traitant, il ne céda que trop facilement aux instances de Gessi et d'un autre de ses compagnons qui plaidèrent la cause

Digitized by Google

de ce misérable en assurant que la leçon l'avait amendé. L'impudent Abou Saoud réclama alors son ancienne place, se fit prendre la main dans le sac escroquant de l'ivoire et éloignant les indigènes par son avidité et sa rudesse. Gordon reconnut que « ce menteur fieffé, ce fourbe insigne » était incorrigible, et le rejeta définitivement (1).

Le 18 octobre Long rentrait à Gondokoro. De son voyage excessivement pénible, que l'hostilité du roi de l'Ounyoro, Kabba Réga, avait rendu dangereux, il rapportait une fructueuse moisson. Malgré l'accueil bienveillant de Mtésa, il n'avait pu explorer le Victoria Nyanza, mais il avait découvert une nouvelle branche du Nil, et s'était assuré qu'aucune cataracte n'en interrompait le cours (2). Il partit peu après pour Khartoum, pendant que Gordon cherchait aux environs une position plus salubre que Gondokoro « devenu le tombeau de la seconde expédition aussi bien que de la première (3). » La fin de l'année 1874 fut employée à l'établissement de la capitale à Lado.

Un des compagnons de Gordon résume ainsi le labeur de cette année : « Gordon a certainement accompli des miracles depuis qu'il est ici. A son arrivée, il y a seulement dix mois, il trouva 700 soldats à Gondokoro qui n'osaient pas s'écarter de 100 mètres de cette place, si ce n'est armés et en petite troupe, à cause des indigènes Baris exaspérés de la façon dont Baker les avait traités. Avec ces 700 hommes Gordon a mis garnison dans huit

(1) Lettres des 21 et 23 septembre et 5 octobre 1874.

(2) Pour l'exploration de Chailley Long bey voir l'*Afrique centrale*, p. 41-199.

(3) *Afrique centrale*, p. 224.

Digitized by Google

stations. L'expédition de Baker a coûté au gouvernement égyptien 1.172.247 livres sterling, tandis que Gordon a déjà envoyé au Caire assez d'argent pour payer tous les frais de son expédition, y compris non seulement l'année écoulée, mais même l'année en cours. »

Cependant en haut lieu on n'avait aucune reconnaissance à l'infatigable pionnier parce que ses lettres ne cessaient de faire un sombre tableau de la situation, de peindre l'avidité des moudirs égyptiens, leur complicité avec les traitants, en un mot de dire crûment la vérité. Gordon remarquait l'irritation qui perçait dans les réponses d'Ismaïl : « Je ne puis me tenir de penser que le khédive trouve qu'il s'est trompé en me nommant et qu'il le regrette. Il eût préféré quelqu'un de plus calme, acceptant tranquillement son salaire ; mais c'est sa faute ; il m'a appelé et je suis venu travailler de mon mieux pour lui et pour son pays. Il est libre de se débarrasser de moi, et je ne ferai rien pour l'en empêcher (1). »

Chaque jour il se dégoûtait davantage de tout ce qui était Egyptien. Quand Long, en janvier 1875, lui amena de Khartoum un renfort de 400 hommes, il n'osa pendant deux jours lui demander si c'étaient des noirs ou des Arabes, et son désespoir fut grand quand il apprit qu'on lui envoyait de lâches fellahs, destinés à devenir bientôt victimes du climat, et en attendant, à augmenter le nombre des bouches inutiles (2). « Ces Arabes, ces Soudanais sont couards, menteurs, efféminés,

(1) Lettre du 23 novembre 1874.
(2) Lettre du 11 janvier 1875.

Digitized by Google

je n'ai pu découvrir chez eux une seule bonne qualité. Il est dégradant d'appeler ces chefs des officiers, ces hommes des soldats. Je voudrais qu'ils n'aient qu'un seul cou et que quelqu'un l'étranglât. Avec ces sentiments vous pouvez imaginer combien je serais heureux d'être délivré de tout. Ce n'est pas le climat, ce ne sont pas les indigènes, c'est cette soldatesque qui cause mon horreur. J'espère mettre le Nil en libre communication avec les lacs, lancer des bateaux sur le Victoria Nyanza, soumettre Kabba Réga, et dire adieu. Si tout marche bien je compte que dans dix-huit mois tout sera fini, ou moi (1) ». Il voyait cependant la difficulté de la tâche qu'il se fixait, et il sentait qu'il y avait mieux à faire : « Je me propose de me concentrer au sud, près de Kabba Réga, et de tenter la seule chose qui ouvrira l'Afrique, c'est-à-dire de descendre sur la côte à Mombaz bay au nord de Zanzibar. La navigation d'ici à Khartoum est une terrible affaire, le combustible (2) commence à devenir rare, et chaque année il le deviendra davantage; il y a d'innombrables bancs de sable, et on ne peut obtenir des capitaines arabes de bien manœuvrer. D'un autre côté, de Suez à Mombaz il y a 2.900 milles, de Mombaz au pays de Mtésa 400 milles, au total 3.300 milles dont 300 par terre. Du Caire à Khartoum— avec le désert, les cataractes, etc. — il y a 1.500 milles, de Khartoum à Gondokoro 1.080 milles, et de Gondokoro chez Mtésa 500 milles, en tout 3.080 milles. Encore si le lac Victoria est large je puis diminuer de pas mal le

(1) Lettre du 7 avril 1875.

(2) Les petits vapeurs brûlaient du bois recueilli sur les rives.

Digitized by Google

trajet par terre jusqu'à Mombaz. Aucune direction n'est préférable pour ouvrir une route à la mer. C'est le seul moyen de venir en aide à ces pays. Toute la partie nord de ma province est marécageuse, déserte, inutile pour tout le monde. La partie riche est formée par les districts des lacs (1) ». Aujourd'hui une voie ferrée partant de Mombassa et aboutissant à Port Florence, sur le lac Victoria Nyanza, a mis en communication l'Ouganda avec l'Océan et justifié les prévisions de Gordon.

Sans négliger, pendant l'année 1875, la pacification du pays et l'établissement des fortins, le gouverneur travailla plus particulièrement à faire remonter le Nil à des bateaux spéciaux appelés *noggours* et à un steamer venu démonté d'Angleterre, qu'il voulait lancer sur les lacs. Labeur excessivement pénible ! Les hommes étaient si paresseux que dès que le colonel s'éloignait, ils se cachaient dans les hautes herbes pour y dormir ; leur incurie, leur manque d'initiative leur attirèrent souvent les plus terribles malédictions de leur chef, obligé de veiller à tout et de mettre la main à l'œuvre comme le dernier des ouvriers. Le cours du fleuve, quoique encombré de nombreux rochers, est navigable jusqu'aux environs de Doufilé, mais en amont les chutes de Foula forment un obstacle infranchissable en toute saison, et il fallut transporter à dos d'homme tout le matériel au delà de cette cataracte ; ce fut un travail de titan avec les faibles moyens à la disposition de l'expédition. Gordon en vint pourtant à bout, et le steamer, le *Khédive*, remonté, flotta enfin sur le palier du fleuve qui s'étend jusqu'au lac Albert.

(1) Lettre du 29 janvier 1875.

Digitized by Google

Gordon n'avait pas seulement à lutter contre le Nil, le climat, la paresse et la lâcheté de ses subordonnés, les intrigues et la mauvaise volonté d'Ismaïl Eyoub, mais aussi contre l'hostilité des tribus qui ne voyaient pas sans frayeur l'étranger s'installer dans leur pays. Il sentait que les indigènes étaient dans leur droit en repoussant les conquérants égyptiens ; il frémissait en songeant qu'après lui, qui considérait les noirs comme des frères, des égaux, viendrait quelque pacha peu soucieux du bonheur de ses sujets, pressé de faire fortune qui les tyranniserait, les livrerait aux traitants et ferait de leur patrie une solitude. Il puisait heureusement des forces dans son fatalisme, se disait que seule la volonté de Dieu l'avait conduit dans ces régions, lui avait imposé ce fardeau pénible, et il accomplissait son devoir avec zèle, laissant à la Providence le soin de l'avenir. Souvent il dut s'armer contre les habitants qu'il eût souhaités pour amis, pour alliés, et qu'il préférait aux misérables soldats et officiers fellahs qu'il commandait; plusieurs fois il leur livra des combats sanglants, et un jour même, le 28 août 1875, il y perdit un de ses derniers lieutenants européens, Ernest Linant de Bellefonds à peine de retour d'une mission auprès de Mtésa.

Après le départ du colonel Chaillé Long bey pour le Caire, il restait seul avec Gessi de l'expédition primitive, et sa santé était bien ébranlée ; il avait fréquemment la fièvre, souffrait du foie, ne pouvait plus supporter le climat, et par moments s'avouait las de cette existence. « Imaginez, écrivait-il à sa sœur (1), ce que

(1) Lettre du 15 juillet 1875.

Digitized by Google

je perdrais en revenant, si telle est la volonté de Dieu : une vie sous la tente avec une humidité nocturne telle que si on s'y expose sans abri, on souffre du foie ou d'ailleurs ; la nourriture la plus ordinaire — la plus ordinaire je puis vous l'assurer — pas de légumes, des biscuits secs, quelques morceaux de viande grillée, un peu de macaroni bouilli à l'eau et au sucre, je ne parle pas d'un peu de soupe. Debout au point du jour, au lit à huit ou neuf heures, pas de livre, à l'exception d'un seul (la Bible) que je ne lis pas souvent longtemps parce que le temps me manque. Tout le jour écrire des ordres qui seront obéis proportionnellement à la distance qui me sépare des destinataires ; obligé de songer aux moindres détails, même de secouer les fourmis blanches qui grimpent après les rideaux. Telle est mon existence, et matériellement parlant pour gagner quoi ? Au bout de deux ans 2.000 livres sterling, au bout de trois, 3.500 livres sterling au maximum. Le bénéfice est d'être appelé Excellence, et cet argent. Cependant la pauvre Excellence doit peiner plus que le dernier des esclaves : tirer sur les cordages, améliorer ceci, construire un abri pour cela. Aussi si je m'en vais, ne vous attendez pas à voir votre frère revenir le cœur brisé ». Et une autre fois. « C'est un horrible climat, j'ai rarement, peut être jamais, un bon sommeil. Est-ce une disposition personnelle, ou bien réellement tout va-t-il plus mal dans ce pays que partout ailleurs ? C'est peut-être mon foie qui me le fait penser, mais tous les voyageurs ont eu la même impression. Oh ! comme je voudrais avoir terminé. Les moustiques sont terribles ici, leur trompe est en forme de baïonnette avec une charnière à la cour-

Digitized by Google

bure ; ils la tournent pour perforer et pressent dessus avec leur tête, leurs muscles, leur poitrine. Je suis très sensible à leur piqûre, la moindre touche de la baïonnette me donne un abcès (1). »

Il ne trouvait pas de consolation dans la façon dont on appréciait son œuvre en Europe et même dans sa patrie. Exaspéré des idées fausses de certains philantropes et de leurs perpétuelles lettres sur ces *pauvres* noirs, il leur répondait brutalement qu'effectivement il commandait une horde de brigands, mais qu'eux, pour mettre d'accord leurs principes et leur conduite, devaient abandonner leurs demeures confortables et venir soulager leurs favoris, ou tout au moins renoncer à boire du vin et en consacrer le prix à l'envoi de missions (2). Il n'était pas moins irrité contre les géographes, et en particulier contre la société royale de Londres, qui le talonnait pour explorer l'Afrique, sans tenir compte des difficultés de sa situation et des autres soins plus importants qui l'absorbaient. « J'ai dit que je n'explorerais pas le lac, je déclare que je ne me soucie nullement qu'il y en ait deux ou un million, que le Nil ait une source ou non, que peu me chaut qu'il y ait des noirs, des verts ou des bleus en amont. Le khédive, la société royale de géographie, et tous en général seront furieux contre moi parce que je ne vais pas au lac, mais je ne le puis, et je ne vois pas pourquoi je souffrirais tant pour satisfaire la curiosité de gens que je ne connais pas. Je préparerai tout

(1) Lettre du 3 janvier 1876.
(2) Lettre du 10 novembre 1875.

Digitized by Google

pour que quelque autre y aille et lui en laisserai le mérite devant l'histoire. Il n'y a pas de doute qu'Higginbotham, qui a amené les steamers du Caire à Gondokoro (1), et moi avons fait tout l'ouvrage. D'autres en recueilleront les fruits et seront les bienvenus à le faire. Après neuf mois de fatigues je ne suis pas en état d'explorer quelque chose si ce n'est la route de retour (2). »

Il y a un peu de dépit dans ces boutades ; au fond il regrettait de ne pouvoir, comme la plupart de ses collaborateurs, abandonner sa tâche ingrate, et, au lieu de soumettre une contrée immense à un gouvernement aussi détestable que celui du khédive, il eût préféré les voyages de découverte, pénibles sans doute, mais pas plus que l'existence qu'il menait, et passionnants, et qui donnent une gloire universelle de nos jours.

Au Caire on était moins juste encore qu'en Europe. L'établissement des postes, l'expulsion des traitants, la paix avec la plupart des tribus indigènes, le transport des noggours et du steamer sur le palier du fleuve donnant libre accès au lac Albert, l'organisation administrative de la province, l'envoi d'ivoire au trésor qui ne savait encore ce que c'était que recevoir quelque chose des dépendances de l'Égypte, ne satisfaisaient pas le khédive. Il ne se souciait que de l'argent (3), et en une seule année, tous les frais de l'Equatoria payés, Gordon avait trouvé moyen de lui expédier pour 1.200.000 francs d'ivoire (4) ; mais il était las du carac-

(1) Dans l'expédition de Baker.

(2) Lettres du 2 et du 29 novembre 1875.

(3) Lettre du 8 août 1875.

(4) Lettre du 2 août 1875.

Digitized by Google

tère autoritaire de son gouverneur, très desservi auprès de lui par Ismaïl Eyoub et sa faction ; il ne lui pardonnait pas la franchise avec laquelle cet imprudent détruisait les illusions de l'Europe sur la moralité du gouvernement et des pachas.

Un beau jour, pour des vétilles, la mauvaise humeur d'Ismaïl éclata, et il fit un crime au colonel de choses dont l'administration centrale était seule coupable. L'impatient Gordon avait trop conscience de son mérite, de son dévouement, pour supporter paisiblement les reproches du prince qui ruinait l'Egypte par ses folies, et qui, au fond, était complice plus ou moins volontaire de la tyrannie dont souffraient ses sujets. Il rédigea incontinent trois dépêches annonçant son retour au Caire pour avril 1876 et demandant un successeur. Mais, dans sa colère, Gordon n'avait même pas achevé de dépouiller son courrier, et le lendemain, en reprenant le sac de la correspondance, il y trouva une nouvelle missive où Ismaïl, repentant, lui faisait en quelque sorte des excuses. Le rusé khédive y informait son cher Gordon de l'exécution d'un de ses plans favoris : la pénétration aux lacs par la côte de l'Océan Indien. Un officier de la marine anglaise, Mac Killop, serait envoyé avec trois navires de guerre, 600 hommes et le colonel Chaillé Long à Juba, et l'expédition placée sous les ordres supérieurs du gouverneur de l'Equatoria qui marcherait à sa rencontre. « La lettre en fait de politesse était parfaite : il ne me laisserait pas partir, m'accorderait des promotions, etc. Maintenant considérez ceci : il a fait toutes ces dépenses d'après mes plans, je ne puis donc l'abandonner ; aussi les

Digitized by Google

dépêches disant que je me rendais au Caire ont été détruites et je reste (1). » L'expédition avorta, mais Gordon se trouva enchaîné pour une nouvelle année.

Elle fut remplie presque entièrement par un voyage dans les districts riverains des lacs. Il fallait gagner les potentats de ces régions, Kabba Réga, roi de l'Ounyoro, Mtésa, souverain de l'Ouganda ; et reconnaître les parties encore inexplorées du cours du Nil. Une phrase du fameux docteur Schweinfurth, à propos du lac Albert, tourmentait le colonel : le grand voyageur avait écrit « qu'il pouvait appartenir au bassin du Nil, mais que cela n'était pas certain, d'autant plus que 70 milles séparaient le lac de Faouira, et qu'il serait présomptueux de supposer sans preuve que le fleuve sort du lac. » Mais la conscience de Gordon lui représentait le temps et les ressources consacrés à l'exploration comme dérobés à l'organisation du pays, au bien être des troupes. Le 3 février 1876 il écrivait à sir Henry Rawlinson « Nous avons la carte du fleuve à l'échelle d'un demi-pouce par mille de Khartoum à Doufilé, et de Faouira à Mrouli ; j'espére lever moi même ou faire lever de Doufilé aux chutes Murchison. Il restera 1° de Cossitza à Mrouli, 2° de Faouira à Murchison Falls 3° le lac Albert. Mais je n'entreprendrai aucun de ces trois secteurs pour les raisons suivantes : les troupes envoyées dans les stations manquent de tout, et je ne me considère pas le droit de consacrer à l'exploration des ressources qui pourraient être employées à les ravitailler. Les besoins des troupes sont immédiats, l'exploration peut

(1) Lettre du 20 novembre 1875.

Digitized by Google

attendre. Je sais parfaitement combien il est fâcheux de laisser les lacunes 1 et 2, et je suis si passionné pour la topographie que je vois très bien combien l'œuvre est incomplète sans elles. »

Malgré tout, ces lacunes, comme il les appelle, lui trottaient dans la tête. Malheureusement sa santé ne lui permit pas d'explorer le lac Albert, il avait été pris de saignements de nez et « sa guenille était bien usée ». En constatant avec amertume qu'il avait fait le plus pénible de la tâche, le transport des navires et des approvisionnements jusqu'au fleuve libre, et que cependant un autre moissonnerait à sa place (1), il confia cette mission à Gessi, le meilleur de ses lieutenants, celui que Long appelait (2), non sans jalousie, le confident polyglotte et le factotum universel du gouverneur.

Il avait d'ailleurs fort à faire avec Kabba Réga. Ce roitelet, en guerre avec les Egyptiens depuis l'expédition de Baker, allié aux traitants, ne se laissait pas amadouer. Baker avait bien proclamé à sa place un de ses cousins, mais Kabba Réga, maître du trône magique, fétiche vénéré des indigènes, défiait du fond de ses forêts les fusils à longue portée de ses ennemis. Gordon ne put jamais l'atteindre, et s'exposa à des dangers terribles en traversant son pays ; en vain établit-il des postes sur son territoire, en vain prépara-t-il de savants mouvements concentriques. Tout échoua ; derrière lui le tyran nègre restaura sa domination, et les successeurs de Gordon furent plus tard obligés d'éva-

(1) Lettre du 16 février 1876.
(2) *L'Afrique centrale*, p. 224.

Digitized by Google

cuer l'Ounyoro et de se retirer sur la rive droite du Nil.

La violence n'avait pas réussi avec Kabba Réga. Avec Mtésa on essaya de la diplomatie, sans plus de succès. Ce monarque que les récits de Speke, de Long, de Stanley ont bien fait connaître, avait paru d'abord favorable aux idées occidentales, et facile à gagner. Il avait embrassé successivement l'islamisme et le christianisme, au fond il restait aussi attaché aux superstitions de ses pères qu'à leur politique. Gordon avait décidé de placer un poste à Ourondogani, à peu de distance du lac Victoria et de la capitale de Mtésa. Le roi exprima le désir de voir le poste installé dans sa capitale, et les officiers s'empressèrent de lui complaire. Admirablement accueillis ils arborèrent le drapeau khédivial près du palais de Mtésa, et, sur leur rapport, le gouverneur annonça à Ismaïl que le monarque avait reconnu le protectorat de l'Egypte. Mais bientôt on s'aperçut que le noir n'était pas aussi simple qu'on l'avait cru, qu'il n'avait voulu des soldats que pour les utiliser contre ses ennemis, et, que « loin d'annexer l'Ouganda à l'Egypte, c'était l'Ouganda qui voulait annexer les troupes du khédive. »

Gordon explorait les régions inconnues des environs de Faouira qu'il nous peint comme un pays désolé, couvert d'un brouillard épais qui pénètre partout « comme si les ailes d'Azrael, l'ange de la mort, couvraient tout ». Informé du danger il courut à Mrouli, et y rassembla tous les détachements disponibles. Il avait désormais à sa disposition nombre de soldats noirs très supérieurs aux fellahs, sa puissance était assez con-

Digitized by Google

sidérable pour effrayer Mtésa, qui lâcha prise, et le poste égyptien quitta l'Ouganda. Gordon eût pu tenter de soumettre Mtésa, mais l'expérience de Kabba Réga n'était pas encourageante; il trouvait que l'Equatoria avait assez d'embarras sans en créer de nouveaux. Il se contenta du résultat obtenu et ne dépassa pas Ourondogani, renonçant pour éviter toute complication à remonter le fleuve jusqu'au lac Victoria et à explorer le petit secteur qui s'étend entre la frontière de l'Ouganda et le lac, seule partie du Nil encore inconnue (1).

Les troupes, qui revenaient de chez Mtésa, ramenaient un personnage enrôlé depuis peu par Gordon, mais appelé à jouer un grand rôle dans le pays, nous voulons parler d'Edouard Schnitzer plus connu sous le nom d'Emin (2), qu'il prit vers cette époque

(1) Lettre du 23 août 1876.

(2) Edouard Schnitzer naquit le 28 mars 1840 à Oppeln dans la Silésie prussienne de parents israélites. Sa mère, devenue veuve, se remaria à un chrétien et se convertit, ainsi que son fils, à la religion évangélique. Il étudia à Breslau, Berlin et Kœnigsberg où il fut reçu docteur en médecine en 1863. Il eut différentes missions du Sultan en Arménie, Syrie, Arabie, puis se rendit en Egypte où il se convertit à l'islamisme vers 1876. Gouverneur de l'Equatoria en 1878, il marcha sur les traces de Gordon, organisa la province, établit sa capitale à Ouadelaï, et obtint des résultats surprenants. Les troupes et les populations lui étaient si attachées qu'il maintint le drapeau égyptien sur les lacs jusqu'au moment où, sous prétexte de le secourir, Stanley vint l'arracher, brutalement et contre sa volonté, à son gouvernement (avril 1889). Ramené de force à la côte, Emin ne songea qu'à regagner le centre de l'Afrique. Nommé le 28 février 1890 fonctionnaire de l'Afrique orientale allemande, il séjourna sur les bords du lac Victoria, d'où, presque aveugle, il repartit le 12 février 1891 pour ramener sur le territoire allemand, les Egyptiens restés dans l'Equatoria. Il trouva la mort dans le Congo égyptien, le 23 octobre 1892. Sur Emin, voir les attachantes *Etudes sur l'Afrique* de M. Henri Dehérain, Paris, 1904, p. 1-63.

Digitized by Google

on ne sait pourquoi. Emin, conduit par les hasards d'une vie aventureuse dans le Soudan, avait été invité par Gordon à venir dans l'Equatoria. Il y arriva le 7 mai 1876, et fut nommé médecin de la province. Le gouverneur songea bientôt à utiliser autrement les talents de cet homme remarquable, et l'envoya à la cour de Mtésa y continuer l'œuvre ébauchée par le colonel Chaillé Long et par Ernest Linant de Bellefonds. Mais Emin, israélite allemand de naissance, devenu presque turc par un long séjour en Orient, avait adopté les usages et même, dit-on, la religion des sujets du Sultan, et cette conversion, qui bouleversait les idées du roi nègre pour qui tout Européen était forcément un chrétien, lui avait fait perdre tout prestige ; il n'obtint aucun résultat. Mtésa prodigua les mauvais procédés à celui qu'il considérait comme un apostat sans conséquence, ses courtisans renchérirent, et Emin avait laissé dans l'Ouganda jusqu'à ses dernières chemises que les ministres du roi s'étaient partagées (1).

L'aventure du poste égyptien établi dans la capitale de l'Ouganda eut un amusant épilogue : « Une terrible chose m'arrive, raconte Gordon à sa sœur (2). Vous savez que j'ai écrit et que j'ai dit que nous avions créé une station à Ourondogani et que nous avions occupé Roubaga (3). Je l'avais télégraphié à S. A. le khédive, et vous savez que tout n'a été qu'une mystification, et que j'ai retiré mes gens de chez Mtésa. Eh bien ! S. A. en réponse à ma dépêche me télégraphie ses félicita-

(1) Lettre du 11 septembre 1876.

(2) Lettre du 3 octobre 1876.

(3) Ou Dubaga, capitale de l'Ouganda.

Digitized by Google

tions et me confère le Medjijeh de la première ou deuxième classe ! C'est horrible puisque c'est sous un faux prétexte que je l'ai obtenu. »

La conscience du devoir accompli, la soumission aux volontés de Dieu le consolèrent promptement, mais exaspéré par les cabales d'Ismaïl Eyoub, épuisé par les fatigues d'un long séjour sous l'équateur, il éprouvait le besoin de retourner chez lui, de se reposer. Il rêvait, l'éternel pélerin, une vie calme, sans voyage, sans les réceptions mondaines que les habitudes contractées au désert lui rendaient encore plus odieuses que par le passé ; il voulait, l'ascète, dormir à loisir, bien manger, déguster des huîtres (1) ; il n'y tenait plus à cette existence tantôt harassante de labeurs, tantôt écrasante d'oisiveté. Après avoir confié le gouvernement au colonel Prout de l'armée des Etats-Unis, il quitta Lado le 11 octobre et arriva à Khartoum quelques jours plus tard. Mais déjà son œuvre lui manquait, il se désolait de l'abandonner à peine ébauchée, et ne se montrait plus aussi disposé à y renoncer. « J'ai télégraphié au Caire pour annoncer que je comptais y venir quelque temps, mais je n'ai parlé à personne de mon intention de retourner à la maison. L'amour du bien-être, personnage très puissant, me dit : vous êtes bien portant, vous avez assez fait, rentrez chez vous, rentrez chez vous, restez tranquille, ne risquez plus rien. Madame la raison ajoute : à quoi bon ouvrir encore plus de pays à un pareil gouvernement, il en a plus qu'il n'en pourra jamais gouverner. Retirez-vous

(1) Lettre du 23 août 1876.

Digitized by Google

donc et évitez des ennuis avec Mtésa. Mais Monsieur Quelqu'un (je ne sais qui) répond : fermez vos yeux à ce qui doit arriver dans l'avenir. Fiez-vous à Dieu. Faites votre possible pour ouvrir entièrement le pays jusqu'aux deux lacs. Faites-le, non pour S. A. ou son gouvernement, mais faites-le aveuglément et avec foi. Un oracle dit aussi : laissez votre décision au hasard des dispositions du khédive. S'il désire que vous restiez, restez, mais s'il semble indifférent, alors n'hésitez pas et allez vous-en. (1). »

Ce quelqu'un, cet oracle, c'était le fatalisme de Gordon ; il l'écouta et remit à la Providence, en laquelle il croyait si fermement, le soin de disposer de son avenir.

A son arrivée au Caire, le 2 décembre 1876, il annonça à Nubar Pacha son intention de se retirer définitivement, mais il fut moins absolu dans une entrevue avec Ismaïl lui-même, et partit pour Londres en congé.

(1) Lettre du 29 octobe 1876.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

—

Le Soudan

On parle de Gordon pour le gouvernement de la Bulgarie. Le khédive le rappelle. — Gordon exige la vice-royauté du Soudan. — Pays soumis à son autorité. — La question d'Abyssinie. — Pointe à Keren. — Arrivée à Khartoum. — Difficultés avec l'étiquette et le protocole. — Campagne dans le Darfour et le Khordofan. — Projet pour la suppression de l'esclavage; Convention d'Alexandrie. — Haroun, les tribus indépendantes, les Bachi Bouzoucks, les traitants. — Destruction de la puissance de Suleiman et des traitants. — Voyages à Berber et à Sennaar. — Gordon appelé au Caire pour présider la commission d'enquête sur les finances. — Échec. — Inspection au Harrar, disgrâce de Réouf Pacha. — Révolte de Suleiman. — Finances. — Chemin de fer entre Ouadi-Halfa et Hannek. — Négociation infructueuse avec l'Abyssinie. — Campagne de Gessi contre les traitants. — Gordon dans le Darfour et le Khordofan. — Capture et exécution de Suleiman. — Abdication d'Ismaïl Pacha. — Retour de Gordon au Caire. — Mission en Abyssinie. — Entrevues avec le ras Aloula et le

Digitized by Google

négus. — Échec complet. — Dangers. — Soulèvement général au Caire et en Angleterre contre Gordon. — Il démissionne.

Le 24 décembre 1876, Gordon débarquait sur le sol anglais, après trois ans de vie misérable dans les régions équatoriales. Il passa la Noël en famille, alla voir ses sœurs à Southampton, visita Gravesend. Très fatigué, il entendait jouir d'au moins six mois de repos, et ne cachait pas son peu de désir de retourner en Egypte au bout de ce temps. Ses exploits l'avaient rendu très populaire dans sa patrie. Aussi, quand on connut son intention d'abandonner le service du khédive, une partie de la presse, le *Times* en tête, posa sa candidature au gouvernement de la Bulgarie, à laquelle on cherchait alors un chef chrétien. Gordon, peut-être séduit par cette perspective, télégraphia dans le courant de janvier 1877 à M. Vivian, consul général d'Angleterre au Caire, pour l'informer qu'il ne reprendrait plus ses fonctions.

Le khédive parut attérré de cette nouvelle, et écrivit à son ancien lieutenant une lettre des plus pressantes dans laquelle il le sommait de tenir sa parole et de revenir. Gordon s'était-il réellement engagé, ou Ismaïl interpréta-t-il dans ce sens quelques mots qui avaient pu lui échapper dans leur récente entrevue? On ne saurait se prononcer. Ismaïl a été jugé bien sévèrement; on l'a représenté comme le type le plus accompli du dissipateur, le prodigue le plus insouciant, un gaspilleur idéal, débauché, voluptueux, ambitieux, fastueux, sans prin-

Digitized by Google

cipes (1). On serait tenté de prendre sa défense, de croire à la sincérité de ses projets pour l'abolition de la traite en le voyant ainsi rappeler Gordon qu'il savait l'adversaire le plus irréconciliable de l'esclavage, si on pouvait oublier qu'acculé par ses finances à une situation déjà presque désespérée, il avait un intérêt majeur à se ménager la faveur de l'opinion anglaise.

Quoi qu'il en soit, un refus à une pareille lettre était difficile, et l'entourage de Gordon, composé en majeure partie d'anti-esclavagistes très convaincus et très militants, le poussait à profiter des circonstances pour opérer sur une plus grande échelle. Avant de céder il consulta le duc de Cambridge, chef de l'armée, qui déclara une réponse négative impossible. En conséquence le colonel repartit pour le Caire où il arriva au commencement de février 1877.

Il restait pourtant à Gordon une chance d'éviter le service redouté : il espérait que le khédive n'accepterait pas les conditions qu'il prétendait imposer. Las des intrigues et des contremines d'Ismaïl Eyoub, gouverneur général du Soudan, il refusait de se placer derechef sous ses ordres. Il récusait de même tous les autres pachas à l'exception du prince héréditaire Thewfik. Si ce dernier n'acceptait pas d'aller à Khartoum, le colonel exigeait les fonctions de *hokomdar* ou vice-roi du Soudan. Il pensait (2) que Thewfik ne consentirait jamais à cette sorte d'exil, et qu'Ismaïl réfléchirait à deux fois avant de remettre un gouvernement aussi

(1) *L'Angleterre en Egypte*, par sir Alfred Milner, traduction de Mazuc, 5e édit., p. 263.

(2) Lettre du 31 janvier 1877.

Digitized by Google

important à un homme que son caractère indépendant et autoritaire avait déjà fait surnommer le petit khédive. Il résista aux instances de Chérif, successeur de Nubar à la tête du ministère, et déclina obstinément, sous prétexte de fatigue, toute invitation au palais de peur de se laisser entraîner à quelques concessions par les cajoleries du souverain.

Celui-ci, mal renseigné par ses courtisans, ne comprenait rien aux tergiversations de Gordon. Le 11 février, mis enfin au courant par le consul anglais, il se résolut à en passer par les volontés de l'ancien général de l'*armée toujours victorieuse*, et le 17 il lui notifiait sa nomination en ces termes :

« Mon cher Gordon Pacha

Appréciant l'honorabilité de votre caractère, votre énergie, et les éminents services que vous avez déjà rendus à mon gouvernement, j'ai décidé de réunir en un grand gouvernement général tout le Soudan, le Darfour, les provinces équatoriales, et de vous confier la mission importante de le diriger. Je viens de rendre un décret à cet effet.

Les territoires compris dans ce gouvernement étant très étendus, il est indispensable pour la bonne administration que vous ayez sous vos ordres trois *Vakeels*, l'un pour le Soudan proprement dit et les provinces de l'Equateur, l'autre pour le Darfour, le troisième pour les côtes de la Mer Rouge et le Soudan oriental.

Dans le cas où vous jugerez des changements nécessaires vous me ferez vos observations.

Digitized by Google

Le gouvernement général du Soudan est complètement indépendant du ministre des finances.

J'appelle votre attention sur deux points : la suppression de l'esclavage et l'amélioration des voies de communication.

L'Abyssinie s'étend sur une grande partie des frontières du Soudan. Je vous prie, quand vous serez sur les lieux, de bien examiner la situation, et je vous autorise, si vous le jugez utile, à entrer en négociation avec les autorités abyssiniennes, pour arriver à un réglement des questions pendantes.

Je termine en vous remerciant mon cher Gordon Pacha, pour la bonté que vous avez de continuer à l'Egypte vos précieux services, et je suis bien persuadé qu'avec le concours de votre grande expérience et de votre dévouement, nous mènerons à bonne fin l'œuvre que nous poursuivons.

Croyez, mon cher Gordon Pacha, à mes sentiments de haute estime et de sincère amitié.

Votre affectionné,

« Ismaïl. »

Le traitement du vice-roi devait être de 300.000 francs, mais Gordon, taxant ses besoins selon son habitude, refusa d'accepter plus de 150.000 francs. Quelques semaines après le khédive le nomma *Mouchir* ou maréchal, lui accorda le grand cordon du Medjidjeh, et enfin lui fit cadeau de l'uniforme tout brodé d'or de son grade, qui coûtait environ 4.000 francs. Le nouvel hokomdar fut très reconnaissant de la bienveillance d'Ismaïl, mais son zèle, excité par l'idée du bien qu'il

Digitized by Google

pouvait faire, n'avait pas besoin de stimulants de cette sorte.

Pourtant sa tâche était rude. Un de ses biographes (1) dit que la superficie de son gouvernement égalait celle des Iles Britanniques, du Portugal, de l'Espagne, de la France, de la Belgique, de la Hollande, de l'Allemagneet de l'Autriche réunis. On peut évaluer la longueur de la vice-royauté, des lacs à la 2e cataracte, à 2.550 kilomètres, et la largeur moyenne à 1.500 kilomètres. Elle comprenait le Soudan proprement dit, l'Equatoria, le Darfour, le Khordofan, le Bahr el Ghazal, le Dongola, les provinces de Berber, Souakim, Massaouah, Kassala, Bogos, l'enclave de Zeila et de Harrar sur le golfe d'Aden. Sur beaucoup de points la domination khédiviale n'était que nominale. Dans le Darfour, conquis en 1873 par les armes unies du gouvernement et de Zubehr, de nombreuses tribus refusaient l'obéissance, et Haroun, un parent des derniers sultans, tentait de relever leur trône. Le Bahr el Ghazal constituait un fief presque indépendant, et, en l'absence de Zubehr qui avait eu l'imprudence de se laisser attirer au Caire, où on le retenait dans une sorte de prison dorée, son fils Suleiman y régnait. Le négus disputait aux Egyptiens le Bogos récemment enlevé à l'Abyssinie; enfin la traite, le géant que le paladin avait surtout à vaincre, florissait partout. La seule partie du gouvernement où des affaires urgentes ne réclamaient pas la présence de Gordon était l'Equatoria qu'il venait de quitter.

(1) *M. Birkbeck Hill* dans *Colonel Gordon in Central Africa*, p. 203.

Digitized by Google

Quelles que fussent les difficultés, Gordon n'était pas homme à se décourager. Il partit du Caire le 18 février 1877, et se dirigea par Suez vers Massaouah où il arriva le 26 du même mois. Il profita de ce que son itinéraire le rapprochait de l'Abyssinie pour s'occuper du négus.

Après l'expédition anglaise de 1868, terminée par le suicide de l'empereur Théodoros, un des feudataires de a couronne, Kassaï, roi du Tigré, se proclama négus sous le nom de Johannès, prit et aveugla le fils de son prédécesseur ; mais les ras, en particulier ceux du Bogos, du Hamacem, et Ménélik, maître du Choa, ne reconnurent pas volontiers l'usurpateur. L'anarchie qui en résulta parut au khédive une occasion favorable pour annexer les provinces abyssines limitrophes. Avec des finances délabrées, une armée sans valeur, il convoitait tout le Nord-Est de l'Afrique !

En 1874, le suisse Munzinger, gouverneur de Massaouah, occupa le Bogos. Cette acquisition mit en goût la cour du Caire qui, riche du produit de la vente à l'Angleterre des actions du canal de Suez appartenant au khédive, prépara la conquête du Hamacem. Contre une première expédition commandée par Arakol bey, neveu de Nubar Pacha, et par un Danois du nom d'Arendrup, le négus mit à la tête de son armée un ras du pays, Walad el Michael, qu'il retenait en prison pour des intrigues avec Napoléon III. Les Egyptiens furent écrasés. Ratif Pacha et l'américain Loring, tentèrent en 1876 de venger cette défaite avec l'aide de Walad el Michael, soulevé contre Johannès. L'avant-garde abyssine suffit pour tailler en pièces, près de

Digitized by Google

Goura, l'armée égyptienne qui perdit 9.000 hommes, 25 canons, 10.000 fusils remington, un trésor considérable. Johannès, tracassé par la révolte du puissant Ménélik, souhaitait la paix; mais Walad el Michael voulait empêcher à tout prix la réconciliation des deux cours, et ses razzias sur le territoire abyssin rompirent les négociations engagées avec le hokomdar du Soudan. Le négus songea alors à traiter directement avec le khédive, et envoya un ambassadeur au Caire ; ce personnage, fort mal accueilli, n'obtint une audience que grâce à l'intercession des consuls généraux de France et d'Angleterre ; insulté, menacé dans les rues par la populace, effrayé, il retourna dans son pays sans même rapporter une lettre du khédive.

Telle était la situation au moment où Gordon prit l'affaire en main. Ismaïl se refusait à toute concession, tandis que Johannès, fort de ses deux victoires, aigri par l'accueil fait à son représentant, prétendait reprendre le territoire injustement occupé par les Egyptiens ; mais l'ambitieux Walad el Michael, qui rêvait de se tailler une principauté aux dépens des deux états en utilisant leurs querelles, et qui irritait le négus par ses courses incessantes sur les frontières, formait le principal obstacle à la paix. Le gouvernement d'Ismaïl n'osait abandonner trop ouvertement un allié puissant, soutenu d'ailleurs par les fonctionnaires locaux qui trouvaient leur profit dans ses pillages. Le hokomdar avait donc, selon ses propres expressions, deux traités à conclure : l'un avec Johannès, l'autre avec Walad.

Il se rendit de Massaouah à Senheït, qu'on appelle

Digitized by Google

aussi Keren, et y reçut le 23 mars, la visite du ras rebelle. Le personnage, avec son entourage de prêtres ignorants et fanatiques, ne lui fit pas une bonne impression. Les missionnaires français, qui servaient d'interprètes, l'avertirent de se méfier du chapelain du chef, et des autres ecclésiastiques qu'ils qualifièrent de brandons de discorde. Ce jugement frappa beaucoup le tolérant Gordon : « Cela m'amuse d'entendre les prêtres catholiques se plaindre de leurs confrères abyssins qu'ils accusent de vouloir maintenir le peuple dans l'ignorance pour le gouverner. N'est-ce pas ce qu'ils feraient eux-mêmes ailleurs, s'ils le pouvaient » (1) ?

Il n'éprouvait pas beaucoup de sympathie pour les habitants, tous soldats ou brigands, termes presque synonymes dans ce pays, et il comparait leur caractère à celui des Irlandais (2).

Il espérait voir le ras Aloula, généralissime du négus et traiter avec Johannès, mais Ménélik menaçait Gondar, la capitale, et le roi marchait avec toutes ses troupes contre son ennemi ; il fallut donc renoncer pour le moment à des négociations sérieuses.

Cependant le voyage de Gordon dans ces contrées ne fut pas inutile : de mémoire d'homme on n'y avait vu de gouverneur, et la population souffrait cruellement de la tyrannie des administrateurs assurés de l'impunité par l'éloignement. Le hokomdar s'efforça de soulager les malheureux habitants, accueillit avec bonté tous

(1) Lettre du 28 mars 1877.
(2) *Ibidem.*

Digitized by Google

les suppliants, s'occupa des moindres questions avec un zèle touchant, « car, dit-il, se procurer des pommes de terre et les faire cuire est une affaire aussi importante pour une pauvre femme, que la réorganisation de l'armée pour Cardwell (1). »

Aussi quand au commencement d'avril, il se dirigea vers Khartoum, tout le long de la route les indigènes accoururent pour lui demander justice ou misericorde, et, s'il en fut souvent excédé, du moins il ne les repoussa jamais ; même après les courses exténuantes à dos de chameau, lorsque, l'esprit et le corps lassés, il s'asseyait le soir à la porte de sa tente, il les recevait débonnairement et les renvoyait satisfaits.

Sa connaissance imparfaite de la langue et des mœurs rendait sa tâche difficile ; souvent il commettait des erreurs ou des maladresses, comme le jour où il rencontra un sacro-saint personnage musulman, pensionné par le gouvernement égyptien, le chérif Seid Hacim, descendant direct du prophète, et où il viola tout le protocole islamique en s'asseyant en barbare sur le divan réservé au petit-fils de Mahomet (2). Mais il profitait de l'expérience, et se perfectionnait journellement.

Son voyage ne fut pas sans danger : des bandits de grand chemin détroussèrent sa caravane, tuèrent une partie de ses chameliers. Persuadé que sa vie était entre les mains de Dieu, il ne se souciait pas du péril ; la seule trace d'émotion laissée par cet événement est une lettre au consul général le priant, en cas d'accident,

(1) Lettre du 23 mars 1877.
(2) Lettre du 9 avril 1877.

Digitized by Google

de ne pas en rendre le khédive responsable et de ne pas se relâcher du combat contre l'esclavage pour la disparition d'un homme.

Arrivé à Khartoum le 3 mai, son installation solennelle eut lieu deux jours après. Le cadi lut le firman du khédive, et, comme on attendait le discours du nouveau vice-roi, il se borna à déclarer qu'il tiendrait la balance égale pour tous. Il aimait ces sentences, elles exprimaient bien l'esprit de sa conduite. Nous avons vu que dans l'Equatoria il avait pris pour devise le mot *Hurryat*; dans le Soudan il ne fut pas moins fidèle à son programme de justice, d'égalité devant la loi, qu'il ne l'avait été dans la région des lacs à la liberté.

Pour célébrer dignement son avénement, il distribua aux pauvres de la ville 25.000 francs qui sortaient de sa poche et non du trésor, et abolit le régime du *courbache*, le fouet en peau d'hippopotame, principal instrument de règne de ses prédécesseurs.

Comme les suppliques affluaient, que les indigènes abusaient de sa bonté, lui prenaient un temps précieux, il imagina de placer à la porte de sa demeure une boîte, chaque jour remplie de pétitions qu'il examinait avec bienveillance.

Si la prolixité des Soudanais ennuyait Gordon, ce n'était rien à côté du protocole. Que faire de la cohue des serviteurs inutiles, paresseux patentés, espions privilégiés; du palais immense, grand comme Marlborough-House, et beaucoup trop splendide pour lui (1)?

(2) Malgré les méfaits de la sœur d'Ismaïl Eyoub qui, à la nouvelle de la disgrâce de son frère et de son remplacement par un chien de Nazaréen, a brisé tous les carreaux et déchiré tous les divans.

Digitized by Google

Des gardes qui éloignaient les malheureux, l'accompagnaient partout comme s'il était un *lingot d'or,* mais dormaient à poing fermé la nuit, même lorsque des ennemis dangereux et entreprenants rôdaient dans les environs? Il n'était pas moins las de la solennité des fonctionnaires de sa petite cour, des chefs qui venaient le voir et le tenaient des heures sans raison (1), de son interprète qui prenait des airs mystérieux de confident pour murmurer avec importance à son oreille « un tel a un trou à sa chaussette! (2) » de ses officiers si serviles qu'il ne pouvait mettre pied à terre pour dégourdir ses jambes sans que tous l'imitassent. La lenteur orientale l'exaspérait par-dessus tout : pour remettre ou recevoir un papier il fallait deux ou trois minutes, et l'impatient Gordon l'arrachait des mains ou le jetait au nez des fonctionnaires; quand il mandait quelqu'un, il le voyait venir « d'un joli petit pas d'enterrement » et se précipitait à sa rencontre. Tout cela nuisait à son prestige; il le savait, mais ne pouvait se vaincre.

La colonie européenne lui causa aussi nombre de difficultés, en particulier les missionnaires catholiques qui avaient transformé leur maison en asile pour les esclaves fugitifs, violation de la loi qui excitait un mécontentement général contre les blancs et les chrétiens. Gordon leur fit des remontrances, ils n'en tinrent compte; il prit le parti d'écrire directement au Pape pour le prier de prescrire l'observation de la constitution; et les missionnaires intimidés se soumirent.

(1 Lettre du 7 mai 1877.

(2) Lettre du 20 mars 1877.

Digitized by Google

Mais ces petits ennuis multiples, qui étaient ceux de la vie quotidienne, n'empêchaient pas le gouverneur de s'occuper des intérêts capitaux qu'on lui avait confiés. La question d'Abyssinie renvoyée au moment où les hasards de la guerre rapprocheraient le négus de la frontière, Gordon se retourna vers ses provinces occidentales : le Khordofan, le Darfour, le Bahr el Ghazal. Les garnisons égyptiennes, un ramassis de 6000 bandits turcs, circassiens ou arnautes, connus sous le nom de Bachi-Bouzoucks, y mouraient de faim et de peur derrière les murs des forteresses que bloquaient les partisans d'Haroun ou les tribus insoumises ; le lâche et incapable gouverneur de la province, Hassan pacha Helmi, n'osait rien tenter pour les délivrer, et la situation des troupes, chaque jour plus critique, exigeait la présence immédiate du chef.

Gordon se débarrasse d'Halid pacha, un second qu'on lui a imposé et qui a déjà laissé percer son hostilité ; établit une pompe pour fournir l'eau potable à Khartoum ; verse au trésor les *baghchichs* qu'on lui apporte selon un usage qu'il ne peut abolir instantanément ; licencie un régiment de bachi-bouzoucks qui est pourtant sa seule force disponible, mais que la couardise et la cruauté rendent inutilisable ; enrôle à la hâte une bande d'environ 500 hommes ; et, malgré un eczéma terrible qui le ronge et dont il compare la souffrance à celle causée par la piqûre de myriades de moustiques, plein de confiance en Dieu, le 19 mai, il s'élance presque seul à la croisade contre les bachi-bouzoucks, les tribus révoltées, Haroun, Suleiman et les traitants.

Sa course est épique. Monté sur un chameau dont la

Digitized by Google

rapidité étonne les Arabes eux-mêmes, et qui souvent l'emporte loin de son escorte (1), il arrive à l'improviste à Fodja, sur la limite du Darfour. Obligé d'attendre ses troupes qui n'ont pu le suivre, il profite de ce répit pour méditer un plan de campagne : avant tout il supprimera les bachi-bouzoucks, véritable fléau du pays, pires que les négriers eux-mêmes ; il arrêtera le recrutement de ces bandits généralement ramassés sur le pavé des grandes villes de la Basse Egypte ; il saisira toutes les occasions de les licencier, et de les remplacer par des noirs choisis dans les tribus belliqueuses ; ce sera l'œuvre du temps. Mais comment venir à bout de l'esclavage, coutume entrée dans les mœurs, permise par la religion, tolérée au Caire même par le gouvernement central ? Gordon se rappelle la façon dont l'Angleterre a réglé la question : elle n'avait affaire qu'à quelques planteurs des Indes Occidentales, et pourtant, malgré l'opinion publique, le Parlement n'a pas osé les exproprier sans compensation. L'Egypte n'est pas assez riche pour indemniser tous les propriétaires d'esclaves ; on ne peut les dépouiller sans amener une révolte générale. Après mûre réflexion, il conçoit un projet d'extinction lente, graduelle, sûre, que les propriétaires accepteraient probablement parce que pour chaque individu le terme serait incertain et éloigné, et il recommande à M. Vivian, le consul anglais, le plan suivant : « 1° confirmation de la loi qui oblige les esclaves fugitifs à retourner chez leur maître, sauf en cas de mau-

(1) « Les chameaux et les Gordon sont de la même race : quand ils ont mis quelque chose dans leur tête, rien ne les arrête ». Lettre du 7 juin 1877.

Digitized by Google

vais traitements ; 2° obligation pour les maîtres de faire enregistrer leurs esclaves avant le 1er janvier 1878 ; 3° l'article 1 ne sera pas obligatoire pour les esclaves non enregistrés ; 4° tout enregistrement d'esclave est supprimé après le 1er janvier 1878. Ainsi, ajoute-t-il, j'empêche qu'après cette date aucun nouvel esclave ne soit considéré comme une propriété, ce qu'ils sont légalement jusqu'à ce que leurs maîtres aient reçu une compensation, ou qu'un laps de temps se soit écoulé. La chasse aux esclaves ne sera pas arrêtée, mais lorsqu'on verra qu'on ne peut garder des esclaves acquis après le 1er janvier 1878, on ne les achètera pas. Je crois que cette tactique réussirait. »

Ce plan sage et pratique ne pouvait satisfaire le zèle intempestif des humanitaires qui dissertaient de loin, et qui finirent par amener le gouvernement anglais à signer avec le khédive la convention d'Alexandrie du 4 août 1877, convention dangereuse, impraticable même, et qui doit être considérée comme une des principales causes de la révolte du Madhi. Les textes de la convention anglo-égyptienne et du décret khédivial promulgué à la suite étaient pleins de contradictions ; d'après l'article 2 de la convention « toute personne se livrant directement ou indirectement au commerce des esclaves sera considérée comme coupable de vol suivi de meurtre », crime que la loi égyptienne punissait de mort; tandis que le décret khédivial disait : « article 1er : la vente d'esclaves de famille à famille sera interdite. Cette prohibition sera effective dans sept ans au Caire, et dans douze ans au Soudan ; et article 2 : toute infraction à cette défense sera punie d'un emprisonne-

Digitized by Google

ment de cinq mois à cinq ans. « Comment, demandait Gordon, distinguer clairement la vente de famille à famille de la traite ? Et il doutait de la sincérité du gouvernement égyptien, d'autant plus que le ministre dirigeant, Nubar, se contentait de répondre à ses observations que « la vente des esclaves était légale ».

Voyant l'impossibilité d'arriver à une guérison radicale, fâché du rejet de son projet, il consacra désormais tous ses efforts à la suppression de la traite, le véritable fléau. Mais ce n'était point aisé. « L'immense difficulté qu'il y a à faire cesser la traite est maintenant manifeste pour moi. Je voudrais que quelque membre de l'*Anti-Slavery Society*, capable de comprendre la question, vint ici m'en donner la solution. J'ai un pouvoir civil et militaire absolu. Personne n'aurait rien à dire si je condamnais à mort un ou dix hommes, on doit donc me considérer comme responsable si la traite continue. Voici ma position : le Darfour et le Khordofan sont peuplés de grosses tribus belliqueuses plus qu'à demi indépendantes sous leurs cheiks ; en majeure partie le pays est un désert avec de rares puits éloignés les uns des autres, quelques-uns connus de ces seules tribus, dont certaines peuvent mettre en campagne de 2 à 6.000 cavaliers montés sur des chevaux ou des chameaux. Une révolte n'est pas une bagatelle dans cette contrée, je l'ai appris à mes dépens. Ces tribus *razzient* les peuples nègres du sud, ou bien troquent des étoffes contre des esclaves avec les tribus bédouines au delà même des prétendues frontières de l'Égypte. Ainsi les esclaves pénètrent sur le territoire égyptien par groupes de quatre ou cinq ; rien ne peut

Digitized by Google

empêcher l'entrée de troupes d'une centaine, car nous n'avons pas sur nos confins un cordon de sentinelles comme les cosaques de Russie. Ces tribus vendent ces esclaves aux petits marchands de toute sorte qui fourmillent dans le pays. Ces marchands qui viennent de toutes les régions de l'Égypte, se rendent alors dans les centres les plus populeux et y vendent leurs trois ou quatre esclaves à d'autres. Les caravanes d'une centaine d'esclaves, décrites par différents écrivains qui se sont occupés de l'esclavage, ont cessé, je crois, sur le territoire égyptien, mais les petites caravanes de quatre ou cinq continuent et continueront à moins que je ne trouve quelque remède que je ne puis prévoir. Le fait est que, le gouvernement britannique fût-il même maître de ce pays, je ne vois pas comment il pourrait supprimer ce négoce d'esclaves à moins de pousser sa frontière jusqu'aux peuplades nègres et d'y établir une ligne de postes. Je n'ai pas besoin de faire remarquer que le gouvernement anglais ne serait pas assez fou pour s'exposer à une perte sèche, et que, de plus, la frontière devrait s'étendre jusqu'au lac Tchad (1). »

Il établit des postes sur les routes les plus fréquentées, dont les voyageurs ne pouvaient s'écarter sans s'exposer à mourir de soif. Comme les principaux marchés avaient des garnisons égyptiennes, si les troupes du khédive eussent fait leur devoir, la traite fut devenue presque impossible ; mais il se heurtait à la corruption et à l'apathie du haut en bas de l'échelle. Le pacha Hassan Helmi qui, ayant un jour besoin d'ar-

(1) Lettre du 21 juin 1877.

Digitized by Google

gent, accuse ses femmes de lui avoir volé 2.000 dollars, les amène sur la place, les oblige à désigner les plus riches négociants comme complices et recéleurs, est digne de ses bachi-bouzoucks, qui volent un garçon ou une fille avec autant de désinvolture qu'un maraudeur, une poule. Ces misérables, l'écume de Stamboul et du Caire, sont l'horreur de Gordon (1). « Je suis exaspéré de la complète inutilité des bachi-bouzoucks. Leur vue même me met en colère ; je n'ai jamais rencontré une collection de gens plus incapables. Je hais ces Arabes, il n'y a pas d'autre mot, et j'aime le noir patient, endurant, amical autant que l'Arabe est lâche, cruel, efféminé. Toute la misère du pays est l'œuvre de ces pachas, de ces fonctionnaires, arabes ou circassiens. Je donnerais ma vie pour les pauvres noirs (2). »

Ces coupe-jarrets manquent même de courage, ainsi que Gordon en fait bientôt la triste expérience dans une campagne contre des tribus révoltées : au fort du combat ses soldats l'abandonnent, et il se trouve seul au milieu de ses auxiliaires dont la bravoure fait ressortir la couardise des bachi-bouzoucks. « Je désire vous expliquer la position qui est sans cesse la mienne, aussi bien ici que dans l'Equatoria : c'est de n'avoir que des troupes dans lesquelles on n'a pas la moindre confiance, ce qui donne la conviction que, si l'ennemi attaque, on sera complètement détruit, et qu'on n'a pas une seule chance pour soi. Je ne crains pas la mort, mais je crains, par manque de foi, les résultats qu'aurait ma

(1) Lettres du 15 juin et du 22 juin 1877.
(2) Lettre du 27 août 1877.

Digitized by Google

mort, car tout le pays se soulèverait. Quoique sorti de ce péril très imminent, puisqu'il n'y avait ni secours à attendre ni espoir d'échapper, j'en éprouve encore les effets, et peux seulement les comparer aux sensations de quelqu'un qui voit en rêve un danger menaçant qu'il ne peut fuir. C'est un véritable cauchemar (1). »

Sans doute il a décidé le licenciement des bachi-bouzoucks, mais ils sont 6.000 dispersés sur des points éloignés. Il renvoie en Egypte tous ceux qui tombent sous sa main, les remplace par des noirs, achetés au besoin, et toujours choisis dans les races les plus belliqueuses, quelques-uns même dans les bandes des négriers qui les ont dressés dès l'enfance au métier des armes ; peu à peu il en forme des régiments excellents dont il se montre justement fier.

Les chefs ne lui donnent pas moins de souci que les soldats ; chaque jour il se persuade davantage de l'incapacité et surtout de la corruption des fonctionnaires civils et militaires : c'est un de ses lieutenants qui, envoyé contre des rebelles, les évite parce qu'ils l'ont payé ; c'est son secrétaire même, convaincu d'avoir touché plus de 75.000 francs de pots-de-vin en quelques mois. Cette dernière épreuve fut particulièrement pénible à Gordon, mais au moins il eut l'heureuse chance de remplacer son confident infidèle par un jeune égyptien de mérite, honnête et intelligent, dont il n'eut qu'à se louer, Berzatti Bey. Mais il était rarement aussi fortuné ; il demandait à ses collaborateurs trois qualités : le courage, l'honnêteté, la bonté, et c'était encore

(1) Lettre du 11 juillet 1877.

Digitized by Google

la première qui faisait le plus fréquemment défaut (1).

Avec ces éléments défectueux, il devait se battre en *duel triangulaire*, comme il disait en plaisantant. Devant lui le prétendant Haroun, sur ses flancs les tribus soulevées, sur ses derrières l'armée des traitants sous les ordres de Suleiman, fils de Zubehr. De ces trois ennemis, Haroun se montra le plus méprisable, recula devant les troupes khédiviales jusque dans les régions montagneuses où Gordon n'eut pas le loisir de le poursuivre. Le hokomdar livra aux tribus dissidentes des combats sanglants dans lesquels il courut plus d'une fois des dangers sérieux ; il triompha finalement en utilisant les rivalités qui existent toujours entre voisins dans ces pays barbares, et en occupant peu à peu tous les points d'eau de la région parcourue par les rebelles, réduits à se rendre par la soif. Il dégagea successivement les garnisons dont certaines étaient bloquées depuis plus de dix-huit mois et il prévoyait déjà le moment où le Darfour et le Khordofan seraient pacifiés, quand l'attitude tout à coup menaçante des traitants l'obligea à se porter en hâte vers le sud.

Jusqu'alors Suleiman et ses alliés avaient conservé la neutralité, ils avaient même offert leur appui contre les indigènes ; mais, craignant de déchaîner sur le pays cette horde de brigands, le gouverneur avait décliné leurs services. Ils étaient donc restés sur les frontières du Bar el Ghazal, dans leur forteresse de Chekka, que Gordon comparait à la caverne d'Abdullam, et où s'étaient réfugiés tous les assassins et les voleurs de la contrée ; ils dévas-

(1) Lettre du 5 septembre 1877.

Digitized by Google

taient les environs, réduisaient en esclavage tous les malheureux qui tombaient entre leurs mains. Un choc était inévitable entre le représentant du khédive et Suleiman. Tout d'abord on avait reculé de part et d'autre devant une rupture ouverte, parce que Gordon attendait d'avoir des troupes plus sûres et que le péril pressant des garnisons du Darfour l'absorbait, tandis que Suleiman et les siens, intimidés par le renom du gouverneur, n'osaient pas engager la lutte, tremblaient pour la vie de Zubehr, retenu au Caire, enfin espéraient attirer par leurs ruses l'audacieux étranger dans leurs embûches orientales. Mais les négriers découvrirent que les temporisations leur nuisaient, que la défection couvait dans leurs rangs ; Zubehr lui-même leur donnait le signal de la révolte, les sommait de tenir leurs serments. Ils quittèrent leur repaire et marchèrent sur Dara, le poste le plus voisin, refuge de beaucoup d'indigènes. Cette place, où Gordon venait peu de temps auparavant de faire une entrée qu'il comparait à la délivrance de Laknau pendant la révolte des cipayes (1), n'était pas en état de résister. En apprenant le danger, le hokomdar n'hésita pas ; il n'avait pas assez de monde pour dégager la ville, mais il pensa qu'il ne pouvait abandondonner des milliers de malheureux au sort cruel qui les menaçait, et il accourut presque seul pour les sauver ou mourir avec eux. Il fallait sa confiance illimitée dans la Providence pour tenter un coup d'une audace, d'une témérité pareille. Laissons-lui raconter cette épopée : « Je suis arrivé seul à Dara vers quatre heures

(1) Lettre du 13 juillet 1877.

Digitized by Google

de l'après-midi, longtemps avant mon escorte, ayant franchi 85 milles en un jour et demi. A environ 7 milles de Dara, je rencontrai un essaim de mouches, et elles nous tourmentèrent tellement, mon chameau et moi, que nous nous secouions de notre mieux. Il y en avait plus de 300 sur la tête de la bête et j'en étais couvert. Je suppose qu'il y avait la reine parmi elles. Si je n'avais pas une escorte de soldats, j'en avais une considérable de ces mouches. Je tombai sur mes gens comme la foudre ; dès qu'ils eurent recouvré leurs esprits, le salut fut tiré. Ma pauvre escorte, où est-elle ? Imaginez-vous un seul homme, sale, écarlate, sur un chameau couvert de mouches, arrivant tout à coup dans le divan ! Les habitants, paralysés, n'en pouvaient croire leurs yeux (1)... Pas de dîner après ma longue course, mais une nuit de repos pendant laquelle j'ai oublié toutes mes misères. Au point du jour je me levai et, mettant l'armure d'or (2) que le khédive m'a donnée, je sortis pour inspecter les troupes; puis enfourchant mon cheval, je chevauchai escorté par mes voleurs de bachi-bouzoucks vers le camp des autres voleurs, les traitants, à trois milles d'ici. Le fils de Zubehr, un garçon de belle apparence, de vingt-deux ans environ, vint à ma rencontre et je caracolai à travers les hordes de brigands. Il y en avait environ 3.000, hommes faits et adolescents. Je me dirigeai, toujours à cheval, vers la tente d'honneur du camp. L'assemblée entière des chefs était abasourdie de ma présence. Après avoir bu un verre d'eau, et donné au fils de Zubehr l'ordre de se rendre à

(1) Lettre du 31 août.

(2) L'uniforme tout brodé d'or de mouchir.

Digitized by Google

mon divan avec sa famille, je m'en retournai. Les chefs vinrent tous, s'assirent en cercle, et je leur communiquai mes intentions en arabe choisi. Je leur dis qu'ils méditaient une révolte, que je le savais, et je leur signifiai mon ultimatum : le désarmement et la dispersion. Ils écoutèrent en silence, puis se retirèrent pour délibérer. Une lettre reçue à l'instant m'informe de leur soumission, et j'en rends grâce à Dieu (1). »

Singulière aventure ! Un homme sans autre instrument que sa force morale, triomphe sans coup férir d'une bande de coquins braves, résolus, armés jusqu'aux dents, qui, la veille même, complotaient sa mort, et qui sont assez nombreux et assez aguerris pour écraser les troupes réunies du Soudan !

Certes, il faut tenir compte de la nullité absolue de Suleiman, jeune ambitieux sans valeur ni intelligence, des divisions qui existaient entre ses lieutenants dont certains tenaient secrètement pour le gouvernement, de la surprise causée par la présence inattendue du mouchir. Mais tout cela n'explique pas la docilité du gros des traitants, hommes de sac et de corde, conscients que la politique de Gordon les ruine, et que son trépas, sûrement impuni, assurera leur sécurité et leur fortune. La victoire du colonel anglais demeure inexplicable et son mysticisme exalté y vit la main de Dieu.

Mais tout n'était pas terminé, et Gordon passa deux jours dans des transes terribles, se demandant si Suleiman et ses chefs n'allaient pas se raviser, tomber sur

(1) Lettre du 2 septembre.

Digitized by Google

les misérables défenseurs de Dara, qui n'eussent servi qu'à augmenter le nombre des victimes. Heureusement le courage des traitants était abattu par leur première faiblesse ; ils se disputaient sans arriver à s'entendre. Suleiman voulait tantôt en appeler aux armes, et tantôt temporiser jusqu'à ce que l'éloignement de son terrible ennemi lui fournît l'occasion d'une revanche. Ses hommes démoralisés ne lui étaient plus dévoués ; une débâcle se produisit, la moitié des basingers passa à Gordon qui les enrôla, le reste suivit le fils de Zubehr, qui, sur l'ordre du hokomdar, se retira docilement à Chekka.

Mais il y avait encore plus de 4.000 traitants dans le Bahr el Ghazal et il fallait craindre que Suleiman encouragé, renforcé par eux, ne se résolut enfin à la guerre. Gordon décida de traquer son ennemi jusque dans son antre, et partit le 10 septembre avec 4 compagnies seulement. C'était presque aussi téméraire que sa course de Dara ; l'audace lui réussit de nouveau. Il rejeta les propositions de Suleiman qui demandait un gouvernement, et l'exila dans le Bahr el Ghazal. Si la puissance des traitants n'était pas abattue, elle avait reçu un rude coup, et, avant que l'hydre ne se redressât menaçante, Gordon allait avoir un peu de répit.

Dans cette campagne contre Haroun, les tribus dissidentes, les traitants, et on peut dire les bachi-bouzouks, Gordon eut à régler le sort de nombreux esclaves tombés entre ses mains. Sa perplexité fut grande : les mettre en liberté dans une région presque déserte, c'était les exposer à mourir de faim et de soif, ou tout au moins à être repris, car dans le Soudan

Digitized by Google

malheur à l'homme seul ; les renvoyer chez eux, impossible : ils venaient pour la plupart de contrées éloignées à travers des déserts où nombre de leurs compagnons avaient laissé leurs os décharnés, de plus les événements qui les avaient arrachés à leur famille, à leur village, avaient généralement amené la ruine de celui-ci, la destruction de celle-là, et ils ne seraient retournés sur le sol natal que pour y mourir de misère dans la brousse poussée sur les ruines de leurs cabanes. Il fallait donc les laisser dans leur situation présente, tout au plus les changer de maîtres, les donner aux tribus amies, aux soldats ; solution absolument contraire aux désirs des théoriciens d'Europe, mais ne valait-il pas mieux, comme le pensait Gordon, sacrifier la théorie au salut des individus ? Cette idée engendra une autre concession. La ruine des grandes zéribas du sud avait amené une circulation plus intense d'esclaves, et la présence de postes aux points d'eau qui jalonnaient les routes, avait eu pour seul effet d'obliger les caravanes à prendre des chemins peu fréquentés à cause de la rareté des puits, d'où augmentation de souffrance pour les malheureux captifs, et même mort de beaucoup d'entre eux. Gordon se décida à permettre aux petites caravanes de suivre les routes ordinaires, et il avouait qu'à son retour de Chekka sa colonne même s'était grossie de beaucoup d'esclaves, chaque soldat, chaque chamelier se prévalant de sa qualité de polygame pour traîner avec lui, sous le nom d'épouses ou d'enfants, une collection de malheureuses destinées à être vendues à la première occasion.

Les anti-esclavagistes tonnaient en Europe contre

Digitized by Google

le gouverneur chrétien qui achetait des hommes pour en faire des soldats, épargnait les misérables traitants, tolérait l'esclavage, et n'y mettait pas fin par un décret, la chose ne leur paraissant pas autrement difficile. Gordon n'avait jamais éprouvé beaucoup de sympathie pour les philanthropes en chambre, qui discourent sur les maux de l'humanité et critiquent ceux qui luttent pour les soulager. Exaspéré par leurs criailleries, il écrivait (1) : « Vous ne pouvez vous imaginer la difficulté qu'il y a à régler le sort de tous ces gens armés (les traitants). Je les ai divisés et avec l'aide du temps je me débarrasserai de la masse. Les auriez-vous tués ? N'ont-ils aucun droit ? Ne faut-il pas en tenir compte ? Les planteurs avaient-ils des droits, eux ? Notre gouvernement n'a-t-il jamais autorisé le commerce des esclaves ? Savez-vous que des cargaisons d'esclaves arrivaient encore dans le port de Bristol du temps de nos pères ? J'aurais donné 500 livres sterling pour vous avoir ainsi que l'Anti-Slavery Society à Dara pendant les trois jours où l'on se demandait si les traitants attaqueraient ou non : d'un côté un mauvais fort, une garnison abattue, des soldats tremblants de peur, de l'autre une collection de gens résolus, aguerris, bons tireurs, possesseurs de deux canons. J'aurais aimé à entendre ce que vous auriez dit. Dieu sait que je craignais non pour ma vie, il y a longtemps que je suis mort à tous les biens de ce monde, à tous ses plaisirs, à ses honneurs, à ses gloires, mais pour mes brebis du Darfour et d'ailleurs. Je ne crois

(1) Lettre du 11 septembre 1877.

Digitized by Google

pas en vous, tous tant que vous êtes. Vous dites ceci, cela, et ne faites rien. Vous donnez votre argent, pensez avoir rempli votre devoir, et vous congratulez mutuellement. Je ne m'en étonne pas : Dieu vous a donné des liens et des ancres sur cette terre, vous avez des femmes et des enfants. Moi, grâce à Dieu, je n'ai rien de cela et je suis libre. Comprenez moi bien : si cela me convient j'achèterai des esclaves, je laisserai les captifs aller en Egypte sans les molester. Je ferai ce qu'il me plaira, ce que Dieu me dictera dans sa miséricorde pour l'esclavage domestique, mais je romprai le cou aux razzias d'esclaves, même au prix de ma vie. J'achèterai des esclaves pour mon armée ; je ferai des soldats de force pour arrêter la traite. Je ferai cela au grand jour et me moque de ce que vous pourrez dire et faire. Est-ce que mon cœur se briserait si je perdais mon gouvernement ? Regretterais-je les perpétuelles courses à dos de chameau, la chaleur, les misères dont je suis le témoin forcé, tous les ennuis de ma vie domestique ? Considérez mes voyages depuis sept mois : des milliers de milles à dos de chameau et pas d'espoir de repos pour l'année prochaine. C'est seulement par intervalle que vous êtes obligés de vous fier à Dieu, moi c'est constamment. J'entends par là que vous n'avez que rarement de grandes épreuves comme la maladie d'un enfant, alors qu'on se sent entièrement impuissant. Moi je suis perpétuellement dans l'anxiété. Le corps se révolte contre cet éternel recours à Dieu, c'est une lourde tension, cela coupe l'appétit ».

« Trouvez-moi l'homme — et je l'appellerai immédiatement à mon secours — qui méprise complètement

Digitized by Google

l'argent, le renom, la gloire, l'honneur ; quelqu'un qui ne désire jamais revoir son foyer ; quelqu'un qui regarde Dieu comme la source du bien et le contrôleur du mal ; quelqu'un avec un corps sain et un esprit énergique ; quelqu'un qui considère la mort comme la délivrance de la misère ; et si vous ne pouvez le trouver, alors laissez moi seul. Me supporter moi-même est assez, je n'ai pas besoin d'autre fardeau. »

Certes Gordon ne peint pas trop en noir sa misérable existence, il fallait son énergie pour supporter fatigues et tribulations sans plus de plaintes. Toujours courir d'un endroit à une autre sur un chameau avec une rapidité qu'un cheik, plus savant que les autres, compare à celle du télégraphe ; vivre sous un soleil de plomb qui vous fait changer de peau tous les quinze jours ; tantôt être transpercé par la pluie et grelotter de la fièvre engendrée par l'humidité, tantôt n'avoir d'autre eau à boire que celles de mares infectes ; jamais de repos, toujours travailler du matin au soir, se contenter d'une nourriture grossière, malsaine. Comme on comprend que, devant cette existence et en présence des résultats si minimes arrachés à la mauvaise volonté et à l'incurie de tous, le héros, épuisé, devenu « une ombre » s'écrie « Je dis franchement que, quoique je préfère être ici plutôt que partout ailleurs, j'aimerais mieux être mort que mener cette vie (1). »

A peine les garnisons dégagées, Haroun repoussé dans les montagnes, les traitants dispersés, Suleiman renvoyé dans le Bahr el Ghazal, Gordon retourne en

(1) Lettre du 1er novembre 1877.

Digitized by Google

hâte à sa capitale où il n'a encore passé que quelques jours. Il y arrive le 14 octobre. Des affaires de toutes sortes l'y attendent. Le peuple, surpris de trouver un gouverneur toujours disposé à écouter avec bienveillance, l'accable de pétitions, et il ne peut sortir sans être entouré d'une foule hurlante qui réclame la délivrance d'un prisonnier, la diminution d'une taxe, ou même le règlement d'une affaire conjugale. Mais il se sent chaque jour plus aimé, et ses sujets ne regrettent que sa religion ; ils le mépriseraient pourtant s'il la reniait (1).

Il se montre d'ailleurs plein de déférence pour l'islamisme et ses ministres ; il a rendu aux ulémas les privilèges qu'Ismaïl Eyoub leur avait enlevés ; dans le Darfour il a restitué au culte des mosquées transformées en poudrière par les conquérants musulmans ; il se fâche contre les officiers qui veulent empêcher les muezzins de psalmodier la prière près de sa tente. La politique ne lui dicte pas seule sa conduite, il éprouve une vive sympathie pour l'esprit du Coran et estime un bon musulman plus près de la vérité qu'un mauvais chrétien. Il tient le christianisme de beaucoup de ses contemporains pour un véritable *paganisme civilisé*, tandis que le musulman « n'a pas honte de son Dieu, sa vie est vraiment une vie pure, il s'accorde certainement une bonne licence sous le chapitre des femmes, mais il ne prend jamais la femme d'autrui. Nos chrétiens peuvent-ils en dire autant (2) ? » « Il n'y a pas de pharisiens parmi les mahométans, et on ne

(1) Lettre du 7 décembre 1877.
(2) Lettre du 11 septembre 1877.

Digitized by Google

les voit pas s'anathémiser les uns les autres (1). »

Il séjourna peu de temps dans sa capitale parce qu'il désirait visiter la province de Dongola et examiner la question du chemin de fer du Nil que le khédive lui avait particulièrement recommandée. Parti de Khartoum le 22 octobre, il se rendit à Berber par le fleuve. Il jouit de cette navigation comme d'un repos après les terribles chevauchées des mois précédents. De Berber, quitté le 28 octobre, il se dirigeait vers Ouadi-Halfa et Assouan quand il apprit, le 10 novembre, que le ras Arya à la tête d'une armée abyssine menaçait Sennaar. Il courut à Khartoum, et en arrivant le 22 novembre il découvrit que la nouvelle était fausse, et l'alerte causée par l'incursion de quelques pillards.

Néanmoins il se décida à pousser une pointe sur la frontière dans l'espoir de réconcilier Johannès et Walad el Michael, et de conclure la paix avec l'Abyssinie. Le 26 novembre il marcha sur Massaouah par Abou Haraz, Katarif et Kassala. En route il libéra des esclaves appartenant à des Grecs qui cultivaient le coton aux environs de Katarif. Ces malheureux avaient une existence beaucoup plus misérable que les autres captifs employés comme serviteurs dans les familles musulmanes dont ils finissaient par faire en quelque sorte partie, et leurs maîtres, en leur qualité d'Européens, n'avaient pas le droit de posséder des esclaves (2). Il rencontra derechef le Chérif Seid Hacim, et cette fois le saint personnage n'eut qu'à se louer du gouverneur qui lui fit remettre quelque argent.

(1) Lettre du 7 décembre 1877.

(2) Lettre du 3 décembre 1877.

Digitized by Google

Parvenu à Keren le 15 décembre, Gordon voulut visiter Walad el Michael dans son camp, et se rendit avec une escorte de 10 hommes seulement dans l'antre de ce chef de brigands. Les soldats tremblaient de peur au milieu des guerriers abyssins. Gordon éprouva lui-même une certaine émotion (1), et avertit son hôte, en sous main, qu'il s'exposerait à de cruelles représailles s'il abusait de la situation. Le hokomdar se tira sain et sauf de ce mauvais pas, mais ne recueillit aucun fruit de son voyage : Walad el Michael avait des prétentions inadmissibles, et il fut impossible d'avoir des nouvelles précises de Johannès et de ses ras toujours absorbés par leur lutte contre Ménélik. Cette seconde expédition dans la région ne releva pas l'estime de Gordon pour les habitants du pays dont le christianisme n'était qu'une vaine apparence, et la civilisation peu supérieure à celle des nègres de l'Equatoria (2).

Il rentra à Khartoum par Souakim et Berber, sa voie ordinaire. Dans le cours de l'année 1877 il avait franchi 6.180 kilomètres à dos de chameau !

En passant à Chendi il avait reçu une dépêche du khédive qui l'appelait auprès de lui ; après avoir réglé les affaires urgentes, il repartit le 7 février pour obéir aux ordres pressants d'Ismail Pacha (3).

Ce n'était pas sans frayeur qu'il se rendait au Caire,

(1) Lettre du 16 décembre 1877.

(2) Lettre du 20 décembre 1877.

(3) Sur la route il acheta des armes remarquablement travaillées qui dataient du x· siècle. Il les destinait au souverain, et fut fort irrité d'apprendre quelques mois plus tard, que ces belles armes, payées de sa poche, avaient été offertes par Ismail à un musée de Paris.

Digitized by Google

l'idée des dîners de cérémonie qu'il serait forcé de subir, le faisait trembler, lui qui avait pris l'habitude de manger en dix minutes, et qui avait toujours eu horreur du monde et de l'étiquette (1). Dès son arrivée il subit ce supplice tant redouté : le train qui le déposa au Caire le 7 mars à 8 heures du soir, avait une heure de retard, et il pensait esquiver le festin auquel le khédive l'avait convié télégraphiquement. Vain espoir ! Ismaïl, pressé de voir celui qu'il considérait comme la colombe de l'arche, l'attendait, et il dut se rendre au palais sans même prendre le temps de secouer la poussière du voyage. Le prince le fit asseoir à sa droite, lui donna pour logement le *Kasr el Cousa*, demeure somptueuse réservée aux hôtes de distinction. « Je vous écris de ce palais et vous pouvez vous figurer mes sentiments devant toute cette splendeur. Mes gens sont tous éblouis ! moi aussi et je regrette mon chameau. Imaginez un palais plein de lumières, de miroirs, de gentlemen qui vous servent, et la construction elle-même qui est une des plus belles du Caire. Imaginez aussi leur dîner de cérémonie d'une heure et demie. Je ne puis dire exactement pourquoi je suis venu, mais c'est au sujet des finances » (2).

Même dans les déserts du Soudan, il était impossible d'ignorer la situation du trésor égyptien. A son avènement, en 1863, Ismaïl avait trouvé une dette de 78 millions de francs, en 1876 l'Egypte devait 2 milliards 280 millions ! C'était le résultat de la mégalomanie du khédive : pressé de transformer son pays à

(1) Lettre du 17 février 1878.
(2) Lettre du 7 mars 1878.

Digitized by Google

l'instar de l'Europe, il l'avait couvert de canaux, de routes, de chemins de fer, et surtout de palais, de jardins, d'usines, sans tenir compte de ses ressources, et l'avait complétement ruiné, grandement aidé, il faut le reconnaître, par les usuriers et les aventuriers européens, qui exploitaient honteusement sa facilité, son insouciance, sa générosité. Le jour où les créanciers sentirent que l'imprudent khédive ne pourrait faire honneur à ses engagements sans s'astreindre à une réforme, ils prirent une attitude menaçante. Pour les rassurer Ismaïl se donna une sorte de conseil judiciaire, et établit le 2 mai 1876 une caisse de la dette gérée par des Européens. Le 18 novembre suivant il abandonna l'administration financière du pays à deux contrôleurs généraux, l'un français, l'autre anglais, nommés par lui avec l'approbation des puissances.

Les contrôleurs généraux furent incapables de débrouiller le désordre, et au commencement de 1878, sur la proposition de la France et de l'Angleterre, le khédive consentit à créer une commission supérieure d'enquête (1), et songea à Gordon pour la présider. Il comptait sur l'énergie de cet honnête homme pour faire prévaloir l'intérêt du pays sur celui des créanciers, et sur son prestige en Europe pour obtenir, par la pression de l'opinion publique, que les gouvernements ne s'y opposassent pas. Il proposa le poste à Gordon dès la fin du dîner du 7 mars. Le colonel accepta.

(1) Sur les difficultés financières de l'Egypte qui devaient bientôt amener l'abdication d'Ismail, la révolte d'Arabi, l'occupation anglaise, consulter : *Situation internationale de l'Egypte et du Soudan (juridique et politique)*, par Jules Cocheris, Paris, 1903.

Digitized by Google

La question préalable était la présence dans la commission d'enquête des commissaires de la dette, qui ne se souciaient pas de la misère des habitants pourvu que le coupon fut payé. Gordon, d'accord en cela avec le khédive, ne voulait pas en entendre parler. Malheureusement Ismaïl désira lui associer M. de Lesseps, et, si nous en croyons le gouverneur du Soudan, la conduite de celui qu'on a appelé le grand Français fut assez équivoque (1). Sur les instances de son collègue anglais et de Chérif pacha, Lesseps parut renoncer à la coopération des mandataires des créanciers ; mais le lendemain il télégraphia à son gouvernement pour demander l'autorisation de prendre part à une enquête de concert avec Gordon *et les quatre commissaires*, puis il se sauva à Halouan pour y attendre les événements. Pharaon, comme Gordon appelle plaisamment le khédive, sembla contrarié par cette volte-face, mais, persévérant, il confia toute l'affaire au hokomdar.

Celui-ci se mit courageusement à l'œuvre sans se laisser émouvoir par un déluge de lettres d'injures et de menaces, arrivant en grande partie de Paris et émanant évidemment de gens inquiets pour leur bourse. Il se débattit avec sa rude franchise habituelle contre les consuls généraux, traita avec désinvolture M. Vivian, le représentant de l'Angleterre, se montra plein de méfiance pour les conseillers financiers *trop bien peignés* du khédive ; enfin il pataugea, sans prendre garde aux éclaboussures, au milieu du marais d'intrigues

(1) Gordon a lui-même raconté très en détail son aventure financière dans un long mémoire du 14 octobre 1878, que son frère sir Henry Gordon a cité *in-extenso* : *Events in the Life of Ch.-G. Gordon*, p. 109-126.

Digitized by Google

qu'était le Caire à cette époque. Il eut surtout maille à partir avec le commissaire britannique de la dette, le major Baring. Les *airs prétentieux de protecteur* du personnage eurent particulièrement le don de l'exaspérer. « Il était encore à la *nursery* quand je me battais en Crimée. Nous n'eûmes que quelques mots ensemble et tout fut fini. Quand l'huile se mêlera à l'eau, nous nous mêlerons. » Ni l'un ni l'autre ne devaient oublier cette altercation.

Le plan de Gordon consistait à rechercher les moyens de soulager la misère des fonctionnaires civils et militaires non payés depuis trop longtemps, fournir aux besoins de la dette courante, et faire ensuite une enquête sur le rendement réel de l'impôt. Il fut bientôt manifeste que jamais les porteurs de titres n'accepteraient une solution dans laquelle leurs intérêts ne viendraient qu'au second rang. Les puissances parurent disposées à soutenir jusqu'au bout la cause de leurs nationaux sans tenir compte des besoins vitaux du pays même ; les consuls, comme s'ils n'étaient que les représentants des banquiers et des usuriers, exagérèrent encore ; les ministres de France et d'Angleterre apportèrent au khédive un ultimatum au nom de leurs gouvernements qui comptaient, disaient-ils, qu'Ismaïl n'agirait que d'accord avec ses créanciers. Sans en être effrayé, Gordon proposa au khédive un décret pour suspendre le paiement du coupon de la dette, lui offrit d'en prendre la responsabilité et de télégraphier dans ce sens à lord Derby, secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères. C'était trop pour l'énergie d'Ismaïl ; il ne décida rien et s'enferma dans son harem. « Son Altesse

Digitized by Google

m'a tout à fait délaissé au dernier moment, mais loin d'en être fâché, j'en suis fort satisfait car je suis délivré d'un monde d'ennuis. Le kédive m'a dit que je pourrai partir à la fin de la semaine prochaine. »

« Je ris de toute cette farce. Je quitte le Caire sans honneurs, par le train ordinaire et en payant mon passage : le soleil qui se lève avec tant de splendeur se couche dans la plus profonde obscurité. Je calcule que mon aventure financière me coûte 800 livres sterling. Son Altesse était irritée contre moi à la suite de mon insuccès, et ne pouvait plus supporter ma vue ; son entourage le savait bien. Je dois dire que j'ai peut-être été imprudent dans mes paroles. Je ne doute pas que cela ne vaille mieux ainsi : je suis convaincu que nous nous serions querellés le khédive et moi pour la composition de la commission d'enquête, car je suis sûr qu'elle eût été composée d'hommes à lui et je n'aurai servi que d'enseigne. Lorsque l'on dépend d'un seul homme, un morceau de fromage ou une figue peuvent avoir une influence sur sa digestion et changer son caractère. Remerciez Dieu de vivre dans un pays où le fromage et les figues n'ont pas d'effet. » (1) Le voyage ne lui coûtait pas seulement 10.000 francs : en voyant le khédive créer sans mesure dans le Soudan d'inutiles emplois lucratifs pour caser des favoris besogneux, il avait renoncé à la moitié de son traitement, désormais de 75.000 francs, dans le désir de diminuer les souffrances du peuple.

Plus léger de quelques illusions, il quitta le Caire le

(1) Lettre du 22 mars 1878.

Digitized by Google

30 mars pour reprendre sa tâche. Ce n'était pas sans regret qu'il s'éloignait de l'Europe où tout semblait annoncer un conflit général ; bien qu'il eût maintes fois maudit du fond du cœur la guerre, fléau des éléments paisibles et sans défense de la population, il eût aimé servir sa patrie à la tête d'un régiment.

Il se rendit de Suez à Aden, puis à Berberah et enfin à Zeila et au Harrar, enclaves égyptiennes au sud du détroit de Bab-el-Mandeb. Il découvrit avec désespoir que la traite florissait dans la région, et que chaque année on y embarquait des quantités d'esclaves à destination de l'Arabie, de la Perse. L'Angleterre, croyait-il, ne faisait pas son devoir, suivait une politique au jour le jour dont elle se repentirait peut-être quand la folie khédiviale obligerait les puissances à intervenir (1).

Il retrouva au Harrar comme gouverneur le même Réouf Pacha qu'il avait chassé de l'Equatoria en 1874. La leçon n'avait pas profité au personnage, resté un tyran concussionnaire. Gordon le révoqua de nouveau, et le renvoya au Caire, sans espérer le corriger ni le disqualifier. Il savait trop comment on traitait ses victimes : bien accueillies à la cour, appuyées par quelque pacha influent, on les punissait... en leur donnant de l'avancement ! Ce Réouf pacha deux fois disgracié par lui, devait le remplacer à la tête du gouvernement du Soudan!

Rentré à Massaouah le 21 mai et accueilli avec enthousiasme par la population reconnaissante de ses

(1) Lettre du 20 avril 1878.

Digitized by Google

efforts, le hokomdar y apprit que l'incorrigible Walad el Michael, aidé secrètement par les fonctionnaires égyptiens locaux, ne cessait de faire des razzias sur le territoire abyssin, et rendait chaque jour plus difficile une entente avec le négus. Le temps manquait pour s'occuper de cette affaire, et le gouverneur regagna sa capitale où l'attendait la terrible nouvelle d'une révolte de Suleiman.

Le fils de Zubehr, excité par les traitants, désireux de venger la honte de Dara et de Chekka, et aussi poussé à bout par les Danaglas, ennemis héréditaires des Djalins, avait levé l'étendard de la rébellion dans le Bahr el Ghazal, menaçait le Darfour et l'Equatoria. Gordon emprisonna tous les membres de la famille de Zubehr en son pouvoir, plaça leurs biens sous séquestre, réunit une cour martiale appelée à juger par défaut Suleiman, Zubehr et leurs complices, et, retenu à Khartoum par l'organisation à peine ébauchée de la province, chargea le meilleur de ses lieutenants, Romulus Gessi, de mettre les insurgés à la raison.

Tandis que Gessi entrait en campagne avec une poignée d'hommes, Gordon inspectait les prisons dans lesquelles il libérait des milliers de malheureux, et s'attelait à la réforme des finances. Ce fut de tout temps le labeur le plus ingrat pour lui ; pourtant si nous en croyons sa correspondance, et rien ne nous autorise à mettre en doute sa franchise d'apôtre, il réussit à réduire le déficit, de 259.000 livres sterling, chiffre atteint l'année précédente, à 72.000 livres. Il obtint ce résultant en supprimant nombre de dépenses inutiles, et aussi en refusant toute concession au gouvernement

Digitized by Google

central, qui, acculé a la banqueroute, cherchait à rejeter sur le budget particulier du Soudan toutes les charges possibles. C'est à cette époque que Nubar pacha, revenu a la présidence du conseil, imagina de renvoyer au Soudan Zubehr qui promettait un revenu annuel de 500.000 francs que la traite seule pouvait fournir. Gordon se montra intransigeant, mais il sentait ses forces et surtout sa patience s'épuiser dans cette lutte ingrate : « ne croyez pas que je sois facile à décourager, mais lorsque je vois qu'en dépit de tous mes efforts, il n'y a aucun progrès réel, je me sens dégoûté et je désire le repos. Je puis dire sincèrement que ma vie est une longue suite de télégrammes vexants, de rixes, de disputes. Je suis en guerre avec tout le monde au Caire (1). »

A la cour, en effet, on critiquait et on repoussait désormais tous ses projets. Parmi les questions qu'on l'avait jadis chargé de résoudre, se trouvait celle du chemin de fer. Ismaïl, dans son désir de faire grand, avait abandonné la route de Souakim à Berber et décidé la construction d'une voie ferrée parallèle au Nil dans la partie du fleuve encombrée de rochers, de Ouadi Halfa à Hannek. Il avait signé des contrats, dépensé douze millions et demi, et la ligne ne dépassait pas 50 milles au sud de Ouadi Halfa. Le tronçon restant coûterait, estima Gordon, près de 40 millions de francs que des finances compromises ne pouvaient fournir. Il proposa un expédient : le Nil, entre ses différentes cataractes, présente des paliers très utilisa-

(1) Lettre du 11 juillet 1878.

Digitized by Google

bles à la navigation ; en profitant des crues, on y amènerait de petits vapeurs construits en Angleterre, et les secteurs navigables seraient reliés entre eux par des tramways ; la dépense totale n'excéderait pas 1.800.000 francs (1).

On rejeta ce plan à cause de son auteur, l'argent dépensé resta improductif, et le matériel pourrit dans le désert.

La santé du gouverneur général ébranlée par son long séjour dans les régions tropicales lui rendait ces épreuves encore plus pénibles. Couvert d'eczéma et de furoncles donnés par l'eau du Nil, il se croyait une angine de poitrine, ne se nourrissait plus : « pouvez-vous vous imaginer ce que c'est que de n'avoir jamais envie de manger ? C'est mon cas, je hais l'opération. Mon *angina pectoris* ne m'a pas troublé ces derniers temps. D'après les livres de médecine on ne sait ce qui la cause. C'est une souffrance au cœur qui fait penser qu'on est sur le point d'expirer : un flot de sang monte à la tête et on pense que tout est fini. Je puis dire que je me suis senti mourir plus de cent fois (2). »

Dans cet état l'oisiveté, sa vieille ennemie, lui était tout à fait insupportable, et les retards de courrier, les lenteurs accoutumées des administrations orientales, lui faisaient fréquemment des loisirs ! Pour les occuper il entreprit une grande carte du Soudan, mais il l'eut bientôt terminée, et il regretta amèrement alors de ne

(1) V. un mémoire de Gordon sur ce sujet dans *Colonel Gordon in central Africa*, p. 315-316.

(2) Lettre du 15 novembre 1878.

Digitized by Google

pas connaître de métier manuel pour tromper son besoin d'activité.

Heureusement, on ne le laissait jamais longtemps en repos : il apprit sur ces entrefaites que le ras Aloula, soutenu par Walad el Michael, enfin reconcilié avec le négus, menaçait les provinces égyptiennes, et que Johannès envoyait un ambassadeur à Abou-Haraz. Il y courut sans grand espoir, car il avait l'ordre du Caire de ne rien céder. Johannès de son côté ne voulait que tâter le hokomdar, le détacher si possible du khédive en lui faisant entrevoir un trône érigé en sa faveur ; le négus avait même adressé sa lettre au sultan du Soudan. Mais cette tentative de corruption n'eut pas plus de résultat que les négociations mêmes, et Gordon rentra à Khartoum vers la fin de décembre ; le voyage, aller et retour, n'avait duré que 14 jours. Dans le courant de l'année 1878 il avait parcouru 2.600 kilomètres à dos de chameau.

En arrivant il trouva de fort mauvaises nouvelles de Gessi qui, très inférieur en forces aux traitants, et surtout dépourvu de munitions, réclamait des secours urgents extrêmement difficiles à lui faire parvenir à cause du sudd, la terrible végétation aquatique qui gênait les communications au point que ses lettres avaient mis cinq mois à parvenir au gouverneur !

Suleiman, maître de la province du Bahr el Ghazal après le massacre des 200 soldats qui tenaient garnison à Dem-Idris, méditait de s'emparer du Soudan avec l'aide des tribus belliqueuses et des régiments noirs. C'était en somme une répétition de la révolte du Mahdi sans l'élément fanatique. Les indigènes se soulevaient

Digitized by Google

au cri de : « ce pays est à nous, nous ne connaissons pas l'*Effendina* ici », et Gordon pensait qu'ils n'avaient pas tellement tort contre la tyrannie des pachas et des beys, tous concussionnaires et incapables.

Le sort des insurrections dépend généralement des premiers adversaires qu'elles ont à combattre : Gordon et son digne lieutenant Gessi (1) étaient de taille à tenir tête aux négriers. Suleiman a plus de 6.000 hommes bien armés; ses premiers succès lui ont valu l'alliance des chefs indigènes toujours disposés à se ranger du côté du plus fort; il est sûr de la sympathie, de la complicité même, de beaucoup de fonctionnaires favorables à la traite si fructueuse pour eux; il peut espérer la défection des meilleurs régiments composés de basingers, qui regrettent la vie aventureuse et les franches lippées qu'ils trouvaient sous les drapeaux de Zubehr. En face de lui un Européen avec 300 réguliers, 700 auxiliaires et 2 canons! Gessi doit traverser une contrée hostile, horriblement difficile pendant les pluies, et coupée en toute saison par le sudd; il manque de vivres, de cartouches. N'importe, en véritable élève de Gordon, convaincu que l'audace est la garantie du succès, il marche à l'ennemi. Vers décembre, parvenu avec peine à Dem Idris, il s'y enferme; quelques cheiks du voisinage, lassés des violences des bandits de Suleiman, qui n'ont pas attendu d'être les maîtres incontestés du

(1) Voici les notes de Gordon sur Gessi : « Romulus Gessi, sujet italien, 49 ans, court, trapu, froid, très déterminé. A le génie inné de la mécanique. Aurait dû naître en 1560 et non en 1833. A les mêmes dispositions que Francis Drake. A été engagé dans de nombreuses petites affaires politiques. Etait interprète dans l'armée de S. M. en Crimée et attaché au quartier général de l'artillerie. »

Digitized by Google

pays pour reprendre leur carrière de pillage et de meurtre, se joignent à lui. Le 28 décembre 1878, Suleiman attaque son camp; les traitants sont repoussés avec une perte d'un millier d'hommes; mais leurs forces sont si considérables qu'ils s'installent dans le voisinage pour guetter leur proie. Dans le camp égyptien la fièvre règne, les munitions sont rares, mais le courage survit. Le 12 et le 13 janvier 1879, nouveaux assauts, nouveaux échecs du fils de Zubehr. Quelques cartouches parviennent enfin aux valeureux défenseurs de Dem Idris qui repoussent victorieusement les attaques acharnées des 28 et 29 janvier. Désormais Suleiman n'ose plus affronter son terrible ennemi, mais pendant près de deux mois Gessi est immobilisé par les pluies, les maladies et la disette de vivres et de munitions.

A Khartoum l'inquiétude torturait Gordon. L'horizon était partout sombre et menaçant : tandis qu'au sud Gessi luttait péniblement contre le gros des traitants, dans le Darfour le prétendant Haroun reprenait l'offensive ; dans le Khordofan un ancien lieutenant de Suleiman levait l'étendard de la révolte ; du côté de l'Abyssinie Johannès et ses ras réclamaient avec menaces les territoires occupés par les Egyptiens. Rien à attendre du Caire, les ministres, Nubar en tête, détestaient le hokomdar, « le Mardochée qui refusait de s'incliner devant eux (1) ». Les Européens lui reprochaient de ne pas pressurer les populations pour alimenter la caisse de la dette; le khédive, de plus en plus absorbé par ses finances, abandonnait les provinces du Haut Nil, et

(1) Lettre du 5 mars 1879.

Digitized by Google

n'écrivait à Gordon que pour l'appeler à son secours. Le 18 février une dépêche lui ordonnait d'accourir d'urgence; c'était la troisième. En présence du danger de ses provinces, il refusa d'obéir, déclara qu'il ne descendrait pas dans le delta avant le mois de juillet, et menaça de donner sa démission si on entendait le contraindre à déserter son poste.

Ayant enfin reçu l'autorisation de se rendre dans le Khordofan et le Darfour, il marcha rapidement sur Dara pour tendre la main à Gessi. Il retrouva dans cette région son éternel ennemi, la traite, qui semblait renaître sans cesse. Il confisqua quantité d'esclaves, arrêta nombre de traitants, mais il était fort embarrassé des uns et des autres. Il dut comme par le passé abandonner les captifs aux tribus arabes. Pour les négriers leurs cruautés l'avaient exaspéré. On raconte qu'un jour, tandis qu'il mangeait sous la tente d'un jeune moudir français, Charles Rigollet, on lui amena quelques traitants appréhendés dans le voisinage; tout en déjeunant Gordon les interrogeait et dans son indignation il les lardait de coups de fourchette. Il eût voulu fusiller toute cette canaille, mais la législation n'édictait qu'une peine de prison. Au milieu du désert il ne pouvait traîner les coupables enchaînés à sa suite. Malgré sa colère, il se contenta de les dépouiller, de les faire fouetter, lui dont le premeir acte à Khartoum avait été l'abolition du courbache, et de les laisser « nus comme Adam. » Ces événements l'amenèrent à chercher derechef un remède à la traite : convaincu que le Darfour était l'antre même de l'esclavage, il proposa un projet de décret en deux articles : 1° toute personne

Digitized by Google

résidant dans le Darfour doit être munie d'un permis de séjour ; 2° toute personne traversant le Darfour doit être munie d'un passeport. Il croyait ainsi empêcher l'entrée des caravanes d'esclaves en Egypte et ruiner les traitants. Il espérait que les Européens l'aideraient à obtenir ce décret. « Quiconque, s'écriait-il, a une mère, une sœur, des enfants, ne peut rester indifférent aux souffrances de ces pauvres misérables. » Il désirait l'établissement à Khartoum et à El Obéid de consuls anglais, entretenus au besoin par des souscriptions publiques (1).

En attendant l'accueil fait à ses nouveaux plans, il se dirigeait à marches forcées sur Chekka où il arriva le 7 avril. Il y apprit que Gessi avait détruit le camp de Suleiman le 11 mars. Malheureusement la fatigue, les maladies, et aussi le désir des soldats de mettre leur butin en sûreté, avaient contraint le vainqueur à retourner à Dem Idris. Gordon isolé ne se sentait pas à l'abri d'un coup de main ; il se remit en marche vers le nord du Darfour. Sur la route il fut cruellement ému en rencontrant à chaque pas des squelettes d'esclaves, et il fit réunir les crânes en une sorte de pyramide pour rappeler aux indigènes le mal que les traitants leur avaient fait. Des bédouins nomades, écumeurs du désert, apportèrent une diversion à ses soucis en attaquant sa petite troupe ; il courut des dangers sérieux, mais battit l'ennemi le 25 mai.

C'est toujours à regret qu'il versait le sang des habitants : chaque jour plus convaincu de l'incapacité et

(1) Lettre du 31 mars 1879.

Digitized by Google

de la vénalité du gouvernement égyptien, il sentait la justice de la cause des dissidents de toutes sortes, et rêvait maintenant de rendre le pays à lui-même en rétablissant l'ancienne dynastie des sultans du Darfour. Mais une dépêche du khédive, reçue le 5 juin l'appelait derechef au Caire, et il se disposait à obéir enfin quand il apprit que Suleiman échappé à Gessi cherchait à faire sa jonction avec Haroun. Il revint à longues étapes, malgré sa santé de plus en plus périclitante : « j'ai quasi cessé de fumer, car mon sang circule très mal ; si j'avais continué plus longtemps je crois que mon cœur se serait tout à fait arrêté. Je puis dire que j'ai vraiment perdu tout désir des choses de la vie. Je ne regrette pas le bien-être, je n'ai envie ni de manger, ni de boire. Si je désire quelque chose, c'est un sommeil sans rêve. Cependant ne croyez pas que je sois le moins du monde déprimé ; je suis heureux de sentir que j'ai atteint un point où les orages du monde et ses sourires ne m'affectent plus (1). »

Dans l'espace de huit jours il saisit 5 à 600 esclaves, et il calcula qu'en moyenne il en devait passer autant chaque semaine depuis deux ans. Cela l'amena à supputer le gaspillage de vies humaines depuis 1875 : dans le Darfour 16.000 égyptiens et 50.000 indigènes, dans le Bahr el Ghazal 15.000 individus avaient péri de mort violente, sans compter les esclaves tombés d'épuisement sur les routes et qu'on pouvait évaluer de 80 à 100.000. En présence de ces chiffres on comprend les tristes réflexions sur l'ensemble de son œuvre et sur l'avenir du pays.

(1) Lettre du 16 juin 1879.

Digitized by Google

Le 25 juin 1879 il rencontra Gessi bien vieilli par les fatigues de la campagne. Il lui prodigua toutes les récompenses en son pouvoir, le nomma pacha, lui conféra la seconde classe de l'Osmanlié, lui donna 50.000 francs et le laissa, tout réjoui de ses largesses, pourchasser les débris des ennemis. L'Italien se lança avec son audace habituelle sur la trace des traitants. Un des derniers chefs, Rabah, voulait gagner les déserts de l'ouest où certainement on n'oserait les poursuivre. Suleiman et la majorité de ses lieutenants s'y refusèrent. Rabah persista et partit avec les basingers attachés à sa fortune. Il échappa ainsi au sort réservé à ses compagnons (1). Le 15 juillet, Gessi surprit Suleiman, et, bien qu'il n'eût que 300 hommes contre 700 négriers, il l'intimida, le força à se rendre. Quand le fils de Zubehr découvrit le petit nombre des vainqueurs, il pleura de rage et médita une fuite, une révolte. Gessi pensa le moment venu d'en finir : il fit fusiller Suleiman et 10 de ses complices, en retint 157 prisonniers, dispersa les autres. On a reproché à l'Italien ce procédé expéditif, et Slatin pacha prétend (2) qu'il fut trompé par les Danaglas intéressés à noircir

(1) Rabah, parvenu dans la région du lac Tchad se constitua, dans le Baguirmi, un empire puissant, et devint un des principaux adversaires de l'expansion française jusqu'au jour où il tomba enfin sous les coups des missions Gentil, Foureau-Lamy, Joalland-Meynier (ancienne Voulet-Chanoine) 22 avril 1900.

(2) *Feuer und Schwert im Sudan, Meine Kæmpfe mit den Dervischen, meine Gefangenschaft und Flucht*, 1879-1895. Von Rudolph Slatin Pascha, Oberst in Ægypteschen Generalstab, frueher Gouverneur und Commandant von Darfur, Leipzig, 1896. Cet ouvrage a été traduit par M. G. Bettex : *Fer et Feu au Soudan, par R. Slatin-Pacha*. Paris-le-Caire 1898, p. 39 et 40.

Digitized by Google

Suleiman pour achever sa ruine ; mais c'était le seul moyen d'abattre la domination des traitants, et d'ailleurs la cour martiale réunie à Khartoum sous la présidence d'Hassan Hilmi avait condamné le jeune homme à mort et prononcé la confiscation des biens de Zubehr convaincu de complicité (1).

Le triomphe final de Gessi devait pourtant avoir des conséquences que nul ne prévoyait. « Le gouvernement dans cette campagne avait fait de grosses pertes en hommes, en armes, en munitions, tandis qu'au contraire les tribus arabes du sud, Baggara, Taasha, Habania et Risegat, qui avant et après la soumission de Suleiman avaient fait un riche butin en basingers et en armes, se trouvaient enrichies, et désormais en situation d'augmenter leur puissance. Aussi suscitèrent-elles plus tard de grosses difficultés (2). »

Gordon se dirigeait sur Khartoum quand, le 1er juillet, une dépêche l'informa de l'abdication d'Ismaïl, et lui prescrivit de proclamer Thewfik pacha. Il n'avait pas eu qu'à se louer de Pharaon, il écrivait quelques mois plus tard (3) : « ne vous tourmentez pas au sujet d'Ismaïl pacha ; c'est un philosophe, et il a beaucoup d'argent. Il jouait gros jeu et il a perdu. C'est l'homme le plus intelligent de l'Europe. Je suis un de ceux qu'il a trompés, mais je ne lui en veux pas. C'est une béné-

(1) Gordon avait fait imprimer et tirer à 50 exemplaires la procédure et la sentence de la cour ; cette brochure nous conserve la preuve de la complicité de Zubehr qui profita des troubles de la révolte d'Arabi pour escamoter l'original d'une lettre compromettante.

(2) Slatin, ouv. cité, I, p. 42.

(3) Lettre du 12 octobre 1879.

Digitized by Google

diction pour l'Egypte qu'il soit parti. » Pourtant le souvenir de ses bienfaits, de sa bienveillance effaçait le ressentiment de l'aventure financière, et Gordon fut profondément touché du sort de « son pauvre khédive ». Il reconnaissait ses défauts et pensait que Nubar l'avait parfaitement jugé lorsqu'il avait dit : « C'est un homme sans principes mais capable de mouvements chevaleresques, et s'il avait un meilleur entourage, il pourrait faire le bien (1). »

Le retour de Gordon à Khartoum fut pénible pour son corps épuisé, mais le succès final sur les traitants le remplissait de joie et d'illusions. « Personne ne peut lever la main sans ma permission dans toute l'étendue du Soudan. Je suis une épave comme le *Victory* (2) remorqué jusqu'à Gibraltar après Trafalgar ; mais Dieu m'a rendu capable, ou plutôt s'est servi de moi pour faire ce que je désirais : détruire la traite. Aujourd'hui, j'ai reçu un télégramme du Darfour disant que Haroun a été tué et ses troupes dispersées. Dieu a été bon pour moi (3). »

Malgré ce cantique de victoire, l'expérience passée lui inspirait des inquiétudes sur la durée de son œuvre. « Aussi longtemps que khédives et pachas garderont des eunuques et des esclaves on pourra douter de leur sincérité. Ils n'ont jamais levé le petit doigt contre la traite, si ce n'est sous une pression extérieure ; et au moment même où cette pression cesse la traite recommence. » Et il revenait à son ancien projet d'extinc-

(1) Lettre du 25 août 1879.
(2) Le vaisseau de Nelson.
(3) Lettre du 21 juillet 1879.

Digitized by Google

tion progressive de l'esclavage par l'enregistrement de tous les esclaves existant avec interdiction d'en acheter de nouveau. L'instant semblait favorable, car la société anti-esclavagiste se décidait enfin à soutenir ce plan, le proposait à lord Granville, et demandait que, pour en assurer l'exécution, l'Angleterre et la France établissent une commission mixte chargée d'exercer sur la traite en Egypte la même surveillance que le Contrôle avait sur les finances. « Si l'Europe, disait le manifeste de la société, peut annuler un des droits primordiaux du gouvernement autonome de l'Egypte pour soutenir les porteurs de titres, ce n'est pas trop que de dire qu'elle a un droit beaucoup plus fort d'intervenir au nom de l'humanité, et d'arrêter un mal effrayant qui est une violation chronique de la loi naturelle et du droit des gens. » Mais l'Europe qui veillait avec un soin jaloux sur les intérêts de ses capitalistes, se souciait médiocrement du sort des nègres, et les gouvernements pensaient avoir assez fait par la convention du 4 août 1877, sans réfléchir aux dangers qu'elle enfanterait et que Gordon prévoyait bien. « Si la libération des esclaves a lieu en Egypte propre en 1884, et si le système actuel de gouvernement ne change pas, il ne peut manquer d'y avoir une révolte dans tout le pays, mais notre gouvernement continuera à dormir jusqu'à ce qu'elle arrive, et alors sera obligé d'agir à l'improviste. Si vous avez lu le compte-rendu des terribles débats de 1833, lors de la libération des esclaves dans les Indes occidentales, malgré le payement de vingt millions de livres sterling, vous aurez quelque idée de la façon dont les propriétaires d'esclaves, alors même

Digitized by Google

qu'ils sont chrétiens, tiennent à leur propriété. Sept huitièmes de la population du Soudan sont esclaves, et la perte de revenu en 1889 sera de plus des deux tiers si la libération a lieu. Vraiment dans sa sphère le problème égyptien est bien épineux, si on y voit plus loin que le bout de son nez (1). »

Arrivé à Khartoum le 29 juillet, il en repartit pour le Caire le 23 août. Il trouva le nouveau vice-roi assez bien disposé à son égard. Thewfik pouvait redouter son esprit autoritaire, son indépendance de caractère, mais Ismaïl lui avait appris à l'estimer (2). Son entourage ne partageait pas ces sentiments ; nombre de pachas haïssaient ce *nazaréen* dont le désintéressement faisait ressortir leur corruption ; ministres et contrôleurs avaient à se plaindre de la façon cavalière et même impertinente dont il les traitait. Ils ne lui pardonnaient pas ses regrets trop franchement exprimés de l'abdication d'Ismaïl, et sa désapprobation du rétablissement du contrôle ; ils lui reprochaient des manques d'égards dans le genre de celui-ci : à une demande de renseignements sur les ressources de son gouvernement, il avait répondu par l'envoi d'une carte assez malpropre du Soudan sur laquelle les provinces étaient figurées par des teintes plates et grossières ; sur chaque couleur il

(1) Lettre du 20 avril 1879.

(2) Un jour qu'on reprochait à Ismaïl sa méfiance pour les Européens, il s'écria : « On dit que je n'ai pas confiance dans les Anglais, est-ce que je me méfie de Gordon pacha ? Voilà un honnête homme, un administrateur et non pas un diplomate. » *Gordon in China and the Soudan*, p. 205. Ismaïl avait aussi coutume de dire à propos de Gordon : « Quand cet homme entre dans la pièce je sens que je suis avec mon supérieur. » *Khedives and Pashas* by one who knows them well, London, 1884, p. 20.

Digitized by Google

avait inscrit deux chiffres : recettes, dépenses ; la balance totale indiquait un déficit de 500.000 livres égyptiennes (1).

Toutes ces rancunes se réunirent contre lui : on le pressa d'accomplir des réformes qu'on lui savait odieuses. Gordon se décida à la retraite. Il sentait d'ailleurs que sa santé exigeait des ménagements et du repos, et il espérait que les Européens dressés à son école qu'il laissait au Soudan, achèveraient la traite.

Nous avons peu parlé des collaborateurs de Gordon parce que nous écrivons sa vie et non l'histoire du Haut-Nil, et aussi parce que ce n'est que vers 1878 qu'il réussit enfin à trouver des seconds tels qu'il les désirait. Gessi, seul, ne l'avait pas quitté depuis les jours déjà lointains de Gondokoro, et on sait les services qu'il avait rendus. A côté de lui, il faut citer Giégler, inspecteur général des télégraphes du Soudan, puis pacha et vice-gouverneur général, et surtout Emin, nommé bey et *moudir amoun* de l'Équatoria en juillet 1878. N'oublions pas le Français Charles Rigollet, l'Autrichien Slatin, qui administraient des *moudiriehs*, et le docteur Zurbuchen, inspecteur sanitaire du Soudan. Avec des hommes comme ceux-ci, sa confiance en l'avenir était justifiée.

Avant de quitter l'Égypte, il souhaitait régler une dernière affaire. La question d'Abyssinie touchait à

(1) La livre égyptienne vaut 26 francs. Nous tenons cette anecdote de M. Octave Borelli, à cette époque avocat-conseil du Conseil des Ministres, et directeur du contentieux au Ministère des finances. qui a eu la carte entre les mains. Nous devons d'ailleurs à l'obligeance de M. Borelli Bey plusieurs autres renseignements précieux, qui venant d'un Français ayant joué un rôle très éminent en Égypte, auront, croyons-nous, un intérêt particulier pour le lecteur.

Digitized by Google

une crise, car le négus paraissait résolu à reprendre par les armes les territoires disputés. Gordon offrit de se rendre auprès de lui pour essayer encore un effort en faveur de la paix. Thewfik hésita à accepter; on lui avait persuadé que le colonel rêvait de se créer un empire dans ces régions éloignées. Il eut la franchise de s'en ouvrir à Gordon qui dissipa sans trop de peine les soupçons du souverain. L'ambassade décidée, Gordon, pour intimider les pachas qui seraient tentés de le desservir en son absence, annonça qu'à son retour il prierait le khédive de désigner un de ses ennemis pour le remplacer au Soudan, considéré par les courtisans comme un exil épouvantable; puis il demanda aux consuls de l'appuyer auprès de Johannès afin d'éviter la guerre, mais ses sollicitations ressemblaient à des ordres, et il s'aliéna tout le corps consulaire, en particulier le consul italien auquel il reprocha hautement les intrigues de ses nationaux auprès du négus (1).

Il quitta le Caire le 30 août, muni des instructions de Thewfik. Elles étaient de deux sortes et se contredisaient : les lettres de créance destinées à Johannès, rédigées en arabe, représentaient Gordon comme ayant pleins pouvoirs pour traiter, tandis que dans une note (2) écrite en français et adressée à l'ambassadeur lui-même, Thewfik lui interdisait toute concession.

Il était peu probable que les Abyssins, vainqueurs des Egyptiens en toutes les rencontres, et qui avaient tant

(1) Lettre du 31 août 1879.

(2) Lettre de Mahomet Thewfik. Palais d'Ismaïlieh, 28 août 1879.

Digitized by Google

à se plaindre du gouvernement khédivial, fussent disposés à signer la paix sur la base *uti possidetis*. Cependant la réconciliation de Walad el Michael avec le négus facilitait les relations, et Gordon espérait amener les deux parties à transiger.

Débarqué à Massaouah le 6 septembre, il trouva la situation déjà changée : Walad el Michael après une querelle avec le ras Aloula, généralissime du négus, avait été arrêté et enfermé dans une forteresse inaccessible ; de plus les Abyssins avaient repris le district de Bogos, un des principaux points en litige, un territoire que Thewfik avait interdit de céder, et qu'on ne pouvait songer à reconquérir avec les finances et l'armée égyptiennes.

Gordon pensait traiter avec le ras Aloula et il alla le chercher à Goura, où il arriva le 16 septembre 1879. Dès le premier jour il se convainquit qu'il était aussi difficile d'avoir raison de l'orgueil et de l'ignorance des Abyssins que de la prétention et de la nullité des Egyptiens. Les soldats restèrent dédaigneusement assis à son approche ; lorsqu'il pénétra dans la tente, où l'attendaient les chefs, tous se couvrirent la bouche, comme si l'atmosphère était corrompue par la présence de l'Européen. Au fond sur un divan, se tenait un homme si empaqueté que Gordon « le jugea malade et eut la tentation de lui tâter le pouls ». C'était le ras qui accueillit avec un suprême dédain l'envoyé du khédive, ne lui offrit qu'un siège bas, jeta de côté avec une indifférence méprisante la lettre de Thewfik, et finit par dire au hokomdar que Sa Majesté, le roi des rois, avait eu la bonté de l'autoriser à fumer, chose sévèrement inter-

Digitized by Google

dite aux indigènes. L'entrevue fut peu mouvementée : les ras gardaient un silence prudent, « les prêtres foudroyaient du regard ce maudit qui leur souriait gentiment », et les affaires n'avançaient pas. L'assemblée ne se dérida que quand l'hydromel fit son apparition, mais il ne put plus dès lors être question de rien, et Gordon prit congé (1).

Sur l'invitation du généralissime, il se décida à se rendre auprès du négus, à Debra Tabor, dans les environs de Gondar. Ce fut un long voyage de douze jours par des chemins détestables, sur une mule rétive, avec une chaleur effroyable. Après avoir couru plusieurs fois le danger de tomber dans les mains de bandits de grand chemin, la caravane parvint enfin à Debra Tabor le 27 octobre, et l'ambassadeur demeura persuadé qu'Aloula lui avait fait prendre un sentier détourné pour lui cacher les voies d'accès du pays.

Si les lettres de Johannès pouvaient se résumer ainsi: « je vais bien, mon armée aussi, et vous ? Quant aux frontières de l'Abyssinie, tout le monde les connaît, » Gordon s'aperçut bientôt que sa conversation n'était pas plus instructive. Le négus l'attendait assis sur son trône, entouré du consul grec et de trois Italiens, ses principaux conseillers. Une chaise avait été préparée pour lui beaucoup plus bas. Gordon s'en saisit, la plaça à côté du siège du roi, et déclara qu'il entendait être traité en représentant d'un souverain, l'égal de Johannès. Alors s'engagea entre le négus dépité et le hokomdar la discussion suivante : « Savez-vous, Gordon pacha, que

(1) Lettre du 16 septembre.

Digitized by Google

je puis vous faire tuer sur le champ, si cela me plaît? — J'en suis tout à fait convaincu, Sire. Si tel est votre bon plaisir, je suis prêt. — Comment prêt à être tué? — Certainement, je suis toujours prêt à mourir, et bien loin de craindre que vous me mettiez à mort, en le faisant vous m'accorderez une faveur, car vous ferez pour moi ce que mes principes religieux m'interdisent. Vous me délivrerez de tous les soucis et de toutes les infortunes que l'avenir peut me réserver. — Alors mon pouvoir ne vous inspire pas de terreur? — Aucune (1) ». Après cette scène tragi-comique, Gordon demanda à Johannès à quelles conditions il signerait un traité de paix. « Je veux, répondit le négus, la restitution de Metemma, Changallas et Bogos, la cession de Zeila et d'Amphilla, un abouma (2), et un ou deux millions de livres sterling, ou, si Son Altesse préfère ne pas donner d'argent, alors je prendrai Bogos, Massaouah et l'abouma. Je pourrais réclamer Dongola, Berber, la Nubie, et le Sennaar, mais je ne le ferai pas. J'ai besoin d'un certain territoire aux environs de Harrar ». Ici, ajoute Gordon, Sa Majesté sembla au bout de sa géographie et s'en tira en disant qu'elle n'élèverait pas cette prétention pour le moment (3). »

L'ambassadeur ne pouvait discuter ces conditions

(1) *Gordon in China and the Soudan*, p. 203-204 et *Charles George Gordon, a sketch*, p. 7.

(2) C'est le chef du clergé abyssin, il est nommé par l'archevêque cophte d'Alexandrie ; l'usage veut que ce soit toujours un étranger sans influence dans le pays. Ses fonctions se bornent à sacrer le négus, et à ordonner les prêtres.

(3) Consulter dans *Colonel Gordon in Central Africa*, p. 411-425 les notes de Gordon sur sa mission.

Digitized by Google

insensées; il pria Johannès de les mettre par écrit, et d'accorder 6 mois au khédive pour y répondre. Le roi, froissé, déclara qu'il se rendait à une station balnéaire des environs et qu'il déciderait à son retour. Les thermes se composaient d'une source d'eau chaude jaillissant d'un bout de bambou dans une vieille hutte! Les affaires traînèrent jusqu'au 7 novembre, jour où Gordon eut son audience de congé. On avait fort intrigué pendant ce temps; le négus, poussé par le consul grec, avait essayé de corrompre l'envoyé de Thewfik, et il était furieux de son échec. Persuadé que l'ambassadeur avait des pouvoirs très étendus, et que sa mauvaise volonté seule l'empêchait de faire des concessions, il lui en voulait beaucoup, et reçut très mal une demande que Gordon jugea devoir lui faire pour la libération de quelques prisonniers égyptiens qui avaient réclamé son intercession.

On se sépara fort irrité de part et d'autre. Gordon, qui avait refusé un présent en argent, n'avait pu même obtenir une lettre pour le khédive; on lui promit de la lui faire tenir par un courrier. Il emportait une bien triste opinion du négus. « Le roi devient rapidement fou. Il coupe le nez de ceux qui prisent, les lèvres de ceux qui fument. Il est plus détesté que Théodoros. Il est impossible qu'il existe un despote plus complet. Haï de tout le monde, haïssant tout le monde, je ne puis imaginer un homme plus malheureux. Il parle comme l'Ancien Testament, c'est un vrai pharisien; ivre toute la nuit, au point du jour il lit les psaumes. Il ne manque jamais un office, et s'il était en Angleterre il aurait une Bible grosse comme une valise. »

Digitized by Google

Une heure après son départ il reçut la lettre promise. Il n'hésita pas à l'ouvrir et à se la faire traduire. Elle était aussi méprisante pour lui que vague ; le négus se contentait d'y déclarer à Thewfik que s'il voulait la paix il n'avait qu'à s'adresser aux sultans de l'Europe. Ainsi l'échec était complet. Gordon eût pu le prévoir.

Son retour fut particulièrement pénible. Il désirait gagner Khartoum par Galabat et Khatarif, et il approchait déjà des frontières, quand il fut brusquement arrêté sur les ordres du négus, qui ne voulait pas lui laisser reconnaître une nouvelle route, et lui imposait le retour par Massaouah. Fort maltraité par les guerriers abyssins, désespérant du salut, le 14 novembre il brûla son journal afin de l'empêcher de tomber dans les mains de ses persécuteurs. Il écrivit au khédive le priant d'envoyer à Massaouah un vaisseau et un bataillon qui protègerait son voyage, et aussi défendrait cette place, très exposée par suite du nouvel aspect des affaires. Après toutes sortes de tribulations, menacé par les brigands, pillé par les soldats, ayant dépensé 35.000 francs de sa poche, il parvint le 8 décembre à Massaouah, et eut la joie d'y trouver la canonnière anglaise *the Seagull* dont les canons préservaient la ville que dans leur coupable négligence les ministres égyptiens abandonnaient. Malheureusement elle ne tarda pas à lever l'ancre, et la présence de Gordon seule donnait un peu de courage aux habitants. Aussi quand on lui ordonna de revenir au Caire, il refusa de partir avant l'arrivée des troupes.

Ses ennemis firent grand bruit de cette désobéissance, la presse s'en empara. Bientôt ce fut pis : dans une

Digitized by Google

dépêche du 18 décembre, Gordon proposait, pour acquérir l'appui de l'Italie, de lui céder un petit territoire. Le *Standard* du 24 décembre publia cette pièce, évidemment communiquée par le gouvernement égyptien, ou l'un de ses membres, très probablement par Riaz pacha à qui Gordon attribua cette trahison. Le journal l'accompagnait de commentaires peu bienveillants, et parlait des *inconséquences* du hokomdar « Inconséquences » était bien, mais le terme ne suffit pas aux feuilles égyptiennes qui prononcèrent le mot de *folie!* Devant ce soulèvement général Gordon n'avait qu'à se retirer.

Au Caire, il trouva ministres et grands personnages, Riaz, Nubar, Chérif, déchaînés contre lui. On lui reprochait son insuccès, on l'accusait d'avoir communiqué des pièces confidentielles à la presse ; au fond on enflait son échec pour se débarrasser définitivement de ce maudit qui entendait renverser en Egypte le régime de l'esclavage, du baghchich et du courbache.

Il ne voulait pas lutter pour des fonctions qui depuis longtemps lui étaient à charge, et, après une scène assez vive avec le khédive, il donna sa démission. Thewfik fut convenable : « Je suis heureux, lui écrivait-il, de vous voir de retour parmi nous, et j'ai le plaisir de reconnaître une fois de plus la loyauté avec laquelle vous avez servi le gouvernement. J'aurais aimé à conserver vos services, mais en présence de vos offres persistantes de démission, je suis forcé de l'accepter. Je regrette, mon cher Pacha, de perdre votre coopération; et en me séparant de vous, je dois vous exprimer mes sincères remerciements, et vous assurer que votre

Digitized by Google

souvenir et celui des services que vous avez rendus au pays survivront à votre retraite. »

Gordon alla s'embarquer à Alexandrie. Très fatigué par son long séjour sous les tropiques, par ses travaux, ses longues courses (1), il consulta dans cette ville le docteur Mackie, attaché au consulat britannique, qui reconnut chez lui des symptômes d'épuisement nerveux et d'altération du sang, mais pas d'angine de poitrine. Il lui prescrivit une nourriture rafraîchissante et un repos complet de plusieurs mois.

Comment juger l'œuvre accomplie pendant ces trois années de proconsulat ? A des flatteurs Gordon déclarait lui-même : « Je ne suis ni un Napoléon, ni un Colbert ; je n'ai été ni un grand administrateur, ni un grand financier, mais je puis dire que j'ai chassé les traitants de leurs forteresses, et que je me suis fait aimer du peuple. » Tous les voyageurs ont constaté combien son nom était vénéré dans le Haut-Nil, et cela prouve assez que sa modestie était trop grande : le gouverneur qui se fait chérir de ses administrés est au moins un bon gouverneur.

(1) De 1877 à 1880, il avait parcouru 13.700 kilomètres à dos de chameau et de mulet.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

Voyages et Missions

Séjour en Suisse. — Essai sur la question d'Orient. — Départ pour les Indes en qualité de secrétaire du vice-roi, lord Ripon. — Démission. — M. Robert Hart l'invite à venir en Chine pour empêcher une guerre avec la Russie. Difficultés avec le gouvernement anglais. Mémoires sur les réformes à opérer en Chine. — Retour en Angleterre. — Voyage en Irlande. — Articles de journaux. — Commandement du génie dans l'île Maurice. — Promotion au grade de major-général. — Appelé au Cap, il reçoit le commandement des troupes coloniales. — Mission dans le Basoutoland, *trahison du gouvernement colonial, démission. — Voyage en Terre-Sainte, les* Reflections in Palestine. *— Le roi Léopold lui offre le gouvernement du Congo.*

Gordon s'embarqua à Alexandrie vers le 10 janvier 1880. Un des passagers, M. Joseph Reinach, nous le peint (1) « encore ulcéré par l'injustice de son gouver-

(1) *Revue politique et littéraire* du 16 février 1884.

Digitized by Google

nement et l'ingratitude du khédive ». L'idée qu'il avait quitté le Soudan avant l'heure, et abandonné son œuvre à des successeurs dépourvus de sa foi et de son énergie, le torturait, il y revenait sans cesse. Sa conversation était attachante : « Ce diable d'homme parlant presque à la fois anglais et français, mêlant à des observations d'une expérience profonde les fantaisies les plus bizarres d'un esprit excité, inventant toutes les heures un nouveau partage du monde et surtout de de l'empire ottoman, louant Dieu avec exaltation, et accablant de sarcasmes le ministère tory, les saltimbanques, *the mountebanks* (il ne désignait jamais lord Beaconsfield et ses amis sous un autre nom), était bien le compagnon de voyage le plus amusant qu'il fût possible de rêver. »

Le navire le déposa à Naples ; il y visita le khédive détrôné, Ismaïl, puis gagna Rome dont il ne paraît pas avoir goûté les trésors artistiques. Il négligea les musées, et Saint-Pierre lui parut « pauvre (1). »

Débarqué en Angleterre vers la fin de janvier, il se vit exposé pendant quelque temps à l'enthousiasme et à la curiosité de ses compatriotes, mais il avait une façon d'éconduire les admirateurs et les fâcheux qui le débarrassa promptement des uns et des autres. D'ailleurs le roi découronné, comme il était de mode de l'appeler à cette époque, quitta Londres le 29 février, avec le fils d'un de ses frères récemment décédé, et se dirigea vers la Suisse, où il espérait se guérir radicalement. A Bruxelles, il retrouva M. Vivian, l'ancien consul général anglais au Caire, et, comme il était sans

(1) Lettre du 21 janvier 1880.

Digitized by Google

fiel, ils eurent d'excellentes relations. On raconte même que Madame Vivian le taquina sur le chapitre du mariage, et tenta de lui persuader de renoncer au célibat ; mais il ne songeait pas à aliéner sa liberté, celui qui écrivait vers cette époque : « femmes, femmes, quelle épreuve vous êtes pour vos maris ! D'après mon expérience, les hommes mariés ont plus ou moins l'aspect battu », et il changea de conversation.

Le roi Léopold, qui méditait la destruction de la traite au Congo, ayant appris son arrivée, désira le voir, et le pria à dîner. Gordon n'avait pas ses bagages, il déclina l'invitation, mais eut avec le souverain un entretien dont tous deux conservèrent un bon souvenir (1).

A Lausanne, où il s'établit, il vécut de la vie des hivernants. Heureux d'échapper à la célébrité, il profitait pour se cacher de ce que son nom très répandu n'attirait pas l'attention. Un de ses commensaux, appelé à devenir un de ses amis, une sorte de confident religieux, le Rev. Reginald H. Barnes, nous raconte (2) comment il fit sa connaissance, et eut avec lui de longues et sérieuses conversations sans se douter que son interlocuteur était le fameux chef de l'*armée toujours victorieuse*, l'ancien hokomdar du Soudan.

Gordon semble avoir beaucoup aimé ce séjour de Lausanne, où sa santé s'améliorait de jour en jour. Avec la santé revenait le besoin d'activité. Pourtant le ministère de la colonie autonome du Cap ayant obtenu

(1) Lettre du 2 mars 1880.

(2) *Charles George Gordon, a Sketch*, p. 3.

Digitized by Google

du gouvernement métropolitain l'autorisation de lui offrir le commandement des troupes coloniales avec un traitement de 1.500 livres sterling, il refusa, probablement, pense M. Boulger (1), parce que la situation en Orient lui paraissait menaçante, et qu'il espérait trouver de ce côté une occasion plus favorable pour rentrer sur la scène politique. Cette question d'Orient le passionnait, et il rédigea une véritable dissertation sur les conséquences de la guerre turco-russe, et sur la politique avantageuse à l'Angleterre dans ce bassin de la Méditerranée. Il y montre que le traité de Berlin a réparé la faute commise par la Russie dans celui de San-Stefano, par lequel cette puissance avait créé un Etat nouveau, la Bulgarie, capable de se suffire et probablement disposé à rechercher l'appui de l'Angleterre et de la France, pour conserver les avantages acquis. Par le traité de Berlin, on a repris la Roumélie à la Bulgarie, et on l'a rejetée dans l'alliance moscovite, tandis que la Turquie elle-même n'a reçu, au prix de la Bosnie et de l'Herzégovine, que l'avantage illusoire de pouvoir occuper la ligne des Balkans, avec une population hostile sur les derrières de ses troupes. Les fautes de la diplomatie britannique viennent d'un manque de plan arrêté, et il propose toute une ligne de conduite : 1° acquisition définitive de l'île de Chypre ; 2° abandon des réformes en Asie-Mineure ; 3° union de la Bulgarie, dotée d'un port, avec la Roumélie ; 4° accroissement de la Grèce ; 5° création à Constantinople d'un état garanti par l'Europe ; 6° extension du Monténégro et de l'Italie sur les côtes

(1) *Life of Gordon*, II, p. 40.

Digitized by Google

de l'Adriatique; 7° annexion de l'Egypte par l'Angleterre, soit directement, soit en y obtenant une influence prépondérante et entière; 8° comme compensation, abandon dans les mêmes conditions de la Syrie à la France; 9° permission à l'Italie de s'étendre du côté de l'Abyssinie; 10° rétablissement de la constitution de Midhat en Turquie, et d'une similaire en Egypte. M. Boulger, destinataire de ce papier, ne fut autorisé à le publier que beaucoup plus tard, dans le *Times* du 24 septembre 1885. Les hommes d'Etat les plus distingués l'accueillirent alors avec estime, et quelques jours après à la Chambre des Communes, sir William Harcourt reconnaissait publiquement la sagacité du « pauvre Gordon. »

Le colonel rentra en Angleterre dans le courant d'avril et on lui proposa le 1er mai la place de secrétaire particulier de lord Ripon, nommé vice-roi des Indes. Cédant aux conseils de son frère aîné, sir Henry Gordon, dont l'influence sur lui était grande, il accepta. Mais cette sorte de domesticité, particulièrement honorable sans doute et grandement facilitée par la personnalité de lord Ripon, ne pouvait lui agréer. Il s'en rendit compte promptement: « Jusqu'ici j'ai été une comète indépendante, désormais je serai un satellite enchaîné », dit-il aux siens; et à un de ses amis (1): « Je crains bien de m'être décidé en hâte, pour me repentir tout à loisir. » Il n'avait jamais su se plier au monde et à ses obligations; c'était pourtant presque un devoir de sa charge, et on put prévoir, même par ce petit côté, qu'il ne la

(1) Le 14 mai 1880 à Sir Hallidey Macartney.

Digitized by Google

conserverait pas longtemps. Invité à un grand dîner offert par le prince de Galles à lord Ripon et à ses collaborateurs, il refusa sans tenir compte du rang de l'amphitryon. Le futur Edouard VII donna alors une singulière preuve de la largeur de ses idées : loin d'être irrité du manque de déférence d'un simple officier, il lui écrivit : « si vous ne voulez pas dîner avec moi, venez au moins me voir. » L'entrevue fut très cordiale ; la princesse et ses filles l'interrompirent quelques instants parce qu' « elles désiraient serrer la main du colonel Gordon. »

Pendant la traversée, commencée le 14 mai 1880, il comprit mieux encore combien ses nouvelles fonctions lui convenaient peu. Il eût pu, comme il le dit lui-même, dissimuler, attendre quelque temps, feindre un bobo et s'en aller sans bruit. Ce n'était pas dans son caractère, et la fortune ne lui fit pas attendre l'occasion de quitter lord Ripon. La première question dont le vice-roi eut à s'occuper fut celle de l'Afghanistan : l'émir Yacoub Khan, accusé de complicité dans le massacre de l'ambassade anglaise, était prisonnier. Beaucoup de gens croyaient à son innocence, lord Ripon et Gordon, qui partageaient ce sentiment, avaient décidé de traiter avec lui ; mais c'était entrer en lutte avec la toute puissante bureaucratie anglo-indienne qui s'empressa de faire des remontrances. Lord Ripon céda, et Gordon donna sa démission le 2 juin ; il n'était à Bombay que depuis 3 ou 4 jours ! Il se sépara en excellents termes de son chef auquel il tint à rembourser le prix du voyage de son successeur. Libre, il pensait à se rendre à Zanzibar pour y continuer, sous les auspices du sultan,

Digitized by Google

la croisade anti-esclavagiste, mais on ne lui laissa pas le temps de mettre ce projet à exécution.

L'horizon politique paraissait particulièrement sombre du côté de la Chine : à la suite d'une insurrection des musulmans dans l'ouest, la Russie avait occupé des districts (1) sur les confins du Turkestan et de la Sibérie, et refusait de les évacuer. A Pékin on se montrait très irrité de cette usurpation et malgré les efforts de quelques hommes d'état, plus sages et plus clairvoyants, en particulier du prince Koung et de Li-Hung-Chang, vice-roi du Pe-tchi-li, le parti qui poussait le gouvernement à la guerre était sur le point de l'emporter grâce à l'influence du prince Chun, père de l'empereur. M. Robert Hart, inspecteur général des Douanes, effrayé des dangers auxquels cette politique belliqueuse exposait le Royaume fleuri, songea à appeler à la rescousse l'ancien général de l'*armée toujours victorieuse*, et chargea M. J.-D. Campbell, son agent à Londres, de presser Gordon de venir à Pékin. A cause du départ de ce dernier avec lord Ripon, M. Campbell crut inutile de transmettre l'invitation, mais lorsque, le 4 juin 1880, il apprit que le colonel abandonnait ses fonctions, il lui télégraphia de prendre un congé de 6 mois et de courir en Chine où il pourrait rendre des services signalés. Gordon, s'imaginant que MM. Hart et Campbell n'étaient que les porte-paroles de Li-Hung-Chang qu'il tenait pour son ami (2) et l'homme le plus capable de

(1) La ville de Kouldja et le nord des Tien-Chan.

(2) Gordon avait gardé des relations épistolaires avec Li. Il lui avait écrit le 27 octobre 1878, pour lui demander des nouvelles de ses anciennes connaissances, et Li lui avait répondu le 22 mars 1879.

Digitized by Google

l'Extrême Orient, n'hésita pas à voler à son secours, et demanda incontinent un congé jusqu'à la fin de l'année.

Les autorités anglaises, inquiètes de cette démarche que la Russie pouvait mal interpréter, réclamèrent des explications. Gordon, blessé de cette méfiance, répondit assez sèchement qu'il ignorait la mission qu'on lui réservait; sur quoi le gouvernement britannique refusa le congé. Ce n'était pas le moyen d'arrêter un homme qui faisait profession de n'obéir en tout qu'à sa conscience. Il offrit retraite ou démission, renvoya pour tous les renseignements à M. Campbell, et assura cependant que si la cour chinoise lui demandait conseil il se prononcerait en faveur de la paix... Le 13 juin, sans attendre la décision de ses chefs, il quitta Bombay en protestant encore dans une sorte de manifeste de ses intentions pacifiques : « Mon désir arrêté est de persuader aux Chinois de ne pas faire la guerre à la Russie, à la fois dans leur intérêt et dans celui du monde, en particulier de l'Angleterre. Ayant très peu d'admiration pour les exploits militaires, j'estime qu'il est beaucoup plus honorable de conserver la paix que de gagner quelques vains honneurs dans une méchante guerre ». Ces déclarations rassurèrent un peu le ministère, qui recula surtout devant l'éclat de la radiation des cadres d'un des officiers les plus justement célèbres de l'armée. A l'escale de Ceylan, Gordon trouva une dépêche lui accordant le congé demandé sous condition de ne pas accepter de service militaire en Chine.

En débarquant, il s'aperçut que la situation était beaucoup plus compliquée qu'il ne croyait : une rupture complète entre les deux partis, une guerre civile

Digitized by Google

paraissaient inévitables ; certains ambassadeurs européens, décidés à tout pour éviter un conflit entre la Russie et la Chine, poussaient Li à marcher sur la capitale, à faire un coup d'état, au besoin à renverser la dynastie mandchoue à son profit. Le représentant de l'Allemagne, M. von Brandt, était la cheville ouvrière de ces intrigues, mais recevait une aide précieuse du ministre anglais, sir Thomas Wade. M. Hart, au courant du complot, avait surtout désiré la présence de Gordon pour empêcher ce *pronunciamiento* par son influence sur Li.

Gordon, tout surpris de découvrir que l'appel ne venait pas du gouverneur du Pe-tchi-li, en garda rancune à l'inspecteur général des douanes, et affecta de donner à son voyage l'apparence d'une simple visite d'amitié à Li. M. von Brandt, qui crut voir un instrument dans le nouveau venu, lui proposa de se mettre à la tête des troupes et de marcher sur Pékin. « Je lui répondis que j'étais capable de pas mal de flibuste, mais que cela était trop pour moi ; et que d'ailleurs, je ne pensais pas qu'il y eût la plus légère chance de succès, parceque Li n'avait pas assez de partisans. » L'interêt que lui inspirait le pays qu'il avait si fidèlement servi autrefois fut dès lors accru de son inquiétude pour le salut de son ami. Voulant avoir les mains libres, blessé des prétentions de sir Th. Wade qui affectait de le tenir en lisière, il offrit de nouveau sa démission, et, quittant Tien-tsin, gagna Pékin où il assista à divers conseils présidés par le prince Chun. Il y plaida en faveur de la paix avec son énergie accoutumée. Sa franchise brutale, raconte-t-on, scandalisa à un tel point l'interprète que

Digitized by Google

ce fonctionnaire refusa de traduire les termes violents dont il se servait ; mais Gordon savait se faire entendre partout : il saisit un dictionnaire, et pour qualifier les projets ambitieux des mandarins, il leur montra le signe chinois qui traduit le mot anglais *idiocy*. On peut admettre que ses efforts ne furent pas inutiles, puisque la cour adopta une politique pacifique qui aboutit un an plus tard au traité de Saint-Pétersbourg (1).

Avant de partir Gordon remit au gouvernement céleste deux mémoires. Le premier, que publia le *China Mail* de Chang-haï, avait trait à la réforme militaire ; il y conseillait l'adoption d'un fusil simple et bon marché, se chargeant par la culasse, d'un matériel d'artillerie du même genre et très léger ; il recommandait d'éviter les batailles rangées, de harceler l'ennemi en utilisant la mobilité et la sobriété du soldat indigène ; de défendreles côtes avec des mortiers, et surtout des torpilles et des mines flottantes, de ne pas acheter de gros vaisseaux, mais nombre de petits, de ne pas employer d'officiers étrangers. « Mais, concluait-il, aussi longtemps que Pékin sera le centre du gouvernement de la Chine, la Chine ne peut risquer la guerre contre une puissance de premier rang, c'est trop près de la mer. L'empereur doit-être au centre de la ruche. Ni cuirassés, ni cannonnières d'acier ne peuvent servir à la Chine tant qu'elle n'a pas une place pour les garder, mais la Chine n'en aura pas tant qu'elle n'a pas d'armée, et elle ne peut avoir une armée tant que les généraux qui com-

(1) Le 12/24 février 1881. Il fut signé par le marquis Tseng, fils de Tseng Kouo fan l'ancien généralissime dans la guerre contre les Taïpings

Digitized by Google

mandent 20.000 hommes détournent la solde de 5.000. On doit couper la tête à ces généraux. »

Dans le second mémoire, il traite de la régénération du pays, et revient sur les conséquences funestes de la position de la capitale exposée aux coups des ennemis du dehors, et trop éloignée du véritable centre du peuple ainsi privé de sa légitime influence.

Il adressa un troisième mémoire à Li-Hung-Chang, mais il n'en conserva pas copie. Nous savons par une lettre à un ami (1) qu'il y était question de la contrebande du sel et de l'opium, des avantages du télégraphe et des canaux sur les chemins de fer qui ont ruiné l'Egypte et la Turquie, de la faiblesse des représentants de la Chine à l'extérieur. Dans cette lettre, Gordon ajoute que si les progrès militaires des Chinois sont nuls, en revanche leur commerce a fait un pas immense et il prévoit que vers 1900 il ne restera plus en Chine d'autres traces des négociants européens que les ruines de leurs comptoirs. Cette prophétie est curieuse à rappeler au moment où l'on commence sérieusement à en craindre la réalisation.

Gordon se disposait à quitter l'Extrême-Orient, lorsque le 16 août, arrivant à Chang-haï, il y trouva une dépêche officielle qui l'informait du refus de sa démission, du retrait de son congé, et lui ordonnait de revenir incontinent en Angleterre. Il était à la veille de s'embarquer, et ne répondit qu'à l'escale d'Aden : « Vous auriez dû avoir confiance en moi ; mon pas-

(1) *Life of Gordon*, p. 56-57. Gordon avait aussi communiqué les deux autres mémoires à M. Boulger, qui les cite in extenso, le premier : I, p. 104-109, et le second : II, p. 58-62.

Digitized by Google

sage était retenu nombre de jours avant l'arrivée de votre télégramme révoquant mon congé. Maintenez-vous cette décision ? » Le lendemain le ministère lui renouvelait pour six mois son congé. Ainsi se termina cette affaire d'*insubordination* dans laquelle Gordon n'hésita pas à exposer sa position et son avenir pour accomplir ce qu'il considérait comme un devoir. « Tenez les yeux fixés sur l'étoile polaire, guidez sur elle votre barque, ne regardez pas comment les autres gouvernent, qu'il vous suffise d'être dans le droit chemin (1). »

A Aden, il apprit que sir William Mackinnon, dans son amitié et son admiration pour lui, avait prescrit aux navires de la *Bristish India Steam Packet Company* de le transporter gratuitement où il lui plairait. Le voyage jadis projeté à Zanzibar le tenta un moment, mais il y renonça et continua sa route vers l'Angleterre où il arriva à la fin d'octobre 1880.

Les lettres écrites à sa sœur pendant son séjour sur le Haut-Nil allaient paraître en librairie, mais il ne voulut pas voir le docteur Birkbeck Hill (2) qui avait obtenu l'autorisation de faire cette compilation à la condition de ne pas louer l'auteur et de ne pas malmener ses adversaires.

Après quelques courtes semaines passées à Londres et à Southampton, Gordon fit une excursion dans le

(1) Lettre du 13 juin 1880.

(2) M. Scott, magistrat anglais au service du khédive, avait le premier demandé à Gordon l'autorisation de publier ses lettres, mais gêné par sa situation, M. Scott avait passé la main à son beau-frère, le docteur Birkbeck Hill.

Digitized by Google

sud-ouest de l'Irlande ; il désirait voir ce pays et étudier par lui même les remèdes à apporter à ce qu'il appelait le cancer de l'Angleterre. Très ému des souffrances des malheureux paysans, il imagina un projet de loi agraire pour les soulager, et l'envoya au colonel Donnelly, un vieux camarade irlandais, qui le publia dans le *Times* du 3 décembre 1880. Gordon y proposait le rachat des terres par le gouvernement sur le pied de la rente foncière capitalisée à 3 1/2 0/0 ; il conseillait des concessions au clergé catholique, il reconnaissait que le sort des habitants était pire que celui de tous les autres Européens, et terminait en déclarant que, si l'Angleterre avait consacré trente millions sterling à la libération des esclaves de ses colonies, elle ne pouvait reculer devant une dépense triple pour une affaire qui intéressait son existence même.

Gordon n'avait pas qualité pour traiter la question de l'Irlande, et sa lettre n'eut vraisemblablement pas grand écho. Il n'en fut pas de même d'une autre, adressée au *Times* le 22 février 1881, dans laquelle il soutenait la politique du gouvernement indien favorable à l'évacuation du Candahar. L'occupation de cette province rejetait l'Afghanistan dans les bras de la Russie, et offrait de nombreux inconvénients au point de vue stratégique. « Je ne suis pas inquiet de la Russie, mais si je l'étais je me soucierais beaucoup plus des précautions à prendre pour la défense de nos colonies dans l'Extrême-Orient, maintenant que la Russie a déplacé son établissement naval de la mer Noire vers la mer de Chine, que d'allonger un bras vers le Candahar. Les intérêts de l'empire réclament autant d'attention que

Digitized by Google

les Indes, et on ne peut s'empêcher de voir qu'ils sont plus menacés par ce dernier mouvement de la Russie que par tout ce qu'elle pourrait faire dans l'Asie Centrale. »

Il faut croire qu'à cette époque Gordon trompait son grand besoin d'activité en écrivant dans les journaux : le 26 février il faisait paraître un article dans l'*Army and Navy Gazette* sur les campagnes coloniales. La supériorité individuelle des guerriers appartenant à une race belliqueuse, accoutumés aux fatigues et aux dangers par leur existence de chasseurs, acclimatés enfin, sur les soldats des armées régulières, hier paysans ou ouvriers, lui paraît certaine, et dans les pays coupés, montagneux, où les Européens ne peuvent utiliser que difficilement leur instruction supérieure, leur discipline, leur armement, elle suffit à assurer la victoire aux indigènes. Il recommande donc, dans les expéditions de ce genre, l'usage de régiments auxiliaires, levés dans la région, combattant l'ennemi à armes égales, et simplement soutenus par les troupes régulières. « Ce fut la tactique de Rome, c'est celle des Russes en Circassie ; il faut l'adopter partout. » Il pensait certainement aux Abyssins, qu'il appelait les meilleurs des montagnards, mais il pensait aussi sans doute aux Boers contre lesquels l'Angleterre était en lutte ouverte. Les événements ne tardèrent pas à justifier sa thèse, car, le lendemain du jour où la *Gazette* donnait cet article, on apprenait à Londres la défaite des soldats de la reine à Majuba Hill.

Gordon, lassé d'attendre un emploi, se décida à une démarche directe auprès des autorités de la colonie du Cap, et leur télégraphia le 7 avril 1881 pour leur offrir

Digitized by Google

ses services. Sa dépêche resta sans réponse, mais elle devait avoir, un an plus tard, de singulières conséquences.

Sur ces entrefaites il rencontra, au ministère de la guerre, sir Howard Elphinstone, un de ses anciens camarades, qui venait d'être désigné pour commander le génie dans l'île Maurice. Nombre d'officiers considéraient ce pays, ruiné par le dépérissement du commerce du sucre, désolé par la fièvre jaune, comme un véritable lieu d'exil, et on en avait vu beaucoup acheter à haut prix des permutants ou quitter l'armée plutôt que de s'y rendre. Sir Howard Elphinstone était au désespoir d'une affectation que son peu de fortune ne lui permettait pas d'éviter. Gordon, touché de son chagrin, remit à plus tard le voyage en Terre Sainte qu'il rêvait, et prit gratuitement la place de son camarade. Le 4 mai il était en route.

Arrivé à Maurice dans le courant de juin, il y mena une existence calme et monotone, fuyant les mondains de l'île, cherchant à corriger les nombreux abus, à réveiller le zèle de ses subordonnés. Il visita le groupe voisin, les Seychelles, où il plaçait le paradis terrestre, et consacra la majeure partie de ses loisirs à ses études bibliques qui le poussaient de plus en plus dans la voie de l'illuminisme. Il en était arrivé à chercher dans les Ecritures la solution de tout : « Ma croyance est que toutes les fois que nous doutons de quelque chose, après avoir soumis le cas à Dieu par la prière, nous ouvrions la Bible au hasard, y cherchions la réponse, et l'acceptions comme si nous entendions la voix de Dieu (1). »

(1) Lettre du 24 novembre 1881.

Digitized by Google

Les spéculations religieuses ne l'absorbaient pas entièrement : la faune et la flore du pays excitèrent sa curiosité, et il expédia à grands frais de beaux spécimens au South Kensington Muséum. La Chine et l'Egypte le préoccupaient toujours (1) ; il examinait les points de l'Océan indien où l'Angleterre aurait intérêt à créer des dépôts de charbon, signalait la belle position de San-Diégo, dans l'archipel des Chagos qui dépend des Seychelles. La question des dépôts de charbon lui semblait d'autant plus importante qu'il estimait que la véritable route des Indes en cas de guerre était celle du Cap. « La vapeur a changé l'état des choses et mis la Méditerranée à la portée de toutes les nations européennes. La guerre dans la Méditerranée serait la guerre dans un bassin dont les rives sont aux mains d'autres nations. » Le canal de Suez peut être coupé par un accident réel ou simulé. L'Angeterre doit se soucier avant tout de la route du Cap et après, seulement, de la Méditerranée. Ces idées paraîtront plus ou moins justes, elles ont été et sont encore celles de beaucoup de bons esprits.

Nommé major général le 24 mars 1882, Gordon exerça le commandement supérieur à Maurice, mais il ne faisait qu'un intérim, et il cherchait où porter ses pas. Il songeait à son voyage en Terre Sainte, rêvait de passer un an avec les moines du Sinaï pour y faire

(1) Voir la lettre sur la guerre entre la France et la Chine, parue en 1882 dans le *New York Herald*, une autre sur le même sujet et de la même époque adressée à M. Boulger (*Life of Gordon* II, p. 61), deux autres sur l'importation de l'opium des 3 février et 20 juin 1882, et enfin une dernière sur l'Egypte publiée par le *Times* en octobre 1882.

Digitized by Google

des économies et y oublier jusqu'à son nom (1). Le gouvernement du Cap se chargea de mettre fin à ses incertitudes : dès qu'on fut assuré de son prochain départ de Maurice, sir Hercules Robinson, gouverneur de la colonie, demanda télégraphiquement, au nom du ministère du Cap, l'autorisation d'appeler Gordon « pour terminer la guerre avec les Basoutos et administrer le pays. » C'étaient les termes mêmes de la dépêche restée sans réponse en 1881. Gordon, informé le 2 avril de l'approbation des autorités métropolitaines, s'embarqua le 4 sur la *Scotia*, mauvais voilier, qui, après une traversée très pénible sur une mer déchaînée, le déposa le 3 mai en fort piteux état à Cap Town. A sa grande surprise (2) il se trouva mêlé en débarquant à des intrigues parlementaires de toutes sortes ; comme M. Orpen, chargé des affaires dans le Basoutoland, avait des amis puissants, les ministres n'osèrent pas les mécontenter en le déplaçant, et pressèrent Gordon d'accepter provisoirement le commandement des troupes coloniales. Il prévoyait que cela finirait comme l'aventure Ripon, mais il se laissa convaincre par le *Premier*, M. Merriman, et se fiant à Dieu selon sa coutume, il entra dans ce qu'il nommait un guêpier (3).

A son quartier général de King William's Town, tout en travaillant résolument à la réforme de l'armée qui en avait le plus grand besoin, il étudiait les droits et les prétentions des Basoutos. Ces montagnards avaient été traités sans ménagement par leurs voisins

(1) Lettre du 20 décembre 1881.

(2) Lettres des 4 et 10 mai 1882.

(3) Lettre du 21 mai 1882.

Digitized by Google

européens, Anglais ou Boers. Dans un mémoire du 26 mai 1882 Gordon établissait leurs griefs: on ne les avait pas consultés pour les céder à la colonie qui refusait de leur accorder des sièges dans le Parlement, leur imposait des taxes arbitraires, tentait de les désarmer ; au fond tout le mal venait de l'incapacité et de l'indignité des magistrats chargés de lever l'impôt et de gouverner le pays. Pour ramener les indigènes Gordon proposait de convoquer une assemblée du peuple et de traiter avec elle. C'était une attaque directe contre le parti Orpen, aussi le cabinet garda le silence.

Le 18 juillet les ministres, qui voyaient les cartes se brouiller de plus en plus, invitèrent Gordon à se rendre dans le Basoutoland, mais le général craignait de se faire l'instrument inconscient de l'avidité des colons, il voulait arrêter les bases des négociations avant son départ, et on ne répondit pas au projet de convention qu'il traça. Enfin M. Sauer, ministre des affaires indigènes, pressa Gordon de l'accompagner dans le Basoutoland où il allait chercher à prévenir la guerre. Gordon fit de nombreuses objections parce qu'il savait que M. Sauer, favorable au parti Orpen, méditait de faire assaillir le chef Masoupha par quelques uns de ses rivaux, traîtres à la cause nationale. On convint qu'avant d'en venir à cette extrémité, Gordon irait trouver Masoupha et tâcherait de le ramener ; de plus le général stipula, avec sa loyauté ordinaire, que dans aucun cas on ne le forcerait à combattre le chef rebelle, car il ne voulait pas utiliser comme militaire la connaissance du pays qu'il aurait acquise comme ambassadeur. Arrivé auprès de Masoupha, il entretenait avec lui les meilleures rela-

Digitized by Google

tions, quand, tout à coup, on apprit que M. Sauer n'avait pas attendu pour exécuter ses projets l'insuccès de la mission de Gordon, et qu'à son instigation les Basoutos fidèles attaquaient les dissidents. C'était de la part du ministre colonial une mauvaise foi insigne, une véritable trahison, un crime contre le droit des gens que le potentat nègre, irrité, pouvait faire payer au malencontreux ambassadeur. Le péril de ce dernier fut extrême ; heureusement qu'il avait déjà inspiré aux indigènes respect et confiance, et Masoupha, convaincu de sa loyauté, le laissa aller.

Le 26 septembre il rentrait indigné à Kings William's Town et envoyait sur le champ sa démission. Le 1er octobre il revint sur sa décision, et offrit de rester jusqu'à la convocation du Parlement ; mais le ministère Scanlan, qui avait renversé le cabinet Merriman, lui répondit brutalement que puisqu'il ne voulait pas combattre les Basoutos, il pouvait partir.

Gordon, remercié comme un laquais, n'avait plus qu'à se retirer sans même emporter la satisfaction d'avoir opéré quelques réformes importantes dans l'armée, où il s'était heurté aux influences électorales. Il s'embarqua le 14 octobre, moins chargé d'argent que de lauriers (1). Son aventure prouvait que le pays était mûr pour les Cecil Rhodes et les Jameson. Quant à lui les épreuves lui semblaient des bénédictions du ciel, et il s'efforçait de les supporter patiemment. « Ma vie est finie, s'écriait-il. Grâce à Dieu je vis plus ou moins

(1) « Pensez-vous qu'il soit bien qu'un major général de l'armée anglaise s'embarque pour un voyage comme celui-ci sans une pièce de 6 pence dans sa poche ? » disait-il lui-même au moment du départ. *Life of Gordon*, II. p. 89.

Digitized by Google

dans la vie future. Mon Ami est avec moi et je suis calmé par la connaissance de sa loi (1). »

De retour en Angleterre le 8 novembre 1882, le roi Léopold lui proposa peu après le gouvernement du Congo Belge. Il mit à son acceptation la condition qu'auparavant les puissances reconnaitraient le nouvel état. Le roi le pressa d'entrer, en attendant, à son service en qualité de conseiller ; il refusa et décida de profiter de ses loisirs pour exécuter le voyage depuis longtemps projeté en Terre Sainte. M. Mackinnon lui fit obtenir un passage gratuit sur un vaisseau de la *British india Steam company*. Arrivé à Jaffa le 16 janvier 1883, il se dirigea incontinent sur Jérusalem. Sa première impression ne fut point faite d'étonnement et de désillusion : « Tout ici me paraît petit et insignifiant, mais cela répond à l'idée que j'avais de la position dans le monde, des Juifs et de Notre Seigneur (2). »

D'ailleurs ce n'était pas le pays mais les souvenirs qui l'intéressaient. « Je ne me soucie par des sites : j'aime le Temple, la place de désolation, le Golgotha, le mont des oliviers, la vallée du Cédron. J'aime les lieux et non les sites. »

Il loua une petite maison solitaire à Aïn Karin, à trois lieues de Jérusalem, et, fuyant toute société, se renferma dans la lecture de la Bible et l'étude du terrain. Il s'attacha particulièrement à élucider quatre questions : 1° l'emplacement réel de la crucification. 2° la ligne de séparation entre les tribus de Benjamin et de Juda. 3° l'identification du Gibéon de l'Ecriture. 4° la vraie

(1) Lettre du 4 octobre 1882.

(2) Lettre du 17 janvier 1883.

Digitized by Google

situation du jardin d'Eden. Nous nous abstiendrons de reproduire ici ses dissertations (1) sur ces différents points, et nous ne dirons que quelques mots des réflexions que le pays lui inspire. Comme il fallait s'y attendre son mysticisme s'exalte, il se croit réellement mort aux choses du monde. « Je suis tout à fait heureux, la plus grande partie de mes jours se passe en communion avec le Christ; les affaires de l'Egypte et du Cap ne me préoccupent plus ». Il en arrive à des sentiments très exagérés, il renonce à la chasse, renvoie son fusil, et éprouve des remords pour le meurtre ancien de quelques bestioles (2).

Chaque jour il s'épanchait dans d'interminables (3) lettres à sa sœur et à ses amis; le Rev. Barnes reçut pour sa part près de 2.000 (4) pages. Ce pasteur et les autres correspondants de Gordon ont réuni la quintessence de ces missives dans un petit opuscule qui parut en 1884 à Londres sous le titre de *Reflections in Palestine*. Ce n'est qu'une brochure in-18 de 124 pages; elle comprend une partie topographique qui n'a que 18 pages, et une partie religieuse qui absorbe tout le reste. Celle-ci commence et finit par une invocation à Dieu, c'est une sorte de sermon sur les sacrements et en particulier sur l'Eucharistie. Pour donner une idée du ton

(1) On les trouvera: 1° dans *Events in the life of Gordon*, p. 241-286; 2° dans les *Letters to his sister*, p. 215-279; 3° dans les *Reflections in Palestine*, p. 1-18. Consulter aussi sur son séjour: *Gordon, a woman's memories of him and his letters to her from the Holy Land.*

(2) Lettre du 23 avril.

(3) « Je ne sais si vous vous souciez de ces longues effusions, mais ce sont des monologues pour moi. »

(4) *A Sketch*, ouv. cité, p. 13.

Digitized by Google

de cet ouvrage contentons-nous de citer la lettre que Gordon écrivait de Khartoum au sujet de ce livre qui n'était pas prêt avant son départ, lettre dont les éditeurs ont fait une sorte de préface.

Khartoum, 3 mars 1884.

Je m'intéresse beaucoup à ce livre, car il peut contribuer à enseigner l'habitation de Dieu en nous. C'est le grand secret (Palm. XXV). Il nous a créé afin d'avoir une maison (naos) à habiter. Sans nous, Il est sans demeure. Il a besoin de nous, et combien nous avons besoin de Lui ! Je suis réconforté ici dans ma faiblesse par la pensée que Notre Seigneur gouverne toutes choses. C'est une affreuse rebellion que de haïr son gouvernement et de murmurer contre Lui. Que son Nom soit glorifié ! Que ce peuple soit béni et fortifié ! Que je sois profondément humilié et que j'obtienne une plus grande intelligence de la présence de son Esprit en nous ! Telle est mon ardente prière.

Cependant, si mort au monde que se jugeât Gordon, il ne se désintéressait pas de la crise que traversait l'Egypte, suivait avec passion le drame qui s'y déroulait, et parfois se demandait avec anxiété s'il avait le droit de rester paisiblement en Palestine quand il aurait peut-être rendu des services ailleurs (1). La politique cauteleuse et égoïste de son gouvernement l'impatientait, et il rêvait un projet de canal à travers la Terre Sainte, qui ferait communiquer la Méditerranée et le golfe Persique, et détournerait l'attention de l'Angle-

(1) Lettre du 18 février 1883.

Digitized by Google

terre du canal de Suez. Il calculait que les travaux coûteraient 11.500.000 livres sterling (1). C'était là une des spéculations dont son esprit était coutumier, mais que d'autres agitaient aussi en Angleterre.

Vers le milieu d'octobre 1883, il reçut à Jaffa, où il avait fui les chaleurs, une dépêche dans laquelle M. Mackinnon l'informait que le roi des Belges, ayant obtenu la reconnaissance du drapeau de l'état du Congo, le sommait de tenir sa parole. Aussitôt il demanda télégraphiquement au ministre de la guerre la permission de prendre du service au Congo. Pour des raisons inconnues celui-ci ne jugea pas à propos d'y consentir, mais, par suite d'une erreur de transmission, le général crut qu'on l'autorisait à accepter le gouvernement offert. Après être retourné pendant quelques jours à Jérusalem avec un de ses neveux, il s'embarqua vers le 18 décembre à Saint-Jean-d'Acre sur un bateau français. Le 1er janvier 1884 il était à Bruxelles.

(1) Lettre à M. Laurence Oliphant du 2 septembre, et une autre à M. Boulger, cette dernière citée in-extenso dans *Life of Gordon*, II, p. 90-91.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

Le Mahdi

Situation de l'Égypte et du Soudan, — L'administration de Gordon et le mécontentement des populations du Soudan. — Les débuts du Mahdi. — Ses premières victoires. — Le désastre de Hicks. — Gordon proposé trois fois au gouvernement égyptien et trois fois rejeté par sir Evelyn Baring. — Gordon donne sa démission pour prendre du service au Congo. — Interview de Gordon avec un rédacteur du Pall Mall Gazette. *— Le ministère Gladstone, sous la pression de l'opinion publique, décide l'envoi de Gordon. — Les instructions. — Départ. — Au Caire. — Zubehr Pacha. — Départ pour le Soudan. — Grave faute à Berber. — Arrivée à Khartoum. — Proclamation. — Demandes de Gordon refusées. — Désastre du général Baker. — Expédition du général Graham. — La politique du ministère Gladstone. — Evacuation des invalides et des femmes. — Le Mahdi repousse les offres de Gordon. — Le siège inévitable.*

Pendant que Gordon se livrait en Terre-Sainte à sa passion pour les études bibliques, la situation de

Digitized by Google

l'Egypte et surtout celle du Soudan prenaient un aspect inquiétant. Après l'abdication forcée d'Ismaïl Pacha, qui n'avait eu pour effet que d'arrêter les prodigalités d'un homme, les financiers européens se montrèrent tout aussi âpres au gain que l'ancienne administration khédiviale, et les fellahs, pressurés pour fournir aux commissaires de la dette l'argent nécessaire au paiement des coupons, ne virent guère changer leur malheureux sort. Le besoin d'argent, l'impossibilité d'augmenter les impôts obligèrent à des économies ; on voulut en faire sur le budget de l'armée, ce fut l'occasion de la révolte d'Arabi Pacha qui fournit à l'Angleterre l'occasion de saisir l'Egypte. L'occupation britannique fut limitée à la Basse-Egypte, et on parut se désintéresser à Londres des autres provinces khédiviales malgré l'état troublé des régions du Soudan.

On a dit que Gordon avait été l'auteur éloigné, mais véritable, de la révolte du Mahdi ; quelques personnes lui ont même attribué, dès son séjour dans l'Equatoria, un plan compliqué pour créer une crise justifiant l'intervention et l'usurpation de l'Angleterre. Un de ses collaborateurs de la première heure, devenu son ennemi à la suite de froissements personnels, le colonel Chaillé Long a écrit : « Gordon le Chinois, le Mahdi et Arabi ont été les machines automatiques au moyen desquelles la Grande-Bretagne a dissimulé son intention de s'annexer l'Egypte et le Soudan, et de fonder dans cette dernière contrée une Inde africaine... Le gouverneur général a résolu en 1874 la désorganisation de ces provinces, et tout ce qui a suivi est une conséquence logique de son administration. » Le même

Digitized by Google

auteur affirme encore que la suppression du commerce de l'ivoire, déclaré monopole de l'Etat, qui ruina les *princes marchands* arabes, « plus que le bachibouzouck a été l'œuf d'où est sortie l'insurrection (1) ».

L'accusation de préméditation est enfantine, insoutenable : la vie, le caractère de Gordon suffisent à la démolir, et ceux même qui admettent l'importance néfaste de ce monopole, reconnaissent la parfaite bonne foi de Gordon, absolument incapable « d'aucune des arrières pensées plus ou moins machiavéliques qui lui ont été prêtées (2) ».

Le commerce de l'ivoire déguisait la traite ; Gordon n'avait visé que le trafic de l'*ivoire noir*, qui seul faisait la fortune des princes marchands. Il lui avait porté des coups cruels, et, depuis lors, les traitants, soutenus par leur clientèle de tribus arabes et de basingers, complotaient un mouvement insurrectionnel qui leur rendrait la poule aux œufs d'or dont ils avaient si longtemps vécu. Quant au gros de la population, l'administration de Gordon lui avait ouvert des horizons nouveaux ; après son départ, les Soudanais n'avaient pu se réacclimater au régime corrompu des pachas, ils supportaient impatiemment l'oppression dont ils avaient été un moment soulagés. Enfin la date fixée par la convention d'Alexandrie pour la libération des esclaves approchait, et la présence des soldats anglais dans la basse Égypte paraissait le gage assuré de la réalisation de cette réforme, éminemment impopulaire puisqu'elle dépouillerait tous les habitants libres. Bref,

(1) Chaillé Long, *Les trois prophètes*, ouv. cité, p. VII, 6, etc.

(2) M. Louis Vossion, dans la *Nouvelle Revue*, article du 15 mars 1883.

Digitized by Google

tout concourait à augmenter le nombre de gens désireux de secouer le joug du khédive, derrière lequel ils sentaient la Grande-Bretagne.

Comme cela arrive généralement dans les pays musulmans, le mécontentement revêtit une forme religieuse. Un chef était tout prêt pour prendre la tête du mouvement. Mohammed Ahmed ben Abdallah, né dans la province de Dongola vers 1840 (1), fils d'un charpentier, prétendait, sans droit bien avéré, au titre de chérif, c'est-à-dire de descendant du prophète. On a recueilli de nombreuses anecdotes sur sa jeunesse et sa vocation ; le colonel Stewart, le futur compagnon de Gordon, chargé d'une mission dans le Soudan en 1882, raconte que dégoûté du métier paternel par de mauvais traitements, il se réfugia à l'école et s'y distingua par son zèle à apprendre le Coran. M. Louis Vossion (2), ancien consul de France à Khartoum, en fait un ex-domestique de notre compatriote, le docteur Peney, mort en 1861 médecin en chef du Soudan égyptien. Mohammed étudia à Berber, entra dans la Tarika de Samania où l'on prêchait la doctrine du célèbre Sid Abd el Kader el Djilani, et qui était soumise à un descendant de ce Mohammed-es-Snousi que nous avons expulsé d'Algérie en 1849 (3). Il se signala par son fanatisme ; son intransigeance le brouilla avec son chef, et il se rangea sous les ordres d'un cheik rival. Retiré dans la petite île d'Abba,

(1) Chaillé Long, *les trois prophètes*, p. 12, le fait naître en 1842 à Khanag, le père Dichtl, missionnaire autrichien cité par M. Eg. Hake, *Gordon in China and the Soudan*, à Dongola en 1840.

(2) *Nouvelle Revue*, article cité.

(3) *Les Anglais en Egypte*, par le lieutenant-colonel Hennebert. Paris, 1884, p. 13, 30, 31, etc.

Digitized by Google

sur le Nil Blanc, vénéré des tribus du voisinage pour son ascétisme, il s'acquit une nombreuse clientèle en distribuant libéralement les offrandes des fidèles, et aussi en épousant les filles des familles les plus influentes. Bientôt, du fond de la vieille citerne où il avait établi sa demeure, sa réputation s'étendit. Dans ses prédications, il attaquait violemment les fonctionnaires khédiviaux, ces musulmans dégénérés qui ne suivaient plus la loi de Mahomet, et qui n'hésitaient pas à s'allier aux Européens, à employer les *nazarenis* maudits. Chaque jour augmentait le nombre de ses sectateurs.

Des prophéties, non tirées du Coran à la vérité, mais très répandues dans le monde islamique, annonçaient un libérateur aux Croyants pour l'an 1300 de l'hégire (1). Vers 1880, Mohammed Ahmed prit le titre de *Mahdi*, dont la traduction littérale serait *le bien dirigé* (2). C'était à cette époque un homme de haute taille, plutôt massif, les épaules larges, la tête trop grosse, le teint brun clair, les yeux noirs et brillants, la barbe foncée, le nez et la bouche bien dessinés, les deux joues tatouées de trois balafres, les dents très blanches. Il portait généralement une gioubbe, robe ou chemise des derviches, très rapiécée, trop courte, mais très proprement lavée, et parfumée de toutes sortes de bonnes odeurs : essence d'huile de santal, musc, essence de rose (3).

Le gouverneur du Soudan, Réouf pacha, inquiet de l'agitation des tribus, somma le nouveau prophète de comparaître à Khartoum. Comme Mohammed n'eut pas

(1) L'an 1300 de l'hégire commençait le 13 novembre 1882.

(2) *Soudan, Gordon et le Mahdi*, par le commandant Heuman. Paris, 1886, p. 50.

(3) Slatin pacha, ouv. cité, p. 399.

Digitized by Google

la simplicité de se laisser prendre à ce piège grossier, Réouf recourut à la force, et envoya deux compagnies sur un vapeur pour s'emparer du factieux. Le chef de l'expédition était Abou Saoud, le négrier, l'adversaire de sir Samuel Baker, l'homme qui avait trahi Gordon. Dans le coup de main mal conduit, les troupes égyptiennes, disséminées, furent surprises et anéanties par des fanatiques armés de bâtons et de lances, et les dépouilles des soldats fournirent des instruments à Mohammed, qui allait trouver dans les défaites successives de ses adversaires le moyen de donner, à ses fidèles, remingtons et canons Krupp.

La défaite d'Abou Saoud eut un grand retentissement dans le pays ; cependant le Mahdi ne se jugea pas en sûreté dans son île d'Abba, et se réfugia au sud du Khordofan dans le Djebel Djedir, où les Arabes ruinés par la suppression de la traite étaient plus disposés que les riverains du Nil à se soulever contre l'autorité de Thewfik.

Les gouverneurs égyptiens, comprenant le danger, continuèrent la lutte. Ils réunirent le conseil des ulémas qui déclara que, d'après les textes, le Sauveur promis à l'Islam devait venir de l'Orient et que Mohammed Ahmed ne pouvait être le Mahdi puisqu'il venait de l'Occident. Cette sentence, imprimée à 4.000 exemplaires, fut répandue partout, mais les indigènes n'y virent qu'une manœuvre politique. L'attitude du cheik Snoussi qui, loin de soutenir le nouveau prophète ne daignait pas répondre à ses lettres, n'eut pas plus de résultat (1). Il fallait dompter les rebelles par la force ;

(1) Slatin, Pacha, ouv. cité, p. 322.

Digitized by Google

mais les généraux égyptiens ne surent pas profiter de la supériorité que leur assuraient l'armement et la discipline de leurs troupes : en février 1881 le moudir de Fachoda, Rachid bey, se laissa surprendre et tuer avec presque tous ses soldats; au printemps de 1882 ce fut au tour de Youssouf-el-Chellali, ancien lieutenant de Gessi, massacré dans une embuscade avec 4000 des siens. Cette fois la victoire des derviches était éclatante, aussi le nombre de ceux qui passèrent au Mahdi fut-il considérable, et parmi eux il faut citer un des principaux marchands d'El Obéid, Elias Pacha, beau-père de Zubehr. Le mouvement s'étendit comme une tache d'huile; du sud du Khordofan et du Darfour où il s'était limité jusqu'alors, il gagna successivement la vallée du Nil, le Sennaar, menaça la Nubie Orientale.

Le successeur de Réouf, Abd-el-Kader pacha, arrivé à Khartoum en mai 1882, ne put remonter le courant. Malgré quelques succès partiels, il jugea la capitale exposée, et la fortifia, ce qui parut une marque de crainte aux populations, et dès lors les timides se montrèrent disposés à se ranger sous les drapeaux du Mahdi pour sauver leurs biens.

Cependant Mohammed Ahmed n'osa pas encore attaquer les places de la vallée du Nil, et acheva la conquête du Khordofan par la prise de la capitale, El Obéid, que la famine lui livra, le 18 janvier 1883. Le Darfour était très sérieusement compromis en dépit des efforts de l'autrichien Slatin, moudir de Dara, qui embrassa l'islamisme dans l'espoir d'assurer la fidélité de ses troupes (1).

(1) Slatin pacha, ouv cité, p. 302-303.

Digitized by Google

La sagesse conseillait de renoncer à reconquérir pour le moment ces deux provinces, de préserver la vallée du Nil, le Soudan oriental, le Bahr el Ghazal, et de priver le Mahdi des succès indispensables au prestige d'un agitateur. C'était la politique préconisée par Abd-el-Kader; le gouvernement du Caire ne sut s'y résigner. Il prépara une expédition considérable, réunit 7.500 fantassins, 500 cavaliers, 4 batteries d'artillerie, de 10 à 11.000 hommes avec les services auxiliaires. Il en donna le commandement à Alla-Eddin, successeur d'Abd-el-Kader, lui adjoignit comme conseiller le colonel Hicks, officier retraité de l'armée britannique, lui donna un nombreux état-major européen que suivirent quelques reporters anglais (1).

On choisit comme itinéraire la route Souakim-Berber-Khartoum. Les troupes parvinrent dans cette dernière ville en février 1883 après avoir cruellement souffert dans la traversée du désert. L'armée s'établit dans un camp retranché, sous le canon d'Omdurman, fort construit sur la rive gauche du Nil Blanc, en face de la capitale.

Du moment où on se décidait à prendre l'offensive, il eût fallu marcher incontinent à l'ennemi; au lieu de cela on perdit de longs mois dont le Mahdi profita pour augmenter ses bandes et les discipliner. Conseillé, par Abdullah, arabe de la tribu des Taasha-Baggara dont il avait fait son principal khalife, le prophète résolut d'attendre le choc aux environs d'El Obeid, et envoya

(1) Il faut citer le correspondant du *Daily News*, O'Donovan, célèbre par l'audace avec laquelle il avait pénétré dans Merv, la forteresse des Turcomans.

Digitized by Google

dans le Soudan oriental un émissaire chargé de soulever les populations, et de couper les communications de l'ennemi avec la mer Rouge. Cet émissaire, Osman Digna, ancien marchand d'esclaves de Souakim, se révéla homme de guerre de premier ordre ; il eut bientôt groupé autour de lui une élite de braves cavaliers, et le 4 novembre il détruisit en rase campagne, près de Tokar, un détachement de 500 hommes qu'accompagnait un officier anglais, le capitaine Moncrieff, consul à Souakim. La nouvelle de cette défaite eut un douloureux retentissement en Angleterre, et elle fut suivie à peu de jours d'une autre bien plus terrible.

Hicks pacha, enfin revêtu du commandement en chef, se mit en marche vers septembre, ne laissant à Khartoum qu'une faible garnison sous les ordres du colonel anglais Coetlogon. Selon la coutume du pays, il traînait avec lui une cohue de serviteurs et de femmes difficiles à nourrir et à abreuver dans le désert ; son convoi comptait plus de 6.000 chameaux. Ses troupes, composées en majeure partie de lâches soldats d'Arabi que lord Wolseley venait de battre avec si peu de peine à Tell-el-Kebir, n'inspiraient nulle confiance aux Européens. Les régiments soudanais avaient seuls quelque valeur, mais leur fidélité demeurait douteuse. L'armée du Mahdi, au contraire, était devenue redoutable : les victoires, la prise de citadelles importantes lui avaient fourni des armes perfectionnées ; dans ses rangs combattaient de nombreux hommes aguerris, chasseurs d'éléphants ou d'autruches, basingers, déserteurs ou anciens prisonniers des régiments noirs. Pour vaincre, il eut fallu à Hicks des

Digitized by Google

talents qui lui manquaient (1). Après avoir perdu encore beaucoup de temps à el Duem, sur le Nil, il s'ébranla vers la fin d'octobre. Il avait choisi pour marcher sur El-Obeid une mauvaise route dépourvue d'eau. Ses guides, secrètement acquis à l'ennemi, l'égaraient sans cesse. Dès les premiers jours les chameaux succombaient par centaines, les hommes souffraient de la soif, les derviches harcelaient sans répit la colonne. Le découragement gagna jusqu'aux Européens; un ancien sous officier allemand, domestique du correspondant du *Daily News*, déserta; ce fut le présage de la fin. L'expédition était parvenue décimée et épuisée à 60 kilomètres environ d'El-Obeid quand le Mahdi rejoignit ses lieutenants. Le choc décisif eût lieu le 5 novembre. Après une très faible résistance, les réguliers tentèrent de désarmer leurs correligionnaires par une lâche soumission, et furent presque tous égorgés sans merci; les Européens combattirent avec l'énergie du désespoir et trouvèrent une mort glorieuse sur le champ de bataille; l'expédition fut complètement anéantie; on prétend que plus de 10.000 hommes périrent.

Cette éclatante victoire fournit en quantité au prophète armes et munitions, et parut aux indigènes l'arrêt de la destinée. Slatin, gouverneur de Dara, dut faire sa soumission, et, vêtu de la robe des derviches, vint rendre hommage à Mohammed Ahmed. Le Soudan oriental aux mains d'Osman Digna qui, le 12 novembre

(1) Sur le désastre de Hicks, consulter Slatin pacha qui a eu entre les mains pendant sa captivité les carnets du colonel Farquhar, chef d'état major, et de O'Donovan. Slatin, ouv. cité, p. 321-337.

Digitized by Google

poussa l'audace jusqu'à attaquer Souakim, il ne restait plus au khédive que les places de la vallée du Nil défendues par des garnisons démoralisées, quelques zéribas dans le Bahr el Ghazal où Lupton bey voyait approcher le sort de Slatin, et les provinces de l'Equatoria bien gouvernées par Emin et dont les populations fétichistes échappaient au mouvement islamique.

La chute de Berber, Kassala, Khartoum semblait prochaine ; on pouvait craindre de voir le Mahdi, ralliant tous les musulmans, verser sur le monde terrifié le flot de la *Djihad*, de la guerre sainte, comme au temps des premiers khalifes, et justifier la terrible parole d'Ismaïl pacha : « le fanatisme est comme le mal, il ne s'arrête pas (1). » C'est dans ce danger pressant que l'Angleterre eut recours à Gordon le Chinois.

Il avait suivi de loin les événements d'Egypte, comme le prouve le mémoire (2) qu'il adressait en 1881 à son ami M. Démetrius C. Boulger sur la politique de Thewfik pacha et les dangers qui en pourraient résulter. Le public se souvenait de ses prouesses dans le Soudan, et, encore sous le coup de la publication de sa correspondance par le docteur Birkbeck Hill, proposait sans cesse son nom au ministère. Aussi, bien que l'indépendance de son caractère le rendit un instrument peu malléable et dangereux, le gouvernement britannique avait songé à lui avant même la nouvelle du désastre de Hicks : dès la fin de novembre 1883, sir Charles Dilke, membre du cabinet, avait offert officieu-

(1) Chaillé Long, *les 3 prophètes*, p. 123.
(2) *Life of Gordon*, II, p. 107-109.

Digitized by Google

sement à la cour khédiviale l'ancien vice-roi. On le rejeta. A son tour, le 1er décembre, lord Granville, chef du Foreign Office, demanda officiellement si on ne pourrait utiliser Gordon. Le résident anglais, sir Evelyn Baring, peu soucieux du retour d'un homme dont il connaissait par expérience l'intransigeance, répondit le lendemain qu'on n'était nullement disposé au Caire à employer le général. Les talents de celui qui est aujourd'hui lord Cromer sont indiscutables ; il a rendu à son pays, et on peut dire à l'Egypte, des services indéniables, mais dans cette occasion il se laissa conduire par une rancune personnelle, et fit ainsi perdre un temps précieux. Il cherchait pourtant quelqu'un à opposer à Mahommed Ahmed, et projeta l'envoi au Soudan de Zubehr pacha, le grand traitant détenu au Caire depuis longtemps, le père de ce Suleiman vaincu et tué par Gordon et Gessi, le gendre enfin d'un des principaux partisans du Mahdi. Le 13 décembre, lord Granville repoussa cette combinaison qui eût ameuté toutes les sociétés anti-esclavagistes d'Europe.

On pensa alors à rendre le Soudan à son légitime souverain, le Sultan, et à appeler les troupes turques à la défense de la province. Lord Granville y consentit en dépit des plans machiavéliques qu'on a prêtés au cabinet de Saint-James. Peut être l'homme d'état anglais prévoyait-il que les finances de la Sublime Porte l'empêcheraient d'intervenir, et ce fut ce qui arriva.

Sur ces entrefaites, on apprit le 22 décembre le désastre de Hicks. Le colonel de Coetlogon, resté presque seul à Khartoum, déclarait que tout le pays ne

Digitized by Google

tarderait pas à tomber aux mains des derviches, et que la vie des soldats, des fonctionnaires et des Européens était en danger. Une prompte décision s'imposait. Le même jour Baring demandait par dépêche « l'envoi à Khartoum d'un officier anglais d'une haute autorité, avec pleins pouvoirs pour retirer les garnisons et prendre les meilleures dispositions possibles pour le futur gouvernement du pays. » Le 1er janvier 1884, le résident renouvelait ses instances. Le 10, lord Granville lui proposait derechef Gordon. Le 11, Baring répondait que ni Nubar pacha, chef du cabinet égyptien, ni lui n'estimaient que les services de Gordon pussent être utilisés, et le 15, il revenait à la charge pour obtenir un officier anglais, sans mentionner Gordon qu'on lui avait offert trois fois !

Mais au XIXe siècle il y a quelque chose de plus fort que les politiciens et les diplomates : c'est l'opinion publique et son organe ou son inspiratrice, la presse. Depuis longtemps déjà quelques-uns des principaux quotidiens (1) réclamaient l'envoi de Gordon dans la vallée du Nil ; le désastre de Hicks, le péril imminent de Khartoum augmentèrent le nombre des partisans de cette mesure, bien que beaucoup de gens repoussassent encore la candidature de Gordon que sa franchise bourrue, son zèle religieux, son désintéressement avaient fait croire fou (2).

(1) Entre autres le *Times* des 9 janvier et 17 février 1883.

(2) « J'utilisai tous les moyens possibles pour obtenir le prompt emploi du général Gordon qui eût pu atteindre très rapidement l'Egypte de son exil de Jaffa ; mais dans cette occasion je fus réduit au silence par un des éditeurs les plus capables que j'aie connus, mort maintenant, qui me dit que Gordon était

Digitized by Google

Cependant, comme si les événements avaient voulu donner raison au fatalisme de notre héros, ils venaient de le ramener du fond de la Terre Sainte pour l'imposer à ses compatriotes. Arrivé à Bruxelles le 1er janvier 1884, il y apprit l'erreur du scribe chargé de lui transmettre la décision de ses chefs qui lui refusaient l'autorisation de prendre du service au Congo. Pour passer outre il lui fallait quitter l'armée ; il n'avait pas droit à une retraite, et il hésita à cause de ceux qui vivaient de sa solde.

Le roi Léopold offrit alors de lui verser sur le champ une somme égale à la pension capitalisée. Sir Henry Gordon négocia l'affaire, et on convint que le général démissionnaire toucherait 7.288 livres sterling. Tout semblait décidé ; le 6 janvier, Gordon, écrivant à Stanley, qui se trouvait au Congo, pour lui demander son concours, annonçait qu'il s'embarquerait à Lisbonne le 5 février. Il donnait des instructions pour que l'on préparât son testament. Enfin, le 7 janvier, de Southampton, où il habitait avec sa sœur la vieille maison familiale (1), il envoyait sa démission. Il n'y fut jamais répondu.

Le 9 janvier, le *Pall Mall Gazette* publia une longue conversation sur les affaires d'Égypte entre Gordon et un de ses rédacteurs. Le général y déclarait approuver l'abandon du Kordofan et du Darfour, mais

généralement considéré comme fou. » Boulger, ouv. cit. II, p. 117. Gordon ne l'avait-il pas prévu lorsque le 14 mai 1875, il écrivait du fond des marécages du Haut-Nil : « Il n'y a pas de doute que quiconque agirait d'après les vrais préceptes de Notre Seigneur, serait tenu pour fou. »

(1) 5 Rockstone Place.

Digitized by Google

non celui du Soudan et de l'Équatoria. D'après lui, l'entrée triomphale du Madhi à Khartoum aurait un retentissement considérable dans tout l'Orient musulman, surtout en Arabie et en Basse-Égypte. Se fortifier à Ouadi-Halfa, non contre les derviches, mais contre le fanatisme, autant élever des remparts contre la peste! On ne pouvait songer à abandonner les 6.000 soldats qui tenaient encore sur le Nil, dans le Sennaar, l'Équatoria, et dont le seul crime était leur fidélité. Quant à les ramener dans la Basse-Égypte, où trouver les moyens de transport pour franchir les 1.850 milles qui séparent Gondokoro d'Ouadi-Halfa? D'ailleurs, la seule nouvelle de l'évacuation rallierait au Madhi toutes les populations, et serait le signal du massacre des Égyptiens. Il vaudrait beaucoup mieux se décider à défendre Khartoum. Les forces du Madhi s'effriteraient rapidement, et la dépense ne serait pas plus considérable que celle de l'évacuation, et d'une campagne en aval d'Ouadi-Halfa. On confierait le gouvernement à sir Samuel Baker (1) qui emporterait 2 millions sterling, on donnerait une constitution (2) au Soudan, on garantirait l'abolition du régime turc et circassien et le maintien de l'esclavage. Ce serait la fin de la révolte. « Je suis convaincu que c'est une erreur complète de considérer le Mahdi

(1) Le 12 janvier 1884, sir Samuel Baker reçut une lettre de Gordon lui exprimant le vœu de le voir se charger de l'affaire. *Gordon in China and the Soudan*, p. 235.

(2) Au moment du pronunciamiento d'Arabi-Pacha une pétition avait été présentée au khédive pour l'établissement auprès du hokomdar d'une chambre des notables, analogue à celle du Caire. *Nouvelle Revue* du 15 septembre, 1886, article *Khartoum et le Soudan d'Égypte*, p. 289.

Digitized by Google

comme un chef religieux, il personnifie le mécontentement populaire. Tous les Soudanais sont les Mahdis possibles comme tous les Égyptiens sont des Arabis possibles. Le mouvement n'est qu'une explosion de désespoir. J'ai enseigné aux habitants la signification des mots liberté et justice, et les ai accoutumés à un idéal de gouvernement plus élevé que celui qu'ils avaient connu jusqu'alors. Dès que je fus parti, les Turcs et les Circassiens retournèrent en force, le vieux système bachi-bouzouck fut rétabli, mes anciens employés furent persécutés, et une population, qui avait commencé à apprécier quelque chose ressemblant à un gouvernement décent, fut réduite à souffrir de nouveau les pires excès du joug turc. Le résultat inévitable suivit, et ainsi l'on peut dire que l'œuf de la révolte actuelle a été pondu pendant les trois années durant lesquelles j'ai gouverné le Soudan d'après des principes autres que ceux des Turcs. Il y a un point sur lequel je ne pense pas que l'on puisse différer : c'est la faute qui consisterait à annoncer notre intention d'évacuer Khartoum. Même si nous y étions résolus, nous n'en devrions rien dire. Dès qu'il sera avéré que nous abandonnons la partie tout le monde passera au Mahdi, car tous les hommes adorent le soleil levant. Les difficultés de l'évacuation seraient ainsi énormément accrues, si même la retraite de nos garnisons n'était pas rendue impossible. »

L'article du *Pall Mall* eut un retentissement considérable, désormais le nom de Gordon fut dans toutes les bouches.

Toutefois, le ministère n'était pas disposé à agir ;

Digitized by Google

fidèle à son programme de non intervention, il se fût volontiers désintéressé du Soudan. M. Gladstone regardait les révoltés comme un « peuple luttant justement pour sa liberté (1) » ; il avait déclaré le 2 novembre 1882 que le Soudan était en dehors de la sphère d'action de l'Angleterre, et son collègue, spécialement chargé de la politique étrangère, avait répété la même chose le 7 avril 1883. Devant l'émotion de l'opinion qui menaçait de faire au gouvernement un crime de l'abandon des soldats et des employés encore fidèles au khédive, il fallait pourtant faire quelque chose. En l'absence de M. Gladstone, malade à Hawarden, ses collègues décidèrent d'insister auprès de sir Evelyn Baring pour qu'il acceptât Gordon. Cette fois le futur lord Cromer et Nubar pacha cédèrent ; ils reconnurent même qu'on ne pouvait faire un meilleur choix ! Le Premier anglais approuva cette mesure tout en la limitant singulièrement : dans son esprit, Gordon était chargé de renseigner le gouvernement, mais ne pourrait en aucun cas engager sa responsabilité (2).

Le 15 janvier, Gordon avait eu une entrevue sans résultat avec lord Wolseley, *attendant général*. Las de ces tergiversations, il était parti le 16 pour Bruxelles, non sans avoir signé le même jour son testament dont son oncle, George Enderby, et son ami, M. Démétrius C. Boulger, furent les témoins instrumentaires. A peine arrivé, un télégramme de Wolseley le rappela d'urgence. Après une visite au roi Léopold, peu satisfait du contretemps qui ruinait ses projets africains, il regagna l'Angleterre,

(1) *Life of Gladstone* by John Morley, London, 1903, III, p. 145.

(2) Dépêche du 15 janvier, de Gladstone à lord Granville.

Digitized by Google

et débarqua à Londres le 18 à 6 heures du matin. Vers midi lord Wolseley l'amena aux quatre ministres, lord Granville, lord Hartington, lord Northbrook et sir Charles Dilke qui, en l'absence de Gladstone, prirent toute la responsabilité. Le dialogue fut bref. « Wolseley vous a-t-il communiqué nos ordres ? — Vous ne voulez pas, répliqua le général, garantir le gouvernement futur du Soudan, et vous désirez que j'y aille pour exécuter l'évacuation. — Ils répondirent affirmativement et ce fut tout (1) ».

On lui remit les instructions suivantes :

Foreign Office, 18 janvier 1884.

« Le gouvernement de Sa Majesté désire que vous vous rendiez sur le champ en Egypte pour lui faire connaître la situation militaire dans le Soudan, les mesures qu'il conviendrait de prendre pour la sécurité des garnisons égyptiennes tenant encore dans ce pays, et pour le salut de la population européenne de Khartoum. Vous êtes invité à rechercher et à proposer les moyens qui vous paraîtront les meilleurs pour assurer l'évacuation de l'intérieur du Soudan ainsi que la conservation et la bonne administration des ports de la côte par le gouvernement égyptien. Par suite vous accorderez une attention spéciale aux précautions que vous jugerez utiles pour combattre l'essor que l'on peut craindre de voir donner à la traite par le présent mouvement insurrectionnel et par la disparition de l'autorité égyptienne dans l'intérieur. Vous recevrez des instructions de l'agent et consul général de Sa Majesté au Caire, et vous enverrez par son intermédiaire vos rapports au

(1) Lettre de Gordon à Madame Barnes du 21 janvier 1884.

Digitized by Google

gouvernement de Sa Majesté sous sceau volant. Vous vous considérerez comme autorisé et invité à remplir toute autre mission que le gouvernement égyptien pourrait désirer vous confier, et qui vous serait communiquée par sir Evelyn Baring. Vous serez accompagné par le colonel Stewart qui vous assistera dans la mission dont vous êtes chargé. A votre arrivée en Egypte vous vous mettrez incontinent en relation avec sir Evelyn Baring qui s'arrangera avec vous pour vous rencontrer, et vous déciderez de concert si vous vous rendrez à Souakim, si vous adopterez la route du Nil, ou si vous enverrez seulement le colonel Stewart ».

Ces instructions ne lui parvinrent qu'au dernier moment; le 18 au soir il s'embarquait à Charing Cross avec son nouveau collaborateur, le lieutenant-colonel Stewart du 11e hussards, désigné au choix des ministres par son enquête récente à Khartoum. Lord Granville prit son billet, lord Wolseley porta sa valise, le duc de Cambridge ouvrit la portière du wagon; ce fut comme le départ d'un souverain.

En quittant Londres, Gordon se tenait pour chargé d'opérer l'évacuation; dans son entrevue avec lord Wolseley et les ministres on n'avait parlé que de cela et c'était déjà une aggravation de la mission approuvée par le chef du cabinet. En acceptant ce plan le général s'écartait des idées qu'il avait exposées au rédacteur du *Pall Mall Gazette*, mais il conservait la conviction intime que la meilleure politique consisterait à défendre Khartoum et le Soudan oriental. Il réfléchit sur la ligne de conduite qu'on lui imposait, et, en arrivant à Brindisi, demanda telégraphiquement la relégation

Digitized by Google

en Chypre de Zubehr qu'il considérait comme la cheville ouvrière de la révolte et dont il craignait les intrigues au Caire. Une fois embarqué sur le vapeur le *Tanjore,* il trouva le loisir de mûrir ses plans, et rédigea un long mémoire sur la situation. Dans cette pièce il juge l'évacuation possible, mais commence à se préoccuper de l'administration future des pays que le khédive abandonnera. Il propose de rétablir les anciennes dynasties dépossédées par la conquête égyptienne, et exprime l'espoir que les petits souverains restaurés seront amenés par leur intérêt à combattre le Mahdi. Comme on leur livrera les armes et les munitions des arsenaux, ils seront assez forts pour lutter avec succès. Il insiste sur l'oppression des infortunées populations soudanaises par les pachas, sur le peu d'utilité des possessions du Haut Nil pour le gouvernement du Caire, et se déclare résolu à n'être dans aucun cas le complice d'une politique qui replacerait les malheureux noirs sous le joug turc et circassien. En somme, il ne s'écarte pas encore trop des projets de ses chefs. Le ministère eût pu néanmoins concevoir des inquiétudes de ce factum, puisque son envoyé parlait du futur gouvernement d'un pays dont M. Gladstone et ses collègues prétendaient se désintéresser. Une phrase eût surtout dû les alarmer et leur faire prévoir les complications qu'ils voulaient éviter à tout prix, celle dans laquelle Gordon, faisant allusion à une collision possible avec les derviches pendant les opérations de l'évacuation, ajoutait que dans cette éventualité il espérait l'appui de la Grande-Bretagne. Pour tout observateur clairvoyant, c'était dire que dans le cas où le

Digitized by Google

Mahdi s'opposerait par la force à la retraite des soldats et employés égyptiens, il comptait que l'Angleterre n'hésiterait pas à envoyer des troupes.

Le colonel Stewart, appelé à donner son avis sur ce mémoire, l'approuva avec quelques restrictions relatives à la remise des arsenaux aux petits princes.

Débarqué à Port-Saïd le 24 janvier, Gordon se trouva en présence d'une situation critique : de Gondokoro à Dongola il y avait 21.000 soldats égyptiens, un nombre considérable de fonctionnaires avec leurs familles ; à Khartoum la panique régnait ; le colonel de Coetlogon, resté presque seul depuis le désastre de Hicks, paraissait renoncer à assurer le salut des troupes éloignées de la capitale et affirmait qu'il était grand temps d'ébranler la garnison de Khartoum, si on voulait la sauver.

Le souvenir de ses anciens démêlés avec Thewfik, les ministres, sir Evelyn Baring, n'attirait pas Gordon au Caire, et il eût voulu partir sur-le-champ pour le Soudan ; mais comme on désirait sa visite, on lui dépêcha le sirdar (1), sir Evelyn Wood, porteur d'une lettre d'un de ses anciens camarades, le général sir Gérald Graham (2), qui le suppliait de mettre de côté tous ses sentiments personnels.

D'après le *Standard*, le sirdar fut captivé par l'homme ; il déclara que, à ses yeux, Gordon n'avait qu'un seul défaut, celui d'être trop accompli pour son époque, et aurait dû, disait-il, vivre quelques siècles

(1) Titre porté par l'officier anglais commandant en chef l'armée égyptienne.

(2) *Last words with Gordon* by Lieutenant général sir Gérald Graham.

Digitized by Google

plus tôt ; et il le comparait au chevalier sans peur et sans reproche, à Bayard.

Jamais on ne fit en vain appel à la générosité de Gordon ; malgré sa répugnance, il se rendit au Caire. Arrivé dans la capitale le soir même du 24, il fut nommé, par le khédive, gouverneur général du Soudan, poste que sir Evelyn Baring l'autorisa à accepter bien que ce fut une véritable transformation de sa mission.

Le lendemain, le parti politique qui désirait qu'on utilisât Zubehr, revint à la charge, et Gordon, persuadé qu'on n'exilerait pas ce pacha à Chypre comme il l'avait demandé, pensa qu'il valait mieux l'avoir sous la main que le laisser librement intriguer dans le delta, et qu'après tout on pourrait tirer parti du personnage. Dans un mémoire du 25 janvier, après avoir rappelé la nature de ses relations avec l'ancien traitant, la révolte et la mort de Suleiman, il ajoutait : « Sans aucun doute Zubehr fut le plus grand chasseur d'esclaves qui ait jamais existé, mais c'est l'individu le plus capable du Soudan, c'est un excellent général ; comme homme d'état on ne peut lui comparer aucun des politiques du Soudan. Je crois que les partisans du Mahdi l'abandonneraient à l'approche de Zubehr, car ils sont tous ses anciens lieutenants. Personnellement, j'ai une grande admiration pour Zubehr : c'est un homme ; il est infiniment supérieur à ces pauvres diables qui ont été gouverneurs du Soudan. Mais je me demande si Zubehr me pardonnera jamais la mort de son fils ? On me dit qu'il a pour moi la plus grande haine, ce dont aucun père ne saurait s'étonner. Je consentirai malgré cela à courir

Digitized by Google

le risque de l'emmener, car je suis convaincu que son approche ruinera le Mahdi. J'assumerai volontiers la responsabilité de cette mesure si, après l'entrevue que je dois avoir avec lui ce soir en présence de sir Evelyn Baring et de Nubar Pacha, ces personnages déclarent qu'ils ont la conviction intime que je peux me fier à lui, et si j'éprouve le même sentiment. »

Malheureusement Gordon croyait trop facilement les autres aussi dépourvus de rancune que lui-même, et la conférence avec Zubehr ne donna aucun des résultat espérés. Elle eut lieu le 26 janvier au *British Agency*, devant sir Evelyn Baring, consul général anglais, sir Evelyn Wood, sirdar, Nubar pacha, chef du cabinet égyptien, et trois amis de Gordon : le général sir Gérald Graham, le colonel Watson, et le lieutenant colonel Stewart. La discussion fut excessivement pénible (1) car Zubehr ne répondit jamais directement aux questions. Comme il ne pouvait justifier son fils Suleiman, convaincu du massacre de la garnison egyptienne de Dem Idris, il se rejetait sur sa propre innocence, et reprochait à Gordon la confiscation de ses biens. Gordon maintenait la complicité du père et du fils en s'appuyant sur une lettre de Zubehr jadis versée au greffe de la cour martiale, mais ce papier s'était égaré ou plus probablement Zubehr avait profité des troubles de la révolte d'Arabi pour le faire disparaître. Gordon en présentait une copie, Zubehr la recusait et réclamait l'original. On ne put en sortir ; la conversation s'aigrit, menaça de tourner au tragique, et la séance

(1) M. Hake : *Gordon in China and the Soudan*, p. 242-247, la reproduit in extenso.

Digitized by Google

fut levée sous prétexte d'opérer de nouvelles recherches ; mais les témoins restèrent persuadés qu'il existait entre les deux hommes un fossé infranchissable, et que les employer ensemble serait les exposer à quelque catastrophe qui, selon le dire du colonel Watson, amènerait la mort de l'un ou même des deux. Seul Gordon demeura incrédule.

Le 26 janvier au soir il quittait le Caire, sans prendre même le temps de se munir de l'équipement indispensable pour une campagne tropicale. Ses amis y pourvurent dans la mesure du possible, Madame Watson fit merveille ; malgré tout il n'emporta que le strict nécessaire, et n'eut même jamais un uniforme de son grade de mouchir et de hokomdar. Sa suite ne comprenait que le colonel Stewart et quelques serviteurs, et le gouvernement ne mit à sa disposition que 2.000 livres sterling, tout en lui promettant sous peu le complément du crédit alloué de 400.000 francs. Il emmenait l'héritier des sultans du Darfour et espérait que les anciens sujets des ancêtres de ce prince se rallieraient à lui et repousseraient le Mahdi ; bientôt, désillusionné, il dût reconnaître l'incapacité de cet ivrogne. C'était une carte importante qui lui manquait, il n'en conserva pas moins sa foi robuste dans le succès, et le 8 février, d'Abou Hamed, il télégraphiait à son gouvernement : « je vous prie de ne pas avoir la plus légère inquiétude pour le Soudan. Je suis persuadé que la tranquillité y sera rétablie dans un mois. »

L'accueil des populations accrut encore sa confiance. Il débarqua à Berber, le 11 février, au milieu du

Digitized by Google

plus grand enthousiasme des indigènes heureux de revoir l'ennemi déclaré de la tyrannie égyptienne. Dans une proclamation, affichée le jour même, Gordon annonçait que désormais le Soudan se gouvernerait tout seul, que les anciens privilèges lui seraient rendus, faisait abandon au peuple des taxes en retard, et diminuait de moitié les impôts de l'exercice en cours. Du coup on illumina la ville, et les habitants, avec la légéreté coutumière aux Orientaux, demandèrent en foule à entrer dans la nouvelle administration. Gordon établit dans la province un conseil de douze notables présidé par un personnage influent et capable, Hussein pacha Khalifa ; mais il eut l'imprudence de communiquer à ce conseil le firman par lequel le kédive déclarait sa volonté arrêtée d'évacuer le pays, ébranlant la fidélité de gens qui ne pouvaient sciemments s'exposer pour défendre un gouvernement qui se suicidait, et commit ainsi une faute qu'il avait sévèrement condamnée.

Le 14, il reprit sa course triomphale, arriva dans sa capitale le 18, ayant accompli en 22 jours y compris les arrêts, un voyage pénible et dangereux que le consul anglais à Khartoum déclarait impossible à faire en 24 jours !

La population, si affolée au commencement de l'année, avait été rassurée par la seule nouvelle de sa nomination, les défections avaient diminué, la situation s'était améliorée, et Gordon, oubliant trop facilement que les Soudanais sont, comme tous les noirs, de grands enfants aussi prompts à s'exalter qu'à s'abattre, s'ancra encore plus dans l'idée que, comme jadis dans sa campagne contre les traitants, il n'aurati qu'à paraître pour

Digitized by Google

vaincre, et derechef il invita son gouvernement à la tranquillité.

A peine débarqué, il lança la proclamation suivante : « Comme j'ai été nommé gouverneur de tout le Soudan par le choix et avec l'approbation du Khédive, le très élevé, et de l'Angleterre, la toute puissante, le Soudan et son gouvernement deviennent indépendants, et à l'avenir ils règleront leurs propres affaires sans aucune intervention du gouvernement égyptien. Je proclame une amnistie et vous accorde tous les privilèges concédés pendant le règne de Saïd pacha. Je vous informe que S. M. le Sultan, le très élevé, avait résolu dans son esprit d'envoyer des soldats turcs, les braves bien connus et les valeureux conquérants. Mais lorsque Sa Majesté a appris votre malheureuse condition et ma compassion pour vous, elle m'a envoyé à grand risque, moi qui mets ma foi dans le Dieu de toute l'humanité, pour prévenir la déclaration de guerre de S. M. le Sultan contre des Musulmans. Votre tranquillité est l'objet de notre sollicitude, et comme je sais que vous êtes inquiets au sujet de l'esclavage, qui existe parmi vous, et des ordres sévères du gouvernement pour son abolition, pour l'arrestation, le châtiment de ceux qui en font commerce, selon les décrets et les firmans qui vous ont été envoyés, — tout cela est connu de vous, — désormais personne ne se mêlera de la question, mais chacun pourra prendre un homme à son service. Personne n'aura rien à lui dire, et sur ce point il pourra faire ce qui lui plaira, sans intervention. Nous avons en conséquence donné cette ordre. Ma compassion sur vous.

Gordon Pacha. »

Digitized by Google

Cet écrit dans lequel le grand ennemi des traitants, le champion de la civilisation occidentale contre l'esclavage, reconnaissait la légalité du fléau auquel il avait porté autrefois de si rudes coups, eut un grand retentissement en Europe. Les membres des sociétés anti-esclavagistes qui avaient tant travaillé pour ramener Gordon au pouvoir, crièrent bien haut à la trahison. L'opposition parlementaire s'empara de la question, en fit une arme contre le ministère. Celui-ci, frappé non de la chose elle-même, car il était trop naturel que Gordon acculé à une situation difficile cherchât à ramener les plus acharnés de ses adversaires, mais de la franchise avec laquelle il publiait sa résolution, ne sut trop comment le défendre. Lord Derby à la Chambre des lords, Gladstone aux Communes déclarèrent qu'ils n'avaient pas le texte exact, qu'ils ne connaissaient pas l'état réel des affaires, mais que certainement Gordon n'avait pu viser que l'esclavage domestique, légal au Soudan jusqu'en 1889, et non la traite. Il semble bien que le hokomdar parlait de cette dernière : il fallait avant tout calmer le peuple très attaché à un trafic qui avait fait sa fortune ; du reste tant l'évacuation méditée que le succès de l'insurrection laisseraient le champ libre aux négriers.

La proclamation eut un effet excellent, l'enthousiasme grandit encore ; il fut porté à son comble par un arrêté du gouverneur interdisant à l'avenir tout châtiment corporel, et ordonnant l'incinération des fouets, courbaches et instruments de torture existant dans la ville. Les habitants virent dans ce feu de joie la fin de la tyrannie sous laquelle ils gémissaient depuis

Digitized by Google

tant d'années. Enfin la nouvelle que le hokomdar abandonnait l'arriéré des impôts, diminuait de moitié les taxes pour l'avenir, ouvrait les prisons où des milliers de malheureux pourrissaient depuis des mois en attendant leur jugement, acheva d'attacher définitivement les Soudanais à Gordon, en apparence du moins.

Celui-ci acquérait quotidiennement une plus juste notion de l'état des affaires. Il conservait encore un optimisme (1) assez injustifié, mais il comprenait l'impossibilité d'opérer l'évacuation en laissant le pays dans un état anarchique. Par son télégramme de Ouadi Halfa, du 8 février, il avait déjà protesté contre ce qu'il appelait la politique d'abandon, demandé une évacuation raisonnée, qui assurerait un gouvernement régulier. Le jour même de son arrivée à Khartoum il revint à la charge, et déclara que délaisser le pays sans s'occuper de l'avenir serait un crime contre l'humanité. En conséquence il proposait aux ministres une politique analogue à celle suivie en Afghanistan et à Socotra où des protégés britanniques régnaient sur des pays esclavagistes, et il désignait comme candidat éventuel son ex-ennemi, Zubehr, le pacha noir. Lui seul avait les qualités, le prestige nécessaires ; le gouvernement anglais lui accorderait quelques distinctions honorifiques, lui promettrait un appui moral, et exigerait en revanche l'abandon du Darfour, du Bahr el Ghazal, de l'Equato-

(1) « Je comprends que vous désirez arriver à la pacification du pays, et à la formation d'un gouvernement indigène sans effusion de sang. J'exécuterai vos ordres, et je suis sûr de ne pas être trop présomptueux en vous assurant que j'ai tout espoir dans le succès. » Dépêche de Gordon du 11 février.

Digitized by Google

ria, producteurs de l'ivoire noir. Zubehr verserait un léger tribut à l'Egypte, télégraphierait annuellement la hauteur de la crue du Nil, payerait les pensions des anciens fonctionnaires, renoncerait à venger la mort de son fils. On pouvait avoir confiance en lui, son long exil au Caire lui ayant enseigné la puissance de l'Angleterre.

Le colonel Stewart, appelé, selon l'habitude de Gordon, à donner son avis sur les vues de son chef, approuva la politique proposée, non sans faire cependant quelques réserves sur le choix de Zubehr (1).

En transmettant cette dépêche à son ministre, sir Evelyn Baring reconnaissait à son tour Zubehr comme le seul successeur possible de Gordon ; la présence de ce pacha n'empirerait pas la traite ; mais, ajoutait-il, il n'était pas urgent de remplacer Gordon, et pour sa part, il ne se souciait pas d'exposer le général au danger qui résulterait inévitablement pour lui de l'envoi de son ennemi (2).

Ces télégrammes, disent les auteurs anglais, éclatèrent comme un obus sur la tête de Gladstone et de ses collègues. La question du Soudan se redresserait donc toujours devant eux comme un spectre menaçant ? Ils avaient cru que Gordon les délivrerait de tout souci, sauverait les apparences sans engager la responsabilité actuelle ou future de la Grande-Bretagne, et voilà qu'il demandait pour collaborateur, pour successeur, un personnage dont le nom seul mettait en fureur tous les puritains de l'Angleterre ! Le cabinet libéral n'avait pas besoin de ces nouveaux ennemis : une motion de

(1) Dépêche de Gordon à Baring, le 18 février.

(2) Dépêche de Baring à lord Granville, le 19 février.

Digitized by Google

blâme contre lui à propos des affaires du Soudan n'avait été repoussée à la Chambre des Communes, dans la nuit du 19 au 20 février, qu'à une majorité de 49 voix, et il ne voulait pas augmenter son impopularité. Il trouva dans les lettres de Baring et de Stewart un prétexte pour remettre à plus tard toute décision, et déclara s'en tenir pour l'instant aux grandes lignes du mémoire rédigé par Gordon à bord du *Tanjore*. Cette pièce traitait surtout de la restauration des familles souveraines dépossédées par la conquête égyptienne. Or le hokomdar avait promptement acquis la certitude de la nullité, de l'impuissance des prétendants. C'était pour les remplacer qu'il proposait Zubehr de la grande tribu des Djalins, descendant des Abbassides, agréable enfin aux grands marchands et aux éléments turbulents de la population. Il ne faisait donc que développer son programme primitif.

Dans sa réponse à lord Granville, sir Evelyn Baring, le juge le plus compétent et le mieux placé, insista sur ce point. Il inviterait, disait-il, Gordon à chercher un autre candidat, mais en attendant il prenait la liberté de prier le gouvernement anglais d'examiner sérieusement la question de principe. Deux politiques distinctes se présentaient : l'abandon pur et simple sans souci de l'avenir, ou l'évacuation après l'établissement d'une administration quelconque assurant l'ordre. Sir Evelyn Baring partageait l'opinion du général, manifestement partisan de cette dernière solution. La tentative d'organisation d'un gouvernement indigène échouerait peut être, mais il fallait l'essayer, car l'anarchie au sud de Ouadi Halfa pourrait avoir les plus funestes consé-

Digitized by Google

quences pour la Basse Egypte. Il semblait difficile au gouvernement de la reine d'éviter la responsabilité des événements futurs du Soudan ; cependant, si le cabinet entendait fuir à tout prix cette responsabilité, le seul moyen était de laisser la cour du Caire et le général Gordon agir à leur guise (1).

On a affirmé que l'Angleterre désirait le triomphe de l'insurrection pour trouver dans le danger subséquent le prétexte d'une occupation prolongée. Elle s'en est servie à plusieurs reprises, mais en 1884 pouvait-elle prévoir le point où s'arrêterait l'incendie? Avait-elle réellement intérêt à permettre au mouvement religieux de prendre une extension inquiétante, de gagner peut-être tout le monde islamique, de rouvrir la question d'Orient, de menacer l'empire des Indes? Et c'était l'avenir annoncé par Gordon en cas de succès du Mahdi! Lord Granville ne s'exposa pas à cette redoutable éventualité dans le seul but de fournir à ses successeurs des arguments pour excuser une prise de possession déguisée.

On a prétendu aussi que la Grande Bretagne voulait que le Soudan, et surtout les riches provinces équatoriales, devinssent *res nullius* pour s'en emparer en toute liberté et sans subterfuge. Nous n'y croyons pas davantage. Le projet gigantesque de Cecil Rhodes, d'une Afrique orientale anglaise du Cap au Caire ne hantait pas l'esprit de Gladstone et de ses collaborateurs. S'ils l'avaient eu, n'auraient-ils pas pu aisément en réaliser une grande partie? En maintenant l'autorité du khédive, telle qu'elle existait sur toute la vallée du Nil,

(1) Dépêche de sir Ev. Baring à lord Granville, du 28 février.

Digitized by Google

des grands lacs à la Méditerranée, ils assuraient la souveraineté cachée mais réelle de l'Angleterre sur des régions immenses, qu'elle dut plus tard reconquérir lentement en faisant leur part à des rivaux, l'Italie et l'Etat du Congo, et au risque de voir d'autres peuples que ceux invités à la curée venir s'installer à la table du banquet, comme cela faillit avoir lieu pour la France à l'époque de l'expédition Marchand et de l'occupation de Fachoda.

Le ministère Gladstone, satisfait des résultats obtenus, n'en désirait pas d'autres ; il voyait dans le Soudan une source de gros ennuis, de difficultés pour l'Angleterre et surtout de dangers pour le cabinet ; il souhaitait donc en être débarrassé au plus tôt et sans intervention. Voilà pourquoi au fond il voulait l'abandon, et c'est ce qui amena le « fâcheux malentendu » entre lui et Gordon dont le grand cœur n'admettait pas qu'on livrât sans lutte un peuple au fléau de l'anarchie.

Dans sa dépêche du 29 février, lord Granville fit trois objections à la candidature de Zubehr : 1° possibilité de son alliance avec le Mahdi ; 2° sa haine avérée contre Gordon, auteur de la mort de son fils Suleiman et de la confiscation de ses biens ; 3° enfin, et surtout, sa célébrité de traitant, qui soulèverait contre le ministère les sociétés anti-esclavagistes du monde entier. Il invita sir Evelyn Baring et Gordon à lui exposer à leur tour leurs arguments.

« L'envoi de Zubehr, répondait le général le 8 mars, assurerait la retraite des employés égyptiens de Khartoum et des garnisons de Sennaar et de Kassala. Je ne

Digitized by Google

vois aucun autre moyen d'y parvenir. Il est impossible de trouver un autre homme pour Khartoum ; personne n'a son pouvoir. Si vous n'envoyez pas Zubehr, vous n'avez aucune chance de sauver les garnisons, et c'est un fort argument en faveur de cette mesure. Il n'y a pas à craindre de le voir faire cause commune avec le Mahdi ; il est beaucoup plus fort que lui, et en aurait promptement raison. Le pouvoir du Mahdi est celui d'un pape, Zubehr aurait celui d'un Sultan, et ils ne se combineront jamais (1). »

En communiquant ces lignes, sir Evelyn Baring ajoutait : « Quant à l'esclavage, il peut certainement être stimulé par l'abandon du Soudan, mais l'envoi de Zubehr à Khartoum ne modifiera la traite ni dans un sens, ni dans l'autre. Nous devons ou virtuellement annexer le pays, ce qui est hors de question, ou bien accepter les conséquences inévitables de la politique d'abandon (2). »

Mais les anti-esclavagistes s'agitaient ; le 10 mars, M. Ed. Starge, président de la *Bristish and Foreign Society*, protesta solennellement contre la nomination de Zubehr, et le cabinet libéral qui ne voulait pas donner aux conservateurs l'aide des humanitaires, s'appuya sur le memorandum de Gordon du 22 janvier et sur l'avis des témoins de l'entrevue entre lui et Zubehr, pour rejeter définitivement la candidature du pacha noir (3).

Gordon ne se doutait pas de ce dénouement, mais

(1) Major général Gordon à sir Evelyn Baring, 8 mars.
(2) Sir Evelyn Baring au comte Granville, 9 mars.
(3) Lord Granville à sir Evelyn Baring, le 28 mars.

Digitized by Google

comme il jugeait que plus on tardait à expédier Zubehr, plus la situation s'aggravait, comme il commençait à craindre que le prestige et l'influence du traitant ne fussent insuffisants pour arrêter l'insurrection, il se préoccupait de trouver d'autres ressources pour lutter contre les derviches. La population de Khartoum avait, dès le début, considéré la mission du général comme la promesse de l'Angleterre d'intervenir si besoin s'en faisait sentir, et Gordon ne pouvait croire que son pays l'abandonnât. La politique du ministère Gladstone sur les côtes de la mer Rouge semblait lui donner raison. Après la défaite, le 2 février, à El Teb du général Baker à la tête d'un corps égyptien, sur la demande de l'amiral Hewett, chef de la flotte britannique dans ces parages, on avait expédié le général sir Gérald Graham avec des troupes européennes pour dégager Souakim où les intérêts anglais étaient considérables. Ce mouvement trompa le hokomdar, qui pensa que Graham se porterait sur Khartoum après avoir vaincu Osman Digna, et le 28 février dans une proclamation, où il menaçait les révoltés et leurs fauteurs de ses sévérités, il annonçait que l'armée britannique était en marche. Au fond il en doutait, mais il estimait que la rumeur de l'arrivée des régiments de la reine aurait le plus heureux effet. Pour mieux accréditer ce bruit, il demanda dans ses dépêches des 27, 29 février et 2 mars, l'envoi à Berber de 200 soldats anglais, et à Dongola d'un officier d'état-major qui ferait mine d'y préparer le cantonnement d'une colonne importante. Cette ruse lui tenait au cœur, et il revint à la charge à plusieurs reprises ; sir Evelyn Baring appuya la requête, que le mi-

Digitized by Google

nistère repoussa rudement, en rappelant au général le caractère pacifique de sa mission, qui excluait toute expédition militaire.

Alors, comme il avait un besoin de plus en plus urgent de quelques troupes d'élite pour former le noyau de ses forces, assurer le courage des Egyptiens, la fidélité des Soudanais, il imagina d'écrire à sir Samuel Baker pour le prier de faire une souscription parmi les millionnaires anglais et américain : 300.000 livres sterling suffiraient pour enrôler 3.000 fantassins et 1.000 cavaliers ottomans, et avec ces renforts il se jugeait en état d'écraser le Mahdi en quatre mois. Cette idée dut évidemment alarmer les politiques de Downing street : le sultan, seul souverain légal de la vallée du Nil que les descendants de Méhémet Ali gouvernaient en son nom, avait protesté contre l'occupation du delta ; dans ces conditions la présence de troupes turques à Khartoum devenait inquiétante pour l'ambition de l'Angleterre (1). On fit, longtemps après d'ailleurs, une réponse particulièrement sèche à cette proposition (2).

Gordon comprenait qu'au fond le cabinet libéral désirait ne plus entendre parler du Soudan. Il inventa une nouvelle combinaison : Stewart ramènerait soldats et fonctionnaires égyptiens à Berber ; lui même quitterait le service du khédive, de l'Angleterre, remonterait le Nil jusqu'à l'Equatoria et annexerait cette province au Congo Belge, comme le roi Léopold l'y avait auto-

(1) V. Cocheris, ouvr. cité, p. 304.

(2) Dépêche de M. Egerton, remplaçant provisoire de sir E. Baring, à Gordon, le 5 avril 1884.

Digitized by Google

risé par écrit avant son départ (1). Lorsque l'Angleterre est obligée, pour une raison ou une autre, d'abandonner sa proie, elle n'entend jamais qu'un tiers en profite, et ce projet fut fort mal reçu. Le 13 mars sir E. Baring télégraphia à lord Granville : « J'ai prescrit au général Gordon de se maintenir à Khartoum jusqu'à nouvel ordre, et de ne se rendre sous aucun prétexte dans le Bahr el Ghazal, ou l'Equatoria. »

Les derviches ayant coupé le fil, Gordon ne connut que tardivement ces refus successifs qui lui arrachèrent ce cri de désespoir. « Vous déclarez votre intention de n'envoyer aucun secours ici ou à Berber, et vous me refusez Zubehr. Je me considère donc comme libre d'agir selon les circonstances. Je tiendrai aussi longtemps que je le pourrai, et si je puis étouffer la rebellion je le ferai. Si cela m'est impossible, je me retirerai sur l'Equateur, et vous laisserai l'ineffaçable honte d'avoir abandonné les garnisons de Sennaar, de Kassala, de Berber, de Dongola, avec la certitude que vous serez éventuellement forcés d'écraser le Mahdi avec de plus grandes difficultés, si vous désirez maintenir la paix en Egypte et même conserver ce pays (2). »

Que se passait-il à Khartoum pendant l'échange de toute cette correspondance ? L'arrivée de Gordon, gage assuré, pensaient les Soudanais, de l'intervention anglaise, avait d'abord arrêté la désertion, et ses premières mesures, diminution des impôts, suppression des châtiments corporels, ouverture des prisons, rétablissement des boîtes destinées à recevoir les pétitions,

(1) Dépêche de Gordon à sir Ev. Baring du 9 mars.

(2) Lettre du 16 avril à sir. Ev. Baring.

Digitized by Google

construction de deux nouvelles portes aux remparts qui n'en avaient encore qu'une, avaient été fort bien accueillies.

Il n'oubliait pas l'évacuation, mais il se croyait tenu, par honnêteté et pour l'honneur de l'Angleterre, à n'abandonner aucune garnison, et celles de Sennaar et Kassala étaient immobilisées jusqu'à la crue du fleuve (1), et comme le départ des troupes qui occupaient Khartoum eût été le signal du soulèvement général, il se borna, en attendant les hautes eaux, à diriger sur la basse Egypte les veuves et les orphelins des victimes de l'expédition de Hicks pacha, les invalides, et enfin les chefs de l'administration égyptienne, ces pachas, ces beys rapaces et concussionnaires dont il se méfiait à juste titre. On avait expédié à Korosko le colonel Duncan, de l'artillerie anglaise, pour recevoir les évacués ; à la prière du général, toujours pitoyable aux faibles et aux petits, on adjoignit à cet officier une femme européenne « à cœur de mère », Madame Giegler, pour veiller sur les malheureux dépaysés (2). Le nombre des évacués atteignit 2.138 individus, parmi lesquels 185 officiers et soldats égyptiens, 155 bachi-bouzoucks, 1.798 employés, femmes et enfants. Bientôt il ne resta à Khartoum que la garnison indispensable. La colonie européenne était très diminuée : après le départ de la mission autrichienne, du colonel de Coetlogon, il n'y avait plus que quelques sujets grecs avec leur consul Léontidès,

(1) Dépêche de Gordon à sir Ev. Baring, 8 mars.

(2) Lettre du colonel Duncan, R. A., M. P. à Miss Gordon, 29 novembre 1886.

Digitized by Google

le consul autrichien Hansal, le consul français Herbin, le consul anglais Power. Volontiers Gordon se fut débarrassé de tous, mais le devoir ou l'intérêt les retenaient.

Malgré les succès du général Graham sur Osman Digna, il devenait évident que les troupes britanniques ne marcheraient pas de Souakim sur Berber. Les insurgés reprenaient courage, et le Mahdi repoussa superbement les offres de Gordon, qui avait espéré acheter la paix au prix du Khordofan et de quelques présents. Mohammed Ahmed retourna ces cadeaux, somma le gouverneur de se convertir, de reconnaître le nouveau prophète, de revêtir la gioubbe ou robe des derviches (1). Si Baring ne l'eût arrêté, Gordon eût peut-être fait la folie d'aller en personne trouver le Mahdi, sans plus d'espoir de succès d'ailleurs.

La flottille lui assurait encore la voie du fleuve, mais le général refusa de fuir et se résigna à subir le siège imminent. Il espérait que l'opinion publique se soulèverait enfin en Angleterre, et obligerait le gouvernement à une expédition qui, en dégageant les envoyés britanniques, écraserait le Mahdi.

A Londres, on n'ignorait pas la gravité de sa position ; dès le 21 mars, sir E. Baring écrivait à lord Granville : « Je doute fort que dans les circonstances actuelles il soit possible au général Gordon d'exécuter les instructions de Votre Seigneurie, même en abandonnant à leur sort les garnisons de Sennaar sur le Nil

(1) *Ten years captivity in the Mahdi's camp 1882-92, from the original manuscripts of Father Joseph Ohrwalder, late priest of the austrian mission at Delesi in Khordofan*, by major F. R. Wingate, R. A. London, 1893, p. 111 et suivantes ; Slatin, ouv. cité, p. 387.

Digitized by Google

Bleu, du Bahr el Ghazal, et de Gondokoro sur le Nil Blanc. La question maintenant est de tirer de Khartoum le général Gordon et le colonel Stewart, et en l'examinant, il faut bien tenir compte qu'ils n'en sortiront pas volontairement. » C'était indiquer clairement qu'une décision s'imposait : il fallait ou mettre Gordon en demeure de fuir et le révoquer s'il refusait, ou préparer l'expédition de secours.

Gladstone et ses collègues, soucieux avant tout de leurs portefeuilles, ne surent adopter ni l'une ni l'autre de ces lignes de conduite; et lord Granville, tout en rejetant les divers projets de Gordon, exprimait dans sa dépêche du 23 mars la confiance du gouvernement en l'habileté du consul général au Caire et du gouverneur du Soudan!

Au moment où le *Foreign secretary* traçait ces mots, les tribus riveraines du Nil reconnaissaient déjà le Mahdi, Berber et Chendi étaient menacés, et les premiers coups de feu avaient été tirés sous les murs de Khartoum.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE IX

—

Le siège de Khartoum

Khartoum et ses défenses. – La flotille. — Premières opérations, honteuse panique du 16 mars. — Emission de papier monnaie. — Capitulation d'un steamer sur le Nil Bleu. — Reddition de Berber et de Chendi. — Gordon séparé de l'Europe. — Le malentendu entre le ministère Gladstone et le général Gordon. — Les dépêches du 30 juillet. — Défaite du 4 septembre. — Départ du lieutenant-colonel Stewart et des consuls Power et Herbin. — Catastrophe de l'Abbas. — Le Madhi informé de la situation désespérée de Khartoum. — L'expédition de secours résolue. — Défauts du plan adopté. — Gordon réduit à la défensive passive. — Rareté des nouvelles. — Le journal de Gordon : Slatin et les renégats ; Olivier Pain. — Envoi de la flottille à Metemmeh. — Le Madhi sous les murs de Khartoum. — Assaut infructueux. — Omdurman coupé de Khartoum, perte de l'Husseynieh. — Le dernier fascicule du journal. — La situation au 14 décembre. — La famine. — Capitulation d'Omdurman. — Derniers jours. — Assaut du 26 janvier 1885. — Il n'y a pas eu trahison. — Massacre des Européens. — Mort de Gordon.

Khartoum s'étend sur la rive gauche du Nil Bleu, tout près de son confluent avec le Nil Blanc. Un mur

Digitized by Google

et un fossé qui allaient d'un fleuve à l'autre, couvraient la ville au Sud ; des ouvrages flanquaient les extrêmités de cette ligne, en particulier à l'Ouest le fort d'Omdurman, bâti à 1.200 mètres sur la rive gauche du Nil Blanc. Au confluent des deux cours d'eau on avait élevé quelques ouvrages sur l'île de Tuti. Le rempart, bien que de construction récente, n'avait pas grande valeur; Gordon, sans moyen de le transformer, se souvint de ses anciennes études d'officier du génie, et utilisa toutes les ressources de son art pour semer les glacis de défenses accessoires : réseaux de fil de fer, trous de loup, chevaux de frise, verre brisé, et trois lignes de torpilles terrestres ou fougasses, engins presque nouveaux alors, et qui ne tardèrent pas à devenir la terreur des derviches. Sur le fleuve, il ancra des bateaux munis d'artillerie.

Il confia particulièrement la défense mobile à la flottille à vapeur. Gordon avait trouvé neuf petits steamers à roues, d'un faible tirant d'eau, et assez analogues à ceux avec lesquels il avait combattu en Chine. Sous sa direction, le colonel Stewart transforma en canonnières de guerre ces navires, jusqu'alors destinés à entretenir les communications entre l'Egypte et les lacs ; au moyen de plaques de fonte on cuirassa les flancs, on blinda les bastingages ; avec des madriers on construisit deux tourelles, l'une à la proue, l'autre entre les roues, chacune pourvue d'une pièce de canon ; des poutres protégèrent la machine ; à l'arrière, sur le toit du salon ou cabine de pont, on disposa une sorte de réduit pour les tireurs ; le timonier fut soigneusement couvert, bref, on ne négligea rien pour faire de ces coquilles de

Digitized by Google

noix des instruments redoutables, et, si on en croit le colonel sir Charles Wilson (1), on y réussit parfaitement. Gordon, qui appelait ces vapeurs des *penny boats* en souvenir des bateaux-mouches qui font le service sur la Tamise, et qui tremblait pour eux lorsqu'il les voyait exposés au feu de l'artillerie parce que leur cuirasse n'était pas à l'épreuve des projectiles des pièces Krupp, estimait pourtant chacun d'eux autant que 2.000 hommes. Des soldats et des officiers soudanais, des bachi-bouzoucks turcs, des artilleurs et des ingénieurs égyptiens, des capitaines et des pilotes ou *reis* dongolais, enfin quelques Choukryés, arabes de la dernière tribu des environs de Khartoum restée fidèle au gouvernement, composèrent les équipages, qui, bien abrités et privés de moyens de fuite, se comportèrent généralement bien. Il y avait aussi à bord nombre de femmes, chargées de la préparation des aliments, et cet élément bruyant et sale n'était pas un des moindres embarras des navires.

Le combustible constituait la grosse difficulté : pour trouver le bois nécessaire aux machines, il fallait souvent pousser assez loin dans l'intérieur des terres, au risque de tomber dans une embuscade. La navigation restait d'ailleurs toujours dangereuse sur le Nil, surtout par les basses eaux, à cause des récifs cachés et des bancs de sable que le fleuve capricieux déplaçait constamment. Aussi on attendait avec impatience la crue qui seule permettrait de ramener les garnisons

(1) Voir la description d'un de ces bateaux, le *Bordéen*, dans l'ouvrage du colonel Wilson, *From Korti to Khartoum*, Londres, 1886, p. 132-137 et dans *Events in the Life of Ch. G. Gordon*, p. 383-385.

Digitized by Google

de Sennaar et de Kassala ; malheureusement elle ne se produisait qu'en avril, et bien avant cette époque les rebelles bloquaient Khartoum.

Les premières opérations militaires eurent lieu en mars. Un gros de 4.000 rebelles assaillaient la petite ville de Halfayeh, située à quelques kilomètres au nord et occupée par une poignée de combattants. Gordon résolut un effort pour la dégager. Les troupes, mal commandées, se laissèrent surprendre et perdirent une centaine d'hommes. Du coup une partie des défenseurs d'Halfayeh passèrent à l'ennemi, qui, rejoint par des indécis et des déserteurs, compta 6.000 guerriers. Gordon ne se tint pas pour battu ; il arma les habitants de la ville, constitua une colonne de 1.200 hommes soutenue par trois vapeurs, délivra la garnison d'Halfayeh, captura des chameaux, des armes, des munitions. A ce que dit Power, le consul anglais, le succès de cette petite expédition suscita le plus vif enthousiasme dans la ville où depuis si longtemps on avait perdu l'habitude des bonnes nouvelles.

La joie fut de courte durée : on apprit que toute la région aux environs de Berber et de Chendi était aux mains des révoltés, qui menaçaient ces deux villes, derniers anneaux de la chaîne qui rattachait le Soudan à l'Egypte. Les derviches fourmillaient autour de Khartoum, poussaient l'audace jusqu'à se rapprocher à portée de fusil des remparts, et à décharger leurs armes contre le palais. Pour punir leur jactance, le 16 mars, Gordon envoya contre eux 2.000 bachi-bouzoucks et réguliers égyptiens. A l'approche de cette troupe, qui marchait avec assez de fermeté, les rebelles

Digitized by Google

battirent en retraite ; bientôt il n'y eut plus en vue qu'une soixantaine de cavaliers arabes. Soudain cette poignée de braves s'élance sur la colonne, les pachas donnent l'exemple de la lâcheté, et 2.000 soldats s'enfuient, sans prendre le temps de décharger leurs remingtons, devant quelques Arabes armés de sabres et de lances. Du haut du toit du palais gouvernemental, Gordon et Power voyaient ce troupeau se sauver à toutes jambes en tendant le dos aux coups des derviches, qui, las de frapper, abandonnèrent enfin la poursuite et se retirèrent avec leurs trophés : un canon, quantité de fusils et de munitions. Les Egyptiens avaient perdu plus de 200 hommes, leurs ennemis 4 seulement ! Les soldats khédiviaux achevèrent dignement cette journée : après une fusillade inoffensive contre leurs vainqueurs qui disparaissaient à l'horizon, ils se jetèrent sur un village paisible et fidèle, le mirent à sac, puis rentrèrent dans la ville en poussant des cris de mort contre leurs chefs qu'ils accusaient de leur défaite ! Gordon, indigné de la conduite de deux généraux, les traduisit devant une cour martiale. Convaincus d'incapacité, de couardise, de concussion, de recel d'armes, leur trahison parut probable aux juges qui les condamnèrent à mort. Gordon, encore sous le coup du spectacle de la veille, les laissa exécuter au milieu des cris de joie des soldats, heureux, comme tous les poltrons, d'excuser leur honte par le crime d'autrui ; mais le gouverneur ne tarda pas à éprouver des remords, et, devant la couardise persistante de ses troupes, à douter de la faute des pachas.

Après la déroute du 16 mars, le siège devenant

Digitized by Google

imminent, Gordon s'y prépara. L'argent surtout manquait. La faible somme qu'il avait apportée était sa seule ressource car il avait trouvé le trésor vide, et le reste du crédit que lui avait alloué le khédive restait en souffrance à Berber. Il émit un papier monnaie, volontiers accepté par la population, et obtint des marchands des prêts assez importants. La confiance que lui témoignèrent les habitants en cette circonstance, augmenta son attachement pour eux. Grâce à divers expédients, il put mettre la solde au courant, et pendant tout le temps de la résistance il veilla à ce que les hommes fussent payés aussi régulièrement que possible.

Il s'occupa ensuite de la question vitale des approvisionnements, et constitua des magasins ; malheureusement il se heurta à la cupidité des fonctionnaires égyptiens, qui cherchaient à dissimuler les provisions pour les vendre plus tard à un taux élevé en exploitant la famine. Il combattit énergiquement ces abus, mais, malgré son activité et de celle de Stewart, dont il ne cessait de se louer, il ne put en triompher, et ne réunit que cinq mois de vivres. Pour augmenter ses ressources, il fit exécuter de petites expéditions à sa flottille chargée de rapporter le grain des districts éloignés. Ces croisières ne furent pas toutes heureuses, et un jour un de ses lieutenants, Saleh bey, cerné sur le Nil Bleu capitula avec un vapeur et 1.400 hommes. La perte du steamer était sensible ; par bonheur ce navire se trouva immobilisé sur le Nil Bleu par la position de Khartoum, dont les canons commandaient l'embouchure du fleuve. Quant aux soldats ce n'étaient que bachi

Digitized by Google

bouzoucks et fellahs, braves peu à regretter. Cependant cet échec eut un effet funeste sur le moral des troupes et de la population. Pendant ce temps, au cœur du Khordofan, le Mahdi et ses khalifes fêtaient dans des orgies la victoire remportée sur Hicks pacha. Au fond ils craignaient de se heurter à la puissance anglaise qu'ils entrevoyaient derrière Gordon, et, en dépit de l'inaction du général Graham après ses victoires du 29 février et du 11 mars sur Osman Digna, le prophète n'osait affronter son adversaire. Comme l'eau menaçait de manquer à El Obéid à la multitude qui désormais composait son armée et son camp, il se transporta le 7 avril à Rahad, à quelques kilomètres de là, et y attendit le résultat des efforts de ses sectateurs dans la vallée du Nil.

Les derviches, après avoir rallié dans cette région les puissantes et belliqueuses tribus des environs de Chendi et de Berber, en particulier les Djalins, parents de Zubehr, assiégeaient ces villes. Le moudir de Berber, Hussein pacha Khalifa, effrayé de l'orage qui le menaçait, poussa un cri d'appel vers l'Angleterre (1). Sir Ev. Baring, conscient de la gravité de cet événement, télégraphia à son gouvernement : « A moins qu'on ne donne quelque espoir de secours à Hassan Khalifa, on peut redouter qu'il ne se jette dans les bras des rebelles. Cela aggraverait sérieusement la position de Gordon (2). » Gladstone et ses collègues, toujours peu disposés à prendre une résolution énergique, demandèrent l'avis du général Stephenson, commandant

(1) Dépêche de sir Ev. Baring à lord Granville du 16 avril.

(2) Dépêche de sir Ev. Baring à lord Granville du 20 avril.

Digitized by Google

l'armée d'occupation, sur l'opportunité d'une expédition. Le général répondit que l'opération serait difficile à cause de la saison, et exigerait au moins trois mois. Les ministres, sans se prononcer encore, prescrivirent à Baring d'en conférer de nouveau avec le général Stephenson et Nubar Pacha. Ces trois personnages reconnurent qu'il était trop tard pour secourir Berber, et convinrent qu'on informerait Hussein de ne pas compter sur les armes anglaises, mais que cependant on tenterait de négocier avec les derviches. Cette décision découragea la garnison, la trahison s'y mit ; bientôt les partisans du Mahdi obligèrent le brave moudir à capituler. On attribua en partie cette catastrophe aux intrigues du grec Cuzzi, qui faisait fonction de consul anglais, et qui avait été blessé par la morgue et la brutalité de sir Evelyn Baring. La prise de Berber livra deux vapeurs aux derviches et eut les plus terribles conséquences pour Khartoum, désormais complètement séparé de l'Europe. Chendi se soumit après Berber et la région entière reconnut l'autorité du prophète, malgré les regrets des cheiks et des riches, qui n'eurent pas le courage de se sacrifier pour un gouvernement qui avait publié sa résolution de renoncer au pays (1).

Si Gordon avait déclaré au colonel de Coetlogon, quittant Khartoum, qu'il s'y sentait aussi en sûreté que dans Kesington Park, il était maintenant bien convaincu du danger, et ne comptait plus que sur l'intervention

(1) « Comment, dit plus tard à un Européen l'émir de Metemmeh, Hadji Ali ouled Saad, aurais-je pu rester fidèle à un gouvernement qui avait, je le savais, l'intention de me laisser ensuite dans l'embarras ? Je n'aurais fait qu'ouvrir la route à la vengeance du Mahdi. » *Father Ohrwalder*, ouv. cit., p. 139.

Digitized by Google

armée de la Grande-Bretagne pour triompher de la révolte. Par moment cependant le doute pénétrait dans son âme, et devant l'obstination de l'administration de Downing street, il prévoyait la catastrophe qui devait terminer sa vie. Le sort de Slatin lui répugnait : « Je ne vois pas du tout ce qu'il y aurait de plaisant à être fait prisonnier ici pour marcher dans les rues pendant des années comme un derviche avec des sandales aux pieds. Pas de ça, avec la volonté de Dieu je ne serai jamais pris vivant ! Mais ce serait le comble de la bassesse, après avoir emprunté de l'argent au peuple d'ici, après l'avoir invité à vendre son grain à bas prix, de m'en aller et de l'abandonner sans faire tous les efforts possibles pour le secourir, que ces efforts soient justifiés ou non au point de vue politique ; et je suis sûr que quels que soient vos sentiments comme diplomate, j'ai votre approbation comme particulier, et celui de tout homme faisant profession d'être un gentleman (1). »

Le ministère libéral ne partageait pas cette façon de voir ; la majorité se montrait très irritée d'un entêtement qui menaçait de l'obliger à sortir de son fameux programme « de paix, d'économie et de réforme. » Ce mécontentement se traduisit de plusieurs façons : le 3 avril Gladstone déclara aux Communes que Gordon n'avait pas l'ordre de rester à Khartoum et que rien ne l'y forçait ; le 23 du même mois lord Granville demanda au général ce qui le contraignait à demeurer au Soudan, et le 5 mai M. Egerton, remplaçant momentanément sir Ev. Baring, lui écrivait : « Sir Ev. Baring

(1) Lettre de Gordon à sir Ev. Baring du 8 avril.

Digitized by Google

partant pour Londres me charge de vous mander que le gouvernement de Sa Majesté ne croit pas pouvoir accéder à votre demande de troupes turques ou autres, vos instructions ne vous permettant pas d'entreprendre des expéditions militaires qui seraient en contradiction avec l'esprit pacifique de votre mission au Soudan. Si dans ces conditions vous persistez à demeurer à Khartoum, vous aurez à en faire connaître la raison. »

Désormais le malentendu, comme le ministère affecte de dire, est complet ; l'aigreur augmente de part et d'autre : les politiques ne pardonnent pas à Gordon de les entraîner peu à peu, mais irrémédiablement, dans la voie d'une action militaire, tandis que le général, qui de bonne foi a essayé de tous les moyens pacifiques, qui s'est vu refuser successivement tous les instruments indispensables, n'admet pas qu'on retarde l'envoi de l'expédition nécessaire pour écraser le Mahdi, préserver la population de l'anarchie, et sauver l'honneur anglais.

Les communications sont devenues très difficiles ; depuis l'occupation par les derviches de Chendi, Berber et Metemmeh, les courriers ne passent plus que très rarement à travers les populations soulevées ; à Londres on reste pendant des mois sans nouvelles, à Khartoum on n'est guère plus favorisé, et des deux côtés on se fait un grief de ce silence involontaire (1).

Malgré son isolement Gordon ne néglige pas ses devoirs et lutte avec son énergie coutumière. Il active la fabrication des cartouches, la construction de nou-

(1) Dépêche de M. Egerton à lord Granville du 30 juillet et lettre de Gordon à sir Ev. Baring du même jour.

Digitized by Google

veaux vapeurs, augmente les défenses accessoires, prépare des mines sous-marines contre les navires tombés aux mains des révoltés, continue les croisières sur le fleuve pour ravitailler ses magasins qui s'apauvrissent chaque jour, enfin appelle les esclaves des insurgés aux armes en leur promettant la liberté. Il espérait de grands résultats de cette tactique, et croyait que la peur de perdre leur bétail humain forcerait les tribus soulevées à quitter le voisinage de Khartoum, mais il se faisait illusion : les esclaves étaient effrayés de la vie de combat qu'il leur offrait en échange de leur liberté, et surtout ils redoutaient de s'exposer à la vengeance de leurs maîtres au jour déjà probable où le Mahdi prendrait la ville. D'ailleurs Gordon n'osa pas trop remuer la population servile de peur d'inquiéter et d'aliéner les indigènes encore fidèles.

Après une absence de nouvelles qui se prolongea pendant de longs mois, on reçut enfin à Londres des lettres datées des 30 et 31 juillet. On n'avait pas à se plaindre, y disait le général, de l'esprit de la population débarrassée des éléments favorables aux rebelles qui avaient quitté la ville avant le siège. Malheureusement il y avait encore beaucoup trop de bouches à nourrir pour les faibles ressources dont on disposait, obligé qu'on était de distribuer des rations aux pauvres; les vivres se faisaient rares et avaient renchéri considérablement. L'argent manquait. Gordon avait émis pour plus de 26.000 livres sterling de papier monnaie, emprunté 50.000 livres aux négociants, mais Khartoum seul coûtait 500 livres par jour, et le trésor s'épuisait. Les ennemis n'avaient obtenu que des résultats

Digitized by Google

nuls ou insignifiants, leurs assauts s'étaient brisés sur les lignes des fougasses qui avaient exercé de terribles ravages. Tout cela décourageait les assiégeants qui n'avaient pas plus de 2.000 soldats résolus. Chaque jour ils dirigeaient une fusillade incessante contre la place et le palais ; ils avaient d'excellents tireurs puisqu'on relevait sur la coque d'un des steamers 970 empreintes de balles, 870 sur une autre, mais la garnison n'avait subi que des pertes minimes, et depuis la sortie désastreuse du 16 mars n'avait eu que 30 tués et 50 ou 60 blessés, parmi lesquels le colonel Stewart légèrement atteint. La création d'une décoration à trois degrés, en argent doré, en argent et en étain, avait eu un excellent effet. Gordon avait remis des médailles commémoratives aux femmes et aux enfants « ce qui le rendait très populaire parmi les dames noires de Khartoum ». Néanmoins, la situation demeurait critique : depuis le désastre de Hicks, le Soudan n'avait reçu qu'un renfort de 7 hommes, tandis qu'il évacuait sur Korosko plus de 600 soldats et de 2.000 personnes. Les bons officiers manquaient surtout, le général ne savait à qui confier la direction des sorties qu'il ne pouvait diriger en personne, parce que les habitants ne le laisseraient pas s'exposer. Malgré tout, il tiendrait jusqu'au bout, en cherchant toutefois à persuader aux autres Européens de se sauver. Il sollicitait encore l'envoi de Zubehr, car il ne partirait qu'après avoir installé son successeur. Dans quatre mois, le fleuve commencerait à baisser, d'ici là il fallait prendre une décision. Enfin, il répondait à M. Egerton dont il venait seulement de recevoir la lettre : « Dans

Digitized by Google

votre télégramme du 5 mai, vous me demandez pourquoi je reste à Khartoum, sachant que le gouvernement a l'intention d'abandonner le Soudan ? Je reste à Khartoum parce que les Arabes nous y ont enfermés et ne veulent pas nous en laisser sortir ! J'ajouterai que si la route était ouverte, le peuple ne me permettrait pas de partir à moins que je lui donne un gouvernement, ou que je ne l'emmène avec moi, ce que je ne puis. Personne ne s'en irait plus volontiers que moi si c'était possible (1). »

Power, consul anglais et correspondant du *Times*, se montrait plus pessimiste ; il écrivait : « Depuis la dépêche (2) arrivée avant-hier, tout espoir de secours de la part de notre gouvernement est perdu, aussi quand nos provisions, dont nous avons pour deux mois, seront mangées, nous succomberons. Avec les soldats que nous avons, avec la grande quantité de femmes et d'enfants, il n'y a aucune chance que nous puissions passer au travers des Arabes. Nous n'avons pas de vapeurs pour tous, et c'est seulement avec des vapeurs que nous pouvons lutter contre les rebelles. Un cavalier arabe suffit à mettre en fuite 200 de nos hommes ; avec de tels soldats nous ne pouvons rien faire. »

Ces lettres n'arrivèrent au Caire que le 5 octobre ; l'émotion qu'elles excitèrent eût été bien plus considérable si l'on eût connu les événements survenus depuis le 1er août.

Quotidiennement les vivres diminuaient, les sorties devenaient plus difficiles, moins fructueuses. Le 4 sep-

(1) Dépêches de Gordon des 30 et 31 juillet.

(2) La dépêche de M. Egerton du 5 mai.

Digitized by Google

tembre, Mohammed Ali Pacha, un lieutenant du hokomdar, infatué de quelques succès récents, se laissa attirer dans une embuscade où il périt avec 400 hommes.

Après cet échec Gordon sentit la nécessité d'informer à tout prix le ministère anglais et l'opinion publique de sa position. Il décida une véritable expédition pour porter au monde le cri de détresse de la garnison, et désigna pour cette mission un vapeur, l'*Abbas*. Quatre autres navires partiraient avec lui, tenteraient de reprendre Berber, et convoieraient l'*Abbas* jusqu'à ce qu'il fût hors de danger. Au moment où on allumait les chaudières le consul de France, Herbin, demanda la permission de profiter de l'occasion pour quitter la ville. Gordon, qui désirait depuis longtemps tirer d'affaire ses compagnons, sauta sur cette requête. Le colonel Stewart, ébranlé par cet exemple, avoua au gouverneur que la peur d'être accusé de désertion le retenait seule. Son chef lui répondit généreusement : « Vous ne m'abandonnez pas; je ne puis m'en aller, mais si vous partez, vous me rendrez un grand service » Comme Stewart sollicitait un ordre, le général s'y refusa, ne voulant pas envoyer son subordonné à un péril qu'il ne partagerait pas, et lui écrivit : « L'*Abbas* part; vous dites que vous vous en iriez avec lui si je pensais que vous puissiez le faire honorablement. Vous pouvez partir avec honneur, car vous ne pouvez rien faire ici, et si vous vous en allez, vous me rendrez service en faisant connaître télégraphiquement mes idées. » Power, correspondant du *Times* et consul anglais, se joignit aux deux autres. On a très diversement jugé leur conduite. Il est certain que Power et Herbin n'avaient que faire à

Digitized by Google

Khartoum ; on objectera seulement qu'il eût été plus glorieux pour eux de vivre et de mourir aux côtés du héros. Il n'en est pas de même pour le lieutenant-colonel Stewart, venu à Kartoum en qualité de second de Gordon, nommé depuis vice-gouverneur du Soudan. Un soldat ne doit pas abandonner son poste et son chef, même quand la position est désespérée; ce moment de faiblesse suffit à ternir la carrière de ce brave officier, et seule la mort, qui l'attendait dans sa fuite, rend l'histoire indulgente.

L'*Abbas* emportait une cargaison de papiers parmi lesquels, le journal du siège, la clef du chiffre du Foreign Office, un appel pathétique à toutes les puissances, la papauté comprise, la France et l'Angleterre exceptées. Il quitta Khartoum le 10 septembre, n'y laissant comme Européens que Gordon, le consul autrichien Hansal, devenu soudanais d'adoption, et quelques Grecs. Les vapeurs remorquaient deux grosses barques dont l'une était chargée de commerçants hellènes, et l'autre de marchands syriens. La flottille arriva devant Berber qu'elle bombarda ; mais, pour une raison ou pour une autre, elle se contenta de cette démonstration, et comme la canonnade avait causé des pertes sérieuses aux rebelles, laissant l'*Abbas* et les barques continuer leur route, elle revint à Khartoum.

Les derviches n'occupaient aucun poste en aval ; Stewart et ses compagnons se crurent en sûreté, abandonnèrent les barques au fil de l'eau, et bientôt les perdirent de vue. Elles eurent la mauvaise chance de s'échouer sur des rochers, et virent soudain apparaître un des vapeurs conquis par les rebelles qui, depuis la

Digitized by Google

retraite de la flotille, poursuivait les fugitifs. Les Grecs et les Syriens pris, les derviches poussèrent sur les traces de l'*Abbas* jusqu'à Abou Hamed; là, le capitaine redoutant d'affronter la partie dangereuse du cours du fleuve, retourna sur ses pas. L'*Abbas* avait un très faible tirant d'eau, néanmoins, le 18 septembre, il toucha un écueil à l'entrée des cataractes de Monassir, près de Cataditch. Lorsqu'on eut reconnu l'impossibilité de le déséchouer, Stewart fit transporter sur une île tout ce qu'on pouvait utiliser, noya les munitions, encloua son canon, et chercha à obtenir des riverains les chameaux indispensables au transport des naufragés jusqu'à Dongola. Le cheik voisin paraissait bien disposé; on ne voyait personne revêtu de la gioubbe, vêtement distinctif des derviches; les imprévoyants naufragés se laissèrent attirer dans la hutte de ce chef qui donna tout à coup le signal du massacre. Les Européens succombèrent promptement, l'équipage partagea leur sort, à peine si deux ou trois indigènes parvinrent à fuir (1). Cette catastrophe eut les plus tristes résultats pour les assiégés : non seulement leur situation désespérée resta inconnue en Europe, mais encore le Mahdi acquit par la lecture des documents de l'*Abbas* la certitude que la place affamée était aux abois.

Cependant l'Angleterre se décidait enfin à venir au secours de Gordon. Ses amis, ses admirateurs, ne l'avaient pas abandonné; les voix les plus autorisées

(1) Pour les détails de la catastrophe de l'*Abbas* voir le récit du père Ohrwalder, ouv. cit. p. 143-147, la dépêche du général Wolseley à sir Evelyn Baring et le rapport du Major Kitchener, Deputy assistant adjudant général; ces deux pièces sont citées par M. Hake dans *Gordon in China and the Soudan*, p. 316 et 364.

Digitized by Google

s'élevaient en sa faveur; dès le 29 avril, sir Samuel Baker réclamait dans le *Times* l'envoi d'une expédition de 20.000 hommes à Khartoum; puis ce fut le tour d'un autre voyageur illustre, Schweinfurth, qui, s'adressant au peuple britannique, s'écriait : « vous oubliez Gordon, dont la destinée s'accomplira dans peu de semaines. Nous sommes à la onzième heure. Les cris de détresse que poussent les plus nobles de vos concitoyens se perdent dans le bruit de vos querelles de partis. Les souffrances des défenseurs de Khartoum sont horribles; elles sont sans exemple. En ce moment suprême, leur résistance désespérée devrait toucher la nation entière. » Depuis longtemps le ministère paraissait envisager les moyens de délivrer ses envoyés ; dans la séance de la Chambre des Communes du 11 mai, M. Gladstone répondait à une interpellation de sir Michael Hicks Beach : « Dans cette question égyptienne pleine de surprise, le gouvernement est parfois contraint de prendre des résolutions soudaines et obscures pour le public; les adversaires du cabinet s'en emparent pour lui arracher le pouvoir peu enviable dans les circonstances actuelles. L'Angleterre ne veut pas conquérir le Soudan dont la population combat justement pour la liberté. Il nous répugne d'engager la Grande-Bretagne dans les difficultés d'une guerre dans les régions tropicales, mais nous acceptons la responsabilité du salut de Gordon, et nons prévoyons le cas où nous pourrons être obligés de faire une expédition militaire », et lord Hartington (1), secrétaire d'état à la guerre, la préparait dans ses bureaux.

(1) Actuellement duc de Devonshire.

Digitized by Google

Le 24 juillet lord Wolseley entra en scène, par une lettre à sir Henry Gordon (1), frère du hokomdar: « Je pense qu'il n'y a pas de temps à perdre pour pousser une petite brigade de 3 à 4.000 soldats anglais jusqu'à Dongola. A mon avis une force semblable suffirait très probablement pour terminer l'affaire, mais il faut se souvenir que le temps presse. Je crois que si le gouvernement se hâte et agit immédiatement, il peut encore expédier une colonne de ce genre à temps pour qu'elle atteigne Dongola vers le 15 octobre. Rappelez-vous que si nous pouvons régenter beaucoup de choses, tout l'or de l'Angleterre ne peut rien sur la crue ou la baisse du Nil, et sur la durée des saisons chaudes ou froides en Egypte. Le temps est un élément très important de la question, et ce serait vraiment une honte indélébile que de laisser le plus généreux, le plus patriote et le plus brave des serviteurs du pays mourir de besoin, ou tomber au pouvoir d'un cruel ennemi, parce que nous n'aurons pas voulu lever la main pour le sauver. En tout cas je désire ne pas partager la responsabilité de l'abandon de Charley Gordon. » Cette lettre, communiquée au ministère, frappa assurément Gladstone et ses collègues.

L'opinion publique, surexitée par la presse, se prononçant chaque jour plus nettement, le gouvernement de la Reine demanda au Parlement les crédits nécessaires, et, au commencement du mois d'août, les Chambres accordèrent 300.000 livres sterling.

Malheureusement on négligea les avis de Gordon,

(1) *Events in the life of Ch. G. Gordon*, p. 365-366.

Digitized by Google

pourtant mieux à même que n'importe qui de juger la situation, et on s'écarta du plan proposé par lord Wolseley dans sa lettre à sir H. Gordon. En vain, le 11 août, le général Stephenson télégraphiait qu'il était en état d'envoyer à Ouadi Halfa 2.200 baïonnettes, 200 sabres, 1 batterie montée, 2 batteries de montagne, de l'infanterie montée, et conseillait fortement une campagne fluviale; en vain, le 21 septembre, le major Kitchener, chef du service des renseignements, écrivait qu'il suffirait de 4.000 hommes en majeure partie montés. On s'inspira de l'expédition sur la *Red River* (1), sans tenir compte de la différence des pays, des climats, des adversaires, et on adopta les plans du général Redwers Buller. Le résultat fut des plus funestes : on perdit un temps précieux à construire et à réunir les 400 barques jugées nécessaires, à enrôler sur la côte occidentale d'Afrique des Kroomen pour les manœuvrer, à amener les Canadiens chargés de les diriger, à former des régiments de marche avec des hommes choisis dans la garde et les corps d'élite. Lord Wolseley, le général le plus en vue, reçut le commandement; il quitta l'Angleterre le 31 août, arriva au Caire le 9 septembre, y attendit longtemps ses troupes, tout en formant ses magasins et en achetant les chameaux et autres moyens de transport indispensables. Il n'atteignit Ouadi Halfa que le 5 octobre et Dongola le 3 novembre.

A cette époque, les six mois pendant lesquels Gordon se déclarait, en mars, en état de résister, étaient écoulés; si, grâce à l'industrie du gouverneur, et à quelques

(1) Au Canada, contre les métis *Bois Brulés*.

Digitized by Google

heureuses expéditions de ravitaillement, on avait encore du biscuit et du grain pour quelque temps, la faiblesse des ressources rendait chaque jour plus urgente l'arrivée de l'armée de secours.

Il avait fallu renoncer à toute opération offensive par suite de l'absence de lieutenant capable de les conduire, du danger auquel les batteries des derviches exposaient les vapeurs, et enfin de la pénurie d'argent, qui ne permettait plus d'acheter du dourah aux riverains dans les croisières de la flottille.

Le 21 septembre des émissaires apportèrent des dépêches d'Egerton et des billets de deux officiers anglais. Malheureusement Gordon ne put lire les missives officielles, parce que Stewart avait emporté le chiffre du Foreign Office. Restaient les lettres du colonel Floger, chef du service télégraphique et du major Kitchener; elles étaient excessivement vagues, et, si elles signalaient quelques mouvements de troupes du côté de Ouadi Halfa, on ne pouvait rien en conclure de précis. Leur seul effet fut donc d'exciter l'impatience du gouverneur et de l'irriter spécialement contre ses camarades de l'*Intelligence Department*, ou service des renseignements, qui négligeaient leur devoir.

Comme la solitude et l'oisiveté forcées lui créaient de nombreux loisirs, il se distrayait en tenant un journal du siège qui remplaçait pour lui les longs épanchements coutumiers avec sa sœur et ses amis. Sa plume est aussi libre dans ce document officiel que dans sa correspondance. Comme son caractère est forcément aigri par le malheur et l'incertitude, il s'en prend à l'univers entier : à ses camarades, à ses chefs, à ses sol-

Digitized by Google

dats, à ses ennemis, à lui-même, mais surtout aux diplomates à qui il ne pardonne pas la politique fourbe et tortueuse, cause de sa situation. Il ne tarit pas d'épigrammes et de lazzis sur sir Eveling Baring et son second M. Egerton, « ces fieffés blagueurs (1). » Le dernier ne l'a-t-il pas prié de lui indiquer le moment précis où les vivres manqueront. « Il me fait l'effet d'un homme qui regardant du rivage son ami se débattre dans l'eau, lui crierait : Je vous en prie, mon cher, faites-moi savoir quand il faudra vous jeter la bouée? Je vois bien que vous avez bu deux ou trois coups, mais ce serait dommage de tenter le sauvetage avant que vous ne soyez tout à fait *in extremis*. Prévenez-moi à ce moment-là très exactement (2). »

Ces diplomates sont d'ailleurs les dignes agents d'un gouvernement qui n'a pas osé assumer franchement l'odieux de l'abandon des garnisons, sans vouloir cependant faire l'effort nécessaire pour les sauver « dans l'espérance que... non je ne veux pas dire ce qu'il espérait, mais enfin il est positif que puisque j'avais déclaré en mars ne pas pouvoir tenir plus de six mois, il me trouvait dans mon tort de ne pas avoir capitulé en août. Je ne ressens pas de rancune personnelle contre ceux qui ont fait ce calcul, mais il y aurait hypocrisie de ma part à dissimuler mon mépris pour eux, quels qu'ils soient (3). »

Un doute terrible le tourmente ; il craint que la politique mesquine et égoïste du cabinet Gladstone n'ait

(1) « Arrant humbugs » journal du 23 octobre.

(2) Journal du 23 septembre.

(3) Journal du 8 novembre.

Digitized by Google

limité la mission de Wolseley à assurer son salut personnel sans se préoccuper de l'avenir réservé aux habitants. Dans ce cas l'armée n'a qu'en s'en retourner : il n'acceptera jamais une pareille honte pour son pays et pour lui ; s'il songeait à abandonner ceux qui ont risqué leur vie et leurs biens par confiance en lui, « les noires femelles elles même le lapideraient (1). » « Une fois pour toutes je déclare me refuser à quitter le Soudan jusqu'à qu'on ait fourni à quiconque en manifestera le désir le moyen de gagner l'Egypte, à moins que je ne puisse me décharger de ma responsabilité sur un gouvernement quelconque. En conséquence je suis résolu à n'obéir à aucun ordre me prescrivant de quitter Khartoum sans me donner un successeur, et je resterai ici quoiqu'il arrive pour partager les périls de la garnison et des habitants, et mourir, s'il le faut, le jour où la place tombera au pouvoir de l'ennemi (2). »

Et ce n'est pas par amour pour le peuple, jamais il n'a vu une collection de gens plus lâches, plus voleurs, plus fourbes, plus paresseux. « Cette race à laquelle j'ai affaire ferait damner un saint. Lorsqu'ils ne sont pas en train de manger, ils sont en prières ; s'ils ne sont pas en prières, ils dorment, et s'ils ne dorment pas, ils sont malades. On les saisit au passage, comme on peut, dans l'intervalle de ces absorbantes occupations. Quelle situation que d'être enfermé dans une forteresse avec un pareil troupeau ! Ah ! c'est un bon pays pour exercer la patience humaine (3). »

(1) Journal du 29 septembre.
(2) Journal du 29 novembre.
(3) Journal du 12 octobre.

Digitized by Google

Les ennemis ne valent pas mieux ; pillards rapaces, l'avidité et l'avarice seules les retiennent en campagne. Le fanatisme de leurs chefs n'est pas meilleur teint : le Mahdi se met du poivre sous les ongles pour répandre les larmes abondantes qui sont un de ses moyens favoris ; voilà une bonne recette pour ses collègues, les hommes d'état européens (1).

Convaincu que partout l'intérêt est le seul mobile de tous, Gordon se déclare dégoûté du monde entier, et comme il préfère encore les sauvages chez qui on n'a pas à souffrir des ennuis de la vie mondaine, il est bien résolu à ne jamais rentrer en Angleterre ; après la délivrance il donnera sa démission et se retirera au Congo. Ce sera rendre service à son gouvernement « Je sais bien que je ne *me* prendrai jamais sous mes ordres car je suis incorrigible (2). »

Il passe ainsi les longues heures du siège à écrire les réflexions que lui suggèrent les événements et les gens auxquels sa destinée le lie. Il y ajoute des croquis militaires, et aussi parfois des caricatures politiques (3). Quand les incidents de la journée sont incolores il élucubre des plans pour l'avenir du Soudan, revient sur les combinaisons dont Zubehr, ou les Turcs forment les bases, sans d'ailleurs trouver la solution tant cherchée.

Naturellement il ne néglige pas ses devoirs de

(1) Journal du 14 septembre.

(2) Journal du 19 septembre.

(3) Dans le journal du 23 octobre sur sir Evelyn Baring et M. Egerton, dans celui du 13 octobre sur le gouvernement, dans celui du 17 sur M. Gladstone lui-même.

Digitized by Google

commandant de la place ; comme désormais son rôle actif est terminé, comme ne peut rien avant l'arrivée de l'expédition, il s'efforce de lui faciliter la marche en avant. Il n'a que six vapeurs en service et trois en chantier (1) ; il n'hésite pas à se priver, au profit de Wolseley, d'une partie de ses instruments les plus précieux, et le 1er octobre il expédie trois steamers bien armés, munis d'un mois et demi de vivres, à Metemmeh, point où la colonne rejoindra le fleuve après la traversée du désert.

Le moment semblait mal choisi pour s'affaiblir ainsi : le Mahdi, qui avait quitté Rahad le 8 août, se décidait enfin, après lecture des papiers emportés par l'*Abbas*, à venir attaquer en personne la ville. Il se fit précéder d'une lettre qui sommait Gordon de se rendre. Elle avait été écrite par l'ancien moudir de Dara, l'autrichien Slatin, converti en apparence à l'islamisme, qui, obligé d'obéir au prophète, demandait au général une entrevue dont il espérait profiter pour s'évader. Gordon ne répondit pas. Sur l'injonction de Mohammed-Ahmed, Slatin revint à la charge, et informa son correspondant de la catastrophe de l'*Abbas* ; pour mieux le convaincre de l'authenticité de cette nouvelle, il inséra dans sa lettre la liste des papiers trouvés sur Stewart et ses compagnons, mais, par suite d'une erreur des derviches, il indiqua surtout des dépêches saisies sur un émissaire. Du coup Gordon crut à une ruse de guerre et se contenta de déclarer sa résolution

(3) En service : *Bordéen*, *Talatawéen*, *Es Saffia*, *Mansourah*, *Tewfikieh Ismailieh* : en construction *Husseynieh*, *Chabéen* et *Zubehr*. Seul l'*Husseynieh* fut terminé à temps pour prendre part au siège.

Digitized by Google

de résister jusqu'à la mort. Les révoltés étonnés de ce résultat, soupçonnèrent Slatin de trahison et le chargèrent de fers.

Cette infortune toucha peu le général qui n'aimait pas ceux qu'il appelait des apostats, et parmi lesquels il rangeait tous les membres de la mission catholique d'El-Obeid et de nombreux sujets grecs qui avaient épousé les religieuse de la mission « réalisant ainsi une union imprévue des églises grecques et latines (1). » C'étaient des déserteurs qui tenaient Gordon au courant des nouvelles de l'extérieur, mais on distinguait difficilement la vérité dans leurs bavardages. Le 5 octobre ils annoncèrent la présence d'un Français dans les rangs des derviches. Gordon fut intrigué. « Qui est cet homme ? Serait-ce Rochefort ? Peut être aussi est-ce Renan, l'auteur de la *Vie de Jésus*, qui dans son dernier ouvrage prend congé du monde, et que l'on a prétendu parti pour l'Afrique sans esprit de retour. C'est un ancien prêtre catholique, grand arabisant, et que je crois un esprit inquiet et tourmenté. J'ai eu occasion de le rencontrer dans les salons de la Société royale de géographie. Il paraissait fort importuné de l'empressement dont il était l'objet, et, quand je lui ai été présenté par sir R. Alcock, il a sans doute lu sur ma physionomie ma commisération pour ses épreuves car il s'est montré fort aimable. J'ai toujours souhaité le revoir. Je ne pense pas qu'il approuve le système du poivre sous les ongles. Si c'est vraiment lui qui est

(1) Journal 13 septembre. A en croire le père Ohrwalder, ouv. cité passim, le bruit de l'apostasie des prêtres de la mission etait faux et le mariage des religieuses une fiction destinée à les sauver de la honte des harems.

Digitized by Google

auprès du Mahdi et s'il s'approche de nos lignes, j'irai certainement le trouver. On peut penser ce que l'on voudra de son incrédulité, mais du moins a-t-il le courage de son opinion, et n'a-t-on pas à lui reprocher d'avoir renié ses croyances dans un but intéressé (1). »

Ce mystérieux étranger était un ancien membre de la Commune, un journaliste, collaborateur de M. Rochefort, Olivier Pain qui mourut du typhus dans le Khordofan (2). Gordon absorbé par ses soucis ne chercha pas à savoir de qui il s'agissait.

Sans nouvelles de Wolseley, il ne pouvait se débrouiller au milieu des bruits contradictoires rapportés par les espions et les déserteurs. Il comptait les étapes, estimait que l'avant-garde du corps expéditionnaire avait dû arriver le 28 septembre à Ouadi Halfa, qu'elle serait à Metemmeh ou à Chendi avant le 10 novembre, et que de là les steamers la transporteraient à Khartoum en cinq jours. « Je dois voir l'uniforme de Sa Majesté le 15 novembre », écrivait-il (3), et dans son impatience, le 21 octobre, il envoyait 2 vapeurs rejoindre ceux qui croisaient à hauteur de Metemmeh. Il ne conservait

(1) Journal du 5 octobre.

(2) Sur Olivier Pain, V. le père Ohrwalder, ouv. cité p. 191-193, et Slatin ouv. cit. p. 419 •36. Ses intentions restent une énigme. Interrogé à el Obéid par l'intermédiaire d'un missionnaire, le P. Bonomi, il déclara qu'il venait reconnaître le Mahdi au nom de la France. Cette mission fantaisiste rencontra peu de créance parmi les derviches. Pain avoua à un autre missionnaire n'être que le correspondant d'un journal. A Slatin il se donna pour rédacteur à *l'Indépendance* (sic), collaborateur de M. Rochefort, et adversaire de la politique anglaise, mais sans mission officielle. Il succomba pendant la marche vers le Nil dans laquelle le Mahdi le trainait plutôt comme prisonnier que comme ambassadeur.

(3) Journal du 24 octobre.

Digitized by Google

qu'un grand bateau, l'*Ismaïlieh* et un petit récemment lancé, l'*Husseynieh*, pour lutter contre le Mahdi qui arrivait en personne sous les murs le 23 octobre.

Pour braver toutes les forces de la révolte, Gordon n'avait que 2.316 réguliers noirs, 1.421 réguliers blancs, 1.906 bachi bouzoucks, 2.330 indigènes de la tribu des Choukryés, et 692 miliciens, en tout 8.665 hommes parmi lesquels les Soudanais avaient seuls quelque valeur. L'artillerie, en comptant celle de la flottille, disposait de 23 pièces et de 21.141 coups. Les magasins renfermaient 2.165.000 cartouches, et les ateliers en confectionnaient en nombre suffisant pour les besoins journaliers, malgré l'effroyable gaspillage des soldats qui ne touchaient pas un ennemi sur 3.000 balles. De ce côté la situation paraissait rassurante, malheureusement la question des vivres était de plus en plus critique. Sur l'état où nous avons relevé ces chiffres, et qui est du 19 octobre, nous voyons qu'à cette date les assiégés ne possédaient que 4.018 *ardebs* de dourah et 345.000 *okes* de biscuit (1), soit de quoi nourrir population et garnison pendant six semaines, deux mois au plus. L'expédition paraîtrait-elle avant?

La présence du prophète dans le voisinage eut une fâcheuse influence sur le moral des troupes et des habitants. Jusqu'alors quotidiennement quelques soldats enrôlés de force par les derviches ralliaient leur ancien général; désormais le flot de la désertion se retourna, et Gordon enregistra chaque jour la fuite de quelques-uns

(1) La valeur de l'ardeb varie selon les régions ; à Khartoum l'ardeb équivaut à peu près à une charge de Marseille, 16 décalitres. (V. *Nouvelle Revue*, 15 septembre 1886, p. 303) ; l'oke vaut environ 625 grammes.

Digitized by Google

des siens, qui perdaient leur belle confiance d'antan et ne voulaient plus croire à l'existence de l'armée de Wolseley dont l'approche avait été si souvent annoncée et démentie.

Les traîtres, les mécontents semaient le bruit que l'expédition n'existait que dans la cervelle du hokomdar, et que les dépêches affichées étaient apocryphes. Les personnages les plus influents, le cheik ul islam, le cadi, le moudir complotaient. Gordon, informé de leurs cabales, dut se résigner à la rigueur, et fit arrêter seize notables convaincus de correspondance avec les assiégeants. Après quoi il se trouva fort embarrassé ; il avait songé à expulser ces individus, mais les indigènes, en bons orientaux, eussent pris sa générosité pour de la faiblesse, et il renonça à ce projet. La sagesse conseillait un exemple, mais l'exécution des deux pachas condamnés à mort après la déroute du 16 mars lui avait trop coûté ; il répugnait à verser le sang, à augmenter le nombre des victimes des troubles, il se demandait parfois avec angoisse de quel côté étaient la justice et le droit, il craignait enfin par dessus tout de se faire l'instrument inconscient de ces Turcs et de ces Circassiens qui avaient si longtemps tyrannisé le pays, et il se décida à garder le cadi et ses complices en prison (1).

Sa conduite en cette occasion montre clairement la transformation de son esprit : chaque jour plus persuadé de la faiblesse de la nature humaine, de l'intervention de la Divinité dans les affaires de ce monde, de l'impossibilité de modifier les décrets de la Providence,

(1) Journal des 14 et 15 octobre.

Digitized by Google

il ne se reconnaissait plus le droit de priver ses semblables de l'existence ou de la liberté, et, en se rapprochant de son idéal de perfection et de sainteté, il perdait l'énergie indispensable à un général, à un gouverneur, et diminuait ses chances. Parfois il se rendait compte de ce défaut, et songeait qu'à sa place Zubehr (1) eût fait tomber la tête des traîtres, des hésitants, fouetter les poltrons et les négligents, inspiré la terreur à tous, et contraint chacun à remplir son devoir. Il comprenait combien cette conduite eût été sage avec les gens qu'il commandait : changeurs qui tentaient d'exploiter la détresse du trésor en offrant un prix dérisoire du peu d'or restant, fonctionnaires qui dérobaient les vivres pour les revendre à haut prix, officiers absents de leur poste, sentinelles endormies, partout et toujours des coquins et des traîtres ; mais si l'exaspération lui arrachait quelque sévérité, la colère passée il retombait dans sa mansuétude, se contentait de payer de sa personne, et pour le reste s'en remettait à Dieu.

Cependant l'armée derviche croissait tous les jours. Au commencement du siège, les anciens réguliers noirs, enrôlés de force sous les drapeaux du prophète, se battaient à contre-cœur, ménageaient leurs camarades du côté égyptien, mais, comme il est dans la nature des hommes de ne pas recevoir des coups sans en rendre, ils s'échauffaient peu à peu, finalement ils servaient avec assez de zèle. Les tribus hésitantes jusqu'alors, se déclaraient pour les vainqueurs probables ;

(1) Journal du 17 octobre.

Digitized by Google

le Bahr el Ghazal tombait aux mains des derviches, et l'arrivée au camp du Mahdi de Lupton bey, l'Anglais moudir de cette région, augmentait le prestige du prophète.

Pendant les premiers temps de son séjour sous les murs de la capitale, Mohammed Ahmed n'avait songé qu'à triompher par la famine et la défection, et il avait annoncé qu'il ne se battrait pas de tout le mois *moharem*. Plus tard il pensa à profiter de l'éloignement de Wolseley et de l'absence de la flottille. Pour frayer un chemin aux colonnes d'assaut à travers les mines et les réseaux de fil de fer, il lança en avant des troupeaux de vaches. Bien que nombre de fougasses eussent été détériorées par les pluies et l'humidité, et qu'on eût commis la faute de les enterrer trop profondément, la tentative échoua, sans autre résultat que de livrer quelques bestiaux aux assiégés, fort réjouis de l'aubaine.

Le Madhi, conseillé par le khalife Abdullah, changea de tactique, et résolut de diriger ses coups contre la citadelle d'Omdurman, construite sur la rive gauche du Nil Blanc. Cette forteresse, mal placée, dominée par des hauteurs voisines, n'avait que des communications très mal assurées avec Khartoum. Dans le dessein de l'isoler, les derviches préparèrent une attaque pour le 12 novembre. Des déserteurs entrés dans Omdurman pendant la nuit en avertirent le commandant qui télégraphia la nouvelle à Gordon ; mais l'employé du télégraphe, par paresse et incurie, ne jugea pas à propos d'apporter la dépêche avant sept heures du matin. L'assaut donné une heure et demie

Digitized by Google

plus tôt, surprit donc le hokomdar. Il ordonna à ses vapeurs de se porter vers les lieux menacés, mais les chaudières étaient éteintes, et on perdit un temps précieux.

Dans le combat excessivement vif, les derviches déployèrent une bravoure admirée de leur adversaire, les troupes du gouvernement elles-mêmes firent leur devoir, et comme d'habitude les steamers se signalèrent. Malheureusement le plus petit des deux vapeurs, l'*Husseynieh*, s'échoua sous le feu d'une batterie ennemie, dont les obus forcèrent l'*Ismaïlieh* à reculer. Les derviches en profitèrent pour séparer définitivement Omdurman de la place. Ferratch Ullah bey, qui commandait le fort, avait des vivres et de l'eau pour six semaines, 250.000 cartouches et pouvait résister longtemps ; mais cette défaite qui enlevait la domination du fleuve aux assiégés aggrava beaucoup leur position. « Si le corps expéditionnaire doit arriver, il commence à être temps », écrivait Gordon le lendemain.

Il ne s'expliquait pas la lenteur de Wolseley ; par moment il désespérait et déclarait que la ville serait prise *au nez et à la barbe* de l'armée de secours. Le 25 novembre, un des vapeurs envoyés à la rencontre des Anglais rapporte de tristes nouvelles : ils sont encore à Ambukol, à 185 milles plus au nord que ne les croyait Gordon. N'importe, on tiendra jusqu'au bout. Le général songe un instant à profiter de la présence du vapeur pour rétablir les communications avec Omdurman, dont le commandant ne cesse de demander du secours et des munitions. Il recule devant le danger auquel il exposera ses deux coquilles de noix,

Digitized by Google

et, comptant toujours sur l'arrivée prochaine de l'avant-garde britannique, le 14 décembre il renvoie le vapeur à Metemmeh en lui confiant le sixième fascicule de son journal, qu'il termine ainsi : « Et maintenant qu'on se rappelle mes paroles : si dans dix jours une colonne n'est pas arrivée, et je ne demande pas plus de 200 hommes, la ville sera exposée à être prise d'un instant à l'autre. J'aurai fait de mon mieux pour l'honneur de mon pays. Adieu ! »

Lord Wolseley n'eut connaissance de ces lignes que longtemps après, mais il n'ignorait rien puisque ce même 14 décembre il recevait à Dongola une dépêche datée du 4 novembre ainsi conçue : « Nous pouvons tenir quarante jours encore, après ce sera difficile. » Ce délai était expiré, mais le généralissime n'en continua pas moins sa marche méthodique qui, d'après ses calculs, devait l'amener à Khartoum dans le courant de mars 1885 !

Le 14 décembre, il ne restait aux asssiégés que 82.525 okes de biscuit et 546 ardebs de dourah, ce qui, selon le major Kitchener (1), représentait dix huit jours de vivres pour la garnison seule, et depuis longtemps Gordon avait à sa charge une partie des habitants. On lui a reproché, non sans quelque apparence de raison, d'avoir gardé dans la ville toute une populace, en majeure partie formée par les familles des déserteurs et des traîtres ; il aurait dû chasser toutes ces bouches inutiles, mais son grand cœur ne savait se résoudre à une mesure qui pouvait causer la mort de

(1) *Blue Book* de 1886, p. 23 et suivantes, le rapport du major Kitchener sur la chute de Khartoum.

Digitized by Google.

milliers d'individus que le Mahdi repousserait peut-être, car il avait de la peine à ravitailler ses troupes dans un pays désolé par la guerre. Gordon ne se décida à mettre dehors cette multitude de femmes et d'enfants que lorsqu'il se vit incapable de subvenir à leurs besoins. Cette tardive résolution réduisit à 14.000 le nombre des bouches à nourrir (1). C'était encore beaucoup trop.

Dans les premiers jours de 1885, on avait consommé presque tout le biscuit et le grain, dévoré jusqu'aux derniers animaux. L'indomptable Anglais alimenta alors son monde avec une farine grossière faite de cœurs de palmiers réduits en poudre, et avec de la gomme, nourriture indigeste qui ne soutenait pas les forces et causait de nombreux malaises, dysenterie, enflure des jambes et du ventre, etc. (2). N'importe, on y gagnait un répit. Au commencement de janvier, on tenta sans succès une dernière sortie. Le Mahdi n'osa pourtant pas encore braver le lion pantelant dans son antre.

Omdurman fléchit le premier. Après une résistance honorable, vivres et munitions touchaient à leur fin; Ferratch Ullah Bey obtint de Gordon l'autorisation de négocier avec les rebelles, et le 13 janvier, se rendit au prophète qui traita bien la garnison. Le lendemain, Gordon canonna le fort, mais désormais les derviches,

(1) En septembre, il y avait encore 34.000 habitants. (Journal du 10 septembre.)

(2) Voir les dépositions des témoins dans le procès de haute trahison fait en juin-juillet 1887 à Hassân bey Benhassaoui dans l'ouvrage de Borelli bey, avocat de l'accusé : *Chute de Khartoum, procès du colonel Hassan Benhassaoui.* Paris, le Caire, 1893, p. 35, 40, 45, 104, etc.

Digitized by Google

pouvaient élever des batteries sur les bords du fleuve et le franchir aisément en dépit du dernier vapeur, l'*Ismaïlieh*, trop faible. Une partie de leurs forces devint disponible et le Madhi s'empressa de l'expédier à la rencontre d'une colonne anglaise, signalée dans le désert entre Korti et Metemmeh.

Après ce succès, les révoltés s'en remirent derechef à leur puissant auxiliaire, la famine, du soin de triompher des dernières forces des assiégés. Gordon continuait à vivre sur le toit du palais, d'où il interrogeait avec anxiété l'horizon. Hélas ! il ne voyait pas paraître la fumée des steamers lui amenant la poignée d'hommes qui suffirait, pensait-il, à terroriser les ennemis et à rendre du cœur à ses troupes. Cependant le bruit courait que les Anglais, vainqueurs des plus braves guerriers arabes, approchaient de Métemmeh, mais soldats et habitants se refusaient à croire à cette nouvelle si souvent démentie, le désespoir gagnait, et chaque jour les défections se multipliaient.

Cette fois les espions avaient dit la vérité, et le camp des rebelles retentit des lamentations des femmes que les chefs apaisèrent prestement de peur que ces clameurs ne renseignassent les assiégés. Mohammed-Ahmed et ses lieutenants décidèrent alors une attaque désespérée avant l'arrivée des soldats de la reine. Un officier transfuge (1) leur indiqua les points faibles de la place. Le 25 janvier au soir, après avoir interdit toute acclamation capable de donner l'alarme, le pro-

(1) Omer-el Feky-Ibrahim, sandjak (capitaine) au 5e régiment (le Bringh Alaï). *La chute de Khartoum*, p. 95, 96, 168, etc.

Digitized by Google

phète harangua ses bandes, leur fit traverser le fleuve, et prépara tout pour un assaut à l'aube du lendemain.

La discorde régnait dans Khartoum. Le 23 janvier, Gordon avait eu une très violente altercation avec son second, Faragh pacha. On a dit que la négligence de cet officier en était cause, le major Kitchener l'attribue aux instances de Faragh en faveur de la capitulation ; quoi qu'il en soit, Gordon s'oublia jusqu'à frapper son subordonné qui sortit écumant de colère, et repoussa tous les efforts tentés pour le réconcilier avec le hokomdar. Dans un conseil des notables, réuni le 24, on agita la question de la reddition, mais Gordon déclara qu'il n'y consentirait jamais. Le dimanche, 25 janvier, se passa tranquillement. Gordon, légèrement indisposé, ne quitta pas le palais ce jour-là ; d'après certains indigènes, cette circonstance fit croire aux habitants que le gouverneur avait fui à bord de l'*Ismaïlieh*, et cette rumeur découragea beaucoup de gens.

La plus grande partie de la nuit du 25 au 26 s'écoula sans incident ; les défenseurs, épuisés par la famine, dormaient lourdement sur les remparts. Soudain vers trois heures et demie du matin, les rebelles attaquèrent tout le front sud ; les soldats résistaient avec courage quand ils furent pris à revers.

Le Nil Blanc, après avoir ruiné pendant sa crue de septembre et d'octobre toute l'extrémité orientale des murailles, s'était retiré en janvier, laissant derrière lui le fossé comblé et le rempart détruit sur plusieurs centaines de mètres. Ces dégâts n'avaient pas échappé au gouverneur, mais il avait renoncé à les réparer en raison

Digitized by Google

du feu de l'ennemi et des fatigues de la garnison (1). Cette faiblesse de la ligne avait eu peu d'inconvénients tant que la citadelle d'Omdurman et la flottille commandaient le fleuve, mais après la perte de l'*Husseynieh* et la capitulation d'Omdurman, il devint possible aux rebelles d'attaquer cette partie de l'enceinte. Ils pénétrèrent par là en masse dans la ville, et les réguliers, assaillis de tous côtés, à bout de force et de courage, n'opposèrent qu'une faible défense. Slatin, enchaîné dans le camp du Mahdi, n'entendit que quelques salves, quelques coups isolés, puis tout rentra dans le silence (2). La brièveté de la résistance a fait croire à une trahison. Le bruit s'en répandit avec une persistance aisée à comprendre : on prétendit que Faragh pacha, commandant en second, et le colonel Hassan bey Benhassaoui, qui avait la direction de tout le secteur ouest, avaient livré l'entrée de la ville aux derviches. Aujourd'hui on a fait justice de cette calomnie. Le sort des prétendus traîtres la démentit d'ailleurs promptement : Faragh fut massacré trois jours après la catastrophe sous prétexte qu'il cachait des trésors ; quant à Benhassaoui, ses femmes furent livrées aux émirs, sa fille au Mahdi, et lui-même partagea la triste destinée de ses camarades prisonniers jusqu'au jour où il parvint, au prix de mille dangers, à s'enfuir en Abyssinie d'où il gagna l'Égypte (3). Comme le dit le major Kitchener

(1) Dépositions des témoins dans le procès de Benhassaoui, *Chute de Khartoum*, p. 129, 135, etc.

(2). Slatin, ouv. cit., p. 464.

(3) A son arrivée au Caire, Benhassahoui fut traduit devant une cour martiale qui l'acquitta honorablement. L'accusation était principalement soutenue par l'administration des finances, qui, toujours à court d'argent, voyait dans

Digitized by Google

dans son rapport : « la ville a été prise d'assaut, alors que la garnison était tellement exténuée par des privations de toutes sortes qu'elle ne pouvait opposer une résistance sérieuse. »

Khartoum fut mis à sac. Pendant quelques heures les derviches s'y livrèrent aux pires excès. Enfin le Mahdi accorda l'*aman* aux survivants. Dans ces désordres périrent les plus riches négociants et les derniers Européens. Le corps du consul autrichien, Hansal, égorgé, fut arrosé d'alcool et brûlé entre son chien et son perroquet. Les Grecs payèrent de leur vie leur imprévoyance : Gordon, en leur réservant l'*Ismaïlieh* pour fuir en cas de malheur, leur avait recommandé d'y coucher chaque soir, mais ils avaient négligé ce conseil (1).

Pendant longtemps on ignora le destin du gouverneur. Il avait miné le palais pour s'y faire sauter à la dernière extrémité (2) ; il avait transformé les bâtiments de l'église catholique en réduit pour y tenter une dernière résistance. S'était-il enseveli sous les ruines de sa demeure ? Luttait-il encore dans la mission ? Avait-il trouvé la mort dans le tumulte de la prise de la ville ? Souffrait-il dans les prisons des derviches ? Les récits les plus divers circulaient, des témoins prétendaient l'avoir vu tomber dans une rue, d'autressur la porte de son palais, quelques-uns croyaient qu'il tenait tou-

la trahison prouvée de la garnison de Khartoum, un moyen très simple de liquider les pensions de retraite réclamées chaque jour par de nombreux fugitifs.

(1) Père Ohrwalder, ouv. cit., p. 151-152.

(2) Journal du 5 novembre.

Digitized by Google

jours. On acquit bientôt la triste certitude de son trépas. Sa tête coupée fut présentée à Slatin qui la reconnut. Aujourd'hui on a reconstitué à peu près le drame.

La catastrophe fut si prompte que Gordon n'eut pas le temps de courir aux remparts ou de se réfugier dans la mission, et la meute hurlante des assassins arriva devant le palais avant qu'il en fût sorti. Aux cris de la foule assoiffée de sang, le héros descendit aussi calme que d'habitude et comme heureux de marcher enfin au-devant du grand repos tant désiré. Son attitude arrêta d'abord les fanatiques, un d'eux se décida cependant à affronter cet homme sans arme, et lui enfonça sa lance dans le corps. La foule se rua sur le cadavre.

On porta sa tête au prophète; celui-ci témoigna quelques regrets hypocrites de la mort de son adversaire; il l'eût, dit-il, échangé contre Arabi pacha, prisonnier des Anglais. Si le Mahdi tint ce langage il se montra une fois de plus ce qu'il était réellement : un maître fourbe. Il ne se souciait pas de l'ex-dictateur égyptien, et la présence de Gordon dans son camp, au milieu des réguliers soudanais qui conservaient beaucoup de respect et d'affection pour leur ancien chef, eût été un danger sérieux.

En tout cas le brave, le loyal Gordon ne pouvait être échangé contre le lâche Arabi. La destinée généreuse, tout en lui épargnant cette honte, lui accorda une mort digne de sa vie. Son sacrifice, depuis longtemps préparé, fut consommé, et il mourut fidèle à ses principes, victime de la politique tortueuse qu'il avait toujours combattue.

Digitized by Google

CHAPITRE X

—

Conclusion

Les erreurs de l'état major anglais. — Arrivée de lord Wolseley à Ambukol. — La colonne Stewart. — Nouvelles fautes. — Les instructions de Stewart. — Sanglants combats d'Abou Kléa et de Gubat. — En route pour Khartoum. — Les derviches sont maîtres de la place. — Pénible retraite. — La nouvelle de la catastrophe en Angleterre. — Vote de blâme contre le ministère repoussé à la Chambre des Communes. — Don national. — Souscription publique : le Boys' Home. *— Jugement sur Gordon.*

Le pauvre Gordon fut prophète jusqu'à la fin : il avait prédit (1) que Khartoum serait pris au nez et à la barbe de l'armée de secours, et le 28 janvier, deux jours après l'assaut final, deux vapeurs, portant des officiers et des soldats anglais, arrivaient en vue de la ville !

(1) Journal du 13 octobre.

Digitized by Google

Comment lord Wolseley se trouvait-il si en retard? On avait très soigneusement préparé l'expédition (1), mais on s'était complètement mépris sur la nature du pays, et la marche par eau avait piteusement échoué par l'absence du vent du nord, l'insuffisance de l'approvisionnement de combustible, le peu de profondeur des eaux (2). Dans leur confiance en leur flottille, les généraux avaient négligé les moyens de transport par terre et n'avaient réuni que 7.000 chameaux; en s'y prenant à temps ils eussent pu en acheter le double; en tout cas, il leur en eût fallu au moins dix mille. Wolseley dut diviser son avant-garde en petits paquets, et démonter une partie de ses troupes pour le convoi. Aussi ne parvint-il en force à Ambukol que vers la fin de l'année. Gordon estimait que huit jours suffiraient pour aller de Debbeh à Khartoum, « savoir six jours et demi pour franchir 150 milles à travers le désert, à raison de 25 milles par jour, étape très modérée pour des chameaux, et un jour et demi de navigation (3). » L'avant garde anglaise pouvait donc arriver le 8 janvier, avant la capitulation d'Omdurman. Il avait compté sans l'esprit méthodique de l'état-major anglais! Lord Wolseley ne voulut rien aventurer. La route à travers le désert de Bayuda, de Debbeh ou plus exactement de

(1) Sur l'expédition consulter en particulier : *History of the Soudan Campaign* by colonel Colville, 2 ouv. et *Madhism and the Egyptian Sudan* (1881-1890) by Wingate. London, 1891. On peut lire aussi avec intérêt le journal d'un correspondant militaire : *Too late for Gordon and Khartoum* by Macdonald, London, 1887.

(2) « Le Nil n'est pas bas, c'est un Nil moyen, c'est vous qui êtes en retard », journal du 5 novembre.

(3) Journal du 6 octobre.

Digitized by Google

Korti à Metemmeh, mesure environ 170 milles, on y trouve de l'eau sur cinq points, elle est relativement très facile. Lord Wolseley, en expédiant le 30 décembre une colonne de 1.100 hommes sous les ordres de sir Herbert Stewart, prescrivit à ce major général de gagner les puits de Gakdul à moitié chemin, d'y établir dans un fortin une partie de son *Camel corps* et de revenir avec les bêtes à Korti pour y chercher des renforts et des approvisionnements. Dans le cas où Gakdul ne fournirait pas l'eau nécessaire, Stewart serait alors libre de pousser jusqu'au Nil. Singuliers ordres dans lesquels lord Wolseley semble oublier qu'il est chargé de secourir une garnison aux abois, et que chaque minute perdue diminue ses chances.

Le 3 janvier Stewart occupa Gakdul sans coup férir. Les derviches n'avaient encore pris aucune mesure pour arrêter sa marche; malheureusement, devant l'abondance des puits, Stewart n'osa prendre sur lui d'enfreindre les ordres de son chef. Il confia la garde de Gakdul à 400 hommes du *Guards Camel régiment*, et, le 7 janvier, il était de retour à Korti avec des chameaux épuisés surtout par l'inexpérience de leurs conducteurs (1). Il y trouva l'état-major inquiet des mauvaises nouvelles reçues le 31 décembre. A la lecture de ces dépêches, Wolseley aurait dû inviter par exprès Stewart à pousser jusqu'au Nil, mais il craignit sans doute que son lieutenant ne fût pas assez fort.

Le 8 janvier, Stewart repartit; il disposait en tout

(1) « Nous pensions, dit le colonel Wilson, que nous avions trouvé dans le chameau un animal qui n'avait besoin ni de manger, ni de boire, ni de se re oser, une vraie machine. » *From Korti to Khartum*, p. 89.

Digitized by Google

de 133 officiers et de 2.045 soldats anglais. Après l'occupation de Metemmeh, lord Charles Beresford (1), capitaine de vaisseau, armerait les steamers de Gordon avec les marins qui accompagnaient la colonne ; le colonel Wilson partirait ensuite avec un ou deux vapeurs pour Khartoum et remettrait à Gordon les instructions du généralissime ; il ferait défiler dans la ville quelques soldats anglais, revêtus autant que possible du fameux habit rouge, pour prouver à la population la réalité de l'expédition de secours, mais les ramènerait avec lui. Pour tout renfort, Gordon n'aurait que trois officiers qui l'aideraient à défendre la place jusqu'à l'arrivée de Wolseley. Stratégie bizarre ! Dépenser des millions, envoyer 10.000 hommes pour porter la garnison de Khartoum au chiffre respectable de quatre Anglais ! Le colonel Wilson était aussi chargé d'une note (2) du chef d'état-major, le major général Redwers Buller, indiquant que les troupes seraient concentrées à Metemmeh le 2 mars ; on attaquerait alors le Mahdi et on délivrerait Gordon si les derviches ne se dispersaient pas comme une volée de moineaux effarouchés au seul bruit de l'arrivée des soldats de la reine. On ne se préoccupait pas de savoir comment les assiégés vivraient jusque-là, bien que Gordon eût déclaré que toute nourriture manquerait après la Noël !

Stewart, parvenu pour la seconde fois à Gakdul le 12 janvier, mit cinq jours à faire les 45 milles qui séparent ce point des puits d'Abou-Kléa, où il se trouva

(1) Aujourd'hui amiral.

(2) Les instructions complètes remises au colonel Wilson sont dans *From Korti to Khartum*, p. 300-304.

Digitized by Google

en présence d'un corps d'élite envoyé par le Mahdi à sa rencontre. Le 17 au matin, le carré anglais s'ébranla, les bagages au centre. La présence des animaux, les obstacles du sol rendaient la marche difficile ; un léger désordre parut dans les rangs. Les Arabes chargèrent alors avec un courage admirable. Sur trois faces une fusillade, dirigée avec le sang-froid qui caractérise le troupier anglais, les arrêta. Mais les marins et les hommes du *Heavy Camel corps*, recrutés dans la cavalerie de la garde et dans la cavalerie de ligne (1), formaient la quatrième face, l'arrière du carré ; ni les uns ni les autres n'étaient familiarisés avec les manœuvres d'infanterie. Comme le dit excellemment le colonel Wilson (2), quand on a enseigné au cavalier qu'un carré de fantassins ne peut résister à une charge à fond, comment décider ce cavalier démonté à tenir ferme comme un roc ? Un peu d'émotion permit aux derviches d'aborder cette ligne, de la rompre, de pénétrer dans le carré. Là, le choc s'amortit contre un obstacle imprévu, la masse des chameaux. Les soldats des autres faces se retournèrent, et bientôt les Arabes décimés reculèrent, laissant leurs plus vaillants guerriers sur le sol. Le combat était honorable pour les troupes britanniques, mais les pertes furent sensibles (3) non seulement en hommes, mais en chameaux ; le grand nombre de blessés vint surcharger ceux qui restaient.

(1) Le 1er et 2e life guards, le royal horse guards, le 2e, 4e et 5e dragon guards, le 1er et 2e dragons, le 5e et 16e Lancers.

(2) Wilson, ouvrage cité, p. 33.

(3) 65 morts et 61 blessés. Parmi les morts se trouvait le colonel Burnaby, fameux dans l'armée anglaise.

Digitized by Google

Le 19, les derviches assaillirent derechef la colonne près des puits d'Abou-Kru ou Gubat. Dans une lutte acharnée, les Anglais perdirent 36 tués et 107 blessés. Le brave Stewart, atteint mortellement, remit le commandement au colonel Wilson.

L'expédition était arrivée enfin près du Nil, mais les vapeurs de Gordon n'apparaissaient pas, et Metemmeh, dans le voisinage duquel on se trouvait, semblait bien fortifié. On employa la journée du 20 à construire un camp retranché pour abriter blessés et provisions. Le 21, Wilson se décida à attaquer Metemmeh puis recula devant la force de la place. Le bruit de la canonnade attira enfin la flottille. Les papiers qu'elle apportait indiquaient une situation désespérée. Le colonel Wilson, imbu de l'esprit méthodique de ses chefs, perdit un temps précieux. Il consacra le 22 à une reconnaissance du côté de Berber avec trois steamers ; le 23 il prépara enfin l'expédition proprement dite. Il avait à sa disposition quatre vapeurs (1), il choisit les meilleurs, le *Bordèen* et le *Talatawèen*. Comme le feu et la maladie avaient fort maltraité les matelots anglais ; il se contenta de débarquer les fellahs, ces « poules » que Gordon ne voulait revoir à aucun prix à Khartoum, et conserva les Soudanais en leur adjoignant une poignée d'Européens : quatre officiers, vingt soldats, deux marins. La flottille emporterait des vivres et remorquerait un noggour, ou bateau indigène, chargé de grain. Wilson espérait partir dans la journée du 23, mais il se heurta à l'apathie des orientaux, réunit difficilement

(1) Le cinquième vapeur, *le Mansourah*, avait été coulé devant Chendi.

Digitized by Google

le combustible nécessaire, et aussi les uniformes rouges auquel on attachait tant d'importance. Il leva l'ancre le 24 à huit heures du matin, en laissant le commandement de la petite armée anglaise au colonel Boscawen.

Gordon estimait un jour et demi suffisant pour la route; Wilson serait donc arrivé dans la soirée du 25, à temps! Mais les calculs de Gordon avaient été faits pour une saison moins avancée et par conséquent pour un fleuve plus navigable. Non seulement les eaux étaient basses, mais encore elles baissèrent rapidement pendant l'expédition de Wilson, alourdie par la cargaison des bateaux. On avança très lentement; le 25, le *Bordèen* se jeta sur une roche; il fallut le décharger pour le tirer de là. Plus loin il s'échoua sur un banc de sable. Nouveaux efforts, nouvelle perte de temps! Finalement on dut retourner pour prendre un autre chenal, et le 26 au soir on n'avait gagné que trois milles sur la veille! La journée du 27 fut moins laborieuse, mais dans l'après-midi on cria de la rive gauche que Khartoum était pris et Gordon tué. On supposa une ruse de l'ennemi, on continua la marche. Le 28, vers huit heures du matin, on aperçut Khartoum à l'horizon. Bien que des indigènes eussent confirmé la nouvelle de la catastrophe, Wilson ne voulait pas y croire; malgré un feu d'enfer il poussa jusqu'au confluent des deux Nils. Arrivé là, il ne put douter du désastre. De tous côtés les derviches tiraient sur les deux malheureux *penny boats*, et dans la ville pas un seul drapeau égyptien, pas un coup de fusil (1). Il se décida à battre en retraite.

(1) *From Korti to Khartum*, p. 174.

Digitized by Google

Le retour fut très pénible. Les Soudanais étaient démoralisés, quelques-uns songeaient à regagner la faveur du Mahdi par une trahison. Le 29 janvier les chefs indigènes jetèrent le *Talatawéen* sur un écueil; il coula, mais on put sauver les hommes. Le 31, ce fut le tour du *Bordéen*. Il ne restait à Wilson que le noggour, insuffisant pour embarquer tout son monde ; il se retrancha dans une île et envoya un officier, sur une petite barque, prévenir le camp anglais du péril. A cette nouvelle, lord Charles Beresford, rétabli, arma avec ses marins un vapeur de Gordon, et se porta à la rescousse. Malheureusement, en passant sous une batterie ennemie, un projectile atteignit la chaudière et immobilisa le bateau sous le feu des derviches. Lord Ch. Beresford et ses compagnons soutinrent un combat héroïque, réparèrent leur machine sous une grêle de boulets. Wilson, entendant le bruit de la lutte, descendit le long de la berge, la jonction se fit, et l'expéditionrentra au camp le 4 février. Sans se reposer Wilson repartit pour transmettre la funeste nouvelle.

Selon les instructions du ministère, lord Wolseley battit en retraite après avoir vengé l'assassinat du colonel Stewart et des consuls Power et Herbin. L'armée anglaise abandonnait le Soudan à la barbarie, rendant inutile le sacrifice de tant de vies et de tant d'argent. Gordon, dans un jour de dépit, l'avait conseillé : « Le corps expéditionnaire se croira peut-être obligé de reprendre la ville, entreprise stérile et sanglante. Le mieux pour lui sera de rebrousser chemin tranquillement, en buvant sa honte. Une fois Khartoum pris, autant tout lâcher. L'opposition

Digitized by Google

n'y fera pas d'objection, car le soleil couché on ne s'inquiète guère de ses satellites. » Ce fut le seul de ses avis qu'on suivit !

Pendant la retraite un soldat trouva dans une selle une copie d'une lettre de Gordon, écrite vraisemblablement au moment où le dénouement approchait. On a voulu en nier l'authenticité, mais on sait qu'il avait déjà confié à Stewart un appel à l'Europe, son journal prouve surabondamment qu'il jugeait avec la dernière sévérité le gouvernement de son pays, le style est bien le sien, et tout autorise à croire sorties de sa plume les lignes suivantes adressées aux nations : « Après avoir salué, je voudrais d'abord rappeler ce que j'ai traversé, et informer LL. MM. les souverains, de la conduite de la Grande Bretagne et de l'empire Ottoman qui m'ont nommé gouverneur général du Soudan dans le but d'y apaiser la rebellion. Pendant les douze mois que j'ai passés ici, ces deux puissances, remarquables l'une par sa richesse, l'autre par sa force militaire, sont restées insensibles à ma situation (peut-être se fiaient-elles trop aux nouvelles envoyées par Hussein Pacha Khalifa qui, lui, a capitulé). Quoique personnellement je sois trop insignifiant pour qu'on s'occupe de moi, ces puissances étaient cependant tenues de remplir les engagements sur lesquels ma nomination était fondée, de façon à sauver l'honneur de leur gouvernement. Je ne puis décrire tout ce que j'ai souffert. Que le Dieu omnipotent me vienne en aide. »

Gordon avait en vain compté sur la générosité de ses contemporains, les temps où les souverains et les

Digitized by Google

peuples se laissaient entraîner par une idée généreuse n'étaient plus, et nul ne songea à consacrer des efforts et surtout de l'argent à la cause à laquelle il avait sacrifié sa vie. Le Soudan devait rester pendant quatorze ans aux mains des barbares. Puis le major Kitchener, devenu général, détruisit l'empire du khalife Abdullah, successeur du Mahdi, prétendit venger Gordon en jetant au vent les cendres de Mohammed Ahmed et en noyant dans le sang l'incendie d'Omdurman, la nouvelle capitale ... Certes Gordon n'eût pas rêvé pareille fête funéraire.

Sa mort eut un retentissement considérable; ceux qui ne l'avaient pas personnellement connu, même des étrangers comme Castelar et Moltke, s'y montrèrent sensibles. En Egypte le khédive, Nubar, et les pachas firent étalage de regrets peut-être sincères; en Chine ce fut plus sérieux, plus unanime : l'empereur rendit un décret pour honorer le titou défunt; le Tsung-li-Yamen, les vice-rois, surtout Li-Hung-Chang, les marchands de Chang-haï exprimèrent hautement leur chagrin. En Angleterre le deuil fut, on peut le dire, national.

Il faut citer la lettre de la reine Victoria à la sœur du héros :

« *Osborne, 17 février 1885.*

« Chère Miss Gordon,

« Comment vous écrire, comment vous dire ce que j'éprouve ! Penser que votre cher, noble, héroïque

Digitized by Google

frère, qui a servi son pays et sa reine si fidèlement, si héroïquement, avec un renoncement si édifiant pour le monde, n'a pas été secouru! Que les promesses de le soutenir — promesses que j'ai si fréquemment rappelées à ceux qui lui avaient demandé d'aller là-bas — n'aient pas été tenues, c'est pour moi un chagrin inexprimable! En vérité, cela m'a rendu malade. Mon cœur saigne pour vous, sa sœur, qui avez été si tourmentée à son sujet, et qui aimiez le cher frère, comme il le méritait. Vous êtes tous si bons, si confiants, vous avez une foi si forte que vous espérerez encore parce qu'on n'a pas la certitude absolue de la mort de votre cher frère. Mais je crains qu'on n'en puisse douter. J'espère vous voir quelque jour, et vous dire tout ce qu'il m'est impossible d'exprimer. Ma fille Béatrice, qui partage mes sentiments, me prie de vous assurer de sa plus profonde sympathie. Je reçois de nombreux témoignages de regrets du dehors, en particulier de ma fille, la *Crown princess*, et de mon cousin, le roi des Belges. Voulez-vous exprimer à vos sœurs et à votre frère aîné ma franche sympathie et, ce que je ressens si vivement : la tâche (1) laissée sur l'Angleterre par le sort cruel, quoique héroïque, de votre cher frère. Toujours, chère Miss Gordon, sincèrement et sympathiquement, vôtre.

« V. R. I. »

Et ce n'étaient pas là simples condoléances : à la nouvelle de la catastrophe, la reine avait immédiatement adressé au chef du cabinet un télégramme de blâme,

(1) The stain.

Digitized by Google

rédigé en clair au lieu de se servir du langage chiffré généralement employé dans ces communications (1).

Après la souveraine, des milliers de personnes, jusqu'aux enfants des écoles, envoyèrent leurs regrets à la famille. Les colonies s'associèrent à ces sentiments. Dans toute l'étendue de l'empire, on célébra des ser-services solennels le vendredi 13 mars. Le duc de Cambridge, lord Napier de Magdala, le général Nicholson, lord Granville, lord Roseberry y assistèrent à l'abbaye de Westminster. A Saint-Paul de Londres, on vit la princesse de Galles, le prince Waldemar, le lord maire (2).

Le trépas de Gordon ne pouvait manquer d'avoir un écho au Parlement. Pour tout le monde la responsabilité de Gladstone et de ses collègues ne faisait pas doute. Un vote de censure contre le ministère fut proposé; mais le parti libéral était trop discipliné, les Anglais sont trop sages pour se laisser aller à un mouvement irréfléchi (3). Aux Communes le cabinet eût une majorité de 4 voix; dans la Chambre des lords, lord Salisbury prononça un de ses plus beaux discours, obtint un très brillant succès, mais le gouvernement ne fut pas changé pour cela. Toutefois le Parlement tint à prouver qu'il n'était pas insensible, et vota un

(1) M. Gladstone se montra blessé de cette censure, surtout de la forme sous laquelle elle lui était parvenue, et y répondit dans une longue note du 5 février 1885. *Life of Gladstone*, III, p. 167 et suivantes.

(2) Sur ces services funéraires, ces témoignages de sympathie, consulter : *Events in the life of Ch. G. Gordon*, p. 417-447.

(3) On ne peut s'empêcher de comparer la façon dont les Anglais accueillirent la triste nouvelle, et celle dont, quelques mois plus tard, les Français reçurent l'avis de la retraite de Langson.

Digitized by Google

don de 20.000 livres sterling aux héritiers de Gordon. On partagea cette somme entre les sœurs et belles-sœurs du général, selon ses intentions présumées.

Puis un comité, présidé par le prince de Galles, s'assembla à Mansion House pour élever un monument à Charles Gordon. On parla de construire un hôpital à Port-Saïd, et ce projet peu populaire éloigna les souscripteurs. On réunit cependant 550,000 francs. Sir Henry Gordon désirait que cet argent fût consacré à secourir les enfants besogneux que son frère avait tant aimés. On transforma légèrement son plan, et on créa un *Boys'Home* destiné à recevoir des garçons de 14 à 18 ans, à les élever et à les préparer à l'armée ou à la flotte. Nous n'avons pas à nous occuper des statues (1) qu'on a élevées au héros dont nous

(1) Entre autres : dans Trafalgar Square un monument voté par le Parlement et exécuté par M. Hamo Thornycroft ; dans Saint-Paul de Londres, une statue couchée de M. Bœhm ; dans le square de la caserne du génie à Chatham, Gordon sur son chameau, dû au ciseau de M. Onslow Ford. Etc. Citons encore un buste en marbre de Gordon que la reine Victoria avait placé dans le corridor sud des appartements privés du château de Windsor, au-dessus d'un coffret en cristal appelé « Saint-George's Casket » où l'on voyait, ouverte sur un coussin de satin blanc, une vieille bible du général offerte par sa sœur à la souveraine. Nous ne savons si tout se trouve encore dans le même état.

Tennyson écrivit l'épitaphe du héros :

Warrior of God, man's friend, not laid below,
But somewhere dead far in the waste Soudan,
Thou livest in all hearts, for all men know
This earth has borne no simpler, nobler man.

Guerrier de Dieu, ami de l'homme, tu n'es pas ici dessous — mais mort quelque part, loin dans le Soudan désert ; — Tu vis dans tous les cœurs, car tous savent — que cette terre n'a jamais enfanté un homme plus droit et plus noble.

Digitized by Google

racontons l'histoire. Ennemi des honneurs, il eût méprisé cette gloire posthume ; mais l'idée que l'on continuerait à faire le bien en son nom l'aurait sans doute réjoui.

Gordon ne fut pas un grand général, les circonstances ne lui permirent pas de donner la preuve de qualités qu'il possédait peut-être : il n'eut jamais sous ses ordres que quelques milliers d'hommes et ne combattit que des hordes barbares. On ne peut le sacrer grand homme d'état : toujours trop absolu dans son amour du bien, il lui aurait au besoin sacrifié tout le reste, et la politique ne réussit pas aux paladins. Si comme administrateur il déploya de véritables talents, son incapacité en matière de finances, son insouciance pour cette branche du gouvernement, les rendirent souvent inutiles.

Il n'en demeure pas moins digne de mémoire. Trop rarement à notre époque on rencontre des hommes capables de s'immoler à l'idée qu'ils se font du devoir (1). Ce fut un véritable chevalier chrétien, prêt à tout sacrifier pour les faibles et les déshérités, et l'Angleterre a raison d'être fière de ce héros égaré dans notre siècle mesquin. On peut lui appliquer ce qui a été dit de Turenne : le 26 janvier 1885, mourut un homme qui faisait honneur à l'homme.

(1) Rien ne le peint mieux que sa dernière lettre à sa sœur. Il y annonce que tout est perdu, fait ses adieux aux siens et termine ainsi : « Je suis tout à fait heureux, et comme Lawrence (l'héroïque défenseur de Laknau, dans la révolte des Cipayes) j'ai essayé de faire mon devoir. »

FIN

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE I

CHAPITRE I. — *La guerre de Crimée.*

Les Gordon. — Enfance de Charles Gordon. — L'École militaire. — Il est nommé officier du génie. — Il obtient d'être envoyé devant Sébastopol. — Jugement sur les troupes françaises et russes. — Sa conduite pendant le siege. — Séjour en Crimée. — Il est adjoint aux commissions de délimitation de la frontière turco-russe en Bessarabie et en Arménie. — Retour en Angleterre. — Nouvelle mission en Arménie. — Il est nommé instructeur à Chatham et passe capitaine..... 1

CHAPITRE II. — *Gordon mandarin.*

L'expédition de Chine de 1860. — L'incendie du palais d'été. — L'occupation. — Maladie de Gordon. — Gordon à Chang-haï. — Les Taïpings. — Hong-siu-tsuen : ses débuts, sa doctrine. — La révolte — La guerre de 1860 rend des forces aux Taïpings. — Chang-haï menacée. — Ward. — L'*armée toujours victorieuse.* — Burgevine. — Gordon chef de l'*armée toujours victorieuse.* — Il la réorganise. — Son plan d'opération. — Prise de Ta-tsang, de Sin-yang. — Trahison de Burgevine.....

Digitized by Google

CHAPITRE III. — *Fin de la révolte des Taïpings.*

Siège de Sou-Tchéou. — Capitulation. — Exécution des Wangs. — Colère de Gordon. — Nouvelle campagne : blessures et échecs. — Prise de Tchang-tchéou-fou. — Licenciement de *l'armée toujours victorieuse*. — La politique à suivre avec les Chinois, d'après Gordon. — Récompenses impériales. — Mort du Tien Wang. — Prise de Nankin. 38

CHAPITRE IV. — *L'Apôtre.*

Retour en Angleterre. — Sauvagerie et modestie. — Christianisme, fatalisme et besoin d'activité. — Caractère. — Physique. — Instruction. — Éloignement des femmes. — Affection pour les enfants. — Charité et bienfaisance. — Il est nommé chef du génie à Gravesend. — Sa maison transformée en asile. — Ses Wangs. — Gordon membre de la commission de navigation des Bouches du Danube. Séjour à Galatz. — Il entre au service du khédive.. 68

CHAPITRE V. — *L'Équatoria.*

La conquête du Soudan. — Le commerce du Nil Blanc et la traite. — Zubehr. — Mission de sir Samuel White Baker et annexion des provinces équatoriales. — Gordon, successeur de Baker, n'accepte que le cinquième du traitement offert. — Premières désillusions. — Voyage. — Ismaïl pacha Eyoub, gouverneur général du Soudan. — Arrivée à Gondokoro. — Retour à la rencontre du convoi. — Brouille avec Ismaïl Eyoub. — Premières opérations contre les traitants, Abou Saoud. — Pacification des tribus. — Transport d'un vapeur en amont des chutes de Foula. — La santé de Gordon ébranlée. — Sa vie dans l'Équatoria. — Ses boutades contre les philanthropes, les géographes. — Injustice du khédive à son égard. — Expédition infructueuse dans l'Ounyoro. — Négociations avec le roi de l'Ouganda. — Le docteur Emin. — Gordon part. 80

Digitized by Google

CHAPITRE VI. — *Le Soudan.*

On parle de Gordon pour le gouvernement de la Bulgarie. — Le khédive le rappelle. — Gordon exige la vice-royauté du Soudan. — Pays soumis à son autorité. — La question d'Abyssinie ; pointe à Keren. — Arrivée à Khartoum. — Difficultés avec l'étiquette et le protocole. — Campagne dans le Darfour et le Khordofan. — Projet pour la suppression de l'esclavage, convention d'Alexandrie. — Haroun, les tribus indépendantes, les Bachi-Bouzoucks, les traitants. — Destruction de la puissance de Suleiman et des traitants. — Voyage à Berber et à Sennaar. — Gordon appelé au Caire pour présider la Commission d'enquête sur les finances ; échec. — Inspection au Harrar, disgrâce de Réouf Pacha. — Révolte de Suleiman. — Finances. — Chemin de fer entre Ouadi-Halfa et Hanneck. — Négociations infructueuses avec l'Abyssinie. — Campagne de Gessi contre les traitants. — Gordon dans le Darfour et le Khordofan. — Capture et exécution de Suleiman. — Abdication d'Ismaïl pacha. — Retour de Gordon au Caire. — Mission en Abyssinie ; entrevues avec le ras Aloula et le Négus. — Échec complet. — Dangers. — Soulèvement général au Caire et en Angleterre contre Gordon. — Il démissionne..... 105

CHAPITRE VII. — *Voyages et missions.*

Séjour en Suisse. — Essai sur la question d'Orient. — Départ pour les Indes en qualité de secrétaire du vice-roi, lord Ripon. — Démission. — M. Robert Hart l'invite à venir en Chine pour empêcher une guerre avec la Russie ; difficultés avec le gouvernement anglais ; mémoires sur les réformes à opérer en Chine. — Retour en Angleterre. — Voyage en Irlande. — Articles de journaux. — Commandement du génie dans l'île Maurice. —

Digitized by Google

Promotion au grade de major général. — Appelé au Cap, il reçoit le commandement des troupes coloniales. — Mission dans le Basoutoland, trahison du gouvernement colonial, démission. — Voyage en Terre-Sainte, les *Reflections in Palestine*. — Le roi Léopold lui offre le gouvernement du Congo... 145

CHAPITRE VIII. — *Le Mahdi.*

Situation de l'Égypte et du Soudan. — L'administration de Gordon et le mécontentement des populations du Soudan. — Les débuts du Mahdi. — Ses premières victoires. — Le désastre de Hicks. — Gordon proposé trois fois au gouvernement égyptien et trois fois rejeté par sir Evelyn Baring. — Gordon donne sa démission pour prendre du service au Congo. — Interview de Gordon avec un rédacteur du *Pall Mall Gazette*. — Le Ministère Gladstone, sous la pression de l'opinion publique décide l'envoi de Gordon. — Ses instructions. — Départ. — Au Caire. — Zubehr pacha. — Départ pour le Soudan. Grave faute à Berber. — Arrivée à Khartoum. — Proclamation. — Demandes de Gordon refusées. Désastre du général Baker. — Expédition du général Graham. — La politique du Ministère Gladstone. — Évacuation des invalides et des femmes. — Le Mahdi repousse les offres de Gordon. — Le siège inévitable..... 162

CHAPITRE IX. — *Le siège de Khartoum.*

Khartoum et ses défenses. — La flottille. — Premières opérations, honteuse panique du 16 mars. — Émission de papier monnaie. — Capitulation d'un steamer sur le Nil Bleu. — Reddition de Berber et de Chendi. — Gordon séparé de l'Europe. — Le malentendu entre le Ministère Gladstone et le général Gordon. — Les dépêches du 30 juillet. — Défaite du 4 septembre. — Départ du lieutenant-colonel Stewart et des consuls Power et Herbin;

Digitized by Google

catastrophe de l'Abbas. — Le Mahdi informé de la situation désespérée de Khartoum. — L'Expédition de secours résolue; défauts du plan adopté. — Gordon réduit à la défensive passive. — Rareté de nouvelles. — Le journal de Gordon : Slatin et les renégats; Olivier Pain. — Envoi de la flottille à Metemmeh. — Le Mahdi sous les murs de Khartoum. — Assaut infructueux. — Omdurman coupé de Khartoum, perte de l'*Husseynieh*. — Le dernier fascicule du journal. — La situation au 14 décembre. — La famine. — Capitulation d'Omdurman. — Derniers jours. — Assaut du 26 janvier 1885. — Il n'y a pas eu trahison. — Massacre des Européens. — Mort de Gordon..... 192

CHAPITRE X. — *Conclusion.*

Les erreurs de l'état-major anglais. — Arrivée de Wolseley à Ambukol. — La colonne Stewart. — Nouvelles fautes. — Les instructions de Stewart. — Sanglants combats d'Abou-Kléa et de Gubat. — En route pour Khartoum. — Les Derviches sont maîtres de la place. — Pénible retraite. — La nouvelle de la catastrophe en Angleterre. — Vote de blâme contre le Ministère repoussé dans la Chambre des communes. — Don national. — Souscription publique, le *Boys' home*. — Jugement sur Gordon.. 221

1re CARTE. — *Delta du Yang-tsé.*

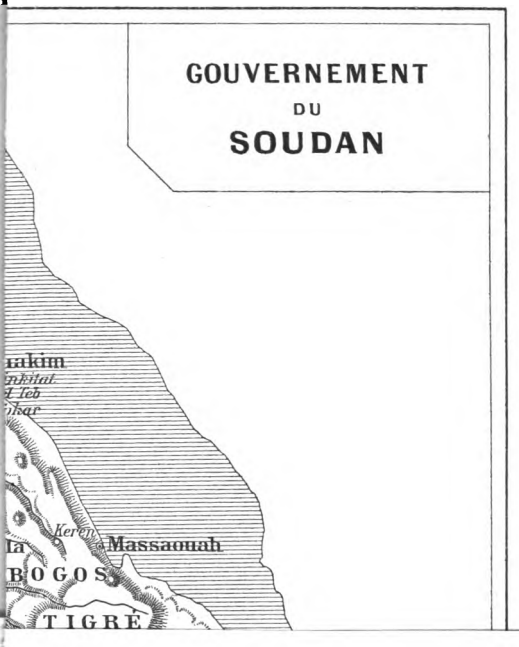
2e CARTE. — *Gouvernement du Soudan.*

Digitized by Google

AUXERRE-PARIS. — IMPRIMERIE A. LANIER

Digitized by Google

Pl. I.



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Collection "MINERVA"

ACKER (Paul). — Petites Confessions (cour. par l'Académie française). 1re et 2e séries. Chaque série 3 50
ADERER (Adolphe). — Chez les Rois 3 50
BARRÈS (Maurice). — Du Sang, de la Volupté et de la Mort (nouvelle édition revue et augmentée) 3 50
Un homme libre, nouvelle édition 3 50
BERTON (Claude). — La Marche à l'Etoile, roman 3 50
BERTHEROY (Jean). — Les Dieux familiers, roman 3 50
BONNAL (Général). — De la méthode dans les hautes études militaires en France et en Allemagne ..... 1 »
BORDEAUX (Henry). — La Petite Mademoiselle, roman 3 50
Le Lac noir, roman 3 50
L'Amour en fuite (Une honnête femme; le Paon blanc) 3 50
La Peur de vivre, roman (couronné par l'Académie franç.) 3 50
La Voie sans retour, roman 3 50
Le Pays natal, roman 3 50
Les Ecrivains et les Mœurs (1re et 2e séries). Chaque série 3 50
Vies intimes 3 50
La Savoie peinte par ses Ecrivains ..... 1 »
Pélerinages littéraires 3 50
BRACCO (Roberto). — Infidèle, comédie en trois actes (trad. de l'italien). 2 »
CAPUANA (Luigi). — Le Marquis de Roccaverdina, roman (traduit de l'italien) 3 50
CHUQUET (Arthur), membre de l'Institut. — Etudes d'histoire, 2 séries à 3 50
CROISET (Maurice). Aristophane et les partis à Athènes 3 50
DAVIGNON (Henri). Molière et la Vie 3 50
DES GRANGES (Charles-Marc). — La Comédie et les Mœurs sous la Restauration et la Monarchie de Juillet (1815-1848). Préface de Jules Lemaître (de l'Académie française) 3 50
DOUËL (Martial). — Au Temps de Pétrarque, roman 3 50
FLAT (Paul). — L'Illusion sentimentale, roman 3 50
Le Roman de la Comédienne, roman 3 50
FOLEY (Charles). — Guilleri Guilloré, roman 3 50
Fleur d'Ombre, roman 3 50
FONTAINE (André). — Matines, poésies 3 50
Conférences inédites de l'Académie royale de Peinture et de Sculpture ..... 4 »
FRANK (Edmond). — Le Crime de Clodomir Busiquet, roman 3 50
FUNCK-BRENTANO (Frantz). — La Bastille des Comédiens (Le For-l'Evêque), 11 gravures hors texte 3 50
— et STRYIENSKI (Casimir). — L'Emigré de Sénac de Meilhan, roman (nouvelle édition) 7 50
GACHONS (Jacques des). — La Maison des Dames Renoir, rom. (couronné par l'Académie française) 3 50
HÜE (Gustave). — Avocate, roman 3 50
L'Utile Amie, roman 3 50
LECHARTIER (Georges). — Où va la vie..., roman 3 50
LE GOFFIC (Charles). — Les Métiers pittoresques 3 50
MAURRAS (Charles). — Les Amants de Venise (avec port. de George Sand et de Musset par David d'Angers) 3 50
L'Avenir de l'Intelligence 3 50
MÉDINE (Fernand). — La Messe de Onze heures et demie, roman 3 50
L'éternelle attente, roman 3 50
MICHAUT (Gustave). — La Comtesse de Bonneval Lettres du XVIIIe siècle ..... 2 »
Etudes sur Sainte-Beuve 3 50
PLESSIS (Frédéric). — Le Chemin montant, rom. (cour. par l'Acad. franç.) 3 50
Poésies complètes ..... 6 »
Epitaphes latines en vers ..... 4 »
POMMEROL (Jean). — Islam saharien. Chez ceux qui guettent (cour. par l'Académie française) 3 50
RECOLIN (Charles). — Le Chemin du Roi, rom. (cour. par l'Acad. franc.) 3 50
RIAT (Georges). — Le Village endormi, roman 3 50
ROSEGGER (Pierre). — Gabriel Heidepeter, scènes de la vie styrienne (traduit de l'allemand) 3 50
ROSNY (J.-H.) La Fugitive, roman 3 50
Le Testament volé, roman 3 50
THOREL (Jean). — Gillette, roman (couronné par l'Académie française) 3 50
TESSIER (René) — Le Mariage d'un réactionnaire 3 50
VILLE DE MIRMONT (H. de la). — Etudes sur l'ancienne poésie latine 5 »
La Jeunesse d'Ovide 3 50

10-06 Imp. PELLUARD, 212, rue Saint-Jacques. — Paris.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

APR 5 1913

Digitized by Google

Digitized by Google